

Entre les lignes

Entre les lignes

romans collectifs

Editions Le Hérisson 

© Mots et Plume - F 21600 Longvic, 2014
© Editions Le Hérisson - F 21600 Longvic, 2014

Tous droits de traduction, reproduction et d'adaptation réservés
pour tous pays

ISBN : 979-10-90347-32-8

Sommaire

Avant-propos	9
Nos écrivains	11
1 - Le monde merveilleux de Zauberland	27
2 - Une fugue et des rencontres inoubliables	91
3 - La méthode Rose	163
4 - La vengeance du passé	245
5 - L'infiltré	313
6 - Un pouvoir envié	357
7 - La quête du <i>Martin Luther King</i>	429
Remerciements	497

L'écriture est la peinture de la voix.

Voltaire

Entre les lignes ?

La Fondation SNCF, avec son « 6^{ème} appel à projets " Entre les lignes " », lancé en septembre 2013, « veut encourager les projets associatifs de proximité qui, en donnant le goût des mots, contribuent à l'accès aux savoirs de base ».

Nous avons présenté notre dossier du cinquième *Roman des Collèges* pour concourir à cet appel à projets.

Entre les lignes de ces sept histoires, chacun peut découvrir les compétences de nos « écrivains en herbe » et leur imagination galopante.

Entre les lignes, de paragraphe en paragraphe, chapitre après chapitre, l'important travail collectif d'écriture, la constante motivation, le soin apporté à la correction, les multiples recherches au service du fond et de la forme ainsi que les progrès indéniables transparaissent et forcent l'admiration.



La Fondation SNCF a récompensé ce travail à une hauteur que nous n'osions espérer. À l'unanimité, le jury a décerné à notre projet du cinquième *Roman des Collèges* le « Prix Spécial du Jury Fondation SNCF Bourgogne - Franche-Comté ».

Superbe reconnaissance !

Quel meilleur titre pouvait convenir au résultat de notre aventure d'écriture 2013-2014 ?

Voici donc « Entre les lignes » !

Mots et Plume
Longvic, le 15 mai 2014



Nos écrivains

Collège Montmorency - Bourbonne les Bains

classe : 4^{ème} B

Professeur : Mme Céline RÉNEL

BENBOUKHA	Azia
BOILA Mary	Alice
BOITEUX	Emeline
CARAVATTI	Victoria
DARET	Rémi
GARNIER	Emeline
GERARD	Geoffrey
GERVAIS	Margot
GUERRIN	Romy
HUMBERT	Maxence
HURTER	Chanelle
HURTER	Mike
LAFOSSE	Samuel
LESBRE	Charlène
LUZOLANU	Chloé
MICHELOT	Lucile
MOUREY	Pauline
NEISS	Damien
PREVOST	Lucas
ROSTANT	Deborah
SCHROETER	Ursule
SPREDER	Alicia
THENOT	Alexandre

Collège Edouard Herriot - Chenôve

classe : 4^{ème} 2

Professeur : Mme Fabienne PARIZOT

ABADOU	Yanis
ABGARYAN	Vigen
BAUDONNE	Showna
BEAUDOT	Aurélien
BELIN	Manon
BENSBIA	Mohamed
BEROKIA	Najat
BRUCHARD	Alexis
CAÏDI	Sahar
CARPIO	Aymeric
CHAOUI	Boutaina
DAHMOUNI	Hicham
DELOS	Aurélien
DIZIER	Florian
FONTANEAU	Maxime
GARNIER	Pierre
GAUTHERON	Elisa
GUYONDET	Loïck
IBRAL	Marwan
IBRAL	Othman
JACIMOVIC	Nikola
LARHRISSI	Shaïma
LEDUC	Théo
MONTARON	Julie
OUAHMIDEN	Saoussane
PIERRE	Dilan
TONOT	Alexis

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 6^{ème} 1

Professeur : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

ALEXANDRE	Jade
BANDO	Sacha
BRAYER	Théo
BRUN	Wylliam
CINTRAT	Marie-Amélie
DALIER	Timmy
DIDIER	Corentin
DOUBEZ	Natan
DUBOIS	Léo
EUPHRASIE	Axelle
FRIAT	Alexis
GUERINEAU	Léa
GUICHARD	Théo
GUILLOTTEAU	Manon
HORVATH	Ryan
IZERN	Thomas
LAMRANI	Naëla
LEMOINE	Kévin
MAKAYEV	Artam
OUMAGANE	Julie
RAOUF	Adil
SERRADJ	Zoé
TRUPIANO	Adrien
TUPIN-PETIT-JACQUES	Jade
VERNIER	Laura
VIVOT	Manon

Collège Camille Claudel - Chevigny Saint Sauveur

classe : 6^{ème} 2

Professeur : Mme Anne GUTIERREZ-VIGREUX

ANDRIOT	Axel
BCHINI	Thomas
BOUCHEZ	Léa
BOULLANGER	Flavien
CHAPPERON	Héloïse
COLSON	Samuel
CORTES	Annaelle
DELORME	Christopher
EUDES	Théo
GARNIER	Jason
GERARD	Cécilia
GIRAULT	Céleste
JUCKER	Baptiste
KHATTABI	Manelle
LAUBEPIN	Hugo
MARTINACHE	Chloé
MOHAMMEDI	Océane
MOREAU	Mathis
POTOKU	Lorentina
PRIGENT	Maxime
RIBETTE	Olivia
RONGET	Béryl
SEDDAS	Maxime
TOURNU	Amaëlle
TRITONI	Clémentine

Collège Henri Dunant - Dijon

classe de 6^{ème} 1

Professeur : Mme Colette BOUTELOUP

BALMAIN	Lucas
BERTHAUD	Alice
BERTHAUD	Fanny
BOUSSOUF	Jawad
BOUZAYANE	Inès
CELIK	Batuhan
DAANOUN	Nissrine
DAHMANI	Anissa
GABRIEL	Eliame
GUILLAUMOT	Enzo
MARTINS DOS SANTOS	Nicolas
MBATA	Mbombo-Ornella
MIGNON	Pauline
MOUROT	Océane
OKPE	Daniel
RACHIDI	Yanis
RAOULT	Pierre
ROKA	Luan
SAHRAOUI	Ali
TRINH	Bach Lys
WAMBA	Kumbu
ZAKARIAN	Samuel

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe de 6^{ème} 5

Professeur : Mme Véronique FRANÇOIS

BESSE	Anne
BURGHARDT	Zoé
CASTANIÉ	Juliette
CHAMPRENAUT	Jordan
DA SILVA	Lorie
DELESTRADÉ	Louis-Mathys
DOUTEAU	Élisa
GIRAUD	Manon
GÖZ	Léo
GREGORIO	Jamie
GUILLEMIN	Jérémy
HADET	Léo
HOFFSTETTER	Alexandre
JACQUELIN	Theo
MARTIN	Cassandra
MATHIEU	Léane
METZ	Camille
MONTARON	Killian
MOREL	Julien
PALAZZO	Noa
PETIOT	Alban
PICHON	Camille
POULLET	Camille
ROBINNE	Chloé
SOLLIEC	Katell
SOYÉ	Clara
ZANINI	Mathilde

Collège Gaston Roupnel - Dijon

classe : 5^{ème} 2 SEGPA

Professeur : M. Luc GROSSI

BRÉCHOT	Loïc
BUKHAEVA	Karina
CARRON	Steeven
DESMURS	Kevin
DIAS	Carol-Anne
DISSITON	Jean-Marc
FRAISSE	Océane
GARNIER	Maude
JACQUIN	Dimitri
MUGNERET	Nicolas
NZAYA	Béatrice
OUENOU	Eugénie
PEDRO	Jonathan
RUELLÉ	Jérôme
FARRIE	Sarah
VAUDOISOT	Dylan

Collège Saint Michel - Dijon

atelier : 4^{ème}

Professeur : Mme Sophie RONAY

BERLANCOURT	Cécile
BOISSEAU	Zoé
BOLS	Elise
BOUHALASSA	Paola
BRAUD	Emilie
CERRE	Camille
DELARUE	Léa
DJEDAINI	Tarek
GASCUEL	Clément
GRAND	Marine
GRASSINEAU	François-Vincent
LAISSUS	Marion
LEGAIN	Marie
MILLOT	Julie
NOGACZ	Gabrielle
SALISSON	Valentine

Collège Saint Michel - Dijon

atelier : 3^{ème}

Professeur : Mme Isabelle MOUNIER

BIFFI-CARIOU	Graziella
BOUVET HIRSINGER	Lola
CATELIN	Coralie
COMTE	Clara
GENDRY	Faustine
MAIRET	Elise
REGNIER	Claire
SANDONA	Louis
TOIRET	Mathéo

Collège Saint Joseph-Sainte Ursule - Dijon

classe : 5^{ème} E

Professeur : Mme Claire THEVIGNOT-NICOLETTE

BARBEY	Victor
BENDOUMA	Chahinas
CARON	Noah
DAVAL	Lucie
DESPLANTES	Léa
DU PEUTY	Gauthier
FERREUX	Mathias
FRANCOIS	Laura
GUIDON	Lisa
GUILLAUME	Theo
HERPIN	Elisa
IZAC	Emeline
JACQUEMOUX	Lucas
LIEGEON	Guilhem
LINGER	Clément
LOUIS	Ulrick
MATROT	Georges
MONCHARMONT	Clémence
MOREY	Hugo
MORIN	Mathilde
PALERMO	Cloé
PIRES	Lorie
PONARD	Clémentine
SARRE	Benoit
SECIRI	Enzo
VA	Sharleen
ZWETYENGA	Yves

Lycée professionnel Saint Joseph - Dijon

classe : 4^{ème} DP2

Professeur : Mme Nathalie ZBOROWSKI

ALVES PARGANA	Clément
BENSAFI	Amine
BOLLOTTE	Victor
BOUCANSAUD	Etienne
BRETON	Hugues
COQUILLE	Madeline
DIATA	Jérôme
ESSAFI	Vincent
FAGOT	Geoffrey
GERBET	Claude
JEANNIN	Victor
KOTLYAR	Yoan
LASSOLE	Dylan
LECLUSE	Guillaume
MARQUES	Julien
VANGI	Timothy

Collège Roland Dorgelès - Longvic

classe : 4^{ème} 3

Professeur : M. Fabian CLEMENT

BENIKHLEF	Younès
BENYATTOU	Théo
BONNEFOY	Robin
BONNOT	Emma
BOUR	Emma
BRENOT	Jeanne
CHAISE	Agathe
GAMBA	Enzo
GARBAL	Chloé
GIDA	Mathilda
GRASSI	Camille
GRASSI	Léa
GUENUCHOT	Sabrina
GULISANO	Sophie
GUYENOT	Antoine
LAMBLIN	Yann
MARECHAL	Alexis
MARTEEL	Céline
MAZOYER	Paul
N'GUYEN	Monika
OULED LOUNIS	Lina
PAPA PIERRE	Mathéo
POCARD	Thomas
POUSSIN	Camille
ROBINET	Léa
TURPIN	Bryan
VIROT	Victoire

Collège Roland Dorgelès - Longvic

classe : 6^{ème} 3

Professeur : Mme Lucile CORDIER

AZIZI	Amel
BACHORZ	Corentin
BAREA	Léa
BENADDA	Mohamed
BRISSON	Emma
CAPDEVILLE	Léo
CHAHID	Ayoub
CHEVILLARD	Diane
CONTANT	Baptiste
DERECLENNE	Louis
DUNAN	Lilian
EL HOUSSAINI	Adil
FRANÇOIS	Damien
GUILLEMOT	Shanèze
JOLIVET	Noa
LAVENU	Noah
MANSOURI	Amine
MUTIN	Cyrielle
OLIVEIRA	Kévin
PERREAUT	Matthieu
PETIOT	Jessy
PIERRE	Marion
PIMET	Coralie
PITTOIS	Pauline
POUSSIN	Laura
ROUSOTTE	Manon
SOYER	Lucas
TUNCDEMIR	Hamza

Collège Marcel Aymé - Marsannay la Côte

classe : 6^{ème} 2

Professeur : Mme Anne BRESSON

BARNET	Benjamin
BOUCANSAUD	Pauline
COMMEAUX	Simon
DA SILVA	Yanis
DELAFOSSE	Anaïs
DOS SANTOS	Luca
FOLLETET	Loïc
FURDERER	Martin
GIACOMONI	Théo
JAVOUHEY	Stanislas
MARTINEZ	Chloé
MASSART	Stéphane
MATHIEU	Jahyane
MONIN	Arthur
NICOLAS	Julien
PASCAL	Clovis
PATRIS	Lisa
PERDRIZET-BURGGRAEVE	Tiphaine
RAZAK	Keltoum
ROSSATO	Baptiste
TEIXEIRA RODRIGUES	Jérôme
TERCIEUX	Laurine
VAN KEMPEN	Alban
ZACCHIA	Léna

Le monde merveilleux de Zauberland

classe de 6^{ème} 2 - collège Camille Claudel

et

classe de 6^{ème} 1 - collège Henri Dunant



1

Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, il était un petit homme qui avait une drôle de maison, qui avait une drôle de maison... Lucas avait cette chanson en tête depuis un bon moment ; il n'arrêtait pas de la fredonner, tout en marchant d'un pas allègre sur le chemin empierré qui menait de sa ferme à la ville.

Le soleil était revenu après la pluie du matin et un magnifique arc-en-ciel barrait le ciel. Les oiseaux avaient repris leurs joyeuses trilles. L'air était doux et un léger zéphyr adoucissait la chaleur du soleil. Tout était calme au royaume de Zauberland dont le nom, tiré d'un vieux langage germanique, signifie *Pays des Merveilles*. Et des merveilles, Lucas en croisait tous les jours et à tout instant de la journée. Ainsi, juste en quittant sa maison avait-il rencontré Blancheneige. Elle se promenait à pied, devisant avec Cendrillon et ses deux demi-sœurs et poussant le landau dans lequel dormait Romuald, son petit garçon ; il avait deux ans, maintenant, et son père, le Prince, était fier de lui.

Le royaume de Zauberland était dirigé par un roi, bien sûr, et c'était l'époux de la Belle au bois dormant. Cette dernière, après un sommeil de presque cent ans, était bien réveillée désormais ; elle était toujours aussi jolie et fraîche qu'auparavant, preuve - paraît-il - que dormir empêche de vieillir.

Mais ceux qui l'affirmaient oubliaient qu'il y avait une fée efficace derrière cela. Le roi et son épouse, la Belle, gouvernaient avec sagesse et bonté ; leurs sujets n'avaient rien à leur reprocher.

Alors qu'il longeait l'orée du bois, Lucas aperçut Chaperon rouge ; elle discutait paisiblement avec un homme en habit de chasseur qui lui tenait tendrement la main. Il leur fit un grand signe de la main auquel les deux amoureux répondirent gaiement en lui souhaitant une bonne journée. Un peu plus loin, il croisa Poucet, accompagné de ses six frères et des sept filles de l'Ogre. Ils allaient, sautillant et badinant, sur le chemin ; un âne attelé à une petite carriole transportait le matériel et la nourriture pour un pique-nique. A un autre détour du chemin, encore, il rencontra le Chat botté et l'Ogre qui revenaient d'un bal masqué ; l'Ogre s'était transformé en ocelot et tous deux jouaient à « chat perché ». Tout semblait donc aller pour le mieux dans le royaume et Lucas continuait à fredonner sa chansonnette : *Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, ...*

Soudain, sortant brusquement de derrière un énorme buisson, un Nain surgit devant lui. Il faisait semblant d'être en colère et lui dit : « Dis donc, Lucas, pourquoi te moques-tu des petits hommes dans ta chanson ? N'oublie que si nous habitons dans des grottes de la montagne c'est parce que nous y creusons des tunnels pour trouver des minerais d'or et d'argent et des pierres précieuses. Et, en plus, nous sommes les gardiens des œufs de dragons. Justement, aujourd'hui, nous attendons les premières éclosions, Veux-tu venir avec moi pour y assister ? Ainsi, tu pourrais adopter un petit et devenir son Maître Dragon ; c'est formidable de voler dans le ciel sur le dos de ces animaux merveilleux ! »

2

Lucas lui répondit : « Un dragon ?

– Oui, oui, un dragon ! rétorqua le Nain.

– Mais c'est dangereux ces animaux-là... s'écria le petit garçon.

– Mais non, il faut juste être calme, patient et lui prouver que l'on a de l'affection pour lui...

– Alors, d'accord ! Après tout, c'est bien mieux que d'aller en ville. Mais où est la grotte ? demanda-t-il.

– C'est très simple, il suffit de traverser la colline et nous serons arrivés ; c'est à trois heures de marche ou à une heure avec mes mustangs à la crinière blanche, précisa le Nain.

– Oui, mais je n'ai pas prévenu mes parents ; ils vont s'inquiéter...Je suis prêt pour l'aventure mais je dois être raisonnable ! s'exclama l'enfant.

– Encore un de ces humains bien éduqué ! murmura le Nain. Au pays de Zauberland, tout se sait et tes parents ont dû être déjà prévenus, dit-il tout haut.

– Alors en route pour la grotte ! dit joyeusement Lucas » et il entonna à nouveau : « *Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, il était un petit homme qui avait une drôle de maison, qui avait une drôle de maison...* »

Lucas suivit le Nain à travers une forêt ; elle était très épaisse. Celui-ci lui expliqua qu'avec ses amis (c'était les sept nains de Blanche Neige), ils l'arrosaient tous les jours. « Ils ont la main verte », pensa-t-il, car elle était très dense et il avait de la

peine à avancer alors que le lutin, avec sa petite taille, s'y faufilait très aisément.

Le Nain était rassuré car sa mission était en bonne voie, malgré un certain agacement qui se traduisait par les yeux levés au ciel et des ronchonnements. Ils s'arrêtèrent à une clairière et le Nain se mit à ramasser des feuilles.

« Que fais-tu ? interrogea Lucas, curieux.

– C'est que... je cueille ces spécimens car cette plante n'existe pas au pays des Nains. Elle permet de nous soigner. Allons-y, Lucas, la route est encore longue ! » dit-t-il.

Ils marchèrent sans parler en contemplant différentes espèces d'oiseaux, de fleurs, d'arbres. Ils finirent par arriver devant une cascade magnifique. Il est vrai que les fées, toutes les lunes, soignaient le royaume de Zauberland, ce qui expliquait que tout y était magnifique.

Soudain, « Crac », une branche tomba d'un arbre, de la brume les envahit de la tête aux pieds. Lucas et le Nain furent pris d'une quinte de toux. Une ombre surgit, s'approcha d'eux petit à petit, un cri retentit et le visage d'un garçon apparut, mais l'ombre menaçante tira l'enfant en arrière. La brume commença à se dissiper et c'est alors que Lucas reconnut son ami Jordan qui était en fâcheuse posture.

« C'est quoi cette chose ? questionna le garçonnet.

– Un Abescas, rétorqua le Nain. C'est une sorte d'ombre qui vit dans la forêt, qui aime le noir et qui s'attaque à ceux qui sont en difficulté.

– Mais pourquoi s'en est-il pris à Jordan ? C'est mon ami. Nous devons le défendre ! Je croyais qu'on était au pays des Merveilles à Zauberland alors tu dois aider mon copain !

– Ah ! Tu as bien des illusions ; tu t'es trompé..., interrompit le Nain. A Zauberland, il n'y a pas que des merveilles. Bon, tu viens ?

– Où ? demanda l'enfant naïvement.

– Assister à l'éclosion du dragon, quelle idée ! » répondit le Nain, furieux.

Le Nain s'avança d'un pas sûr en direction de la cascade, tandis que Lucas le suivait, très curieux. Ils la traversèrent et le petit homme émit un long sifflement. Deux magnifiques mustangs à la robe blanche vinrent se placer devant eux. Une fois en selle, ils ne mirent pas longtemps à accéder à une grotte. Ils attachèrent alors les chevaux à un arbre. Le Nain passa une pierre magique sur de la mousse, un souterrain s'ouvrit et une entrée secrète, que seuls les nains connaissaient, surgit devant eux. Un gros tunnel débouchait dans six petits couloirs qui conduisaient dans différentes salles remplies de minerais et de pierres précieuses.

L'entrée était remplie de chauves-souris qui allaient et venaient pour porter des lettres. Lucas était émerveillé : de nombreuses lumières illuminaient les travées, si bien que l'on aurait cru qu'une fête se préparait. Le couloir émeraude débouchait sur des galeries en forme d'étoiles qui menaient à la galerie « La Magique ». Ils étaient maintenant dans le couloir grenat et se trouvèrent face à une porte incrustée de rubis ; sur celle-ci était reproduit un dragon en diamants. Devant elle, un garde veillait. Le Nain expliqua à Lucas qu'il était là, jour et nuit, hiver comme été.

« Bonjour Garlois, dit le Nain, j'amène un compagnon qui assistera à la naissance des premiers petits !

– Bien le bonjour, Maxo, répondit Garlois ; comment s'appelle ce garçon ? »

Le jeune ami du Nain répliqua plus vite que l'éclair :

« Je me prénomme Lucas !

– Alors, Lucas, vous pourrez entrer quand vous m'aurez donné le mot de passe.

- Mince, je ne m'en rappelle plus, s'écria Maxo. Ce n'est pas " diamants ", ni " dragons ", ni " Zauberland " ... Oh ! Comment faire ? C'est avec un bonbon...
- Caramel mou ? osa Lucas
- Non ! Pas de mot de passe, pas de porte ouverte... ricana Garlois.
- Fais un effort, Maxo, supplia Lucas.
- Euh, caramel-rigolo, non. Ah, ça y est ! Je me souviens...Chamallow-rigolo ! »

Garlois se décala et la porte s'ouvrit automatiquement !... Lucas était ébahi : la salle était gigantesque, belle, et toute jaune comme si elle était remplie d'or. Ils aperçurent les œufs. Il n'y en avait pas beaucoup. Les œufs remplissaient plusieurs nids : ils étaient eux aussi magnifiques et l'ensemble était somptueux. Ils étaient de toutes les couleurs. Certains étaient jaunes avec des points orangés, d'autres violets avec des points blancs, mais un œuf attira particulièrement l'attention de Lucas. Il était différent des autres : sa coquille était blanche et bleue.

Une naine apparut : c'était Ernestine, la femme de Maxo ; elle expliqua à Lucas que ces œufs avaient toute une histoire derrière eux. Ils avaient été confiés au royaume de Zauberland, et notamment aux nains, par la fée blanche qui protégeait ce pays contre la reine noire, méchante et maléfique. Celle-ci aurait voulu diriger ce royaume féerique mais la fée blanche avait dressé un mur de mille mètres de haut et, seuls, les dragons pouvaient le franchir. C'est pourquoi, il était impératif que l'éclosion des œufs soit tenue secrète et que les habitants de Zauberland les protègent. Les mères dragons avaient été tuées lors de la guerre qui avait opposé les deux royaumes et avaient sauvé celui-ci en donnant leur vie.

Les deux amis arrivèrent à temps devant l'œuf choisi par Lucas, car il commençait à se craqueler donc à éclore. Soudain, un bébé dragon sortit de l'œuf et sauta dans les bras de Lucas en piaillant très fort. Le petit garçon, très étonné, aima tout de suite cette petite créature et lui chanta son couplet fétiche : « *Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, il était un petit homme qui avait une drôle de maison, qui avait une drôle de maison...* » ; puis il dit, inquiet, à Maxo : « Est-ce qu'il m'a adopté ? »

3

– Oui je pense qu’il t’a adopté ; il t’a quand même sauté dans les bras ! Et en plus, ta chanson qui m’agace, lui, il a l’air de l’adorer ! Pour que tout se passe bien, je vais te donner quelques conseils : sois à l’écoute de ce qu’il dit, parle-lui de la vie de tous les jours, de ce que vous allez faire plus tard et sois tendre avec lui ! »

Lucas prit le petit dragon dans ses bras et fut étonné de sentir que sa peau était glaciale. Mais, il était très content d’avoir un ami car il était fils unique. Il allait poser le petit dragon quand celui-ci commença à éternuer et à tousser, laissant échapper une petite flamme. Maxo eut juste le temps de pousser Lucas avant qu’il ne soit brûlé.

« Fais attention, tu as failli être réduit en cendres, s’écria le nain.

– Tu exagères, Maxo ! J’ai quand même eu peur car je croyais que les bébés dragons ne crachaient pas ...du feu ; pour moi, seuls les dragons adultes pouvaient le faire, bredouilla Lucas, encore surpris.

– Ah, les humains et la théorie ! Rien ne vaut la pratique. Tu as eu aujourd’hui une leçon de chose très importante. Sais-tu au moins élever un dragon ?

– Non, dit le garçon.

– Ce n’est pas grave, je vais t’aider. Tu lui apprendras à voler en lui donnant des cours et en le faisant pratiquer. Tu l’entraîneras à la chasse et tu lui montreras comment faire sa

toilette. Tu devras aussi lui apprendre à se contrôler quand il crache le feu...Et tout cela, il le réussira uniquement si tu l'encourages et s'il s'exerce chaque jour. Il faut que tu l'apprivoises, que tu t'occupes de lui avec passion. »

L'enfant sembla soucieux car, pour un garçon de huit ans, cela paraissait difficile ; il envisageait déjà de lui construire une petite cabane près de son lit ; mais avec quels matériaux ? Le cracheur de feu risquait de la détruire. Quelles responsabilités ! Il se disait que c'était compliqué, mais qu'au pays de Zauberland, cela devait être possible !

« Dis-moi, Maxo, il faut être riche pour nourrir un dragon, puis surtout être discipliné et très attentionné pour l'élever ? Il peut faire beaucoup de dégâts, je ne pourrai pas le faire : je suis trop petit ! Et comment vont réagir les villageois ? Un dragon, c'est effrayant, on n'en croise pas tous les jours sur notre chemin !...

– Assez parlé ! Tu vas faire peur au nouveau-né ! l'interrompt Maxo. Je suis là pour t'aider. Commençons par le début ; il faut lui trouver un nom.

– Je n'ai pas d'idées...

– Réfléchis ! Ce n'est pas compliqué ! s'impatienta le nain. Regarde quel est son caractère et de quelle couleur il est. »

Lucas obéit et observa le bébé dragon qui s'amusait avec les morceaux de sa coquille.

« Ça y est, j'ai trouvé, je l'appellerai Flamme.

– Bien ! Deuxième étape, il faut savoir si ce nom ne figure pas déjà sur le registre ! Le nain de l'état-civil va s'en occuper. On va lui envoyer un message par chauve-souris. Tu vas aller trouver Ernestine et tu lui demanderas de quoi le nourrir. »

Le petit dragon couinait étrangement, comme de petits pleurs :

« Qu'est-ce que tu as ? Tu as faim ? Mais que vais-je te donner à manger ? Que mange un bébé dragon ? Du lait ? »

Lucas se précipita dans la grotte-cuisine à côté, prit du lait tout chaud qui venait d'être tiré des vaches, revint et essaya de le faire boire à Flamme ; mais celui-ci n'en voulait pas et émettait de petits cris déchirants.

« J'aurais dû me renseigner un peu plus sur les dragons avant d'en accepter la garde. » pensa Lucas désespéré.

Tout à coup, Lucas entendit un léger bruit et vit une souris sortir de dessous la paille de la litière du dragonneau. Celui-ci l'attrapa et l'engloutit, n'en faisant qu'une seule bouchée ... de la viande ! Il mange de la viande. Sauvé ! Il suffira à Lucas de chasser et de mettre des pièges pour nourrir son compagnon.

Lucas se demandait alors bien où était la naine, lorsque celle-ci apparut avec un énorme morceau de mouton. Au même moment, la chauve-souris arriva avec la réponse du nain de l'état-civil : Flamme était un nom qui n'avait pas encore été donné à un dragon.

« Appelle-le en lui montrant son repas, conseilla Maxo.

– Flamme ! Flamme ! dit doucement le garçon, viens manger ! »

Le petit dragon le regarda avec étonnement puis il s'approcha de la nourriture avec envie. Soudain, il avala le morceau d'une seule bouchée ; le ventre bien rebondi, il retourna s'amuser avec ses coquilles.

« Parfait, s'exclama Maxo. C'est un bon début.

– Merci, répondit poliment Lucas.

– N'oublie jamais que cet animal est très utile : c'est bien pratique pour fumer les jambons, pour caraméliser les crèmes brûlées, pour allumer le feu dans la cheminée...

– Pff, n'importe quoi ! s'exclama le garçon.

– Mais c'est vrai ! » protesta le nain.

Ils éclatèrent de rire.

Pendant les deux jours qui suivirent, Lucas s'occupa beaucoup de Flamme et il le nourrit tellement qu'il avait déjà énormément grandi et était plutôt enveloppé pour son âge...

Ses oreilles, en revanche étaient toutes petites et lui donnaient un air mignon. Son corps rouge était parsemé de taches multicolores mais le bleu et le blanc qui étaient les couleurs dominantes de sa coquille avaient totalement disparu. Dans ses yeux verts en amande brillait une pupille si belle que l'on pouvait croire une pierre précieuse. Sa grande bouche renfermait une langue verte d'une incroyable longueur. Ses dents, petites, étaient pointues telles des lames de couteau et ses griffes étaient capables de trancher n'importe quelle nourriture. Ses ailes, en forme de feuilles d'érable, mesuraient deux fois sa taille quand il les déployait. Enfin, une mince queue rouge, dont le bout était orné d'une touffe de poils multicolores, rendait ce dragonneau magique. Il était différent des autres ; il ressemblait à une peluche vivante.

Lucas était très attaché à Flamme, ce qui était réciproque. Ils passèrent encore une semaine à la pouponnière des dragons. Il était temps de quitter cet endroit car Flamme avait beaucoup profité ; Ernestine et Maxo avaient prêté au petit garçon leur manuel théorique de vol pour dragon ; en une semaine, le garçon avait eu le temps de le lire mais cela semblait bien difficile !

Le mercrewoch, nom qui correspond au mercredi au pays de Zauberland, Maxo arriva de bonne heure afin de prendre en charge Flamme et Lucas pour le grand jour.

« Bien ! Il est temps pour nous de passer de la théorie à la pratique ! » s'exclama le nain, impatient.

Ils se rendirent à la falaise. Le terrain d'envol avait été préparé ; Maxo et Ernestine avaient placé des protections en bas, un grand tas de paille au cas où le petit dragon chuterait.

« Allez ; à toi de jouer, Lucas ! Fais-le voler ! » dit le nain.

Lucas imitait les gestes d'un oiseau en plein vol, ses bras lui servant d'ailes ; mais Flamme tournait en rond autour de

Lucas, croyant qu'il s'agissait d'un jeu. Le petit garçon, commençant à s'inquiéter, lui dit, désespéré :

« Si tu fais comme moi, je te donnerai plein de bonnes choses à manger ! ».

A peine avait-il terminé sa phrase que le petit animal bondit dans tous les sens. Lucas recommença à effectuer des battements de bras et Flamme l'imita. Mais il avait beau battre des ailes, il ne décollait pas.

« Il ne volera jamais si tu n'as pas confiance en lui ! Cours avec lui, prends de la vitesse et tu verras réellement ses ailes se déployer. » déclara Maxo.

Lucas arrivait à s'adresser par la pensée à Flamme comme il l'avait appris dans le manuel de théorie ; il l'encouragea, lui envoyant toute sa force et sa confiance. Il ne faisait plus qu'un avec son dragon ; ils se mirent à courir, de plus en plus vite, jusqu'à perdre haleine pour le petit garçon. Il n'avait jamais ressenti une telle force. Il vit Flamme écarter ses ailes et décoller du sol. Il était puissant, majestueux et pour le montrer, il tirait la langue. Prenant de la hauteur et de la vitesse, il émerveilla Maxo mais encore plus son maître qui lui cria par la pensée : « Je suis là ! Tu es magnifique ! Tu voles, tu voles ! Je suis fier de toi ! » Il en avait les larmes aux yeux et il vit Ernestine qui sortait elle aussi un mouchoir de sa poche.

Flamme, qui ne comprenait pas bien toutes ces émotions, s'élança dans un piqué vertigineux sur Lucas puis s'arrêta au dernier moment ; mais son atterrissage lui occasionna quelques égratignures et une aile endommagée. Maxo, Ernestine et Lucas le portèrent alors jusqu'à la grotte. Une infirmière vint ensuite le soigner, indiquant qu'un repos de quatre jours était nécessaire. Maxo et Ernestine veillèrent sur lui car Lucas n'avait pas oublié la promesse qu'il lui avait faite. Il demanda à Gourmanaine, la cuisinière, de préparer un grand festin pour Flamme. Il revint ensuite très vite au chevet de son ami, lui apportant son repas qu'il avala avec rapidité.

Lucas entonna alors « *Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, il était un petit homme qui avait une drôle de maison, qui avait une drôle de maison...* »

Maxo fronça les sourcils, prit Ernestine par le bras et ils les laissèrent pour vaquer à leurs occupations respectives.

Quatre jours plus tard, il fut décidé de reprendre la pratique car la théorie avait été revue pendant la convalescence. Maxo imposa à Lucas de placer des obstacles de tous genres car la leçon de vol n'avait pas lieu en pleine nature mais dans la cavité réservée à cette activité. Ils s'y rendirent par le labyrinthe emprunté le premier jour puis tournèrent pour rejoindre un autre tunnel qui contenait plusieurs couloirs. Dans la pièce où ils arrivèrent, branchages, poteaux, rochers, falaise reconstituaient le monde extérieur. Lucas n'était pas très rassuré et craignait que son petit protégé se fasse à nouveau mal. Comme ses pensées étaient tout de suite ressenties par Flamme, il les chassa bien vite de son esprit et encouragea son dragon. Après cinq ou six essais, ce fut un succès. Ils continuèrent la pratique pendant une semaine dans cette salle.

Quelques mois plus tard, malgré la joie apportée par la réussite de Flamme, Lucas devenait de plus en plus triste ; il avoua à Ernestine qu'il était inquiet pour son ami Jordan. Le luntag, Maxo annonça à Lucas qu'ils se rendraient le jour même au Pays Noir afin de retrouver le petit humain. Le sourire aux lèvres, ils s'équipèrent car le voyage pouvait être dangereux. Bien sûr Flamme était des leurs puisqu'il servirait de monture à Lucas, Maxo ayant son propre moyen de locomotion, son dragon personnel, Azur.

Tout était noir au-dessous d'eux : une fumée noire comme le jais semblait envelopper le lieu. Pas un seul rayon de soleil n'illuminait le ciel. Il fallait pénétrer dans ce monde maléfique dont l'entrée donnait des frissons : elle formait une tête de

mort et il fallait choisir soit les orbites soit les mâchoires pour y accéder. Les deux compères décidèrent de passer l'un par l'œil gauche et l'autre par celui de droite. Au loin, Lucas aperçut des esprits malfaisants. Ils habitaient dans des demeures étranges aux murs de bois brûlé, tout comme le toit. Des fenêtres, qui ne permettent certainement pas de laisser passer la lumière, trouaient la façade ; des rideaux de fils de toiles d'araignées intriguaient Lucas qui demanda à voix basse à Maxo à quoi ils servaient.

« Chut ! Tu vas nous faire repérer ! lui dit Maxo. Après, les questions... »

A ce moment, Lucas eut l'explication car Flamme, ayant eu peur, avait perdu l'équilibre et s'était retrouvé coincé dans cette toile gluante qui est un piège. Maxo le délivra très vite et ils volèrent en direction d'un endroit moins sombre : il n'y avait aucune trace de vie, pas de végétaux, sauf des arbres morts. Ils atterrirent rapidement car ils ne devaient pas être repérés dans les airs.

« Regarde, dit Maxo, un zergling !

– Un quoi ? demanda Lucas.

– Un zergling, une sorte de créature rapide et agile. Ne t'inquiète pas, elle ne vole pas !

– Mais ses ailes ...

– C'est comme les autruches, c'est pour courir plus vite. »

Ils continuèrent leur promenade, si l'on peut dire ainsi, jusqu'à une demeure immense toute noire elle aussi.

Face à eux, se dressait un immense mur. Maxo expliqua à son ami, en chuchotant, que c'était le village de la Reine Noire. Les habitants ne l'aimaient pas mais ils devaient se soumettre à sa volonté ; ils ne pouvaient pas s'échapper de cette enceinte.

« Allons les sauver, s'exclama Lucas.

– Hélas parmi les habitants, elle a des alliés, répondit le nain.

– Des alliés ?

– Oui. Mais nous avons peut-être la solution : la reine est dragonophobe.

– Drago quoi ?

– Eh bien, elle a peur des dragons ! Même si elle sait que les mères ont été tuées dans la bataille. Si elle voit Flamme et les autres bébés dragons, elle pourra croire qu'une nouvelle armée peut se constituer et menacer le Pays Noir pour libérer les habitants. Il faut absolument qu'on lui fasse savoir...

– Mais qui sont ses alliés ?

– Des loups, des nains et quelques zerglings...

– Les habitants pourraient courir pour nous rejoindre, proposa Lucas.

– Non, car des abescas guettent... Attention en voilà un ! Cache-toi.

– Regarde ! Il est avec Jordan. Mon pauvre ami ! On doit le secourir...

– Chut ! Tu vas nous faire repérer. Siffle donc l'air de ton horrible chanson car les abescas ne sont pas mélomanes et il va peut-être lâcher ton copain. »

Lucas s'exécuta ; le son de « *Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, il était un petit homme qui avait une drôle de maison, qui avait une drôle de maison...* » retentit jusqu'aux oreilles de l'abescas qui se tordit dans tous les sens. Un phénomène étrange se produisit : l'être étrange explosa et fut réduit en cendres ; mais chaque particule reforma un mini-abescas. Des centaines de créatures microscopiques apparurent ainsi et, libérées de leur esclavage, décidèrent d'aider Lucas et Maxo. Seul le petit garçon comprenait leur langue.

Jordan regarda en direction du bruit mais, de là où il était, il ne pouvait pas voir son ami. En revanche, il aperçut de la lumière car Flamme réagissait en crachotant du feu tellement il adorait ce refrain. Lucas eut peur de la réaction des abescas ; alors il cessa de siffler. Jordan, s'avança avec difficulté mais une

sorte de cage tomba et l'enferma ; ensuite, il fut emmené par quatre zerglings jusqu'à la forêt d'ébène.

Mais il fallait maintenant rejoindre Zauberland car Flamme était épuisé et avait faim. Maxo rassura Lucas en lui disant que la forêt d'ébène était le meilleur lieu pour les prisonniers car il connaissait les gardiens ; il lui serait facile de faire libérer Jordan et, ensuite, peut-être pourrait-il anéantir le Pays Noir avec le soutien des abescas miniatures.

Lucas retourna donc à la grotte avec Maxo et Flamme.

Sur le chemin du retour, le petit garçon reprit sa chanson de tout cœur avec son dragon. Ils repassèrent par l'horrible tête de mort mais celle-ci était plus accueillante car recouverte d'une fine couche de neige.

« Mais elle est chaude !!!, s'exclama Lucas.

– Eh oui ! répondit Maxo. C'est ainsi à Zauberland ! »

En arrivant, ils furent surpris de voir les nains en train de finir de décorer la grotte.

« Ah, mais oui ! J'ai tout oublié. On est en dezemonat, nous allons bientôt accueillir le Grand Saint Nicolas ! dit Maxo.

– Comment ? Vous l'avez déjà rencontré ?

– Bien sûr ! Nous le voyons chaque année. Il vient festoyer avec les personnes de haut rang et de la noblesse ; mais tu pourras venir si tu en as envie.

– Oh, oui, j'adorerais, répondit Lucas avec enthousiasme, les yeux pleins d'étoiles.

– Eh bien, entre vite. On va laisser reposer nos montures et nous irons aider à préparer la salle de réception.

– Blachwach, clackevück, s'écrièrent alors les Abescas dans leur langage. Ne t'inquiète pas, Maxo ; ils veulent simplement nous rappeler qu'on ne doit pas les emmener à cause de la musique ! »

Lucas alla relever son courrier dans la boîte aux lettres qui lui avait été attribuée depuis sa première venue dans la grotte. Il n'y avait aucune nouvelle de ses parents mais, ce jour-là, il y avait une enveloppe de grandes dimensions, scellée par un cachet de cire rouge. Il l'ouvrit et lut :

Cher Lucas,

Tu es invité au grand bal de la Nicolasfest, vendrewoch. Tu y retrouveras toutes les personnes les plus gentilles de Zauberland. Tu devras, toutefois, revêtir le costume qui a été déposé sur ton lit. Tu verras qu'à cette occasion, notre royaume est décoré de lumières magnifiques ; de petites boules de poils récitent des poèmes, d'autres chantent pour accueillir tous nos convives.

Cette lettre était signée par le Roi et la Reine de Zauberland. Lucas était très fier de cette invitation.

Ils étaient à peine dans la galerie des chambres qu'une chauve-souris apporta un message d'Ernestine. Ce petit bout de papier semblait magique ; il brillait de mille feux. En lettres d'argent, on pouvait lire : *Rejoignez-nous vite dans la grande salle. URGENT.*

C'était étrange. Lucas et Maxo se dépêchèrent de faire rentrer leur dragon et d'emprisonner les Abescas. Lucas ne comprenait pas pourquoi il fallait les enfermer puisqu'ils étaient désormais de leur côté. Maxo lui rappela que ceux-ci détestaient la musique et qu'ils seraient très malheureux pendant les festivités de la Saint Nicolas.

Ils accoururent quelques instants plus tard dans la pièce. Tout était noir. Soudain, la lumière pétilla en petites bulles d'or et des voix s'exclamèrent « SURPRISE ! »

C'était la Nicolasfest, fête très importante au Pays de Zauberland. Un grand festin était organisé le 6 dezemonat. La

salle était déjà prête, Maxo fit un clin d'œil à son ami qui était émerveillé par toutes ces couleurs... Tout le pays participait à cette grande fête.

Tout se passait bien jusqu'à ce que Belle se pique avec sa fourchette ; elle se réveilla cent secondes plus tard. Lucas, qui n'avait pas eu le temps d'endosser le beau costume qui lui avait été offert par le roi et la reine de Zauberland, passait de table en table pour discuter avec les uns et les autres.

« Bonjour Blancheneige !

– Hallo, Lucas, savais-tu que Chaperon rouge et le chasseur vont partir apporter des barres chocolatées et des pains d'épice à la grand-mère de notre amie ?

– Ah bon ? Je n'étais pas au courant ; est-elle encore malade ?

– Oui, mais le loup ne pourra rien faire cette fois-ci... »

Ensuite, il alla à la rencontre du Chat botté :

« Bonjour Chat botté !

– Bonjour Lucas ; comment vas-tu ?

– Très bien mais je ne vois pas Poucet ni ses frères, ni les sept filles de l'Ogre ; sais-tu pourquoi ils n'ont pas été invités ?

– Si, ils l'ont été ; mais ils se sont mariés et ont déménagé pour habiter au Pays Magique ! C'est si loin qu'ils n'ont pas pu venir avec leurs nombreux enfants car chaque couple a eu sept filles ou sept garçons. Le temps passe très vite au pays de Zauberland ; bien plus vite que chez les humains. »

Blancheneige, Cendrillon et Belle portaient de longues robes bouffantes ornées de pierres étincelantes. Le Chat avait ciré ses bottes et remplacé son chapeau par un bonnet de laine rouge décoré, à l'extrémité, d'un pompon blanc. Chaperon rouge avait décidé de se vêtir en vert, ce qui lui allait à merveille. Des puddings géants, des dindes farcies, des chocolats de toutes sortes, des fruits exotiques très parfumés remplissaient les tables. Saint Nicolas fit alors son apparition et distribua des cadeaux : une pomme qui fait dormir à

Blancheneige, un remède contre l'endormissement à Belle, une serpillière argentée et magique à Cendrillon, un parfum Repousse-Loup à Chaperon rouge.

Mais le pauvre saint homme n'eut pas le temps d'achever sa distribution. Soudain, un éclair déchira le ciel et la Reine noire apparut : le petit garçon de Blancheneige, Romuald, lui jeta un sort ; elle dégringola sur Belle qui venait à nouveau de s'endormir et qui fut réveillée brusquement. Sa Majesté d'ébène était encore plus noire, tellement sa colère était grande !

« Rah ! Un festin et JE n'ai pas été conviée ! Pourquoi ne m'avez-vous pas invitée, petits vermisseaux ? Expliquez-moi sur le champ sinon vous en subirez les conséquences... »

Tout le monde fut surpris car Chaperon rouge ou plutôt vert s'avança et dit :

« Moi, je n'ai plus rien à craindre de cette marâtre noire ! Je pars rendre visite à ma mère-grand qui habite le pays voisin de Zauberland... Chasseur, viens ici, nous allons lui donner une leçon. Blancheneige, donne-moi ta pomme rouge ! Voici, chère Reine, ton cadeau : c'est une pomme d'amour que le prince Charmant nous avait demandé de t'offrir. Mais comme ce devait être une surprise, nous n'avions pas le droit de t'inviter ! »

Tous regardèrent avec admiration ce petit Chaperon qui avait bien grandi et était devenue très dégourdie !

Lucas intervint et dit à la Reine Noire :

« Si vous continuez à ennuyer mes amis, je vais chercher les dragons ! Je ne voudrais pas vous vexer, mais vous êtes bien seule !

– Quel petit impertinent ! Qui es-tu pour t'adresser de la sorte à la plus puissante de tous les royaumes ? »

Au même moment, la musique cessa et un bruit sourd se fit entendre. Une nuée d'Abescas surgit : ils avaient réussi à se libérer et, ayant reconnu la voix de l'horrible Reine noire, venaient prendre leur revanche ; ils voulaient protéger leurs nouveaux amis. Encore plus furieuse, la sombre marâtre jeta un sort à Cendrillon, qui se transforma en ballerine. En effet, la Reine s'était trompée dans sa formule magique ; elle voulait la briser en mille morceaux mais elle non plus ne savait pas que « vair » n'est pas du verre... De nombreux invités furent frappés par différents sorts qu'elle jeta ; l'ogre se retrouva aussi minuscule que le Poucet.

Les Abescas l'entourèrent et Maxo arriva avec Flamme, ce qui fit disparaître d'un seul coup l'horrible créature. La fête reprit alors son cours après que les Abescas aient été à nouveau enfermés et que Flamme fut couché. Il était très tard...

Saint Nicolas partait lorsque Lucas revint dans la grande salle. Chaperon rouge s'était installée sur le dos du chasseur. Celui-ci enfilait les bottes de sept lieues : ils s'apprêtaient à partir chez la mère-grand. Ernestine donna à Lucas le cadeau qui lui était destiné : un délivrezeug, objet qui sert à délivrer qui on veut, quand on veut.

Le luntag, les journaux titraient :

Mariage en vue.

Alors qu'elle rentrait par le chemin des Aiguilles, Chaperon rouge aperçut une paire de ballerines au sol. Elle demanda au chasseur à descendre de ses épaules et enfila les chaussures ; elles lui allaient parfaitement. Elle dit alors à son ami qu'il pouvait la laisser continuer seule et aller chasser le gibier de cette forêt puisqu'elle avait le parfum Repousse-Loup. Il la mit cependant en garde. Elle poursuivit donc sa route mais, en courant, perdit une pantoufle.

Alors que Markus, le chasseur, avait déjà tué trois hérisseurs (des ours avec des piquants sur le dos) et quatre blairiers, (des blaireaux croisés de sangliers), il décida de les vendre afin d'obtenir de l'argent. A ce moment-là, il trouva la pantoufle et la rapporta à son amie. Pour le remercier, elle lui promit de l'épouser rapidement. Markus l'informa qu'après la cérémonie il l'emmènerait dans son lointain village.

Nous leurs souhaitons d'y vivre heureux et d'avoir beaucoup d'enfants... »

Lucas était ravi car il aimait bien Chaperon rouge.

Une semaine après la Saint-Nicolas, Maxo et Lucas reprirent les entraînements. A Zauberland chacun s'efforçait de reprendre des forces et de chercher une solution. Lucas était triste de n'avoir pas pu libérer son ami et d'avoir constaté que le royaume de la Reine noire était bien gardé. Il passa une nuit agitée à se demander comment faire. Le lendemain, il retrouva Maxo et chacun d'eux proposa une idée.

Lucas parla en premier :

« Tu m'as dit que la Reine noire était dragonophobe. Alors, rassemblons tous les dragons qui ont éclos et grandi et constituons une armée pour affronter cette maudite femme. En les voyant, elle paniquera et les Abescas miniatures pourront la capturer. Pendant ce temps, toi, Maxo, tu pourras libérer tous les habitants de l'enfer qu'elle leur fait vivre. Après, nous irons à la forêt d'ébène pour sauver Jordan de sa prison. »

Maxo enchaîna :

« On pourrait peut-être aussi demander aux nains barbares, mes cousins, de nous aider pour cette guerre. On raconte que ce sont d'excellents combattants grâce à leurs armes forgées avec du sang d'elfes.

– Bonne idée ! Plus on sera nombreux et plus nous avons de chances de réussir. Allons déjà rencontrer tes cousins barbares. »

Tous deux se mirent en route pour leur village. Quelques heures plus tard, Maxo tentait de convaincre les nains barbares de les aider à détruire la Reine noire et son pays. Lucas et Flamme attendaient en bordure du village. Le dragon s'amusait à brûler des brindilles et Lucas le regardait jouer. Maxo revint, heureux : il semblait que le marché ait été conclu. Les nains barbares enverraient une armée constituée de leurs meilleurs guerriers, dans une semaine, au lever du jour, quand la poularde aura des dents, près du mur où la tête de mort se dessinait.

Il fallait, maintenant, former une armée avec les dragons de Zauberland et surtout les entraîner car, comme Flamme, ils n'étaient pas encore tout à fait adultes et devaient prendre des forces pour affronter leur ennemie. Il y eut un entraînement colossal ; les dragons durent se surpasser pour être sélectionnés pour la bataille à venir. Flamme était remarquable, non seulement au combat mais aussi dans la solidarité. Il y avait Nabassaï qui s'était spécialisé dans les flammes et qui pouvait en envoyer à plus de vingt mètres. Ce dragon appartenait à une tribu très particulière de nains, celle des Oukchdouma, qui n'avait jamais perdu une bataille. Lucas réunit ensuite tous les maîtres et maîtresses-dragons qui s'étaient portés volontaires pour élever et éduquer les dragonneaux. Parmi eux, il y avait Chaperon rouge dont le dragon avait les écailles d'un rouge plus vif que le feu et Poucet qui possédait le plus petit des dragons.

Mais les deux amis ignoraient qu'un Zergling les avait aperçus alors qu'ils survolaient le pays noir et qu'il était allé prévenir la reine. Celle-ci se doutait qu'une attaque importante aurait lieu et cette femme diabolique chercha, elle aussi, un plan affreux pour anéantir le pays merveilleux. Elle voulait organiser une expédition pour tuer tous les dragons avant qu'ils ne deviennent adultes et capables de l'affronter. Elle se rendit alors auprès de sa sorcière préférée. Mais, dans son

entourage, beaucoup la détestaient car elle maintenait la terreur autour d'elle ; si bien qu'un de ses farouches ennemis envoya un message au pays merveilleux. Il l'attacha à la patte d'une chauve-souris messagère. Celle-ci arriva au pays des nains et c'est Garfield, le nain messager, qui le lut en premier et convoqua tous ses amis. Il fallait protéger les dragons à tout prix. Les nains décidèrent d'envoyer Lucas et Maxo voir la fée blanche pour lui demander sa protection. Le lendemain matin, Lucas s'envola avec Flamme et Maxo avec Azur vers son château.

Le palais était magnifique, blanc comme neige. La Fée arriva. Elle était très belle avec de longs cheveux blonds, très lisses, qui lui arrivaient jusqu'au creux des reins, de beaux yeux bleus en amande, des lèvres juste ce qu'il fallait de rosé et un teint aussi blanc que le lait. Elle portait une longue robe blanche avec des pierres précieuses qui brillaient de mille feux. Une jeune fille la suivait, qui lui ressemblait. Lucas fut ébloui et il lui sembla que son cœur battait plus vite... Était-il tombé amoureux ? Lucas avait les yeux rivés sur elle, tant et si bien que Maxo le ramena à la réalité : « Hé, Lucas, revient sur terre ! ». Maxo demanda à la Fée de lui donner une grotte secrète qui ne figurerait sur aucune carte ni dans aucune mémoire, pour protéger les dragons. La Fée blanche les conduisit jusque dans la salle du trône. Là, elle tourna une pierre précieuse qui était sur sa bague et, sur le trône, des gants apparurent. La Fée les prit et les donna à Lucas.

« Tiens, jeune maître des dragons. Ces gants magiques t'offriront la puissance des dragons. Nous nous les transmettons, de génération en génération, dans la famille royale du pays blanc de Zauberland. Enfile-les et concentre-toi ; cherche la force en toi, cherche ta voie dans ton courage. »

Lucas ferma les yeux. Une énorme douleur lui parcourut le corps. Des images défilèrent dans sa tête : son ami Jordan, la

rencontre avec Flamme, son apprentissage, la Fée blanche. Il ouvrit les yeux et se rendit compte qu'il était essoufflé. Ses souvenirs l'avaient épuisé. Il découvrait les mystères de Zauberland et ses secrets enfouis depuis des millénaires.

5

Lucas se réveilla dans un grand lit dont les draps blancs, soyeux, sentaient très bon. Sur la table de nuit, les gants magiques étaient posés dans un écrin superbe. La Fée blanche apparut et s'avança vers lui. Elle l'informa qu'un entraînement intensif était nécessaire pour maîtriser les gants et lui précisa que Maxo pouvait l'initier et lui indiquer leurs pouvoirs. Le Nain lui précisa que ces deuxièmes mains permettaient de produire de la glace ou du feu en fonction de la manière dont on les mettait. Quand on les maîtrisait parfaitement, en les plaçant paume contre paume ils avaient une fonction autre : contrôler les animaux rencontrés en forêt et les dresser contre les ennemis. Le garçon les enfila mais, pour la première fois, l'exercice ne devait pas être réalisé n'importe où, ni n'importe comment. Ce fut l'occasion d'un premier incident puisque Maxo vit le bas de sa barbe geler et ses semelles fondre. Il fallut quelques jours à Lucas pour atteindre les objectifs fixés : lancer des boules de feu et des stalactites glacées.

Une armée fut créée pour affronter la Reine Noire. Tous se réunirent dans une grande caverne où cinq ateliers furent créés :

- la première activité consistait à lancer des flammes, le plus loin et le plus vite possible, soit grâce aux dragons, soit avec les gants magiques pour Lucas, contre des silhouettes formées par des troncs qui avaient l'apparence

de la Reine Noire. Les participants, tout comme leurs montures, étaient très heureux de s'en prendre à leur pire ennemie.

- la consigne de la deuxième épreuve consistait à diminuer de taille, comme le dragon de Poucet, de manière à pouvoir se glisser partout au cas où ils se feraient capturer.
- la troisième était classique puisqu'il fallait réaliser des prouesses acrobatiques dans les airs sans tomber de sa monture.
- le quatrième atelier faisait grimacer les nains, mais aussi Lucas, car il fallait se munir de brosses et de dentifrice afin de laver les dents des dragons pour que celles-ci soient étincelantes et aveuglent leurs adversaires. Eh oui, Zauberland n'était pas seulement merveilleux ; c'était également un pays moderne où l'hygiène était de rigueur !
- la dernière activité était la plus appréciée de tous : il faudrait se réunir dans la grande salle autour de la cuisinière Gourmanaine qui allait concocter deux potages aux saveurs intenses et riches en vitamines en vue de multiplier l'énergie de chacun. Pour cela, le mercrewoch, elle s'était rendue dans la montagne afin de cueillir les herbes pour dragons et celles pour leurs cavaliers.

Dès l'après-midi, les ateliers furent mis en place. Au retour de son entraînement, Lucas se sentit las ; il pensa à son ami Jordan et sentit les larmes lui monter aux yeux. Cela faisait presque deux mois qu'ils étaient séparés. Mais il se débarrassa vite de ses pensées car il venait de se rappeler que Flamme entendait ses idées tristes.

A des kilomètres de là, la Reine Noire complotait un plan diabolique : elle marmonnait des paroles incompréhensibles. Deux gardes s'approchèrent et dirent : « Majesté, votre nouvelle idée est excellente ! »

La Reine sortit de sa rêverie et se pressa d'ajouter : « N'est-ce pas ? Grâce à cette machination, je réussirai à vaincre le royaume de Zauberland ! »

Les deux gardes ajoutèrent faussement : « Et vous serez la plus grande et la plus puissante de toutes les Reines ! »

Comme par enchantement, au même moment, Lucas eut un sombre pressentiment ; aussitôt, il prévint Maxo :

« Maxo, Maxo, que se passe-t-il ? J'ai entendu la Reine Noire !

– Ce n'est rien ! Je te rappelle que tu es l'élu...

– J'entends alors ce qui va se passer ? demanda l'enfant, d'un ton apeuré.

– Rassure-toi, tu nous aides tous ! »

Maxo partit rapidement et alerta ses amis :

« Oyez ! Oyez ! Mes amis, l'heure est grave ! La Reine Noire veut attaquer Zauberland !

– Tous aux abris, s'écria l'un d'eux.

– Non, il faut rejoindre la grotte secrète et continuer notre entraînement afin d'anticiper ! répondit Maxo.

– Oui, vive Maxo et son petit humain ! » s'exclamèrent les nains en chœur.

Lucas prit Flamme et s'en alla rejoindre la fille de la Fée Blanche qui lui avait donné rendez-vous.

« Il faut que l'on prépare le plan d'attaque ! lui dit celle-ci.

– Vous et moi ? répondit le garçon.

– Non, tout Zauberland !

– D'accord ! D'accord ! Euh ; puis-je connaître votre prénom ?

– Lys, comme la fleur, dit-elle avec un sourire magnifique. On organise la réunion, ce soir, pour attaquer mercrewoch. A tout à l'heure ! »

Elle disparut comme elle était venue, en laissant derrière elle un intense parfum délicat.

Quand Lucas revint à Zauberland, Maxo, inquiet, était à sa recherche. Ils discutèrent et les convocations à l'assemblée furent envoyées par chauve-souris. Ernestine arriva, affolée :
« C'est affreux, les Abescas ..., ils sont..., ils ont tué le dragon Nabassai. »

A ces mots, Maxo et Lucas se dirent que c'était une première intimidation lancée par la Reine Noire ; ils n'avaient pas besoin de parler pour se comprendre. Ernestine repartit en pleurs.

« Lucas, je ne t'ai indiqué que trois pouvoirs des gants, il y en d'autres ... Ils permettent de fendre la matière la plus résistante au monde le " lautchein ".

– C'est quoi ça ? demanda Lucas.

– C'est une texture à la fois dure et élastique ...Tu dois t'entraîner encore : nous avons deux heures devant nous. Allons-y. »

Entretiens, Lucas découvrit, grâce aux gants, l'existence d'une galerie souterraine et secrète. L'entrée se trouvait dans l'arbre de la Sagesse, planté dans le jardin de la Fée Blanche. On y parvenait grâce à un toboggan construit à base de poussière de fée. Dans cette grotte secrète se trouvait un cristal nommé " le Cœur ". Cet objet avait été créé lors de la grande bataille des deux royaumes. Les mères dragons, impuissantes contre l'armée de la Reine Noire, avaient mis leurs dernières forces pour créer ce cristal. Celui-ci avait sauvé Zauberland de la destruction. Mais, si " le Cœur " venait à se briser, le royaume subirait les pires tremblements de terre et s'écroulerait.

Lucas ôta ses gants et, avec Maxo, ils retournèrent prévenir les dragons. Tous vinrent s'y installer. Ils y découvrirent le cristal et le mirent en sécurité. Ils préparèrent ensuite l'invasion du monde de la Reine Noire. En effet, à l'intérieur de la galerie existait une source magique et régénératrice qui, en outre, procurait des forces spéciales et inconnues à qui s'y baignait. Elle permit à Flamme ainsi qu'aux autres dragons de

grandir. Leurs griffes s'étaient acérées comme des lances d'argent, leurs ailes étaient devenues immenses. Sur tout le long de leur queue, de solides pics, acérés comme des pointes, étaient apparus. Flamme était ainsi devenu très puissant.

Epuisés par ces préparatifs intenses, mais ravis car Lucas maîtrise désormais parfaitement ses gants magiques, ils décidèrent de rentrer une heure avant la réunion. En chemin, Maxo arriva à un endroit qui lui rappelait quelque chose... Lucas le sentit et demanda à son ami ce qui se passait.

« C'est étrange, je connais ce lieu...

– Il n'y a rien ici.

– Si, si...

– Normal, nous sommes à Zauberland !

– Non, Lucas, nous sommes à la limite du territoire mais je crois que c'est par là que la Reine Noire nous a envahis la dernière fois...

– Raconte, raconte !

– Il y a très longtemps, le premier luntag de dezember, alors que j'étais tout petit, la Reine Noire voulut envahir notre royaume. Les femmes et les enfants furent amenés dans une grotte secrète, tout près d'ici.

– Mais je ne vois pas l'entrée...

– C'est normal, puisque c'est une grotte secrète. Regarde bien ! »

Maxo avança vers une fleur aux pétales d'argent et appuya en son cœur. Tout à coup, parmi les arbres et les rochers une porte s'ouvrit donnant sur une immense cavité.

« Ouah ! s'écria Lucas.

– Avance et goûte à cette boisson qui coule du mur.

– Trop génial ! Elle a un goût pomme-coca, tout ce que je voulais !

– C'est l'Apfelcola ! Tu vois ici on se sent bien et on oublie les soucis extérieurs. C'est " la Grotte demande ce que tu veux ".

– Hum ... Ne restons pas là ! Vite, filons, la Reine Noire nous fait sûrement surveiller ; nous sommes en danger ! »

De retour à Zauberland, Maxo raconta à Ernestine ce qui s'était passé. Celle-ci n'eut pas le temps de répondre qu'une boule de poils toute blanche les bouscula en parlant très vite. Lucas ne comprit pas ce que cette créature lui disait, sauf « Guten Tag » qui signifie « Bonjour ». Il crut voir alors arriver Lys mais au fur et à mesure que la silhouette s'approchait, il se rendit compte que c'était la Fée Blanche. Ses serviteurs tenaient très précautionneusement une cloche de verre sous laquelle on pouvait distinguer une carte tout en mouvement. Ils suivirent ce cortège et entrèrent en salle de réunion.

La Fée Blanche expliqua aux nains qu'elle avait fait réaliser un plan du Royaume de la Reine Noire et de son propre Univers à elle aussi. Tous pouvaient observer que celui-ci s'animait et que des couleurs différentes indiquaient certains lieux dont les cachettes de repli. Lucas prit la parole :

« Vous voyez " la Grotte demande ce que tu veux " alors ?

– Non, elle n'a pas été mise sur la carte. Regarde, cet endroit clignote en rouge ; cela indique que l'on y sera en danger... N'y retournez plus jamais ! Tout a été empoisonné là-bas. Par contre, ici, où vous avez un point vert qui apparaît, vous ne vous ferez jamais repérer : derrière cet immense rocher, se trouve une forêt invisible. Même si vous êtes épuisés et que vos dragons ne crachotent plus que quelques flammes, rien ne pourra être détruit. Et là, à la frontière de Zauberland, sous la rivière des cinq enchantements, vous avez un abri. Vous trouverez tout cela lorsque vous y irez...La rivière est transparente comme le cristal ; ensuite, elle ne présente jamais de mouvement. Elle n'est pas froide quand on y pénètre ; quand on en ressort, on est sec et on respire parfaitement quand on y est à l'intérieur... D'autre part, regardez ce point lumineux noir, c'est là où l'autre petit homme

est retenu prisonnier. Il se trouve dans une cage ; la clé est gardée par un Zergling dans un coffre en lautchein. Unissons-nous pour anéantir le Royaume Noir ! »

Soudain, Lucas ressentit une vive douleur et poussa un cri qui fit frémir toute l'assemblée.

« Que se passe-t-il ? interrogea la Fée Blanche.

– C'est moi, Lucas, je viens de ressentir quelque chose d'étrange.

– N'aie pas peur ; ce n'est rien. C'est la force qui arrive en toi !

– La force en moi ? répéta à voix basse le garçon surpris.

– Vous devez partir dès demain ; je serai à vos côtés ... Voici une boule de cristal miniature identique à celle-ci. Vous pourrez l'utiliser comme la grande, mais ne la brisez pas, sinon vous seriez perdus ! Elle vous révélera aussi d'autres secrets. »

Puis elle repartit comme une tornade.

Les nains décident qu'il fallait mettre à l'abri les derniers bébés dragons de la saison ainsi que les femmes et les enfants. De leur côté, les nains barbares avaient affiné leur technique de guerre et pris leurs meilleurs armes pour combattre. Les fées avaient révisé toutes les formules les plus difficiles à réaliser et les Abescas miniatures, eux, sentaient monter leur colère qui pouvait détruire une vingtaine de soldats d'un coup. Les chefs de guerre des différentes armées mirent au point différents plans d'attaque.

Le lendemain, tout était prêt. Lucas prévint les habitants de Zauberland que la guerre allait commencer : une guerre sans merci au cours de laquelle l'un ou l'autre royaume serait à jamais perdu. Les adieux furent difficiles. Tous aidèrent les femmes, les enfants, les bébés dragons à rejoindre la grotte sous la rivière des cinq enchantements. Flamme eut un peu peur de pénétrer dans l'eau mais Lucas l'encouragea tant et si

bien que tous les dragons le suivirent. Une fois tous les non-combattants en lieu sûr, les hommes et Lucas repartirent.

Ils se regroupèrent à la « Tête de Mort », la limite du monde de la Reine Noire, avec tous les combattants. Lucas était très inquiet et il pensait aussi à délivrer Jordan. Pour encourager ses troupes, il cria :

« Mes amis, nous gagnerons cette guerre ensemble ! »

Tous les nains, y compris les nains barbares, les bébés Abescas et autres créatures féeriques partirent en direction du château de la Reine Noire. La marche fut longue et dangereuse. Ils pénétrèrent dans le sombre royaume et se posèrent à l'orée d'un bois.

De son côté, la Reine Noire avait été mise au courant de l'attaque par un espion. Elle avait reçu un message lui disant qu'une attaque aurait lieu à l'aube. Elle avait réuni et préparé toutes ses forces au combat. Son armée était aussi très puissante et les combattants beaucoup plus nombreux que celle de Zauberland. Son plan était beaucoup plus machiavélique. Mais, les guerriers étaient poussés par la peur des repréailles et celle de leur reine. Elle leur avait dit : « Si vous ne gagnez pas cette guerre, vous subirez les effets de ma colère ». Alors que ceux de la Fée Blanche étaient soutenus par la volonté de sauver leur royaume, ce qui leur donnait beaucoup plus de force morale.

Lucas sortit délicatement la boule de cristal et tous l'observèrent : sur le plan ils virent les personnages des Contes qui les aideraient. Chacun d'entre eux était représenté par son personnage en miniature. Lucas vit qu'il fallait passer derrière chacune des maisons déjà connues de lui lors de sa dernière expédition ; il leur fallait être vigilants en permanence car, à tout moment, un Abescas pouvait surgir ; mais Poucet serait là pour le leur signaler. Il faudrait alors entonner « *Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, ...* » afin de réduire

la créature en cendres et transformer celles-ci en nouveaux petits alliés.

Ensuite, le plan de la forteresse apparut. Jordan était en haut d'un donjon gardé par un Zergling ; Belle les guida car elle y avait été prisonnière autrefois. Lucas prit ses gants afin de geler les gardiens du trésor puis casser le coffre en lautchein. Il utilisa le délivrezeug pour libérer Jordan, car une double protection l'enfermait.

En repartant, Maxo hissa Jordan sur Azur, avec lui. Ils survolèrent la forêt d'ébène lorsqu'ils sentirent une présence au-dessus d'eux : un nuage noir d'Abescas leur fit bientôt face, formant un rideau noir quasiment impossible à traverser. Lucas chantait à tue-tête " *pirouette-cacahuète* " mais rien ne se passait. La Reine Noire avait placé de la cire dans leurs oreilles afin qu'ils échappent au chant. Azur piqua net et tous se posèrent. Lucas sortit sa boule de verre et se rendit compte qu'il devait utiliser ses gants pour obtenir une température très élevée qui ferait fondre la cire et rallier ainsi les créatures à leur armée ; ce qui serait un jeu d'enfant. Ensuite, ils devraient rejoindre un village inconnu de la méchante Reine Noire afin de reprendre des forces. Chat botté intervint et chaussa les bottes de sept lieues de l'ogre, qui, désormais, avaient un système plus moderne permettant de voler.

Soulagés par ces nouvelles aides, ils purent s'envoler, le cœur léger, et Lucas pensait alors à la jolie princesse blanche dont il était tombé amoureux. Flamme, apaisé par les pensées positives de son maître, filait comme l'éclair, menant la troupe à bon train. Tous étaient très confiants lorsqu'un nouvel obstacle intervint. L'Ennemie avait répandu dans l'air une potion affaiblissant les dragons ; ceux-ci ne volaient plus droit. Maxo décida de raser le sol mais une odeur très forte l'envahit. Il remonta vite et signala ce qui se passait à Lucas.
« Comment allons-nous faire ? s'écria Lucas.

– Si nous insistons, en faisant cracher du feu aux dragons, la potion se dissiperait peut-être...dit Maxo

– Et si cela les tuait tous ? »

C'est alors que surgit de nulle part une fée qui saupoudra sur chaque monture un antidote, affaiblissant ainsi le pouvoir de la Reine Noire.

Mais, à mi-chemin, les deux camps ennemis se firent face. Il y eut soudain une immense tempête avec des éclairs qui zébraient le ciel noir et un rugissement terrible se fit entendre. Une pluie de fléchettes tomba à côté de Lucas et de Flamme. Les nains barbares affrontaient les Zerglings tandis que les fées les soignaient à distance, dès que la moindre blessure apparaissait. Flamme lançait des flammes plus grandes que d'habitude. Lucas se battait avec courage, ainsi que Maxo, et ils se rendaient compte qu'ils étaient en train de gagner.

Tout à coup, une lumière aveuglante surgit : c'était la Fée Blanche qui venait épauler ses troupes. De l'autre côté surgit une lumière ténébreuse : c'était la Reine Noire, maîtresse des ténèbres qui arrivait. Elle était très belle. Elle avait des cheveux coiffés en chignon avec des yeux verts cruels, si cruels qu'on y voyait la mort. Elle avait des serpents autour de son chignon qui empoisonnaient avec leur venin quiconque osait s'opposer à elle. Mais c'était terminé pour elle et ses troupes ; elle sombra alors dans une incroyable dépression. Elle fut emmenée par les Zerglings dans son palais ténébreux où les médecins diagnostiquèrent un état très grave de folie. Elle fut alors immédiatement internée.

Après toutes ces aventures, nos amis revinrent à la grotte sécurisée. Un troll les mena à l'entrée dissimulée derrière une cascade oubliée ; ils retrouvèrent avec joie les femmes, les enfants et les bébés dragons. Ils repartirent pour Zauberland où Gourmanaine prépara un grand festin.

6

La grotte avait été décorée avec des ballons et des boules multicolores. Au plafond pendaient des lampes féeriques qui possédaient des cristaux et des pépites d'or. Tout était merveilleux. Dans la salle se dressait une longue table pour tous les habitants de Zauberland. Les couverts étaient d'or et d'argent, les assiettes en porcelaine fine et les verres faits dans un métal précieux blanc. Un magnifique chandelier était placé au milieu de la table et ses bougies scintillaient de mille feux. De jolis paniers remplis de pains appétissants étaient posés sur des napperons en dentelle, cousus à la main. Sur une autre table se trouvaient les gourmandises : des coupelles remplies de bonbons et même une fontaine de chocolat. Gourmanaine avait concocté de délicieux plats pour les dragons. Ils allaient être servis comme des rois.

Tout le monde était là pour ce banquet gigantesque. Maxo se jeta sur l'énorme dinde rôtie. Chat Botté dévorait une carpe qui croustillait entre ses dents. Chaperon Rouge, elle, dégustait une galette qui lui rappelait vaguement quelque chose. L'ambiance était festive et heureuse dans la grotte.

Lorsque tous eurent le ventre bien rempli, le nain savant se retira rapidement dans son laboratoire qui se trouvait dans une cachette secrète, près du bois de Zauberland. Il y avait à l'intérieur des machines étranges qui clignotaient. C'est le seul endroit construit entièrement en lautchein. Au centre, trônait un cercle traversé d'un mince filet d'eau mis en apesanteur.

Le nain savant fit quelques réglages avant d'ouvrir la porte enchantée et d'appeler ses amis « Venez voir, j'ai une surprise pour vous ! »

Maxo invita Lucas et Jordan à le suivre.

« Venez, c'est un endroit magique. Mon cousin, le nain savant, bien qu'il soit pauvre comme Job, a investi ce lieu. »

On s'empressa de rejoindre le laboratoire ; très nombreux étaient ceux à avoir répondu à l'invitation. Le nain leur montra avec fierté sa machine et leur expliqua qu'elle avait appartenu à son grand-père, vieux comme Mathusalem qui voulait voyager dans des mondes paradisiaques. Lucas resta bouche-bée devant cette invention. Le nain savant expliqua :

« Là, c'est pour aller dans le monde d'hiver, là-bas, la neige y est jaune pâle, des éléphants et des girafes y vivent. Vous pouvez apercevoir sur cet écran la montagne Raclette. C'est un endroit qui réunit des petites fermes fabriquant toutes sortes de bons produits. Dès la nuit tombée, diverses activités sont proposées aux touristes : descente aux flambeaux à dos d'éléphant vers le village, concerts au pied des pistes, feux d'artifice. Sur chaque rebord de fenêtre des chalets, des bougies scintillent ... On se croirait sur la Terre Promise !

Et, ici, c'est pour rejoindre le monde d'été ; je suis sûr que les dragons l'aimeront. Observez la belle plage de sable fin, les cocotiers qui ne peuvent pas faire tomber leurs noix sans l'aide des visiteurs, les palmiers ... A cet endroit, on peut pratiquer le surf et bien d'autres sports !

Alors ça ne vous donne pas envie ?

– Si, dit Lucas, mais comment faire ?

– C'est très simple, répondit le nain savant. Avec cette invention que j'ai moi-même créée, les capsules de télé-transportation ... On va faire des groupes si vous le voulez bien. »

Chat Botté, Belle, Maxo, Lucas, Flamme, Azur, des ogres s'engouffrèrent dans la première capsule, laissant Jordan avec une fée, Blancheneige et bien d'autres personnes qui montèrent dans les autres, sur lesquelles figuraient les destinations « monde d'hiver » ou « monde d'été ». Le nain savant actionna une manette ... puis, plus rien ! Les capsules de télé-transportation étaient vides. Le nain décréta :

« Nos amis sont partis pour leurs voyages ».

Il aperçut soudain le nain farceur qui était proche des commandes... Tout content de sa blague, il riait encore et s'exclama :

« Ils voulaient voyager, n'est-ce pas ? Vancouver, ce n'est pas mal et l'Australie non plus ! » Il s'enfuit ensuite à toutes jambes, toutes petites jambes.

Pendant ce temps, les voyageurs étaient arrivés à destination sauf que le nain farceur avait, en plus, inversé les choix des participants. Jordan, la fée et leurs compagnons se retrouvèrent sur une plage, vêtus de combinaisons de ski. Sous leurs yeux, c'étaient les

entraînements pour les compétitions de surf. Jordan était sur le point de pleurer comme une madeleine quand Blancheneige lui dit :

« Ne t'en fais pas ! Regarde plutôt cette plage et cette magnifique eau turquoise ! »

Les nains barbares, quelques dragons et quelques zerglings l'entourèrent. L'un d'eux prit la parole :

« Avec tout ce que tu as vécu, ce n'est rien à côté de la cruauté de la Reine Noire. Nous devons absolument trouver des maillots car nous ne pouvons pas nous baigner en tenue d'Eve ou d'Adam.

– Regardez, là-bas il y a des boutiques ! Allons-y ! »

Ils entrèrent dans le magasin, sous le regard ébahi des passants qui observaient les dragons mais aussi ces étrangers, avec crainte et curiosité.

« Mince, on a oublié de cacher les dragons ! » s'écria Blancheneige.

– Ce n'est pas grave. Donne leur cette potion qui les fera rétrécir. » répondit la fée.

Les dragons rapetissèrent aussitôt. Tous achetèrent des maillots et, en sortant, un haut-parleur annonça :

« Les surfeurs qui souhaitent s'inscrire à la compétition doivent nous rejoindre au stand dans cinq minutes ! »

Jordan qui, pendant ses vacances, avait l'habitude, depuis tout petit, de pratiquer le surf voulut s'inscrire et un zergling décida d'en faire autant. La fée réussit à le transformer en un beau jeune homme, bronzé et musclé. Elle fit également apparaître des planches de surf. La mer était magnifique ; des vagues immenses, des rouleaux sans fin. Jordan se mit à rêver :

« Me voilà face aux éléments de la nature et je vais jouer avec... C'est formidable ! C'est un moment de liberté absolue ! »

La compétition débuta : sous les applaudissements et les hurlements des habitants de Zauberland, Jordan s'élança mais malheureusement une vague extrêmement grande le submergea et il eut du mal à retrouver ses esprits. Il ne serait pas classé. D'autres surfeurs passèrent. Ce fut ensuite le tour du zergling métamorphosé. Les applaudissements redoublèrent, y compris parmi le public d'Australiennes qui le trouvaient beau comme un Apollon ! Il fit un parcours parfait et sortit de l'eau tel un héros, à la grande stupéfaction des autres surfeurs qui ne connaissaient pas ce redoutable adversaire. Les juges vinrent le féliciter, les journalistes du monde entier l'entouraient ; la fée vint à sa rescousse en se faisant passer pour son entraîneur. Le beau surfeur reçut le premier prix, une coupe immense. La fée sentant que la suite ne serait pas facile indiqua que le champion avait besoin de se reposer pour les compétitions à venir. Puis, afin de ne pas brusquer ses compagnons, elle leur proposa d'aller chez le glacier : ils avaient une sensation de vacances. Elle prit alors le soin de répandre une poudre de retour immédiat afin que le voyage paradisiaque se termine...

Les autres voyageurs de Zauberland se retrouvèrent au Canada et plus particulièrement aux Jeux Olympiques de Vancouver, en 2010. Ils croisèrent des athlètes de Zauberland qui concouraient mais aussi des girafes. La neige jaune au début leur parut bizarre mais ils s'y habituèrent. C'était le jour du biathlon et ils décidèrent

d'aller voir la compétition ; ensuite, ils allèrent assister à une course de skicross. Sur le podium, curieusement, une quatrième marche venait d'être installée : « Sportlich Nibelungen » c'est-à-dire « Nain sportif ». Celui-ci, qui était le seul concurrent dans sa catégorie, reçut une médaille en diamants. C'était sans doute une blague du nain farceur.

Lucas et Maxo cherchèrent Flamme et Azur qui avaient disparu ; ils brûlaient les drapeaux des pays participants, qui flottaient au vent, trouvant ce jeu très amusant. Les spectateurs et les athlètes ne trouvaient rien de choquant à cela, pensant qu'il s'agissait de nouvelles mascottes. Les nains barbares, eux, se retrouvèrent au milieu d'une compétition de snowboard ; Chat Botté réussit à les extirper de la piste au moment même où deux filles prenaient le départ. Ils restèrent jusqu'à la fin des épreuves et se demandaient comment retourner chez eux.

Le soir, un incident eut lieu au village olympique : après la descente aux flambeaux à dos d'éléphants, la flamme fut éteinte en raison d'un vent violent et d'un phénomène incompréhensible. Personne n'arrivait à la rallumer. Maxo comprit tout de suite que le nain farceur en était à l'origine. Les deux dragons, Flamme et Azur, ensemble, la rallumèrent en soufflant de petites étincelles dessus. Leurs maîtres étaient au septième ciel. Les nains barbares, Lucas et Maxo, Chat Botté, Belle et les ogres, se dirent finalement que se trouver aux J.O. de Vancouver était bien mieux que d'aller dans le monde d'été dont ils rêvaient au départ. Cependant, comme ils

étaient déjà partis depuis longtemps, Lucas commençait à s'inquiéter pour son ami Jordan.

Mais, alors qu'ils s'apprêtaient tous à rentrer dans leur hôtel, un vacarme immense retentit, un épais brouillard jaune les enveloppa et ils se retrouvèrent dans l'ancre du nain savant : ils tombèrent tous les uns sur les autres près de la capsule. Une petite voix dit : « Vous m'écrasez ! » Ils découvrirent que Poucet avait été du voyage mais ils ne s'en étaient jamais aperçus...

Le soir même, Jordan retrouva Lucas mais Ernestine informa Maxo que les dragons étaient atteints par une étrange épidémie. Ils étaient couverts de boutons noirs sur le corps entier. Le nain soigneur trouva rapidement le remède pour les guérir ; il fabriqua un onguent à base de neige jaune fondue et de pollen de lis pour les soulager.

Quelques jours après, lors d'un grand banquet suivant, les discussions allaient bon train : certains parlaient de la guérison des fées, d'autres du courage des nains barbares, mais le sujet principal était, bien sûr, l'improbable sauvetage de Jordan. La Fée Blanche prit la parole :

« Je tiens à remercier moi-même Lucas et Maxo. Je pense que si nous avons gagné la bataille contre la Reine Noire, c'est beaucoup grâce à eux. Portons un toast à notre ami Lucas et chantons ensemble sa chanson préférée car, sans elle, rien ne serait arrivé. »

Lucas fut vraiment ému ; il était rouge comme une pivoine. Il put juste faire un signe de tête et murmurer : « Merci à vous ».

Tous entonnèrent en chœur : « *Il était un petit homme, pirouette, cacahuète, il était un petit homme qui avait une drôle de maison, qui avait une drôle de maison...* » Ensuite, ils furent applaudis par la foule endiablée et tout le monde se bousculait pour pouvoir embrasser les deux héros. Flamme aussi reçut tous les honneurs qu'on pouvait faire à un dragon.

Les nains annoncèrent ensuite le début de la danse. Un grand orchestre commença à jouer et des couples se formèrent sur la piste de bal. Lucas cherchait des yeux la belle princesse qu'il avait vue au château de la Reine Blanche ; il fit le plus beau des sourires quand il l'aperçut. Ils dansèrent ensemble toute la nuit.

La fin de ces vacances mouvementées correspondit avec l'arrivée de deux cartes postales et d'un énorme colis pour Lucas. L'une des cartes avait été expédiée par ses parents ; ils en avaient envoyées partout où pouvait se trouver leur fils.

Lys étant l'expéditrice de la deuxième provoqua un départ au septième ciel de Lucas. Puis, lors de l'ouverture du paquet, il y eut une explosion de paillettes argentées, de pâquerettes, de lis et de tout ce qui pouvait être en rapport avec le blanc. Mais le plus beau spectacle vint ensuite : la petite princesse blanche apparut ; elle était magnifique !

Lucas prit la parole le premier :

« Lys, il faut que je t'avoue quelque chose... »

– Quoi ? demanda-t-elle calmement.

– Et bien euh... euh... Je t'aime, lui dit-il.

– C'est vrai ? Moi, si je suis ici, c'est pour te dire la même chose. », répondit-elle.

Flamme, qui se trouvait à proximité, entendit ces paroles ; il se mit à pleurer. Il se sentait, tout à coup, abandonné par Lucas.

Au fil des jours, Lucas et Lys devenaient de plus en plus proches, ce qui faisait beaucoup de peine à Flamme qui venait tout juste de se remettre de sa maladie ; il était triste et déprimait. Quelques jours plus tard, un nain arriva en courant tout essoufflé :

« On a un problème ! Les parents de Lucas et de Jordan n'ont pas été prévenus ! Ils ont placardé des avis de recherche partout pour les retrouver.

– Mais, Maxo avait dit qu'ils étaient prévenus. Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda Lucas.

– Aucune idée ! Mais il faut que vous m'aidiez à retirer tous les avis de recherche. Maxo enverra des lettres à vos parents pour les rassurer, dit le nain.

– D'accord ! » répondirent en chœur Lucas, Jordan et Maxo.

Le lendemain, toutes les affiches avaient disparu et les parents furent rassurés ; ils seront prochainement invités à Zauberland.

Un soir, Maxo alla retrouver Lucas et lui annonça que ses parents et ceux de Jordan étaient invités pour le lendemain après-midi : ils allaient faire une grande fête en leur honneur et aussi pour la fin de ces vacances.

« Il y aura tous nos amis ! » enchaîna Maxo, « les personnages des contes, les dragons, ta famille, tes amis et nous deux bien sûr ! ... »

Maxo avait convié tout le monde le deuxième mercredi du mois, c'est-à-dire le lendemain soir même. Lucas, Jordan, Flamme et Maxo demandèrent à Gourmanaine si elle voulait bien qu'ils l'accompagnent pour faire les courses. Celle-ci acquiesça.

Pendant tout l'après-midi ils cueillirent des fleurs, des feuilles et des fruits pour réaliser un superbe festin. Ernestine était restée à la grotte pour mettre la table et préparer l'accueil de tous les invités.

Pendant que Lucas et Maxo se préparaient pour aller au festin, les parents de Lucas et Jordan se mirent en route pour Zauberland avec leur « wagenmobile », dernier modèle. A leur arrivée, ils se firent contrôler par Garlois, qui gardait l'entrée, son nouveau poste. Celui-ci leur annonça que les « wagenmobiles » étaient interdites au pays de Zauberland. Alors que les parents négociaient pour passer, Lucas et Maxo

arrivèrent et dirent à Garlois que ce véhicule ne ferait de mal à personne. Après un instant de réflexion, le gardien accepta et les laissa entrer.

Les retrouvailles furent heureuses. Lucas sauta alors dans les bras de ses parents qui furent très contents de le retrouver après tant de jours sans se voir, et les présentations commencèrent, chacun se saluant à sa manière :

« Bonjour. Je suis la mère de Lucas ; ravie de vous rencontrer.
– Moi aussi, madame. Je suis Maxo, l'ami de Lucas. Je propose que nous passions à la salle à manger et je vous présenterai ma famille. Lucas a aussi quelqu'un à vous présenter.

– Je m'en réjouis d'avance ... »

Les deux garçons leur firent visiter les lieux puis ils leur expliquèrent toutes les aventures fabuleuses qu'ils avaient vécues et aussi comment s'était déroulée la guerre. Lucas se demanda intérieurement ce qu'était devenue la Reine noire ; quelques rumeurs circulaient à son sujet mais aucune n'était vraiment sûre. Ensuite, Lys vint avec Flamme pour les saluer et Lucas se sentit rougir en pensant au moment où il lui avait dit « Je t'aime ». Le dragon cracha une petite flamme en signe d'amitié.

Lucas demanda à sa mère en la suppliant :

« S'il-te-plaît, pouvons-nous garder mon dragon ? Je l'ai adopté depuis peu avec Maxo et Flamme a besoin de moi.

– Nous parlerons de tout ça avec ton père, Lucas. »

Durant l'installation de la petite troupe, à la cuisine Gourmanaine préparait des bretzels ; elle termina la pâte et l'enfourna.

Les retrouvailles entre les parents et les maîtres dragons furent très chaleureuses. Maxo en avait la larme à l'œil. Tous

visitèrent l'univers des nains et Maxo se chargea de montrer leur chambre à chaque couple des parents afin de se reposer.

La poulette ayant chanté, Jordan se réveilla en sursaut. Son premier geste fut d'allumer sa lumière et de vérifier qu'il n'était pas métamorphosé. Peu après il courut vers son ami. Après ça, les deux copains coururent en direction des cuisines. En arrivant, une drôle de surprise les attendait : Gourmanaine préparait déjà un repas aidée d'une petite fée.

A midi, ils allèrent dans la grande salle ; elle était remplie ! Les garçons aperçurent leurs parents. En les rejoignant, ils ne marchaient plus mais ils volaient, tellement ils étaient heureux. Ils se placèrent à table et, avant de s'asseoir, ils écoutèrent la Zauberlandaise, l'hymne du pays.

La Fée Blanche suivie de Lys arriva, cette dernière quitta la Fée pour rejoindre ses amis. La gouvernante du royaume prononça un discours et le déjeuner commença. Quelques minutes après, des hommes en costume arrivèrent portant des plateaux. C'étaient les quatre serviteurs que Gourmanaine avait engagés.

A l'apéritif, les petits fours au Kimkäou furent très vite dévorés. Maxo décida qu'il était l'heure de passer à la suite. Les dragons étaient contents de découvrir les parents de Lucas et de Jordan.

Un peu plus tôt, la fée Caroline qui s'occupait de fabriquer toutes sortes de potions, avait préparé celle qui servirait à endormir les invités. Elle se rendit compte qu'elle n'en n'avait pas fait assez, et dit : « Zut, il m'en manque ! Il faut que je retourne en chercher. Mais les quatre ingrédients sont aux quatre coins de Zauberland. »

Alors la fée, un peu stressée, partit à toute vitesse les

chercher. Le premier était dans une forêt à deux pas de la grotte, les trois autres se trouvaient dans des forêts situées bien plus loin dans le pays. Quand Caroline arriva à la dernière forêt, elle fit une pause. Après s'être reposée, elle retourna à la grotte finir sa potion ; à la fin de la préparation, la fée en mettra dans les assiettes des invités qui devraient s'endormir après le festin de Gourmanaine.

Elle s'approcha de l'énorme four et dit :

« Bonjour, Gourmanaine, le festin est-il bientôt prêt ?

– Presque, Caroline ; il manque juste le dernier ingrédient.

– Le voici, et rassure- toi, je n'ai eu aucun problème !

– Heureusement ! Imagine ce qui se serait passé si quelqu'un nous avait repérées : tout le monde penserait que l'on veut empoisonner les invités alors que l'on veut les endormir pour dix ans. Lucas aura alors dix-huit ans et il pourra épouser Lys. Et si on nous découvrait, je perdrais mon travail de cuisinière ! s'exclama la naine.

– Chut ! Parle moins fort ! Tu t'es occupée des dragons ? demande la fée.

– Oui, en ce moment, ils sont en train de manger. Houlà, c'est l'heure que j'aie à servir le festin aux invités ! remarque Gourmanaine. Au revoir ! »

Chacun mangeait avec appétit et entrain sauf Gourmanaine et la Fée Blanche qui prétendaient faire attention à leur ligne et grignotaient du bout des lèvres une pomme rouge bio à couteau.

Plus tard, à la fin du festin, certains invités étaient déjà fatigués : « Qu'est-ce que je suis las tout à coup ! dit Lucas en baillant. » Mais soudain, la Belle, Chaperon rouge, le Chasseur, et tous les autres invités s'endormirent d'un seul coup sur la table. A un moment Maxo s'endormit comme frappé par l'éclair ! Les convives étonnés prirent le même chemin et tombèrent également dans les bras de Morphée...

En quelques minutes plus de mille deux cent cinquante invités s'endormirent. Quant aux dragons, ils continuaient à manger, mais trois minutes plus tard ils étaient tous endormis ! Gourmanaine et la fée se réjouirent de la réussite de leur plan. La potion magique de la fée avait bien agi. Elles allaient pouvoir ainsi préparer le mariage de Lys et Lucas en toute tranquillité.

Durant dix années, les deux compagnes voyagèrent donc dans le monde entier pour rapporter des présents de chaque continent pour garnir le banquet du mariage des amoureux. Il devait être unique et mémorable. Elles avaient prévu de fêter également les dix-huit ans de Lucas. La fée et Gourmanaine étaient en fait des cousines très éloignées mais à la fois très proches.

Dans la grotte, le silence régnait. On aurait pu entendre une mouche voler. La Fée Blanche et Gourmanaine s'assurèrent une dernière fois que les nains, Lucas, Lys et les dragons étaient bien endormis puis quittèrent la grotte avec leurs valises préparées à l'avance.

Elles visitèrent la Chine et rapportèrent de la soie, puis elles se rendirent en Inde pour acheter de somptueux tapis, mais elles se rendirent compte qu'elles étaient peu organisées et établirent alors un plan de voyage.

Elles se rendirent tout d'abord en Afrique, dans le Sahara, où elles empruntèrent un tapis volant, un des moyens de déplacement les plus sûrs et les plus rapides ! Puis elles allèrent en Afrique du Sud pour trouver des diamants qui seront incrustés dans la bague et le diadème de Lys... Là, elles achetèrent de somptueuses pierres précieuses, des roses des sables et de magnifiques tuniques des pays chauds. Elles négocièrent des tapisseries à un marchand et achetèrent aussi... des serpents car la fée adorait les reptiles, ce que

Gourmanaine n'appréciait guère !... Alors, pour la tranquilliser, la fée blanche les transforma en vers de terre multicolores et acquiesça également un murli pour les charmer en cas de nécessité !

Un détour en Amérique fut l'occasion de se procurer des décorations d'une taille démesurée comme seuls savent les fabriquer les Américains ! Drapeaux gigantesques, ballons scintillants de la taille d'une montgolfière et de fougues mustangs sauvages, mais dressés par des Sioux, que la Fée réduisit en miniatures pour faciliter le voyage sur le tapis volant. Elles firent bien sûr également une réduction de la Statue de la Liberté !

Arrivées en Asie, pour une escale en Chine, elles firent le plein d'étoffes soyeuses, scintillantes et légères, et dégustèrent un bonzaï pin blanc rarissime ainsi qu'un cyclo-pousse très typique de ces régions. Puis elles allèrent en Antarctique ; la Sibérie leur fournit un attelage de chiens de traîneaux husky et malamute.

Elles débarquèrent plus tard en Europe, précisément en France, et comme pour tous les autres monuments du monde elles firent une copie miniature de la tour Eiffel et achetèrent de la moutarde de Dijon, des vins renommés de Bourgogne, du pain d'épice ... et un tandem VTC parfaitement équipé. Destination suivante, Paris pour choisir des habits Chanel.

Puis en Océanie, elles firent l'achat d'un catamaran des plus perfectionnés avec tenue de plongée et surf professionnel !

La fée et Gourmanaine achetèrent quantité d'autres spécialités et d'objets fantaisies...mais le véritable cadeau qu'elles avaient imaginé était en fait un tour du monde pour deux personnes à réaliser de façon écologique avec les moyens de transport rapportés de chaque continent : tapis

volant, mustang, cyclo-pousse, attelage de chiens de traîneaux, catamaran et tandem !

Quand elles rentrèrent enfin très fatiguées de leur phénoménal périple, elles organisèrent la fête car cela faisait neuf ans qu'elles étaient parties. Puis les demoiselles retroussèrent leurs manches et finirent d'organiser le mariage ; toutes deux s'occupèrent de la décoration et rangèrent la nourriture dans le « frigo » : une pièce en métal froid qui conserve tout, même les gens, les zerglings et les abescas !

Dans les préparatifs de ce mariage, il n'y avait pas besoin de cartons d'invitation car tous les invités étaient déjà sur place en train de se reposer...

Une immense grotte fleurie fut meublée de tables en forme de dolmens ainsi que des poufs en buissons argentés, des guirlandes où se promenaient des lucioles, une rivière de chocolat chaud, des tenues dignes des rois et des reines d'autrefois, de la porcelaine fine ornée d'or...La salle de bal était splendide : tout brillait grâce aux magnifiques dorures, un lustre orné de diamants et un parquet lustré que même des talons aiguilles ne pouvaient rayer. Le festin serait somptueux, des mets délicieux seraient servis.

Mais il fallait préparer les tenues et il restait peu de temps avant que les habitants ne se réveillent. Les deux tenues de mariage furent créées en quelques heures grâce aux doigts de la petite fée Mirabelle, venue spécialement de très loin : une robe blanche en dentelle, avec des paillettes qui apparaissent quand la nuit tombe, chic et cool à la fois pour Lys et un costume sur mesure avec cravate, pour Lucas.

Le jour du mariage, d'un claquement de doigt tout le monde se réveilla.

Lorsqu'il s'éveilla, Lucas était allongé sur un lit dont les draps blancs sentaient bon. En face, il y avait un miroir ; le garçon se regarda et vit qu'il avait énormément changé: son corps était plus grand, ses cheveux avaient épaissi et sur son menton avait poussé une légère barbe. « Wah, ça alors ! » s'exclama-t-il, en prenant l'accent de Zauberland, stupéfait de ne pas reconnaître sa voix. Soudain il remarqua un mot posé sur sa table de chevet, Lucas s'approcha et le lut. Voici ce qui était écrit:

« Cher Lucas,

Quand tu seras réveillé, habille-toi avec le costume qui est dans ton armoire et viens nous rejoindre dans la grande salle. Tes parents, Lys, Jordan et tous tes amis t'y attendent pour fêter tes dix-huit ans et célébrer ton mariage.

Avec toute notre amitié, la Fée Blanche et Gourmanaine »

Quand il arriva dans la salle, il regarda Lys qui était devenue une très jolie jeune fille dont il était toujours amoureux ! Tout le monde était étonné de voir la salle des fêtes aussi bien décorée et le festin majestueux et succulent qui les attendait.

La Fée Blanche annonça alors d'une voix puissante que tout le monde avait dormi dix longues années et que seules Gourmanaine et elle-même avaient échappé à ce long sommeil ! Qu'ainsi, elles avaient eu le temps de préparer cet événement en l'honneur des dix-huit ans de Lucas.

« Allez vous préparer et ensuite que les festivités commencent ! » s'exclama Gourmanaine. Ils rentrèrent tous dans leurs chambres d'hôtes se préparer pour la grande fête.

Tout le royaume était présent au mariage. La cérémonie allait être longue car c'était la Fée Blanche qui les mariait ; très émue, elle ne faisait que pleurer. Flamme, lui, se sentait presque abandonné. Lucas lui dit :

« Ecoute, Flamme ; ces temps-ci j'étais comme ailleurs et je tiens à m'excuser de t'avoir oublié, comme si tu n'existais pas. »

Flamme lui pardonna aussitôt et Lucas sourit.

« Allez, viens ! Maintenant, tu dois avoir faim, mon petit dragon adoré. »

Soudain un Nain apparut sur une estrade et proclama :

« Chers habitants de Zauberland, amis humains, veuillez, s'il-vous-plaît, vous diriger dans le jardin pour la cérémonie de mariage entre Lucas et Lys ! »

Tous les invités, y compris Lucas, sortaient dans le jardin lorsque quelqu'un l'attrapa et le tira à l'intérieur de la salle.

Lucas se débattit quand il reconnut son kidnappeur.

« Maxo ! Tu m'as fait une de ces peurs !

– Salut, Lucas ! s'exclama le Nain. Je suis heureux de te revoir après toutes ces années !

– Moi, aussi, répondit le garçon.

– Te souviens-tu ? Tu dois choisir un ami proche pour te mener devant la Fée blanche qui va te marier à Lys. »

Lucas regarda tous ses amis : Chat Botté, Poucet, Blancheneige, Chaperon Rouge, Ernestine, Gourmanaine et Jordan. Cependant son regard se posa sur son fidèle ami.

« Maxo, c'est toi qui m'accompagneras !

– Moi ?

– Oui ! Tu es présent depuis mon arrivée à Zauberland ; je ne souhaite personne d'autre !

– J'accepte avec plaisir ! »

Enfin le moment tant attendu arriva, Lucas accompagné de Maxo avançait le long d'une allée ornée de magnifiques bouquets de roses blanches et de petits arbustes en forme de cœurs, reliés les uns aux autres par des rubans de soie. Le garçon s'arrêta devant la fée blanche entourée par le roi et la reine ; enfin Lys arriva. L'assemblée eut le souffle coupé devant une telle beauté : ses cheveux formaient une couronne

de tresse, décorée par de petites roses, sa robe blanche était couverte de pierres précieuses. Deux colombes tenaient son voile et ses yeux brillaient d'amour quand elle regardait Lucas.

Maxo eut le privilège de leur donner les alliances, Jordan, lui, tenait le bout de la robe et les dragons dansaient à quatre pattes ensemble. A ce moment- là, Flamme était tombé sous le charme d'une dragonne et, elle de même.

L'anniversaire fut inoubliable ; le festin, sans potion somnifère cette fois, était succulent et le bal qui s'en suivit était extraordinaire et original, car chacun apprit aux autres une danse qu'il maîtrisait bien : valse des miettes de pain pour Poucet, gigue des sept lieues pour Chat Botté ou encore rock endiablé pour Flamme !

A la fin, Lys lança le fameux bouquet et à la surprise de tous c'est Flamme qui l'attrapa et le donna à sa bien-aimée qui fut charmée par cela. La fête fut magnifique. Puis les mariés firent une sortie fracassante sur le dos de Flamme, très fier, pour une fois, de transporter les jeunes mariés... enfin... jusqu'au moment où il se rendit compte que le nain farceur lui avait accroché une batterie de casseroles au bout de la queue ! Le cortège, suivi des invités, eux aussi à dos de dragons, déambula dans tout Zauberland avant d'aller danser pour la deuxième fois de la journée.

Le lendemain, les parents de Lucas et de Jordan repartirent chez eux.

Lucas et Lys se firent construire une grande maison juste à côté de la grotte. Deux ans après, Jordan épousa la sœur de Lys. Ils s'installèrent à côté de chez leurs amis.

Les deux couples mais aussi Maxo et Ernestine, Gourmanaine et la Fée Blanche, dont on sait désormais qu'elle s'appelle Caroline, tous les amis des contes et les dragons continuèrent

tous ensemble leur vie paisible, mais pleine d'aventures, jusqu'à la fin des temps dans cet extraordinaire pays de Zauberland !

On raconte même que Lucas et Lys vécurent très heureux et eurent beaucoup d'enfants, tout comme Flamme et sa dragonne !



Une fugue et des rencontres inoubliables

classe de 6^{ème} 1 - collège Camille Claudel

et

classe de 6^{ème} 5 - collège Gaston Roupnel



1

Ce matin, ça a chauffé dans la cour de l'école primaire !

D'habitude, les écoliers des cinq classes arrivent avec leurs parents ou par petits groupes, se saluent ou se font la bise, selon l'âge et le degré d'amitié. Les parents repartent chez eux ou rejoignent leurs lieux de travail, dès que la maîtresse de service ouvre le portillon de la grille. La petite troupe pénètre alors calmement dans la cour, pour un dernier jeu ou une discussion, avant que chacun entre dans sa classe.

Mais ce matin, donc, un phénomène bizarre a fait irruption...

Tout semblait normal, avant qu'il arrive...

Qui ?

Le petit Hugo, bambin d'une huitaine d'année, plutôt bon élève, habituellement rigolo et farceur, est aujourd'hui dans un état que nul n'a jamais observé. Il a commencé par bousculer tout le monde pour franchir le portail. Il n'a dit bonjour à personne, ni aux copains ni aux adultes. Il s'est assis par terre près d'un arbre, dans la position du boudeur. Il a débité des chapelets de gros mots en tapant de violents coups de pied dans le tronc. Lorsqu'une de ses meilleures amies est venue lui parler gentiment, il s'est levé d'un bond, comme piqué par une guêpe, et lui a sauté à la gorge. La pauvre copine, ébahie, a reçu deux coups de poing au menton, une salve de coups

de pied dans les tibias et a même vu une touffe de ses beaux cheveux blonds dans la main du furieux.

La directrice a au plus vite maîtrisé le gamin et l'a conduit dans sa classe, en attendant l'arrivée du groupe entier. Hugo a passé une première moitié de matinée calme, trop calme, puisqu'il a refusé de sortir ses affaires de son cartable et a repoussé toute sollicitation et tout travail. Son enseignante n'a pas voulu mettre d'huile sur le feu ; préférant attendre la récréation pour lui parler en tête-à-tête, elle a accepté son inertie.

L'heure de la récré est arrivée. Les enfants sont sortis se détendre, sauf Hugo auprès duquel la maîtresse vient s'asseoir :

« Hugo, je souhaite discuter avec toi, car je ne reconnais pas le sympathique élève qui est assis sur cette chaise, les autres jours.

- J'men fous !

- Mais bien sûr que non... Que t'arrive-t-il ?

- J'voulais pas v'nir !

- Toi ? Pas venir à l'école ? Pas venir retrouver tes copains ? Pas venir réussir ton travail ? Pas venir jouer à la récré ?

- Oui, moi !

- Je ne comprends vraiment pas... Tu fais souvent des farces amusantes, mais ce matin tu t'es comporté comme un sauvage !

- J'men fous d'être un voyou !

- Et la pauvre Amandine !... Elle a pleuré pendant presque une heure... Elle avait certainement mal, mais elle pleurait surtout de tristesse... Qu'avais-tu contre elle ?

- Contre elle, rien ! C'est contre... »

Hugo éclate en sanglots. Il prend la main de sa maîtresse, comme un homme qui se noie attrape la première bouée à sa portée. L'enseignante ne dit rien ; elle marque un temps de

silence, le temps que le flot de larmes diminue ; elle lui essuie les yeux et lui prend tendrement l'autre main.

« Explique moi, pour que je puisse essayer de t'aider. »

2

Hugo commence à se calmer mais il ne veut toujours pas parler. La maîtresse insiste. Au bout de quelques minutes, le garçon lève ses grands yeux noirs vers la directrice et bredouille :

« Euh, en fait... Voilà... Il y a deux jours, euh... Mes parents, en fait..., voilà, hier... »

– Reprends-toi, Hugo. Tu sais je suis une maman aussi et je peux t'écouter, si tu as besoin. Explique-moi que je puisse essayer de comprendre ce qui ne va pas. »

Hugo ne répond rien, baisse son regard et lâche :

« C'est contre mes parents ! »

– Contre tes parents ? répond la maîtresse, interloquée.

– Oui ; eh bien, tout a commencé au début des vacances. On était en train de dîner. Maman avait préparé mes plats préférés. Quand nous nous sommes mis à table, mon papa et ma maman m'ont dit qu'ils avaient une grande nouvelle à m'annoncer. Au début, j'étais plutôt surpris et impatient ; mais quand ils m'ont annoncé que j'ai été adopté, mon sourire s'est effacé. J'ai quitté la table et je suis monté pleurer dans ma chambre. »

La directrice regarde son petit élève avec des yeux remplis d'émotion et lui dit :

« Ne t'inquiète pas, je vais t'aider à surmonter cette nouvelle... »

Hugo l'interrompt :

« Non ! Ils m'ont menti... Ils ne sont plus mes parents, mais mes beaux-parents. »

La maîtresse réagit vite :

« Pas du tout, Hugo ! Ecoute : " beaux-parents ", cela veut dire que si ton papa, par exemple, vivait avec une dame qui n'est pas ta maman, alors elle serait ta belle-mère...

– Oui, mais... bredouille l'enfant.

– Attends, le coupe-t-elle. Amandine, ses parents ont divorcé. Tu sais, son père est médecin et sa mère était souvent en déplacement ; alors, parce qu'ils ne se voyaient pas souvent, ils ont divorcé. Elle était très triste. Sa mère s'est remariée avec un monsieur très gentil : cet homme est le beau-père de ta camarade de classe. Elle appartient à une famille recomposée : elle a une demi-sœur et un demi-frère. Vois-tu, elle n'est pas malheureuse, elle se sent encore plus entourée. Son papa aussi a une nouvelle compagne. Amandine est une petite fille joyeuse, amicale qui aime ses deux parents et ses deux beaux-parents...

– Oui, mais moi ils ne m'aiment pas, vous ne pouvez pas comprendre ! ajoute le petit garçon.

– Pas du tout. Tu te trompes. Tes parents t'ont bien éduqué, ils prennent soin de toi. Hugo, tu dois apprendre à grandir ! réplique la directrice.

– C'est vrai, ils se sont toujours bien occupés de moi, ils m'ont toujours protégé. Mais, je veux connaître mes vrais parents ! renchérit Hugo.

– Ne t'inquiète pas, je vais m'en occuper. Maintenant, promets-moi de bien travailler en classe comme avant et d'être gentil avec tout le monde. Tout va s'arranger, tu sais. Tu as sans doute beaucoup de chance d'avoir été recueilli par tes parents actuels qui t'aiment comme leur propre enfant, qui te donnent une belle éducation et qui te font profiter d'un bonheur que tu ne connaîtrais peut-être pas ! Veux-tu que j'en parle avec tes parents ? »

Soudain, Amandine frappe et entre dans la classe, sous prétexte d'avoir oublié quelque chose. Elle prend un mouchoir dans son cartable et ressort aussi vite, sans manquer d'adresser un sourire à son ami Hugo.

Hugo s'est arrêté de pleurer, mais les mots peinent à sortir de sa bouche.

« Maîtresse je suis désolé, mais je ne peux pas tout vous expliquer !

– Mais si, tu peux tout me confier et tout sera plus simple entre nous.

– Non, je dirai rien, j'ai trop honte !

– Mais honte de quoi ?

– Laissez tomber ! »

Et Hugo se remet à pleurer.

La maîtresse tente de lui redonner confiance. Le garçon hoche la tête comme s'il ne voulait plus parler.

« J'ai un problème avec mes parents ; ils n'arrêtent pas de se disputer et à cause de cela, je n'arrête pas d'y penser. Mais je ne voulais pas faire de mal à ma meilleure amie ! Elle est tout à mes yeux et c'est la seule à qui je pouvais faire confiance. Mais, aujourd'hui, en venant à l'école, tous les enfants me regardaient de travers et j'ai craqué... Ça m'énerve que tout le monde me regarde de travers et qu'on me déteste. Même ma meilleure amie n'a pas voulu partir avec moi, hier soir, après l'école.

– Et c'est pour ça que tu te mets à devenir vulgaire et désagréable avec tout le monde ?

– Il n'y a pas que ça, j'en ai marre d'être gentil avec tout le monde ! Ce n'est pas tout. Vous ne pouvez rien y faire, dit-il. Mes parents se sont disputés pendant toutes les vacances et à la rentrée ça ne pouvait plus durer.

– Mais, tu sais, il ne faut pas trop être fâché, ça arrive parfois et on ne peut rien y faire.

– C'est... C'est contre... » bégaye-t-il.

Nouveau flot de larmes.

« Je... Je...

– Calme-toi, mon garçon, tu as tout ton temps, dit la maîtresse.

– Je ne veux pas en parler ! crie Hugo.

– Mais pourquoi ? demande-t-elle.

– Ben voilà, mes parents se sont disputés hier soir, mon père a claqué la porte de l'appartement et ma mère est restée dans la cuisine en pleurs. »

Moment de silence.

« Tu sais, Hugo, ce sont des choses qui peuvent parfois arriver entre deux adultes. Tiens, prends un mouchoir en papier. »

Hugo sèche ses larmes.

« Ne t'en fais pas, tout va bien se passer. »

La maîtresse ne dit plus un mot et reste un instant la bouche ouverte tant elle est étonnée. Hugo avale sa salive, il est tétanisé.

« Allez, va jouer avec les autres et sans te bagarrer. »

Elle lui demande de ne pas oublier de s'excuser auprès d'Amandine. Après cinq petites minutes la sonnerie retentit. Tous les élèves de l'école primaire se mettent en rang. Tout semble redevenu calme.

La journée de classe se termine, les parents d'élèves arrivent petit à petit devant la grille de l'école. Les plus jeunes rejoignent leurs parents. Hugo sort parmi les derniers élèves, cartable sur le dos, tête baissée.

En voyant, sur le chemin du retour, le parc où il a fait ses premiers pas, Hugo se met à pleurer : « Ce parc est le plus beau de mes souvenirs », se dit-il.

Hugo rentre à la maison. Ses parents ne sont toujours pas revenus du travail. Comme il a fini ses devoirs en classe, il cherche la télécommande de la télévision. Il ouvre un tiroir et découvre un album photo. Le garçon l'ouvre et trouve alors des photos de ses parents à leur mariage, témoignage d'un amour nouveau ... et des photos de lui tout bébé dans les bras de ses parents ... et d'autres de ses premiers pas ... Hugo, touché, fond encore en larmes car ce bonheur familial ne se reproduira plus. C'est si émouvant de les voir unis alors que maintenant ils ne cessent de se disputer.

Hugo saisit soudain un stylo et écrit :

*Solitaire dans l'ouragan
Balloté par le vent
Sans être sûr de revoir cet amour
Hugo*

Il va dans la cuisine, prend deux bouteilles d'eau et trois paquets de gâteaux.

Ce soir-là, les parents d'Hugo rentrent ensemble de leur travail. Comme d'habitude Monsieur Marty va dans la chambre de son fils pour lui parler. Mais Hugo n'est pas là ! Il va dans la cuisine, la salle de bain... Hugo a disparu ! Il retourne voir dans sa chambre et il aperçoit une feuille de papier pliée en deux posée sur un album photos. Dans un silence absolu, il déplie la lettre :

*Cher Papa, chère Maman,
J'en avais assez que vous vous disputiez...
En regardant cet album, j'ai repensé au passé : les joyeux déjeuners, les rigolades, les moments où on jouait, où vous ne vous disputiez pas, où on s'amusait et on s'aimait comme une vraie famille...*

Je vous aime toujours, mais plus comme avant.

Au revoir Papa, au revoir Maman.

Hugo

La mère d'Hugo, à la lecture de la lettre, fond en larmes. Sans s'en rendre compte, le mari a pris sa femme dans ses bras :
« Je n'aurais pas cru qu'il pouvait faire une chose pareille ! Il ne fallait pas se disputer devant lui ! dit-elle. Hugo a fugué et il faut le retrouver ! »

3

Les parents d'Hugo décident de se rendre à l'école où ils ne rencontrent personne hormis la dame de service qui effectue le ménage :

« Avez-vous vu Hugo aujourd'hui ? demande la maman.

– Non pas aujourd'hui, désolée, répond-elle.

– Excusez-vous de vous avoir dérangée dans votre travail, Madame, ajoute le père. Merci, au revoir Madame, nous devons le chercher. »

Désespérés, Monsieur et Madame Marty décident d'aller ensuite chez les parents d'Amandine qui habitent non loin de l'école Jean Monnet. Ils arrivent devant l'imposante demeure. Le papa d'Amandine avait souhaité que sa fille ne change pas de lieu de vie quand il s'est séparé de sa mère et il leur a laissé la maison pour que la petite ne soit pas trop perturbée.

Ils frappent à la porte car la sonnette semble défectueuse. Amandine vient ouvrir. Les parents d'Hugo s'empressent de lui demander si leur fils est là. La jolie petite rousse leur répond qu'il n'est pas chez elle et les invite poliment à entrer. Au bout du vestibule, une baie vitrée permet d'entrevoir une piscine ; à droite, un magnifique escalier de marbre dessert sans doute les chambres. Elle les fait entrer, à gauche, dans un salon où ils s'asseyent sur de magnifiques canapés en velours rouge.

« Pourquoi croyez-vous qu'il soit ici ? questionne Amandine.

- Hugo a fugué et comme tu es une excellente amie, d’après ses poèmes, nous pensions qu’il s’était réfugié chez toi.
- Oh, non ! Mais il ne doit pas être très loin.
- Saurais-tu où il a pu aller ?
- Je pense qu’il pourrait être au parc, car c’est son lieu de prédilection.
- Merci, Amandine, on y va !
- Donnez-moi de ses nouvelles, s’il vous plaît », s’écrie Amandine qui les a accompagnés jusqu’à la porte. Mais les parents de son camarade sont déjà dans la rue, courant en direction du parc Léonard de Vinci et elle ne sait pas s’ils l’ont entendue.

L’endroit est peu éclairé et désert. Le père heurte de son pied une bouteille en plastique qui roule et qui ressemble à celles qu’ils ont à la maison. À côté d’un banc, muni de son téléphone portable pour avoir un peu de lumière, Monsieur Marty découvre un paquet de cookies, vide, mais aussi une photographie sur laquelle on voit Hugo dans leurs bras, le jour de ses quatre ans. Les parents appellent leur fils mais sans succès.

Ils optent pour une autre solution qui devient de plus en plus évidente et se rendent donc à la gendarmerie. Ils sonnent et une voix à l’interphone leur demande leur identité et la raison pour laquelle ils sont là. Très rapidement le portail automatique s’ouvre et un gendarme sort les accueillir :

- « Brigadier Michel, à votre service. Entrez et asseyez-vous !
- On veut lancer un avis de recherche car notre fils Hugo a disparu.
- Oui, mais il me faudrait plus d’informations. Nous allons vous poser quelques questions.
- Je vous remercie de vous occuper de nous si vite.
- Nous sommes là pour vous, il n’y a pas de problème, dit le brigadier avec un gentil sourire. Est-ce que c’est la première fois que votre fils Hugo agit ainsi ?

- Oui, il n'avait jamais fait ça auparavant, répond son père
- Avez-vous une idée de la cause de sa fugue ?
- Notre situation familiale est très tendue : nous avons adopté Hugo et comme nous venons de le lui révéler, il s'est énervé et a fugué. Nous avons cherché partout où il a l'habitude d'aller : chez Amandine, sa petite amoureuse, qui nous a envoyés au parc Léonard de Vinci où nous avons trouvé sans doute ce qu'il a consommé, à savoir une bouteille d'eau et un paquet vide de ses gâteaux préférés, ainsi que ce cliché » explique Monsieur Marty au gendarme.

Le brigadier se lève, rejoint le bureau voisin où il informe son supérieur hiérarchique de la situation. Ce dernier communique alors à l'ensemble de la brigade les informations recueillies et arrive pour poser quelques questions au couple :

« Bonjour Madame, bonjour Monsieur. Le brigadier vient de me prévenir ; sachez que nous mettrons tout en œuvre pour retrouver votre fils. Cependant, je vous demande de me raconter exactement ce qui s'est passé.

– Hugo est un enfant que nous avons adopté et jusque-là tout allait bien. Nous avons décidé de lui dire la vérité. Il s'est alors mis en colère. Nous pensons que cette nouvelle est la cause de sa fugue. En plus, ces temps derniers, nous avons énormément de travail, ma femme et moi, et nous nous disputons pour rien. Hugo a peut-être cru que c'était à cause de lui...

– Je pense qu'il veut retrouver ses parents biologiques, explique la mère qui s'est apaisée. S'il vous plaît, retrouvez-le, il est tout pour nous ! supplie-t-elle le gendarme.

– Ne vous inquiétez pas, Madame, nous allons tout mettre en oeuvre pour le retrouver. Savez-vous à quelle heure il a pu partir ?

– Non, car nous sommes rentrés un peu tard. Il est habitué à rester seul jusqu'à notre retour.

- Pouvez-vous me confier une photographie de lui, juste le temps de la scanner pour compléter l’avis de recherche que je vous prie de m’aider à rédiger ?
- D’accord, répond la mère qui se met à pleurer en voyant son mari sortir une photographie d’Hugo.

HUGO MARTY,
8 ans,
brun, petit, probablement vêtu d’un pull vert et d’un jean noir,
chaussé de baskets grises montantes,
a disparu vendredi
après la sortie de l’école Jean Monet, vers 16h45.
Il s’est rendu au domicile de ses parents,
rue Jean de La Fontaine,
peut-être aussi au parc Léonard de Vinci.
Il a un sac à dos noir.

Si vous avez des informations, contactez la gendarmerie
au : 03.09.07.06.05.04

Nous allons diviser la brigade en plusieurs groupes afin d’enquêter partout dans la ville. Une patrouille se rendra au parc Léonard de Vinci, une autre à l’école, je resterai ici afin de recevoir Amandine qui sait peut-être quelque chose et le brigadier va vous raccompagner chez vous afin de nous prêter un de ses vêtements pour la patrouille canine. Nous n’avons pas de temps à perdre ! Validez-vous l’avis de recherche ?

- Oui. » acquiescent en chœur Monsieur et Madame Marty.

Deux hommes sont affectés aux recherches à l’école : ils retrouvent la dame de service avec laquelle ils vont dans la classe d’Hugo, mais où ils ne découvrent rien. Ils font le tour de la cour sans succès et demandent le numéro de téléphone de la directrice. Ils repartent bredouilles à la gendarmerie.

Un autre binôme se rend au parc Léonard de Vinci : ils cherchent dans tous les recoins. Avec leurs torches ils éclairent les arbres et constatent que de l'un d'eux, pend une corde. Ils prennent une photographie car il s'agit peut-être d'une pièce à conviction. Mais en observant de plus près, ils voient qu'une sorte d'échelle a été façonnée dans les branches de l'arbre. Le plus léger des gendarmes commence à grimper tandis que l'autre dirige sa lampe vers lui. Un palier constitué de branchages solidement liés par des cordes fait penser à une cabane.

« Hugo dort peut-être là ? » se disent-ils.

Malheureusement le gendarme ne trouve que des paquets de gâteaux vides qu'il prend soin de lancer à son coéquipier avant de redescendre. Ensemble, ils retournent à la gendarmerie.

Pendant ce temps, l'adjudant-chef appelle les parents d'Amandine et leur demande de bien vouloir venir au plus vite à la gendarmerie, avec elle. Il a besoin de recueillir le témoignage de la fillette. En fait, seule la maman accompagne sa fille car les autres enfants ne peuvent pas rester seuls à la maison.

Amandine rassurée, le jeu de questions-réponses commence :

« Où et quand as-tu vu Hugo pour la dernière fois ?

– Je l'ai vu à la sortie de l'école à 16h45.

– Et après ?

– Il a pris le chemin habituel pour rentrer chez lui.

– Hugo a-t-il d'autres amis que toi ?

– D'amoureuse non, de copains un ou deux mais qui habitent assez loin de chez lui. »

Les parents du petit garçon, toujours présents, ont une nouvelle question à poser à la camarade de leur fils :

« Amandine, que t'a dit Hugo ?

– Il m'avait dit qu'il en avait marre de tout le monde et surtout de ses parents, mais il m'avait fait promettre de ne rien dire...»

La maman en pleurs ne peut plus se contrôler.

« Et où Hugo aime-t-il aller ?

– Au parc Léonard de Vinci, dans notre cabane secrète, et chez moi.

– Tu ne sais rien d'autre ?

– Non, mais aujourd'hui, il n'était pas comme d'habitude et il a été méchant avec moi, alors je ne sais pas s'il est encore mon amoureux. Sinon, je ne sais rien d'autre.

– Je crois que nous allons arrêter là ; si tu as des nouvelles, dis-les à ta maman qui nous préviendra alors immédiatement. Merci beaucoup, Amandine.

– Vous me promettez que vous allez retrouver Hugo ?

– Nous allons tout faire pour cela. Rassure-toi, il ne doit pas être bien loin, la console l'adjudant-chef. Au revoir et merci. Un de mes hommes va vous raccompagner et vous ouvrir le portail.

– Au revoir madame et messieurs », répondent mère et fille.

Puis les parents adoptifs du petit garçon sont reconduits à leur domicile par le brigadier. Ils entrent en silence et le gendarme très prévenant demande s'il peut récupérer un vêtement porté récemment par Hugo. Madame Marty éclate en sanglots, ce qui rend l'atmosphère encore plus pesante. Monsieur Marty dit alors au gendarme :

« Nous allons vous donner les dernières choses qu'il a touchées ou portées en notre présence.

– Merci de votre compréhension, monsieur ; effectivement, la brigade canine intervient dans ce genre de situation et le flair de l'animal permet de retrouver très vite la trace des enfants », répond le brigadier pour rassurer la mère qui s'est calmée.

Les parents vont dans la chambre de leur fils, prennent un pull bleu marine et une écharpe assortie qu'Hugo porte souvent.

Le gendarme leur conseille de se reposer et leur signale que des patrouilles risquent de venir jusqu'à leur domicile afin d'établir le trajet exact de l'enfant. Les parents le remercient.

« Nous sommes à la disposition des enquêteurs. »

Ils le raccompagnent à la porte et le brigadier se dépêche de rentrer à la gendarmerie.

Après quelques instants, Monsieur Marty décide de prévenir la famille, car Hugo a peut-être pu rendre visite à un oncle ou à l'un de ses grands-parents. La mère demande d'appeler en priorité ses parents :

« Allo ! Maman, c'est Marianne, dit-elle d'une voix pleine de sanglots.

– Que se passe-t-il, ma chérie ?

– C'est Hugo... Il a disparu.

– Comment ? Ce n'est pas possible !...

– C'est parce que je lui ai dit qu'il a été adopté.

– Mais non, il sait que vous l'aimez fort. Ne t'inquiète pas, on va le retrouver.

– C'est ce que les gendarmes nous disent mais... »

Marianne se met à pleurer. Monsieur Marty s'excuse auprès de sa belle-mère et raccroche afin de consoler sa femme comme il peut. Après avoir passé la soirée au téléphone afin de prévenir tout le monde Monsieur Marty se sent épuisé. Malgré tout, le conflit qui l'opposait à Marianne ces derniers jours semble bien loin...

Ce soir-là, aucun des deux parents n'a d'appétit, ni l'envie de dormir.

Hugo marche seul, lentement, dans la rue sans savoir où aller, son visage est couvert de larmes.

Hugo marche en direction de la gare, sac au dos.

Vous vous demandez sans doute comment l'enfant a pu avoir un ticket de transport gratuit ? Il a emporté sa tirelire et les quelques pièces qui lui restaient. Notre fugueur s'est réfugié à

une station de tram et il a attendu. Le tram est arrivé ; il a sauté dedans et a validé son billet.

Hugo, parti depuis environ une demi-heure, se trouve déjà bien seul.

Arrivé près de la gare, le garçon avance dans les rues désertes. Il est effrayé mais continue à marcher. Il se fait sans cesse bousculer, il peine à avancer. Il se sent tout petit dans cette foule. Il ne sait pas où aller mais il suit son instinct.

Il se demande ce qu'il va faire et se dit :

« Je n'aurais pas dû fuir, mes parents me manquent et Amandine aussi. En plus, je suis vraiment seul. Si seulement je pouvais tout recommencer ! »

Pour se réconforter, il sort de son sac sa peluche que sa grand-mère lui a offerte à sa naissance. Au bout d'une heure la nuit tombe.

Hugo se trouve de plus en plus seul. Il décide de partir dans une forêt où il va souvent pique-niquer avec ses parents ; c'est un endroit où il peut être tranquille, solitaire et sans aucun bruit pour le déranger.

Hugo marche encore dans la ville, près de la gare, sans regarder derrière lui ; il marche sans savoir où aller, les larmes aux yeux.

Le garçon est fatigué ... Il a déambulé longtemps ; et il est au beau milieu du centre-ville qu'il connaît mal. Il fait froid et il commence à neiger. Le petit garçon n'a que vingt euros, son ours, une couverture et quelques biscuits pris avant de partir de chez lui. Il en mange deux en réfléchissant : Où va-t-il dormir ? Il faut trouver un abri car, bientôt, la nuit va tomber. Il va voir sous un pont où il serait protégé, mais d'autres « sans abri » l'occupent déjà. Hugo est désespéré ... Soudain, il sent une chose frôler sa jambe...

Hugo caresse le chien sans savoir quoi faire. L'animal est venu de lui-même voir le jeune garçon ; il doit sans doute être abandonné. Hugo pense que c'est un labrador ; il est presque blanc, plus imposant que la plupart. Le garçon continue son errance en suivant le chien. Le gargouillis de son ventre le sort de ses pensées et il se rappelle qu'il n'a pas dîné ! Il achète un sandwich à cinq euros et donne la moitié de la tranche de jambon à « Boule de neige », car c'est ainsi qu'il a appelé son nouvel ami. Ils continuent leur chemin jusqu'à une maison qu'Hugo pense désaffectée dans laquelle il s'installe.

« Je ne sais pas combien de temps on va rester là, mon beau. Mais on restera ensemble et amis, c'est le principal ! Je n'ai plus que quinze euros mais on s'en sortira ; on trouvera un petit travail qui nous permettra de manger. »

Hugo cherche un endroit où dormir. Il se dit : « Après tout, je suis perdu et désespéré, ma vie est nulle et si je meurs, personne ne me pleurera ; autant dormir ! » Il ferme les yeux ... Tout s'apaise ... Soudain, la porte grince !

Hugo a peur.

« Mais non ! Je me fais des illusions ! C'est dans ma tête ! »

Non, Hugo ne rêve pas, il y a quelqu'un... Il ouvre les yeux. Il pousse « Boule de neige » qui s'était confortablement installé, la tête sur ses genoux. Il se lève... Rien ! Son cœur bat très fort... Puis il s'endort.

Le lendemain matin, après une nuit sans sommeil, les Marty appellent la gendarmerie dont les recherches nocturnes n'ont rien donné. L'adjudant-chef leur signale qu'il attend la directrice de l'école qui vient témoigner. Elle propose son aide ainsi que celle de nombreux parents d'élèves qui ont été bouleversés en apprenant la nouvelle.

Ils diffusent l'avis de recherche chez tous les commerçants de la ville et dans les lieux publics.

Ce même lendemain matin, Hugo se réveille. Dans cette maison, il n'y a presque rien, à part un feu de bois déjà mort. Hugo sent une délicieuse odeur de lait au chocolat et son ami n'est plus là. L'enfant trouve le chien en train de boire dans une écuelle et une dame chante en cuisinant. « Boule de neige » appartient-il à la dame ?

« Bonjour, petit garçon, tu as bien dormi ? J'espère que tu vas bien. »

Hugo lui répond un peu timidement :

« Oui, merci, je vais bien et j'ai bien dormi. Ce chien est à vous ?

– Oui » répond la dame

Ce même jour, en milieu de matinée, un S.D.F contacte la gendarmerie car il a vu Hugo jouer à la dernière console du marché, testant un nouveau jeu. Ce témoin révèle au gendarme de garde qu'il a reconnu l'enfant grâce aux affichettes ... Mais était-ce vraiment lui ?

Aux informations régionales du soir, la grand-mère qui suit le reportage sur la foire gastronomique, croit, elle aussi, voir l'enfant.

4

« Le train en direction de Paris entre en gare au quai B. Tenez-vous éloignés de la voie ! »

Dans la cabine de surveillance, deux hommes examinent différents lieux sur leurs écrans où sont projetées les images des caméras placées aux endroits stratégiques, celles-ci permettant de repérer les allées et venues des voyageurs. Un premier écran montre des escaliers, un second le hall, un troisième le distributeur de monnaie... Un autre attire le regard d'un des deux hommes : un enfant, seul, sans surveillance, dans un hall de gare immense, lui paraît étrange. Il est brun, petit...

« Regarde ! Sur la caméra 8, ce n'est pas le petit garçon qui est recherché ? Il s'appelle Hugo, c'est bien cela ? dit l'employé à son collègue.

– Oui, sauf que celui-là, il a les cheveux plus longs... rétorque l'autre.

– Oui, c'est vrai, mais nous ferions bien de le signaler. Dépêchons-nous ! Envoyons l'info au patrouilleur :

" ALERTE ! Un enfant seul est signalé se dirigeant vers le quai B, c'est peut-être le petit Hugo, dont l'avis de recherche a été lancé." »

L'agent de sécurité s'élançait, court au quai B, mais arrive trop tard : le chef de gare vient tout juste de siffler le départ du train. Essoufflé, il arrive devant ce dernier et s'écrie :

« Il faut prévenir les autorités. Les gars ont cru voir monter le gamin disparu dont l'avis de recherche a été diffusé.

– Il serait dans le direct Dijon-Paris ? Je téléphone à la police ferroviaire de la gare de Lyon à Paris, de suite. »

Etait-ce Hugo ?

Pendant ce temps, le petit Hugo s'installe confortablement chez la vieille dame. Il s'était endormi dans une grande pièce vide apparemment en travaux. À son réveil, il a retrouvé son ami Boule de Neige et la dame dans la pièce mitoyenne, une cuisine bien aménagée.

« Tu as suivi Jacob ? » demande la dame.

En lui-même, Hugo trouve que c'est idiot d'appeler un chien Jacob.

« Tu veux que je te fasse un chocolat pour te réchauffer ?

– Oui, dit Hugo en croquant dans un toast bien grillé.

– Pourquoi étais-tu seul dehors par ce froid ? »

Le garçon ne répond pas.

« D'accord, tu n'es pas obligé de tout me dire.

– Merci, marmonne le garçon reconnaissant. »

Jacob s'installe devant Hugo, met sa patte sur la jambe du jeune garçon et le regarde avec un gémissement de chien gourmand en implorant le dieu chien, inconnu des humains, de faire tomber une miette.

« Jacob ! » crie la dame avec autorité.

Puis la dame propose un second chocolat chaud à Hugo.

« Alors, mon petit, je ne sais même pas ton nom.

– Je m'appelle Hugo.

– Moi, je m'appelle Madeleine. Je te sers ?

– Oui, je veux bien ; merci, madame. »

Hugo le boit avec plaisir.

La dame est gentille, aimable et très accueillante avec Hugo qui aime beaucoup Boule de neige ou Jacob, et qui n'a pas envie de le quitter.

Elle se tient debout à côté du garçon, un tablier à sa taille. Elle se prénomme donc Madeleine. Elle accueille tous les chats du quartier qui sont habitués à son labrador, son fidèle ami, qui l'accompagne dans sa vie quotidienne de malvoyante. Elle arrive à se repérer très bien dans sa cuisine où elle concocte de bons petits plats. Avant son accident aux yeux, elle était pâtissière. Son mari qu'elle adorait est décédé depuis longtemps déjà : c'est lui qui s'occupait de la remise en état de la maison, d'où l'aspect délabré découvert par Hugo à son arrivée.

Madame Genevois est veuve depuis le terrible accident dans lequel son mari, Jean-Pierre, avait été grièvement blessé et auquel il n'avait pas survécu. Autrefois, avec son mari, la jeune Madeleine avait créé un petit groupe de musique et ils se déplaçaient très souvent pour animer des bals. Un vendredi 13 décembre alors qu'ils se rendaient à Esbincrisauve-la-Chapelle, ils furent victime d'un grave choc frontal.

« Pourquoi avez-vous une guitare ? questionne Hugo.

– Avant, avec Jean-Pierre mon mari, je jouais dans les bals. C'était très agréable mais un jour, alors que nous nous rendions à une soirée, nous avons glissé sur une plaque de verglas et nous avons heurté une autre voiture et fait cinq tonnes ; j'ai reçu des éclats de verre dans les yeux d'où ma très mauvaise vision. Jean-Pierre est mort.

– Comme c'est triste ! »

La dame le conduit ensuite dans une jolie petite chambre que l'aide-ménagère vient de nettoyer à fond. Hugo, fatigué par son aventure de la veille, se recouche et s'endort très vite. Il est si fatigué qu'il dort une bonne partie de la journée, mais d'un sommeil parfois perturbé.

Il pianote sur la télécommande pour passer d'une chaîne de télévision à une autre.

Aux informations de 19h45 sur M6, au 20h de France 2, et sur BFMTV, ... Les journalistes parlent tous successivement de sa fugue.

Clic !

« Bonsoir à tous !

Voici les titres du soir :

Tout d'abord la fugue d'un jeune garçon prénommé Hugo.

Ensuite la guerre au Mali.

Et pour finir la météo présentée par Michel Beautemps. »

Clic !

Sur l'écran apparaît Xavier de Moulins : « Bonsoir à tous, bienvenue au 19h45 sur M6. Un enfant a disparu. Il se nomme Hugo, habite en Bourgogne, à Dijon. Hugo a disparu dans l'après-midi vers 16h30 à la sortie de l'école primaire. Veuillez contacter votre gendarmerie ou votre commissariat de police, si vous avez des informations.

Parlons à présent des décorations de Noël. ... »

Clic !

Cette fois, c'est Claire Chazal sur TF1 : « Il est 20h. Bonsoir à toutes et à tous. Voici le sommaire de ce journal : un petit garçon a disparu ce vendredi aux alentours de 16h45 à la sortie de son école primaire à Dijon. Si vous le voyez, contactez votre gendarmerie... »

Clic !

« Chers téléspectateurs, un enfant de 8 ans a fugué, vendredi. Nous savons peu de choses sur lui mais voici sa photo. »

Un jeune garçon, brun avec des yeux bleus est présenté à l'écran.

« Si vous voyez ce jeune, merci de contacter votre commissariat de police... »

Les recherches ne donnent rien malheureusement. Les parents d'Hugo sont seuls chez eux. Monsieur Marty essaie de reconforter sa femme qui est inconsolable. Elle pleure sans cesse. Il est tard, la nuit tombe et tout s'assombrit. Il y a

encore une semaine à cette heure-là, Madame Marty bordait son fils et lui souhaitait une bonne nuit.

Il faut sortir de la maison et partir le chercher.

À la radio, on entend beaucoup parler de lui.

« Bonsoir chers auditeurs, Flash spécial !

Un petit garçon de huit ans, nommé Hugo Marty, a fait une fugue ; on nous informe qu'il mesure environ 1,25 mètres, ses cheveux sont bruns, il porte un sac à dos noir. Si vous l'apercevez, merci d'appeler au numéro suivant...

Info internationale : Nelson Mandela est au plus mal...

Et maintenant, revenons sur la disparition de cet enfant... »

Le cauchemar continue.

Toutes ces informations ont fait comprendre à la gentille dame qui est ce petit garçon au regard inquiet. Elle se dépêche de faire monter Hugo dans sa voiture pour le conduire chez lui. Il fait nuit, Hugo est monté à l'arrière. Il caresse Boule de Neige pour lui faire ses adieux. La dame allume la radio et entend à nouveau des informations. Un journaliste parle d'un incendie dans les Pyrénées... d'une manifestation à Clermont-Ferrand... d'un petit garçon nommé Hugo, perdu dans une grande ville...

Soudain une porte claque et il ne comprend plus rien. Quelqu'un s'écrie :

« Bienvenue au club des fugueurs de Paris ! »

Hugo découvre alors des gens inconnus jouant aux cartes autour d'une table ronde. Les personnes se retournent vers le nouveau venu.

« Salut, Hugo ! », dit une voix familière.

Hugo s'avance au milieu de la pièce et voit son ancien ami de maternelle, nommé Charlie.

Ils se serrent la main et vont s'asseoir sur un canapé déchiré.

« Pourquoi es-tu ici ? demande Charlie.

– J'ai fugué car mes parents n'arrêtaient pas de se disputer. Et toi ? questionne Hugo.

– Moi, c'est parce que mon grand frère m'énervait et la dame qui recherche tous les fugueurs de la cité pour les amener au club m'a conduit ici.

– Eh ! Gamin, t'as pas faim ? » les interrompt un vieillard du club.

Hugo lui répond que oui. Le vieil homme lui apporte une pomme et un biscuit sec. Hugo le remercie et croque dans sa pomme, en se demandant s'il pourrait rester auprès de Boule de Neige et Charlie.

Soudain, le garçon sursaute ! Ce n'était qu'un rêve !...

Par la fenêtre aux volets restés ouverts, il se rend compte qu'il fait toujours nuit. Il replonge dans son sommeil.

Quand Hugo se réveille, le lendemain matin, une odeur alléchante lui chatouille les narines. Il se lève et voit son hôtesse en pleine activité : tout en écoutant la radio, elle remplit un moule pour réaliser un marbré. Des chouquettes bien dorées sont empilées comme une pyramide sur une assiette ; des cookies, des meringues, des petits éclairs au chocolat, à la vanille et au caramel font très envie au petit garçon, émerveillé par toutes ces douceurs.

« Bonjour, mon petit, murmure la vieille dame.

– Bonjour, répond Hugo. Vous attendez beaucoup d'invités avec tout ceci !

– Pas du tout, l'interrompt-elle. C'est pour nous ! Si tu veux, je t'apprendrai à réaliser ces recettes.

– Oh, je voudrais tellement savoir faire le fondant au chocolat ! s'exclame-t-il.

– Ah, dans ce cas, j'irai en courses tout à l'heure : je n'ai plus de farine ni de chocolat. Tu devras rester sage. Je te dicterai la recette. Que veux-tu pour ton petit déjeuner ?

– Du chocolat, s'il vous plaît.

– Je te le prépare. Mange ce que tu veux... Ensuite tu iras te laver et moi, j'irai avec Boule de Neige, comme tu l'appelles, à la supérette. »

La dame éteint la radio et lui demande :

« Apparemment, ce petit garçon fugueur signalé ne t'est pas inconnu !... Si ?... Alors, c'est toi le fameux Hugo ! Celui dont toutes les radios parlent ! Et voilà que je l'ai chez moi !

– Oui, c'est moi, madame, répond Hugo honteux.

– Mais pourquoi es-tu parti ? Dis-moi tout, s'il te plaît.

– Ce serait trop long à expliquer.

– Pourquoi es-tu parti de ta maison, mon petit ? Tu n'aimais pas tes parents ?

– Ce n'est... pas tout à fait cela...

– Raconte-moi ce qu'il s'est passé.

– Je... heu... Je n'ai pas envie... Vous allez vous moquer de moi.

– Mais non voyons, c'est ridicule !

– Bon, d'accord. Voilà, mes parents m'ont dit que j'avais été adopté. Et, en plus, ils n'arrêtaient pas de se disputer. Alors, je me suis enfui.

– Mais tu n'as pas pensé à la tristesse de tes parents ?

– Non. De toute façon ce ne sont pas mes vrais parents ; alors laissez-moi tranquille ! »

La dame ne dit rien.

« Mais, il ont fait ça pour ton bien !

– Je m'en moque, je ne les aime plus.

– Mais, avant, tu les aimais ?

– Eh bien... heu... J'hésite avant de rentrer chez mes parents, car j'ai peur qu'ils se fâchent contre moi.

– Il ne faut pas que tu t'inquiètes pour ça, mon grand ; je pense même qu'ils seront heureux de te revoir... Si, si !

– Vous croyez vraiment ? Mais... et Boule de Neige ? Je ne pourrai plus jamais le quitter...

– Nous viendrons te voir... »

Hugo est assis à table ; il semble triste et la dame le ressent. Il ne sait pas où il est. Dans la nuit et sous la neige, il n'a pas réussi à se repérer. Boule de neige l'a-t-il emmené loin de chez lui ? Madeleine range sa cuisine car elle est très organisée : tout doit être à sa place afin qu'elle se repère facilement. Chaque lundi et chaque jeudi, son aide-ménagère vient effectuer les tâches difficiles pour elle. Sa maison est adaptée à son handicap. Elle ne regarde plus la télévision depuis longtemps, mais elle aime écouter la radio : le matin, elle allume le poste pour les informations puis écoute de vieilles chansons sur Radio Passé. Comme elle était passionnée de lectures, chaque mercredi, elle va emprunter des livres en braille ; elle va aussi passer l'après-midi au club où elle retrouve ses amis pour des jeux de société, tous adaptés bien sûr. Un long silence s'est installé et la vieille dame n'aime pas cela.

« Tu me caches quelque chose, mon petit bonhomme, mais ne t'inquiète pas, je suis déficiente visuelle mais je peux aussi être muette si tu veux me confier ton chagrin... On en reparlera quand je serai de retour... À tout à l'heure mon grand. »

Elle descend la rue, traverse grâce au signal sonore émis quand le petit bonhomme est vert pour les piétons. Elle tourne à gauche, prend la rue à droite et entre enfin dans le commerce. Elle connaît bien le personnel et une employée l'aide à tout trouver ses provisions. Ce jour-là, elle est surprise par la quantité de marchandises que la fidèle cliente lui demande, mais se dit qu'elle doit recevoir sa famille ou des amis. Madeleine passe à la caisse ; ses cabas sont lourds et elle n'a qu'une main disponible puisque de l'autre, elle tient le harnais de son chien. Une petite fille adorable lui propose son aide :

« Vous êtes bien chargée, Madame. Voulez-vous que je vous aide ?

- Comme tu es gentille ! Je veux bien. Je n'habite pas très loin, impasse des Mulots.
- Oh oui, je connais. Allez, on y va alors.
- Merci. »

Elles partent et prennent le chemin inverse, à gauche puis à droite et arrivent devant la maison.

« Attendez Madame, je vais ouvrir la.... »

Au même moment, la porte s'ouvre.

« Hugo, que fais-tu là ? Je m'inquiète tellement ! Comment es-tu arrivé là ? Pourquoi ne m'as-tu pas prévenue ? questionne Amandine qui éclate en sanglots, laissant tomber le sac de provisions et se jetant dans les bras du petit garçon.

– Euh, je ... Amandine ... m'excuser ... pardon, essaie d'expliquer Hugo.

– Pas besoin de demander pardon, tu es excusé, le coupe Amandine.

– Bon, si on entrait ? Avec les cabas, je peine, moi ! dit la vieille dame. Maintenant, vous allez tout me raconter. »

Amandine et Hugo se regardent et aident la vieille dame à ranger ses courses silencieusement. Elle les invite à passer au salon en leur faisant apporter les éclairs.

« Tout le monde te cherche, Hugo ! Tes parents sont très inquiets pour toi. Ils viennent plusieurs fois par jour chez moi pour voir si tu n'y es pas. Et moi, je suis triste...

– Alors ils m'aiment ? interroge le garçon.

– Mais quelle idée ! s'exclame la vieille dame. Bien sûr, des parents aiment toujours leurs enfants !

– Oui mais moi, ce n'est pas pareil ! Tu sais Amandine, j'ai prévu de rentrer, mais je dois, avant, retrouver mes parents biologiques.

– Mais de quoi parles-tu ? demande Madeleine.

– Je suis un enfant adopté et c'est pour ça que mes parents se disputent...

– Quelle idée ! » disent en chœur Amandine et la vieille dame.

Hugo se met à pleurer. Ses deux amies l'entourent et le chien lui lèche la main.

Un dialogue s'établit entre les enfants et la vieille dame qui demande à Hugo d'appeler ses parents et lui indique que ce sont ses parents de cœur et que c'est l'essentiel. Il accepte mais à une seule condition : qu'elle lui apprenne à faire le gâteau au chocolat et qu'elle l'adopte comme mamie gâteau. Il appelle et ses parents lui demandent s'il est arrivé à Paris et si tout va bien. Hugo ne comprend pas alors il passe le téléphone à la vieille dame qui leur indique son adresse.

Un quart d'heure plus tard, la voiture de gendarmerie arrive avec les parents ; les gendarmes expliquent l'aventure du petit garçon dans le train, sosie d'Hugo. Au même moment, ils reçoivent un appel des agents de la sécurité de la gare de Lyon, car l'enfant est avec eux. Il a expliqué qu'il voulait retrouver son frère, adopté par une famille dijonnaise, lui qui vit avec leurs parents en banlieue parisienne.
« Tout s'explique ! Je vais donc pouvoir connaître mon frère et mes parents biologiques ! » s'écrie Hugo.

5

Le petit garçon est envahi de doutes.

« Amandine, tu penses que....

– Oui, Hugo, tes parents te cherchent... Je le sais !

– Non seulement, on connaît maintenant mes parents biologiques, mais j'ai aussi un frère ! » ajoute Hugo, bouleversé par ces nouvelles.

Hugo a peur de découvrir qui il est. Peur de savoir pourquoi ses parents biologiques l'ont abandonné, lui, mais pas son frère.

Amandine pose sa main sur son épaule pour lui donner du courage. Il ferme les yeux. Il inspire lentement.

Les parents d'Hugo sont vraiment heureux de retrouver leur fils chéri.

« Hugo ! crie sa mère en se jetant à son cou. »

Hugo prend ses parents dans ses bras.

Sa maman lui demande :

« Pourquoi as-tu agi ainsi ?

– Je croyais que vous ne m'aimiez plus ! » répond-il.

Elle lui affirme qu'il n'a pas eu raison de s'enfuir et qu'ils l'aiment plus que tout au monde.

« Tu nous as tellement manqué ! Nous étions morts de peur ! Qu'est-ce qui t'a pris de t'enfuir comme ça ? questionne sa mère adoptive.

– Pourquoi es-tu parti ? Tu as été adopté par nous, on t’aime ; tu es notre fils chéri !

– Oui, je le sais. Mais je voulais retrouver mes autres parents et maintenant je viens d’apprendre que j’ai un frère ; et ça me rendait triste de vous voir tous les jours vous disputer. Je croyais que c’était à cause de moi.

– Ecoute, tous les parents se disputent. Sache que même si nous nous disputons, nous nous aimerons toujours. Tu comprendras cela quand tu seras plus grand. Et si tu veux retrouver tes vrais parents et ton frère, nous serons toujours là pour t’aider car on t’aime, et nous ferons du mieux possible pour te rendre heureux.

Après des étreintes interminables, Madeleine invite tout le monde à entrer dans son salon ; elle demande à Amandine de l’aider à préparer le café et à apporter des petites douceurs. Tout le monde est ravi ; même les gendarmes n’osent pas contrarier la vieille dame et prennent le temps de déguster les merveilleux gâteaux.

Madame Marty se tourne vers Madeleine :

« Madame, comment vous remercier ? Merci mille fois de vous être occupée de notre fils !

– C’est normal, répond la vieille dame. »

Mme Marty serre son enfant dans ses bras et lui dit :

« Où étais-tu passé ?

– Qui est cette dame ? » ajoute son père.

Les questions ne cessent de pleuvoir.

« Cette dame, c’est Madeleine ! Elle m’a recueilli quand j’étais dehors, elle est malvoyante.

– Mon chéri, tu nous as fait peur ! Quelle idée de fuguer !

– Papa, Maman, je suis désolé ! Je ne le ferai plus jamais, mais promettez-moi de ne plus vous disputer, surtout devant moi... »

Hugo se chante continuellement ces mots qu'il ne peut sortir de son esprit : « Je vais retrouver mes parents ! Je vais retrouver mes parents ! » Hugo veut absolument les voir. Il a hâte de retrouver son frère ; il insiste pour aller le rencontrer.

Une fois de plus, il répète, à voix basse :

« Je voulais retrouver mes parents biologiques. Et en plus, j'ai un frère ! »

Puis, il s'exclame :

« On pourrait aller les voir ! Il est où, mon frère ? On peut aller à Paris ?

– Ne t'emballe pas trop Hugo ! Il faut déjà vérifier toute cette histoire. Si tes parents biologiques ont été contraints de t'abandonner, c'est qu'ils avaient sans doute de très bonnes raisons de le faire. Ils n'avaient peut-être pas les moyens financiers de te garder avec eux, ou bien ils vivaient une période très difficile... Tu ne peux pas arriver chez eux comme cela ! Il faut les préparer. Mais quelle que soit ta décision, sache que nous t'aimerons toujours et que nous te soutenons.

– Et mon frère ? Lui, il veut me voir !

– D'accord pour ton frère. Nous allons prendre contact, si tu veux lui parler. »

Le téléphone du brigadier-chef retentit : c'est un appel de Paris. Les agents de sécurité de la gare de Lyon ont confié le sosie d'Hugo à un gradé de la sûreté ferroviaire, chargé de le ramener chez lui. Les gendarmes s'excusent car ils doivent partir.

Le chien se met à japper car il comprend que le garçon va partir aussi ; les enfants le cajolent. Les parents d'Hugo remercient Madeleine qui leur a appelé un taxi ; ils déposeront Amandine chez elle. Les enfants promettent à leur nouvelle amie de venir lui rendre visite une fois par semaine.

Une fois rentrés chez eux, les Marty s'assoient dans leur canapé très confortable. Un long silence s'installe. Plusieurs sentiments se mêlent : la joie, la peur et la tristesse font rejaillir toutes les inquiétudes auxquelles les parents s'étaient préparés pour le jour où Hugo apprendrait la vérité. Ils commencent à discuter de ce qui vient de se passer.

« Hugo, ton père et moi étions morts d'inquiétude, commence la mère.

– Je... je suis... enfin, euh, je suis désolé ! tente d'expliquer le petit garçon en pleurnichant.

– Nous avons eu tellement peur !...

– Je sais, je m'excuse, dit Hugo ; mais maintenant, je veux retrouver mon frère et mes parents biologiques !

– Mais enfin, répond son père, tu sais bien que c'est impo...

– Nous ferons tout pour t'aider à rechercher tes origines, coupe la mère en regardant son mari d'un regard noir.

– Merci, je vous adore ! s'exclame l'enfant.

– Attention, chéri, cela ne veut pas dire que nous y arriverons forcément... Rien ne nous prouve que le garçon de la gare est bien ton frère.

– Mais, il a dit qu'il cherchait son frère adopté.

– Oui, c'est vrai ajoute le père qui s'est radouci, mais tu sais, tu n'es pas le seul enfant adopté en France...

– Peut-être, mais il me ressemble quand même beaucoup ! dit Hugo.

– Tu connais la devise : " Qui ne tente rien n'a rien ! " Je te propose d'écrire une lettre à celui que tu penses être ton frère.

– Mais je ne connais pas son adresse, renchérit Hugo.

– Ne t'inquiète pas ; on la portera aux gendarmes et ceux-ci la lui enverront, rassure sa mère. Et si tu veux, nous irons voir Madeleine samedi, On pourrait l'inviter pour ton anniversaire ?

– Super chouette ! Avec Amandine, bien sûr ! »

Hugo file dans sa chambre, heureux, et s'installe à son bureau ; là, il retrouve un univers familier dans lequel il se sent bien...

Pendant ce temps, les agents de sûreté de la SNCF ont récupéré Antoine. Ils le conduisent dans leurs locaux, le temps de contacter les parents pour le raccompagner au domicile ; une femme est appelée pour le mettre en confiance. Elle lui sert un bon chocolat chaud avec des biscuits industriels.

Le garçon leur raconte alors son histoire :

« Moi, j'ai toujours su ce qui est arrivé à mes parents. Papa est mort avant notre naissance ; quand nous sommes nés, maman n'était pas riche et avait déjà une fille alors elle a décidé d'accoucher sous X, vous savez ce que c'est ? »

Sans même attendre la réponse et en continuant de regarder ses pieds, Antoine reprend :

« Alors, ma mère a dit qu'il fallait nous séparer pour être plus facilement adoptés. Dans le foyer où je vis, quand j'ai vu les informations télévisées, j'ai compris que c'était mon frère qui était en danger et que je devais le retrouver. Moi, je n'ai pas peur, je me débrouille tout seul... Et puis, dans la journée, je m'étais senti mal comme s'il me manquait une partie de moi-même ; c'était bizarre, j'ai dû ressentir la peur de mon jumeau... Alors j'ai demandé à l'éducateur si je pouvais aller sur Internet... Je l'ai embrouillé, comme d'hab. Je lui ai dit que j'avais une recherche en histoire. Mais moi, j'ai cherché où était l'école Jean Monet, le parc Léonard de Vinci et j'ai trouvé. J'ai tout prévu ! J'ai eu les horaires des trains. Je suis monté dans le premier TGV du lendemain et je me suis caché dans les toilettes quand le contrôleur est passé. À mon arrivée en gare, vous m'avez trouvé et maintenant, mon frère, je ne sais même pas où il est...

– Rassure-toi, il est avec ses parents, lui répond l'agent de sûreté, ne croyant pas à une telle histoire. Mais, toi, dans quel foyer es-tu ?

– Je ne sais pas si je dois vous le dire car je vais être puni en y retournant ; il ne rigole pas le directeur... avec tout ce que j'ai déjà fait...

- Tu sais, il saura te comprendre, on va tout lui expliquer ! essaie de le rassurer la femme.
- Alors, c'est à Clamart. »

L'homme appelle l'établissement et le directeur en personne lui répond, en lui disant qu'il n'a aucun enfant qui correspond à ce signalement.

À ce moment-là, Antoine éclate de rire.

« J'vous ai bien eus ! Ma mère me dit que j'raconte toujours n'importe quoi et ça marche ! " Avec la SNCF tout est possible ", pour les voyages, comme avec moi pour les mensonges ! »

L'agent de sûreté se fâche et le garçon avoue qu'il demeure à Clamart chez ses parents.

De leur côté, les Marty ont retrouvé leur joie de vivre et préparent un repas comme Hugo les aime.

Hugo repose son stylo et relit son courrier, il est ému.

Hugo MARTY
5 rue Jean de la Fontaine
21000 Dijon

Dijon, le 28 octobre 2013

Cher frère (désolé, je ne connais pas ton prénom),

J'espère que tu vas bien et que l'on se rencontrera très bientôt.

J'aimerais te connaître. Quel âge as-tu ? Quelle est ton adresse ? Avons-nous d'autres frères et sœurs ? Sais-tu si je m'appelle réellement Hugo ? Pourquoi ai-je été adopté et séparé de toi ?

Je suis rassuré de savoir que je vais enfin rencontrer mes parents. En plus, j'ai un frère ! Je suis très content ! J'ai honte de ma fugue ; heureusement, mes parents adoptifs m'ont pardonné...

Je t'embrasse affectueusement et espère te voir vite.

Hugo

Jamais auparavant, Hugo n'aurait pensé envoyer, un jour, une lettre à un frère biologique. Il arrive, dans le salon, sa feuille à la main, très fier de lui, afin de lire son courrier à ses parents adoptifs qui l'écoutent attentivement. Madame Marty, comme à son habitude, se frotte les yeux mais elle le fait discrètement. Son père lui ayant donné une enveloppe, Hugo y glisse la lettre.

Toute la nuit les pensées se bousculent dans la tête d'Hugo.

Drrring !!! Hugo se réveille et reprend ses habitudes. Tout est rentré dans l'ordre. Le petit garçon a dormi à nouveau chez ses parents. Pendant que la famille prend son petit déjeuner, il s'écrie :

« Aujourd'hui, je vais retrouver mes vrais parents ! Et mon frère ! Et il sort le plan de Paris puis se lève de table.

– Attends, mon garçon ! dit son père en le rattrapant. Aujourd'hui, tu vas à l'école. En plus, ta maîtresse est très inquiète.

– Oh, zut ! J'avais oublié cela !

– Et file t'habiller et te brosser les dents ! On n'a pas trois heures devant nous, intervient sa mère. »

Trente minutes plus tard, il prend son sac à dos et sort de chez lui.

« À ce soir, Maman ! »

Arrivé à l'école, il se range avec ses copains.

« Alors, comment c'était, ces quelques jours sans cours et sans parents ? demandent-ils tous en chœur.

– Horrible ! Un conseil, ne faites jamais cela », répond le fugueur.

Et il raconte sa nuit passée dans le froid et la rencontre avec Madeleine et Boule de Neige ou Jacob.

« Tu es drôlement courageux, dit une petite voix.

– Amandine ! Tu m'as énormément manqué ! hurle-t-il en lui sautant dans les bras.

– Mais qu'est-ce que c'est que ce bazar ? Vous allez vous ranger, oui ? s'exclame leur maitresse d'une voix très autoritaire.

– Bonjour, Madame.

– Bonjour, Hugo, tu vas bien ?

– Oui, je vous remercie.

– Alors, range-toi comme il faut et entre en classe en silence. »

La vie reprend son cours et, tous les mercredis, Hugo et Amandine se rendent chez Madeleine qui les attend avec impatience.

Un samedi après-midi, veille de l'anniversaire qu'ils vont fêter avec Madeleine et Amandine, alors que les Marty rangent les courses du supermarché, la sonnette retentit. Hugo se précipite à la porte pensant qu'Amandine vient lui rendre visite. La porte s'ouvre. Un jeune garçon est sur le seuil. C'est le sosie d'Hugo mais ses cheveux sont beaucoup plus longs et cachent une partie de ses yeux.

« Hugo... Enchanté, je suis ton frère Antoine », dit le jeune garçon en regardant Hugo droit dans les yeux.

Chaque mot est pour Hugo une révélation. Chaque mot est une partie de lui. Hugo a envie de hurler, si content et si

heureux à l'idée de retrouver son frère, ce garçon qui lui ressemble tant, comme un autre soi-même, et qui lui manquait tant finalement. Il se demande si c'est vrai ou si ce n'est qu'un rêve. Hugo regarde attentivement le garçon en face de lui : c'est son propre portrait ! Ils ont peu de différence d'âge, mais il est un peu plus grand.

« Tu... tu es... tu es mon frère ? »

Hugo reste muet, il ne sait que dire ni penser.

À ces mots les Marty se précipitent à leur tour et font entrer le jeune visiteur qui leur explique que son père a laissé la lettre écrite par Hugo sur la table de l'entrée ; il n'aurait jamais dû la lire sans son avis... Il a alors appris par cœur l'adresse et est revenu à Dijon.

Très étonnée, Madame Marty s'exclame :

« Ta famille doit s'inquiéter ! ... On doit te rechercher !

– Cela ne risque pas ! répond l'enfant. »

Avant même que les parents puissent ajouter quelque chose, l'enfant raconte qu'il voulait connaître son frère ; ils sont nés le même jour, avec trois ans de différence. Il explique qu'il n'aime pas écrire, qu'il a cherché leur numéro de téléphone, mais qu'il s'est rendu compte qu'ils étaient sur liste rouge ...

Madame Marty sent les larmes lui monter aux yeux mais elle tente de se contenir, son mari lui ayant pris la main. Hugo regarde son frère sans même réagir : il semble abasourdi par cette arrivée !

« Bon... bonjour An... Antoine, bégaie Hugo, émerveillé de connaître son propre frère.

– Et bien frerot, t'es pas content d'me voir ? Tu m'a l'air bien timide. Tiens, j't'ai apporté un cadeau pour tes neuf ans » ajoute-t-il.

Hugo saute alors dans les bras de son frère et ils se mettent à pleurer de joie.

Les deux garçons parlent ensemble de leur enfance respective, en ignorant, tous les deux, qu'ils avaient un frère. On dirait qu'ils se regardent l'un et l'autre comme s'ils s'aimaient depuis qu'ils sont nés. Hugo demande à voix basse où habitent ses vrais parents. Antoine lui dit qu'ils sont à côté de Paris. Hugo est déçu car il espérait que ses parents soient près de chez lui.

« Vous voulez un goûter ? demande la maman de cœur d'Hugo

– Merci, je veux bien ; et toi, Hugo ?

– Oui ce sera une occasion de faire calmement connaissance.

– Merci, Madame.

– Appelle-moi Marianne ! " Madame ", ça me vieillit !

– Vous êtes très aimable avec moi, alors que je vous connais à peine ; donc tout ce qui peut vous faire plaisir, je le ferai.

– C'est normal que je t'accueille bien, car tu es le frère de mon fils adoptif. »

Elle leur donne un verre de lait avec des chocos. Antoine adore les biscuits au chocolat. Et ce frère inconnu est là aussi, tout près. Il est si joyeux d'avoir son frère à, ses côtés !

« Merci pour ces gâteaux, Mada... enfin, Marianne.

– " Madame " ! » dit Hugo en riant.

Ils éclatent de rire, tous ensemble, parents et enfants.

« Alors, Hugo, dit Antoine, il faudra rattraper le temps perdu.

– Oui, répond Hugo très ému

– Tu es heureux ?

– Le plus heureux du monde ! »

Mais Hugo se pose une question : « Pourquoi mon frère n'a-t-il pas vécu son enfance avec moi ? »

Il demande discrètement à ses parents pourquoi il n'a pas vécu avec ses parents biologiques.

« C'est une longue histoire, mon chéri... Je te raconterai tout plus tard. » Hugo comprend qu'il doit être patient.

La mère d'Hugo demande gentiment au garçon :

« Antoine, pourrais-tu, s'il te plaît, me donner le numéro de téléphone de tes parents ?

– Pourquoi M'dame ? rétorque-t-il, surpris.

– Pour que je les rassure et pour savoir si tu peux rester pour la fête d'anniversaire d'Hugo, pour vos anniversaires.

– Oh ! Comme vous êtes gentille, M'dame ! Alors c'est le 01.28.48.75.62.24.

– Tu peux me le répéter, s'il te plaît, afin que je le note ? Tu l'as dit tellement vite que je n'ai pas pu le retenir. »

Après avoir copié ce renseignement, elle envoie les garçons jouer dans la chambre d'Hugo en précisant à Antoine de faire comme chez lui, accompagnant ses mots d'un clin d'œil amical.

Avec son mari, ils se décident à appeler. Madame Marty compose le numéro, mais personne ne répond ; elle demande alors à Antoine si c'est le bon numéro. Ce dernier s'exclame :

« Oui, j'en suis sûr, M'dame ; pour une fois, je ne mens pas !

– Ce n'est pas du tout ce que je veux dire, j'ai simplement cru que je l'avais mal noté, mon grand. Je vais réessayer. »

Elle compose à nouveau le numéro et une voix d'homme lui répond :

« Allô !

– Bonjour, Monsieur, excusez-moi de vous déranger, êtes-vous bien le père d'Antoine ?

– Oui, c'est moi.

– Ne vous inquiétez pas, il est chez nous...

– Quoi ? Il s'est encore enfui ! Mais il nous a dit qu'il passait le week-end chez un copain... Mais qui êtes-vous ?

– Je suis Madame Marty, la maman adoptive d'Hugo. »

Un long blanc interrompt la conversation, monsieur Marty prend le combiné à sa femme qui tremble.

« Excusez-moi Monsieur, je reprends la conversation, je suis le mari de madame. Ne vous inquiétez pas. Si vous n'y voyez

pas d'inconvénients, nous garderons Antoine chez nous, ce soir ; demain, c'est l'anniversaire d'Hugo, et donc celui de votre fils Antoine comme il vient de nous l'apprendre, et nous serions ravis... si vous êtes d'accord !

– Euh ! C'est que... je suis sous le choc ; il a donc vraiment voulu connaître le p'tit... Il a dû trouver la lettre. Mais vous habitez loin, comment j'vais faire ? Je prends l'volant mais c'est que j'ne connais pas la route et puis de nuit, j'n'aime pas bien rouler...

– Rassurez-vous, Monsieur ; si vous voulez, je lui prendrai un billet pour le TGV de 17h, il sera Gare de Lyon à 18h30, demain dimanche... Votre fils est en sécurité chez nous.

– Je m'doute bien mais vous comprenez, c'est quand même embêtant, on ne s'connait pas...

– N'ayez crainte ! Si vous le souhaitez, nous pourrions nous rencontrer d'abord, en dehors des enfants.

– Ah, vous voulez bien ?... répond-il, gêné mais soulagé. Vous savez... j'crois... les gosses, ils souffrent. Alors, qu'on s'voit avec eux ce serait tout aussi bien...

– Bien sûr, vous avez raison ... Que faites-vous demain ?

– Rien, c'est dimanche.

– Et bien si vous en avez envie, nous vous invitons avec votre famille pour les neuf ans d'Hugo !

– Mais, c'est qu'nous sommes cinq avec Antoine !...

– Ce n'est pas grave, cela sera l'occasion de faire une grande fête !

– J'vous remercie, j'vais regarder le trajet avec le GPS ; je saurai trouver...

– Alors, on vous attend pour midi !

– Pas d'problème ! Au revoir et merci pour tout !

– À demain, Monsieur et merci à vous, surtout. »

Les Marty sont heureux mais aussi inquiets, redoutant les réactions de chacun. Ils ne disent rien aux garçons, simplement que les parents d'Antoine sont prévenus. Les enfants rient toute la soirée.

6

Les deux garçons se retrouvent seuls dans la chambre d'Hugo et se dévisagent pendant quelques minutes. Tout à coup la curiosité les pousse à se questionner :

« Alors on est né l'même jour ? C'est marrant ! dit Antoine.

– Et oui ; on ne voit pas ça souvent, » rétorque Hugo.

Ils continuent à s'examiner :

« T'es plus p'tit qu'moi, lance Antoine.

– C'est normal, répond Hugo, je suis aussi plus jeune ! »

Ils se regardent et éclatent de rire.

« Au fait, tu fais un sport en dehors de l'école ? demande Antoine.

– Oui je pratique le football ; j'adore aller aux matchs du DFCO, mon équipe préférée, celle de Dijon, tu la connais ? Et toi, tu fais aussi du foot ?

– Moi j'fais du basket.

– Le basket... Je n'aime pas trop ça ! ... Tu écoutes quel chanteur ?

– Moi, j'écoute Sexion d'Assaut et d'autres rappeurs. Et toi ? »

Au même moment, madame Marty appelle les garçons pour mettre la table. Antoine demande à la maman d'Hugo s'il peut l'aider à préparer le repas. Celle-ci acquiesce ; ils réalisent une mousse au chocolat. Ils passent à table. Le menu est simple : en entrée, une salade composée, puis du poulet avec des pommes de terre sautées, du fromage et pour finir le dessert confectionné par les garçons ainsi que des fraises à la

chantilly. À la fin du dîner, madame Marty demande à Hugo d'emmener son hôte dans sa chambre pour la nuit. Les enfants sortent de table tout excités à l'idée de savoir qu'ils ont encore du temps devant eux pour se connaître.

Hugo monte avec son frère dans sa chambre et se met à pleurer :

« Tu sais, pour moi, cette situation est très difficile, je ressens de la colère, de la haine et en même temps de la joie. Pourquoi m'ont-ils abandonné et pas toi ?

– J'peux pas répondre pour eux. Mais, je suis sûr qu'ils ont toujours pensé à toi et qu'ils ont eu une bonne raison de t'avoir abandonné. »

Il prend son frère dans ses bras.

Puis, Hugo tire le matelas de sous son lit et sort son sac de couchage.

« Antoine, est-ce qu'on a d'autres frères et sœurs ? demande Hugo.

– Bah ouais, pourquoi ? Tu veux les voir ? On a une grande sœur, Wendy et un grand frère, Bryan.

– Chouette je les verrai demain ! Mes parents ont dit qu'ils ont invité les tiens pour notre anniversaire, enfin les miens aussi...

– Mon daron, il aime pas conduire et la bagnole, elle est vieille... comme nos parents ! Tu sais, avant que t'arrives, ils avaient un café-restaurant à Clichy. Josette, notre mère, faisait la cuisine et René, notre père, tenait le bar. Et puis, ils ont fait faillite car ils employaient des gens sans les déclarer. Un jour, les services de l'Etat sont passés et ils ont eu une grosse amende ; alors ils ont pas pu garder le resto. Et puis...»

Avant de se coucher, les deux frères se sourient, se tapent dans les mains et partent tous deux dans la salle de bain. Hugo ne peut être plus heureux. Il est avec son frère tant aimé et ses parents de cœur.

En rangeant ses dernières affaires dans son sac à dos, Antoine laisse dépasser de son sac un petit mouton bleu qu'il camoufle très vite.

Hugo qui le regarde attentivement, aperçoit la peluche, n'en revient pas, et dit :

« Attends !

– Qu'y a-t-il ? demande Antoine l'air innocent.

– Le mouton !

– Quel mouton ?

– Arrête, je l'ai vu !

– Bon d'accord, tiens. »

Il ressort la peluche de son sac à dos et la tend à son frère.

« Oh là là ! Je n'en reviens pas !

– C'est bon ! C'est un doudou, arrête de te moquer !

– Je ne me moque pas du tout et bien sûr que j'en ai un ! »

Il sort alors de dessous son oreiller le même petit mouton mais vert.

« C'est ma mémé qui me l'a offert pour ma naissance et depuis je l'ai toujours sur moi.

– C'est dingue ! Alors c'est la même mémé que toi qui me l'a donné ! Moi qui pensais depuis ma naissance que c'était la mère de mon père adoptif ! »

Sous la lueur de la lampe de chevet, chacun des deux frères est plongé dans ses pensées.

« Hugo ... T'as de la chance d'avoir été recueilli par cette famille, murmure Antoine

– Tu rigoles ! C'est horrible de ne pas pouvoir connaître sa vraie famille ! s'exclame Hugo

– Je voulais te dire à quel point j'étais heureux de t'avoir retrouvé.

– Moi aussi, Antoine, je suis content ! »

Ils se prennent à nouveau tous les deux dans les bras l'un de l'autre, se souhaitent une bonne nuit et ils gardent leur mouton blotti contre eux.

Même une fois couchés, la conversation continue et ils passent le début de la nuit à se raconter des anecdotes. Mais les parents interviennent : « Il faut dormir, maintenant ! ». Alors, les garçons obéissent et s'endorment rapidement.

De leur côté, les parents de cœur d'Hugo discutent encore :
« Ils s'entendent si bien, tous les deux, chuchote Madame Marty, c'est impressionnant.

– Tu as raison, on dirait qu'ils ont toujours vécu ensemble.

– Ce sera dommage de les séparer... »

Madame Marty a l'air de rêver.

« Tu penses que ça va mal se passer, dit Marianne ?

– Mais détends-toi ! Tout va bien se passer ! »

La nuit s'écoule. Le lendemain matin, Hugo se réveille tôt pour surprendre ses parents ; il a une petite idée derrière la tête. Il réveille son frère et tous deux s'habillent silencieusement. Ils sont très excités : c'est leur anniversaire !

Hugo descend les escaliers, sans faire de bruit, pour faire une surprise à ses parents.

« Bouh ! s'écrie-t-il en se précipitant dans la chambre de ses parents et en sautant sur leur lit.

– Qu'est-ce que tu fais, Hugo, demande sa maman étonnée ?

– Je vous ai préparé une surprise ! »

Il descend du lit de ses parents et leur apporte un plateau.

« Et voilà ! Surprise, un petit déjeuner au lit !

– Oh, merci beaucoup, mon chéri ! Voulez-vous déjeuner avec nous ? On ne va pas tout manger, il y en a tellement ! s'exclame sa maman, stupéfaite.

– Cela a l'air délicieux, dit son père affamé. »

Les parents se regardent soudain et se mettent à chanter

« Joyeux anniversaire, Antoine et Hugo ! »

Les deux enfants sont ravis, les remercient gaiement et s'installent avec eux. Hugo n'a jamais trouvé son petit déjeuner aussi bon.

Ils déjeunent tous ensemble avant de mettre la main à la pâte pour la fête d'anniversaire.

Hugo et Antoine veulent réaliser eux-mêmes la décoration de leur fête d'anniversaires. Ils fabriquent une banderole sur laquelle on peut lire

JOYEUX ANNIVERSAIRE HUGO ET ANTOINE

Ils gonflent des ballons et vont chercher des serpentins, des chapeaux multicolores, des langues de belles-mères, dans le carton du nouvel an.

Madame Marty dresse une belle table avec sa plus belle vaisselle qui ne sert que dans les grandes occasions.

Monsieur Marty téléphone à Madeleine pour fixer une heure pour aller la chercher.

Les deux frères vont se préparer pour la petite fête. Dans sa chambre, Hugo sort de son armoire une chemise blanche et une petite cravate violette.

« C'est ce que j'ai porté au mariage de la sœur de ma mère, dit Hugo

– Mais le problème, c'est que je n'ai rien de particulier !

– T'inquiète pas, j'ai plein de vêtements de mes ... cousins. Si tu veux, je t'en prête.

– Ah, génial ! Merci, frangin !

– Descendez ! appellent les parents.

– C'est bon, nous sommes prêts ! crie Hugo

En les découvrant, les parents sont admiratifs :

« Il est beau, mon costume cravate, dit Hugo

– Et moi, mon nœud papillon !

– Vous êtes très beaux, les garçons !

– Toi aussi, Maman. Ouah ! La classe, Papa ! »

Les amis et la famille doivent bientôt arriver.

Les deux garçons courent dans la maison en criant :

- « Ils vont venir ! C'est trop bien !
– Calmez-vous les garçons, dit monsieur Marty.
– D'accord... »

*

Depuis qu'Hugo était rentré de sa fugue, Amandine avait cherché une idée de cadeau surprise d'anniversaire. Un jour, après avoir discuté longuement au téléphone avec Madeleine, celle-ci les avait invitées, sa mère et elle, à prendre le thé, le samedi suivant. Pour l'occasion, la mère d'Amandine avait apporté des muffins et la vieille dame avait commencé à raconter son passé de pâtissière. Cela avait inspiré la fillette pour créer un cadeau pour les neuf ans d'Hugo : un livre des pâtisseries de Madeleine. Amandine avait listé les recettes qu'Hugo avait préférées. Lors de ses temps libres, elle s'était rendue chez sa nouvelle amie qui avait confectionné les gâteaux, un à un : elle les avait photographiés pour illustrer le livre. À son domicile, elle avait passé de nombreuses heures sur son ordinateur, accompagnée de sa maman pour taper les textes.

« Hugo va pouvoir se régaler des cookies, des gâteaux et plein d'autres pâtisseries de Madeleine, s'exclamait Amandine à chaque nouvelle création.
– Tu as tout à fait raison », répondait sa mère. »

Après beaucoup d'heures de travail, la date d'anniversaire approchant, le livre avait été imprimé sous quarante-huit heures, grâce à un site spécifiquement consacré à l'impression rapide et inhabituelle de livres : « Express impression ». Dès réception, la fillette était allée en porter un exemplaire à la vieille dame, car elle avait décidé d'en faire imprimer trois : un pour Hugo, un pour elle, mais aussi un en braille pour la pâtissière, en souvenir de cette belle amitié.

*

Dans la voiture des parents d'Antoine, le silence est à son comble : personne n'ose parler, le père conduit et se repère grâce au GPS. Tout à coup, la voiture broute, suffoque et s'arrête.

« Oh, non ! Elle ne peut pas nous lâcher là ! s'énerve monsieur Barnabé.

– Calme-toi, René ! dit la mère. Cela ne doit pas être bien grave. »

Le père descend et ouvre le capot. Il est heureusement bricoleur et assez bon mécano. Il découvre l'anomalie et, une bonne trentaine de minutes plus tard, il remet le moteur en route et la famille peut poursuivre son voyage.

Avant de repartir, il sort son téléphone portable de sa poche et pianote dans ses contacts. Certes, son appareil n'est pas du dernier cri mais il fonctionnait très bien, alors il n'avait pas voulu en changer même si Antoine lui avait dit qu'un Smartphone était bien mieux.

Bip, bip, bip, première sonnerie, deuxième...

« Ouf, j'l'avais bien enregistré l'numéro des Marty ! » dit-il à sa femme.

Dring, dring, dring ... Hugo se précipite vers le téléphone car il pense que ce sont ses grands-parents qui l'appellent pour son anniversaire, mais Marianne est plus rapide et décroche :

« Allô ! Ici Marianne Marty je vous écoute.

– C'est René !

– René ? Vous devez faire erreur Monsieur car je ne connais personne portant ce prénom...

– Non, vous n'me connaissez pas mais j'suis l'père d'Antoine, m'sieur Barnabé.

– Oh, je suis confuse. Tout va bien ? Vous ne trouvez peut-être pas notre rue ? À moins que vous ayez eu du mal à sortir de Paris ; il paraît que le dimanche matin, c'est infernal.

– On est parti à huit heures et, oui, y'avait déjà des embouteillages sur le périph ; après ça roulait plutôt bien, mais l'Espace, il s'est mis à brouter, à tousser... Et la Josette, ma femme, elle était inquiète ! Ça nous a surpris parce qu'elle

avait jamais fait ça, même si elle a quinze ans. J'ai essayé d'voir si j'pouvais la réparer ; ouf ! ça r'marche. On aura un peu d'retard... »

Elle raccroche et raconte cette conversation à son mari. Il se charge alors de prévenir Antoine et Hugo.

Il est midi. Amandine arrive, un paquet à la main ; elle est très étonnée de trouver le sosie d'Hugo en plus grand. Ils font vite connaissance et s'entendent bien tous les trois.

Un peu plus tôt, Madeleine était arrivée avec le père portant un gâteau à trois étages qu'elle avait confectionné elle-même. Les grands-parents sont enfin là. Monsieur Marty prend les vestes et sacs.

« Oh ! Mais c'est mon petit Hugo ! » s'exclame la grand-mère. Elle lui fait un gros baiser. Son papi le regarde et l'embrasse sur la joue. Hugo se charge des présentations.

Avant de convier les invités à passer au salon, Antoine, Amandine et Hugo aident Marianne à apporter les toasts, les roulés au fromage, les cakes, les cupcakes salés mais aussi des chips, des pistaches et d'autres biscuits industriels dont raffolent les enfants.

« Votre salon est super méga top ! s'exclame Antoine.

– C'est vrai, rajoute Hugo ; ce que je préfère c'est le canapé il est super confortable.

– Et puis Madame Marty a beaucoup de goût pour la décoration, le tapis est en accord avec les doubles rideaux, renchérit Amandine.

– Ouah ! J'avais pas vu l'écran plat, c'est de la 3D ; chez nous, c'est minuscule et puis, la télé c'est celle des grands-parents, elle est vieille comme Jérusalem...

– Vieille comme Mathusalem, corrige Amandine.

– Oh, tu sais moi, j'ai pas l'habitude ... Chez moi, c'est minable ! »

Les adultes entrent et Hugo va prendre la main de Madeleine pour l'installer dans l'un des deux fauteuils.

Soudain, ils entendent la sonnette de la porte d'entrée retentir. Un instant, ils cessent tous de bouger comme si le temps s'était arrêté. Madame Marty se lève, les autres la suivent des yeux.

La mère adoptive d'Hugo ouvre la porte : Ce sont les parents d'Antoine. Sur le seuil, ils ne semblent pas très à l'aise et ils entrent dans la pièce, sous le regard déconcerté d'Hugo.

Il est heureux, mais il a une sensation étrange, car ses vrais parents l'ont tout de même abandonné... Ils enlèvent leurs manteaux, gênés par le silence ambiant. Hugo les regarde. Le père a des cheveux noirs, une barbe qui n'a sûrement pas été rasée depuis une semaine ; la mère est blonde, elle a des yeux de couleur bleue et paraît sympathique. La véritable mère d'Hugo lui ressemble comme deux gouttes d'eau : elle a le même regard que lui. Au fond de son cœur, il est comme jaloux et triste, même si cela le rend joyeux de les voir.

Pour briser le silence, les parents adoptifs d'Hugo proposent de prendre l'apéritif au salon puis de passer dans la salle à manger.

Hugo demande :

« Comment vous appelez-vous ?

– Je m'appelle Josette et mon mari se prénomme René.

– Installez-vous, ajoute la maîtresse de maison, je vous en prie.

– Merci. »

Hugo est heureux mais en même temps très timide et il ne sait que dire. Il balbutie alors un petit :

« Bonj...

– Bah, alors, qu'est-ce qu'il y a, mon gaillard ? T'es pas heureux de nous voir ? demande le père d'Antoine. »

La mère d'Antoine, les larmes aux yeux, jette un bref coup d'œil à Marianne, qui elle aussi est très émue par cette rencontre.

« Ne le brusque pas, mets-toi à sa place, enfin ! dit madame Barnabé en essayant une dernière larme sur sa joue. »

Hugo les observe. Son regard est plus noir que jamais : il a envie de dire cette rancœur qui habite en lui.

« Vous n'êtes que des lâches ! Je ... Je ... Pourquoi ? ... Pourquoi m'avez-vous abandonné ? Et pas Antoine ? J'en ai souffert ! Trop ! » hurle Hugo.

La mère biologique d'Hugo le regarde dans les yeux, les siens se brouillent de larmes.

« Pourquoi m'avoir abandonné et pas mon propre frère ? Je n'étais pas assez bien pour vous ? »

Hugo se sent rejeté par ses propres parents et cela le rend terriblement triste. Des milliers d'images fusent dans sa tête, des images qu'il a toujours refoulées, mais qui existent. Tout est à reconstruire.

Quand tout le monde est assis, ils trinquent aux anniversaires des deux garçons. Champagne pour les grands, pétillant sans alcool à la pomme pour les plus petits. Et ils discutent de possibles projets communs...

Vers 13h 45, ils passent à table. Madame Marty a confectionné des marque-places et des menus sur lesquels on peut lire :

*Verrines aux saveurs méditerranéennes
Trio de foie gras sur son lit de pain d'épices*

Trou bourguignon pour les adultes.

*Côte de bœuf, sauce à l'époisses,
avec ses courgettes gratinées et ses pommes dauphines*

Fromages affinés de notre région et maroilles pour papy

Surprise de Madeleine

Une pyramide de petits cadeaux est sur l'assiette d'Hugo mais Antoine n'a pas été oublié ; lui aussi a de nombreux présents. Les garçons décident d'ouvrir ceux-ci au dessert. Le repas est succulent.

Le dessert arrive. Hugo et Antoine soufflent leurs bougies avec entrain. La maman coupe les parts du magnifique gâteau. Hugo commence à déballer la surprise d'Amandine. Il est super content de recevoir ce beau livre. Antoine, quant à lui, découvre un CD de son groupe préféré, un ballon de basket et un abonnement de train qui lui permettra de venir quand il le souhaitera. Hugo trouve un jeu vidéo mais, cerise sur le gâteau, la dernière console dont il rêvait tant : la X BOX One ! Le suspense a été gardé jusqu'au bout puisque celle-ci était cachée dans de nombreux cartons tous recouverts de papiers à déchirer au fur et à mesure.

Madeleine étant fatiguée, les parents invitent les adultes à rejoindre le salon et envoient les enfants dans la chambre d'Hugo où ils jouent avec leurs cadeaux. Antoine aide son frère à installer sa console et, avec les trois manettes, ils jouent à FIFA 14 pour faire plaisir à Hugo.

À 17 heures, les parisiens doivent prendre le chemin du retour. Les adieux des deux frères retrouvés sont tristes, mais Jean-Marc dit aux garçons qu'Antoine peut revenir quand il le souhaite avec son abonnement, avec l'accord de ses parents, et que, la prochaine fois, il l'emmènera voir un match de la JDA, équipe de basket locale.

En route, Mme Barnabé questionne son fils Antoine sur son frère ; il dit qu'il l'adore et qu'il a très envie de le revoir.

Dans la voiture, l'ambiance est tendue. Antoine, serré sur la banquette arrière entre Wendy et Bryan, écouteurs sur les oreilles, découvre le groupe de rap que son petit frère lui a conseillé. Antoine verse une petite larme mais Bryan intervient d'un ton moqueur en lui enlevant ses écouteurs :

« Bah, alors, Antoinette, on est triste de quitter son petit frère chéri ?

– C'est bon, Bryan ! Lâche-moi ! En plus, c'est aussi ton frère !

– Oh là là, ça va ! Ce mec, on le connaît même pas, il a pas grandi avec nous.

– Ce n'est quand même pas de sa faute à lui. Toi, t'as même pas de cœur : si tu apprenais à le connaître, tu l'apprécierais beaucoup.

– Stop ! Les garçons arrêtez de vous chamailler pour ça, ce n'est ni la faute de Bryan, ni d'Antoine et encore moins celle d'Hugo ! Maintenant vous arrêtez de vous adresser la parole et vous regardez le beau paysage de la nature par la fenêtre, vous ne verrez pas ça à Paris ! »

Cela fait déjà longtemps qu'ils roulent. René s'arrête dans une station-service, sur une petite colline surplombant une splendide ville, pour reprendre de l'essence et des forces pour bien finir le trajet. Ils veulent se dégourdir les jambes et

permettre à la vieille voiture de reposer le moteur. À peine sorti du véhicule, le jeune garçon fonce dans la boutique où son père lui demande s'il a envie de quelque chose ; attiré par le présentoir, il choisit des bonbons et des gâteaux. Au bout d'un quart d'heure, ils repartent.

Hugo est heureux à cette perspective d'une prochaine venue de son frère et cajole le chien. La vieille dame met la laisse à Boule de Neige et monte dans la voiture des parents d'Amandine, venus chercher leur fille et qui ont proposé de reconduire Madeleine chez elle.

Hugo monte alors dans sa chambre et se jette sur son lit. Il retrouve le mouton de son frère avec un mot accroché à la patte.

Cher petit frère,

Je te laice se mouton oqupe toi z'en bien car c'est l'jumo du tien.

Papa et maman t'ont abandoner car il avaient plus d'sous et pensait que c'était mieux pour toua.

Bizous.

Antoine

PS : J'ai atte d'aller voire le match de la JDA avec toi pour voire Harris (n°10)

Hugo éclate de rire devant les fautes de son frère.

Il allume son poste de télévision, branche sa XBOX One et reste plus d'une heure devant son écran.

« Hugo ! On va au restaurant, descends, viens mettre ton blouson ! » lui dit son père.

Ils sont tous trois autour d'une table ronde.

« J'ai vu mes vrais parents, mais pour rien au monde je ne voudrais vivre avec eux ; c'est vous, mes vrais parents. Mais on pourrait aller les voir le week-end... »

– Oui, mon grand, autant que tu le veux ... »

Le serveur arrive et apporte à Hugo une énorme pizza chorizzo-chèvre-poivron-piment et huile piquante. Le tout est accompagné d'un soda à l'orange, avec une paille car que serait une boisson pour enfant sans paille ?

Comme à son habitude, le lendemain, en bas de chez eux, le couple Barnabé achète un ticket de loterie au bureau de tabac en espérant gagner au tirage pour avoir plus d'argent et pouvoir acheter une nouvelle voiture, une nouvelle télévision et de nouveaux téléphones tactiles.

Pour l'anniversaire d'Antoine, ses parents décident d'acheter un autre ticket de loto, ils cochent les cases 18, 9, 15 et le 20, leurs numéros fétiches. La mère entoure les nombres symboliques : la date de leur mariage, les quatre dates de naissance de la famille et le numéro chance correspondant au jour même de la rencontre avec Hugo. C'est la première fois qu'ils jouent pour l'un des enfants. Le buraliste valide le ticket pour le tirage du jour même.

Le soir venu, chacun est impatient. L'ambiance est très joyeuse et les enfants se retrouvent devant la télévision avec de la pizza et du soda, leur boisson favorite. Ils allument le vieux poste des années quatre-vingts pour regarder le tirage. L'émission du loto commence ; les boules se mélangent et les numéros s'affichent l'un après l'autre. L'animateur annonce les premiers numéros qui sont le 15 et le 9 suivi du 18... La mère d'Antoine aperçoit les trois premiers numéros et son visage se fige. Le dernier est le 20, elle tremble et renverse son verre de vin. Son mari lui demande ce qu'il se passe. Elle bondit de joie et crie de bonheur en expliquant avoir gagné au loto.

Tous sautent sur place, tapent des mains, on entend des « Youpi ! ». Ils ont gagné une somme très importante : dix millions d'euros ! Antoine et ses parents mettent de la musique et dansent ; le plus jeune se souviendra longtemps de ce jour d'anniversaire ! Antoine, Bryan et Wendy sont très heureux, mais René et Josette le sont encore plus. Ils n'en reviennent pas d'avoir enfin été chanceux !

René prend la télécommande, vérifie les numéros puis éteint la télévision ; ils se regardent, bouche bée, et, se jetant dans les bras les uns des autres, ils hurlent cette phrase en chœur : « Mainte'nant qu'on est riche, plus rien n' nous résiste !

– Papa, comment c'est possible ? s'étonne Wendy.

– J's'ais pas ! Mais c'est vachement fantastique ! répond celui-ci.

– On pourrait racheter le resto ! Ou acheter ... j'sais pas moi ... une super console ... ou une voiture de course à la place de la nôtre qui est vraiment pourrie ... ou un écran plat géant qui couvre tout le mur !

– Calme toi, Antoine, nous allons y réfléchir, mais d'abord va t'coucher ; il est tard, lui dit sa mère.

– C'est pas juste, vous allez encore acheter un truc nul, comme d'habitude.

– Antoine ! Au lit !

– Bon ça va, ça va, j'y vais. Mais choisissez pas ce qu'on va faire de tout notre argent quand je suis pas là. C'était mon billet. »

Malgré tout, Antoine est très heureux pour ses parents qui ont peu d'argent. Il pense qu'ils se sont toujours beaucoup occupés de lui et pourront enfin s'offrir des vacances, changer de vie en déménageant. Ils ont toujours espéré vivre dans le sud, et peut-être pouvoir ouvrir un nouveau restaurant. Cet argent va leur permettre de commencer une nouvelle vie et de réaliser leur rêve. Ils vont être comme les Marty...

La nuit est difficile pour Monsieur et Madame Barnabé. Chacun réfléchit aux meilleurs investissements qu'ils pourraient faire avec toute cette somme.

Les jours passent et quelques idées sont retenues, comme acheter une nouvelle voiture familiale, une villa dans le sud de la France, ouvrir un nouveau restaurant, aller en vacances au bord de la mer ou à la montagne...

Puis, un beau jour, la mère déclare : « On est riche les enfants ! On va pas rester dans cette banlieue morose.... On part dans le sud de la France, vivre comme des millionnaires. Préparez les valises, on va acheter une villa et s'offrir une nouvelle vie !

– Et une belle voiture, en or massif ! renchérit Antoine.

– N'oublions, quand même pas, de faire quelques dons aux œuvres caritatives » propose Josette de façon étonnante.

Quelques jours après le fameux tirage, Monsieur et Madame Barnabé sont contactés par la Française des Jeux pour le retrait de leur gain et souhaitent garder l'anonymat pour ne pas exciter les jalousies.

Après avoir laissé tomber la pression durant quelques semaines, ils décident de réaliser leurs rêves.

« Les enfants nous avons une grande nouvelle à vous annoncer. On déménage dans une villa à Marseille et on va rouvrir un resto !

– Trop bien, mais on part quand ? demande Antoine.

– Samedi prochain ! réplique Monsieur Barnabé.

– Et pour les trajets en train de Paris-Dijon, je ferai comment pour aller voir Hugo ? questionne Antoine.

– Tu prendras le train ; on t'achètera un abonnement Marseille-Dijon »

La famille prend des billets d'avion pour Marseille, car la voiture ne supporterait pas le trajet... Les meubles sont

donnés à Emmaüs car Josette veut changer de style. Très sûre d'elle, elle décide, un matin, d'appeler les parents adoptifs d'Hugo.

« Oui ! Allo, ici Madame Barnabé. J'ai une nouvelle à vous annoncer. Nous avons gagné au loto le super jackpot.

– Je suis ravie pour vous, répond Madame Marty.

– Nous allons déménager à Marseille pour ouvrir une affaire et nous voulions savoir si, pour faire la surprise aux garçons, vous accepteriez de venir au restaurant le jour de l'inauguration afin qu'ils puissent se retrouver. Si vous êtes d'accord, je pourrai prendre un abonnement de train pour Hugo pour qu'il puisse venir nous voir ; c'est normal, désormais nous sommes riches. Au revoir ! »

Les Barnabé déménagent avant même la fin de l'année scolaire !

Ils ont vraiment trouvé et acheté une grande villa avec piscine chauffée. Devant la maison, sont garées deux magnifiques voitures, un Q7 de couleur chrome et une Murcielago, en or massif ou presque, de couleur Gold ! C'est ça, la vie de multimillionnaire !

« Hep, p'pa, on pourrait pas baptiser le restaurant, même avant de l'avoir ? propose un jour Antoine.

– Ah oui, pourquoi pas... réfléchit le père, en se voyant déjà devant son nouveau restaurant. On l'appellera « *Le p'tit Parisien* ! »

Ils réussissent à vite acquérir, à Marseille, un magnifique café restaurant, à rafraîchir.

Ils décident de faire des travaux eux-mêmes, pour garder leurs habitudes. Monsieur Barnabé peint la salle de restaurant où sera installé le nouveau mobilier. Madame Barnabé prépare la carte des menus avec les desserts les plus goûteux de Madeleine. Leur café-restaurant ouvrira aussi l'après-midi, sur

une idée des enfants, en salon de thé pour permettre aux clients de prendre des goûters.

Antoine arrive afin d'aider son père pour repeindre le hall. Derrière l'accueil, Monsieur Barnabé ne l'avait pas vu entrer et il est ravi de cette belle surprise.

La sœur et le frère, quant à eux, s'attaquent à la rénovation de la terrasse car ils préfèrent profiter du soleil. Le restaurant doit ouvrir dès le début juillet. Tout le monde s'active !

À Dijon aussi, c'est presque la fin de l'année scolaire et Hugo entre dans la cour de l'école, il se précipite vers ses amis et dans la troupe il y a, bien sûr, Amandine sa copine préférée. À peine Hugo a-t-il le temps de dire bonjour à ses camarades que la sonnerie se déclenche. Les maîtresses et les maîtres sortent de la salle des professeurs pour aller rejoindre les enfants. La vie poursuit son cours, la fugue est effacée dans l'esprit des camarades d'Hugo. En revanche Hugo ne l'oublie pas, y repensant sans cesse, se reposant toujours la même question : ai-je bien agi ?

Ils entrent en classe. Leur maîtresse, Mme Da Silva, propose aux élèves de faire une poésie sur un événement de leur vie. Tous les enfants acquiescent, en particulier Hugo qui a de très bonnes idées. Il prend son stylo.

« Ma Vie »

*Je me suis enfui
Loin dans la nuit
J'ai rencontré quelqu'un
Qui m'a montré le chemin*

*Auprès de mes parents adoptifs, je me suis excusé
Avec beaucoup de tendresse, ils n'ont pas refusé
Avec bonheur, j'ai revu Amandine*

*Qui restera toujours ma petite copine
Enfin, j'ai rencontré ma vraie famille
Tous ensemble on s'est réunis,
Et depuis, dans mes yeux, des étoiles brillent.*

Hugo Marty.

La maîtresse ramasse les copies, les corrige et les redistribue aux élèves. Elle s'avance vers Hugo et lui dit qu'il est un véritable poète en herbe. Hugo en est tout joyeux ; il est très heureux et il a hâte de montrer sa poésie à toute sa famille. À peine rentré chez lui il s'enferme dans sa chambre et décide d'écrire une autre poésie.

« Mon frère Antoine »

*Je t'avais souvent imaginé,
Je t'avais souvent dessiné,
Mais jamais j'aurai pensé te rencontrer.*

*Je nous voyais aller au ciné,
Je nous voyais lire des bandes dessinées,
Mais jamais j'aurai pensé pouvoir te parler.*

*Notre rencontre m'a touché,
Nous nous sommes rapprochés,
J'espère que plus jamais nous serons séparés,
Ô toi mon frère adoré.*

Il la montre à ses parents. Bien sûr, Madame Marty a une poussière dans l'œil et sort un mouchoir...

Les parents adoptifs d'Hugo décident de l'emmener, pour les vacances, loin de Dijon afin d'oublier tous ses problèmes. Son père voudrait aller à Lille ou en Bretagne mais sa mère

préférerait aller à ... Marseille, prétextant qu'Hugo pourrait se baigner sans avoir froid. Après avoir discuté, ils décident de louer une villa à Marseille. Les parents d'Hugo proposent d'emmener quelqu'un avec lui.

La mère d'Hugo cherche donc sur internet la ville balnéaire près de la mer Méditerranée. Sa recherche dure de nombreuses heures sur plusieurs jours et, un peu par hasard, en sautant de sites en sites, elle trouve une villa avec vue sur la mer à Marseille. Elle demande son avis à Hugo en lui montrant les photos de la villa et sa situation géographique sur Google Map. Il est tout de suite d'accord d'autant plus qu'il y aura un match de foot OM-DFCO durant la période de vacances. La mère d'Hugo imprime la fiche de réservation et Hugo remarque que la maison peut accueillir jusqu'à dix personnes. Le père contacte l'agence de location qui leur propose cette villa en bord de mer avec plage privée. Il leur indique comment s'y rendre et qui rencontrer sur place.

La mère d'Hugo est impatiente de passer les vacances dans le sud de la France. Hugo et ses parents planifient tout mais il manque un petit plus pour que ce voyage soit super, mais quoi ?

Soudain, Jean-Marc lance une idée :

« On pourrait peut-être proposer à Madeleine de venir avec nous ? Je suis sûr que cela lui ferait plaisir.

– Oui, c'est une bonne idée, papa, mais Amandine peut-elle aussi venir ? demande Hugo

– Oui, si ses parents sont d'accord, dit Mme Marty.

– Génial ! Je vais l'appeler pour la prévenir.

– Demande-lui que sa mère passe à la maison pour prendre le thé et parler. »

La veille du grand jour est arrivée. Pendant que Mme Marty fait les valises, M. Marty cherche le trajet avec son GPS, tandis que Madeleine prépare divers sandwiches, des petits

gâteaux secs et des boissons pour le voyage. De leur côté, Hugo et Amandine prennent des bonbons pour manger dans la voiture, ainsi que des jeux vidéo et de société. Quand tout est prêt ils vont tous dormir car ils doivent se lever tôt, le lendemain.

Ils arrivent enfin à Marseille et là, stupéfaction ! Leurs proches voisins sont les Barnabé. Madame Marty avoue qu'elle avait insisté pour ce lieu de vacances car Josette l'avait informée de sa nouvelle adresse et qu'il était convenu d'assister à l'inauguration du « *p'tit Parisien* ».

Les retrouvailles sont immédiates.

« C'est sûr, s'exclame Hugo, votre restaurant va fonctionner du tonnerre !

– Oui, dit Amandine, la décoration est sublime et chaleureuse.

– Et la cuisine du terroir va plaire, ajoute Antoine. Merci, Amandine, de m'avoir donné un bouquin des r'cettes, surtout qu'les desserts de Madeleine sont succulents !

– Ça, c'est sûr ! dirent les trois enfants, en chœur. »

La petite troupe saute alors dans les bras de la vieille dame. Sans cette joyeuse famille, elle serait restée chez elle et, certes, aurait pu se reposer ; mais Madeleine aime tellement les enfants que toute cette agitation la fait comme rajeunir, sans oublier Boule de Neige qui n'est pas resté dans un chenil.

« Et, dit Hugo, j'ai une super idée : on pourrait écrire une chanson, ça va sûrement faire plaisir aux parents, non ?

– Voyons, c'est beaucoup trop long à inventer, réplique Amandine.

– Non, moi je trouve que c'est une très bonne initiative, et, si on s'y met maintenant, on sera dans les temps.

– Par contre, comptez pas sur moi, je n'ai pas tellement d'imagination... avoue Antoine.

– Ne t'inquiète pas ; si on s'y met tous, ça devrait marcher, le rassure Madeleine. »

Ils s'installent autour d'une table avec un crayon et une feuille de brouillon. Après quelques minutes, à force de raturer et de se creuser la tête, la chanson est terminée.

*« Après tant d'efforts, de semaines à rechercher
Hugo les a enfin trouvés
Pas besoin de beaucoup d'argent
Car même si on n'en a pas tellement
On peut découvrir le vrai bonheur
C'est la richesse de notre cœur !
Se faire plaisir avant tout,
Oublier cinq minutes le travail
Arrêter de se sentir tout mou
Et fêter ensemble ses retrouvailles
Ouh, Ouh, Ouh, Ouh ! »*

Le soir même, ils l'entonnent devant les deux mamans et les deux papas d'Hugo.

Le dimanche matin, dans la belle ville de Marseille, les Barnabé s'activent. Ils finalisent les préparatifs pour la fête d'inauguration de l'établissement. Tout est prêt pour la cérémonie d'ouverture du petit restaurant. De jolies verrines de saumon et de basilic sont soigneusement disposées sur des plateaux. Il y a aussi des boissons et du champagne, des gougères, un saladier rempli de chips pour les enfants, sans oublier des mignardises de Madeleine.

Aux douze coups de midi, le restaurant ouvre ses portes aux invités, Monsieur le Maire et quelques curieux et gourmands. Après les présentations des propriétaires, l'apéritif est servi.

Hugo, Antoine, Amandine et Madeleine chantent en chœur une chanson :

*« C'est l'ouverture du restaurant,
Tout le monde est très content,
Tout le monde se régale,
On espère que vous vous amusez,
Merci....
Et bon appétit ! »*

Les invités applaudissent en savourant les spécialités de Madeleine.

Le soir, l'assistance est plus restreinte : seuls les vacanciers et les Barnabé restent. Hugo sort une feuille de sa poche et il lit :

*« Nous étions trois
Mais je me sentais seul.
Je ne savais pas pourquoi
Je n'avais pas d'aïeul.*

*A mes huit ans
Ma vie eut un avant.
En fuguant
Je décidai de mes futurs printemps.*

*Nous devînmes huit
Et je me sentais heureux.
Ma vie se remplit d'un frère complice
Enfin j'avais des aïeux. »*

Les Marty s'excusent auprès d'Hugo de ne pas lui avoir dit plus tôt toute la vérité sur son passé. Hugo demande pardon à son tour d'avoir fugué. Les Barnabé supplient Hugo de ne pas leur en vouloir de l'avoir abandonné.

Marianne a la bonne idée de faire une photo de famille et tout le monde pose ensemble, grâce au retardateur de son appareil.

Hugo se sent vraiment en famille !

La saison est excellente et les vacances se terminent...



La méthode Rose

classe de 6^{ème} 3 - collège Roland Dorgelès

et

classe de 6^{ème} 2 - collège Marcel Aymé



1

Comme chaque jour de classe, à la fin des cours, la cour du collège est très animée. Des groupes d'élèves, plus ou moins bruyants, plus ou moins affamés, plus ou moins exubérants, plus ou moins fatigués, envahissent le bitume. Le flot se déverse des deux bâtiments jusqu'au portillon où le rétrécissement pourrait provoquer un bouchon ; mais les collégiens ont l'habitude de prendre le temps de quitter l'établissement sans précipitation. Les surveillants s'activent également à fluidifier la marée piétonne.

Quelques jeunes ont bifurqué, en direction du parc à vélos, pour reprendre leurs montures. Ils quittent alors l'enceinte par un autre portail où le Principal du collège leur souhaite une bonne et studieuse fin de journée.

A quelques mètres sur la chaussée, un ado un peu plus âgé fait pétarader sa mobylette rutilante ; il a apparemment trafiqué le pot d'échappement, pour le fun et la frime. Exhibe-t-il une nouvelle bécane ? Veut-il se faire remarquer des jeunes filles ? Nargue-t-il un peu son ancien directeur ? Vient-il simplement chercher son petit frère cycliste ou des copains ? Tout à la fois, sans aucun doute.

Monsieur Pierre, le patron des lieux, arrête un instant quelques cyclistes pour les mettre en garde, amicalement :

« N'oubliez pas les garçons que le code de la route est applicable dès le franchissement du portail !

- Quel scoop, Monsieur !

- J'apprécie ton humour, Fabien, mais il est de mon devoir de vous rafraîchir la mémoire... Ce n'est souvent pas du superflu... Et n'oublie pas, non plus, que tu as beau être musclé des cuisses et vététiste confirmé, faire la course avec ton frère motorisé est une source d'accident. La rue n'est pas un terrain de jeux !

- Bien sûr, Monsieur...

- Ne joue pas à l'angelot obéissant. Je connais vos habitudes. Et je ne considère pas ton frère Francis, comme un modèle de prudence routière ! Allez, bon retour !...

- A demain, M'sieur, bonne soirée à vous. »

Nouvelle pétarade à faire souffrir les tympanes ! La mobylette démarre sur les chapeaux de roues... ou plutôt avec une magnifique roue arrière, digne d'un acrobate accompli. Plusieurs jeunes filles sont admiratives. C'est le but recherché. Quelques sifflets saluent également l'équilibriste. Mais la rue du collègue n'est pas une piste de cirque ! Elle mélange les collégiens piétons et cyclistes, la circulation automobile ordinaire, les voitures des parents venus chercher leur descendance, les bus de ramassage scolaire...

Et justement un autobus vient de tourner au coin de la rue. Francis ne l'a pas vu... Malgré le cri de Fabien et les grands gestes d'autres témoins, la mobylette se retrouve nez à nez avec l'autocar. La différence de gabarit est évidente... Le motocycliste ne fait pas le poids... Le deux roues termine sa course sous le gros pneu avant gauche du bus. Sous la violence du choc, l'acrobate est envoyé, tel un pantin, rebondir contre un véhicule en stationnement. Il ne se relève pas.

Monsieur Pierre se précipite vers le probable blessé, tandis qu'un des surveillants court à la loge pour alerter le SAMU. Fabien sort son téléphone portable pour prévenir les parents.

Le garçon est conscient, les yeux ouverts, assis sur le bitume du parking, mais il ne cherche pas à bouger. Il ne saigne de nulle part et ne semble pas présenter de fractures. Cependant, son pantalon et son blouson sont hors d'usage. Heureusement, malgré son goût du danger, il avait son casque sur la tête et non au guidon, comme parfois.

La méthode Rose

2

On ne peut pas dire que Francis soit quelqu'un de vraiment réfléchi, généreux ou attentionné pour son âge. Plutôt casse-cou et culotté, il adore se faire remarquer par les filles. Sur sa mobylette il ne pense plus aux autres, mais seulement à la frime. Il ne se rend pas compte qu'en roulant comme un clown sur la route, ce n'est pas que sa propre sécurité qui est en jeu, mais aussi celle des autres. Il aurait pu sans le vouloir renverser un cycliste et le blesser !

Sur le comportement de ce jeune garçon impulsif et irresponsable, on peut dire que, sans en avoir conscience, il est un peu égoïste... Toutefois, dans son cœur d'adolescent peu raisonnable il y a du bon. Malheureusement, aujourd'hui c'est l'accident ; son caractère impétueux a pris le dessus et il le paye cher.

Tout le temps, il faut que Francis « se la pète » devant les autres et qu'il les nargue, il ne peut pas s'en empêcher. Il en est à sa troisième mobylette. La première a eu plusieurs petits problèmes : la chaîne a été brisée, il a fallu changer de fourche, elle ne démarrait plus, donc elle a été remplacée. Avec sa deuxième, il a eu un accident. Il avait heurté une voiture qui sortait du parking du lycée. Ses parents n'ont plus voulu lui en acheter une nouvelle. Ce jour-là, il n'avait pas de casque et s'était ouvert l'arcade sourcilière. Ses parents

avaient décidé : « Tu arrêtes la mobylette dé-fi-ni-ti-ve-ment, on n'a pas envie de te retrouver sous les roues d'un camion. »

La mobylette manquait trop à Francis. Il était allé voir son copain, il lui avait demandé de lui prêter la sienne ; mais son pote avait refusé car il ne lui faisait pas confiance. Il lui avait dit : « T'as déjà eu deux mobylettes et tu les as cassées toutes les deux ! » Le lendemain après-midi, au lycée, Francis lui avait subtilisé les clés... Pas de chance, il s'était fait prendre.

Lorsqu'à une fin de trimestre il avait enfin rapporté un bon bulletin, ses parents avaient cédé... Francis était content, il faisait « le cacou » avec sa mob, il faisait une roue arrière en passant devant les filles pour les épater, surtout à la sortie du collège où il allait chercher son petit frère.

Assis sur le bitume, Francis ne cherche pas à bouger. Est-il blessé malgré les apparences ? Est-il sous le choc ? Va-t-il se faire huer par ses copains du collège ? Les filles vont-elles se moquer de lui ? Ses parents vont-ils le gronder et le priver à nouveau de mobylette ? Tout à la fois, c'est sûr.

Le chauffeur du bus, choqué, ouvre les portes et descend rapidement pour s'approcher de Francis.

L'autobus a le pare-choc déformé, les phares cassés, et le pneu avant gauche crevé. Le conducteur a prévenu les passagers, ouvert toutes les portes et fait évacuer tout le monde. Les passagers, inquiets, prennent leurs affaires et sortent.

Les gens rouspètent :

- Qu'est-ce qui se passe encore avec ces bus ?
- C'est un jeune ! Tout le temps à faire des bêtises !
- Ah oui, tu as raison, Bernard.
- Mais regarde un peu cette mobylette !
- Ah oui.

– Les parents leur donnent tout ! Dans le temps il fallait travailler !

– Ah ça, vous savez... Mais, regardez la mobylette, elle est toute aplatie, le guidon est cassé en deux, la selle détruite, le moteur explosé, les freins coupés, les pneus crevés... et le casque est défoncé.

Monsieur Pierre empêche les curieux de s'approcher du blessé. Le surveillant revient, essoufflé, auprès de l'atroupement et rassure tout le monde sur l'arrivée imminente des secours. Francis essaie de se lever mais il s'écroule dans les bras de Monsieur Pierre. Au loin, retentissent les sirènes du SAMU.

Les parents reçoivent le coup de téléphone de Fabien. Ils croient d'abord à une blague :

« Allo, Maman !

– Oui, mon chéri, que t'arrive-t-il ?

– Maman, viens vite devant le collège, Francis vient d'avoir un accident !

– Toi, je te connais bien. Je sais que c'est une plaisanterie !

– Mais non, Maman ! Viens vite !

– Attends, je te passe Papa.

– Francis a eu un accident à la sortie du collège, Papa, il faut me croire, vite, venez !

– On arrive tout de suite ! »

La voix de Fabien avait l'air angoissée. Il valait mieux se rendre sur place et vérifier.

Dans la voiture, la mère se fait du souci :

« Je te l'avais dit, il n'était pas prêt pour rouler en cyclomoteur. Je ne voulais pas qu'on lui en rachète un. Tu vois le résultat !

– Je pensais qu'il avait mûri. Ce n'est pas le moment de se disputer, tu ne crois pas ? » répond le père en appuyant sur l'accélérateur.

Sitôt devant le collège, ils accourent vers Francis. L'ambulance est déjà là. Pendant que les surveillants évacuent les curieux, les ambulanciers prennent en charge le blessé. Celui-ci, toujours sous le coup, ne répond pas aux questions des médecins. Après l'avoir examiné, ils expliquent aux parents que Francis doit être emmené au service des urgences. Ils l'installent sur un brancard, à bord de l'ambulance.

Pendant ce temps, le Principal discute de l'accident avec un groupe de parents, après avoir supervisé le départ des cyclistes les moins pressés et l'éloignement des derniers curieux.

La police est rapidement sur place. Un policier demande à la mère de Francis si la jeune victime va bien. Puis il rappelle au garçon acrobate que la rue n'est pas un lieu pour s'amuser. C'est un homme mûr et il a beaucoup d'expérience. Il a déjà réglé bien des affaires plus graves ; il a par exemple démantelé un réseau de voleurs. Mais Francis reste muet.

Le policier poursuit son enquête et interroge le conducteur du bus, des passagers et des passants qui ont assisté à l'accident. Ceux-ci sont abasourdis, ils sont vraiment frappés par ce qu'ils viennent de voir. Ils n'avaient jamais vu un choc d'une telle violence !

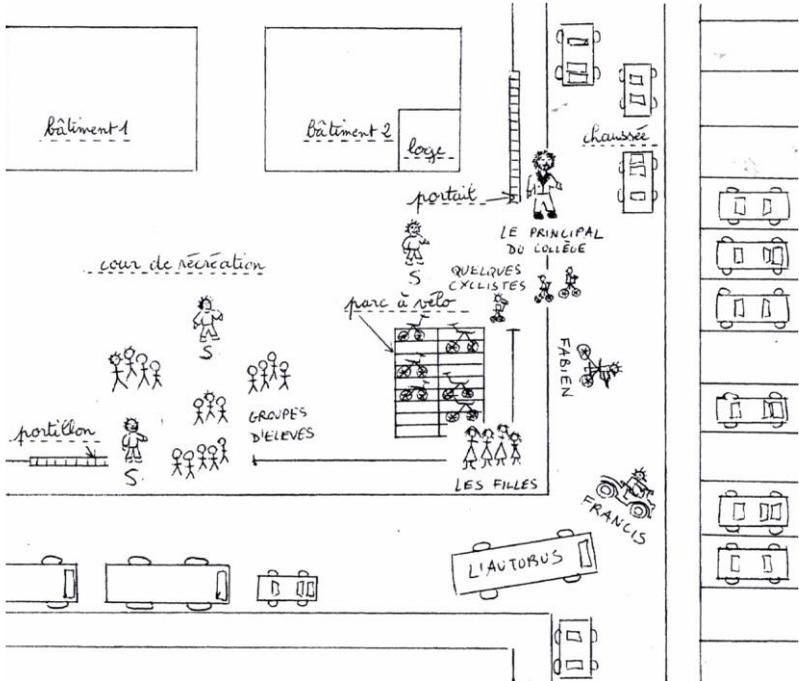
Puis, le policier se tourne vers Fabien pour recueillir son témoignage :

« Bonjour mon garçon, je suis le brigadier-chef Durand. Comment te sens-tu ?

– Moi ça va, mais mon frère... »

Fabien ne parvient pas à finir sa phrase et fond en larmes. Le policier le rassure et le garçon lui raconte comment Francis a démarré sur sa mobylette, son cri, enfin la collision avec le bus.

La scène est décrite par l'ensemble des témoins.



Le brigadier-chef Durand s'entretient aussi avec le Principal du collège. Ils décident de reprendre contact pour préparer des interventions dans les classes, afin que les élèves prennent conscience que la rue n'est pas une cour de récréation.

Tandis qu'un homme d'entretien du collège arrive pour ramasser les débris sur la route, l'ambulance démarre. Pendant que le père termine les formalités avec le policier, Francis part aux urgences, accompagné de sa mère. Dès son arrivée, une infirmière s'occupe de lui et lui explique qu'il doit passer des examens médicaux. En attendant, elle le

conduit dans une chambre pour qu'il puisse se reposer. Il ne tarde pas à s'endormir.

Angoissé, le père arrive à l'accueil du SAMU. Il demande à voir son fils et à rencontrer le médecin qui s'occupe de lui. Il doit patienter un peu.

Dans la salle d'attente de l'hôpital, tout le monde réagit à sa manière. La maman, triste, a très peur et elle craint pour la vie de son fils. Le papa, curieux, veut savoir ce qui est arrivé. Quant à Fabien, il fait les cents pas, s'imagine le pire, mais surtout il se demande comment tout cela est arrivé. Tous sont donc dans l'angoisse et l'impatience.

Même le Principal du collège arrive, accompagné du conducteur de l'autocar.

La maman veut savoir comment s'est produit l'accident. Ce dernier lui répond :

« Je ne l'ai pas vu arriver, il m'a percuté, j'ai tourné mon volant mais je n'ai pas pu l'éviter ! »

Désolé, le conducteur a les larmes aux yeux. Fabien confirme à ses parents que Francis faisait le malin. Le papa, triste et énervé par ce qu'il vient d'apprendre, se lève et sort de la salle en rouspétant après le chauffeur :

« Vous auriez tout de même pu faire attention !

– Mais, votre fils était au milieu de la route, je ne pouvais pas l'éviter ! »

Au bout d'un long moment, ils ont enfin des nouvelles, mais c'est seulement un premier diagnostic. Francis est dans un coma artificiel afin de ne pas trop souffrir, il ne répond pour l'instant pas très bien aux traitements. Il va falloir l'opérer...

Fabien réfléchit à tout cela. Cet accident étant arrivé si soudainement, il en a été plus surpris que triste pour l'instant. Voyant sa mère sangloter, il la prend dans ses bras en lui

chuchotant: « Tout ira bien, maman. Les médecins vont bien s'occuper de lui. »

Un docteur entre et se dirige vers eux:

« Bonsoir.

– J'aime beaucoup ce jeune homme, intervient le Principal, donc je vous prie de bien vous occuper de lui ! » Sa voix monte à la fin de sa phrase ; Fabien comprend qu'il est à la fois inquiet et énervé.

La mère intervient :

« Laissez parler le docteur ! Nous sommes tous en colère, alors contenons notre rage et restons calmes. Laissons-les travailler ! »

Le médecin, patient, demande à la famille seule de l'accompagner jusqu'à son bureau. Une fois installés, il leur annonce que leur enfant est blessé à de nombreux endroits, mais surtout qu'il a une commotion cérébrale. Par ailleurs, sa jambe droite pose souci car les systèmes circulatoires et ligamentaires doivent être totalement réparés.

La maman est proche de s'évanouir, le père a les larmes aux yeux. Fabien est aussi sous le choc. Tous sont désespérés par cette affreuse nouvelle.

Quelques heures plus tard, le jeune accidenté se réveille, affaibli, et ses parents sont à son chevet. Il apprend que, pendant son sommeil provoqué, il a passé un scanner. Il découvre que non seulement il a plusieurs dents cassées, mais aussi la jambe droite très abîmée. La rue n'est pas un lieu sans danger, son père le lui rappelle. Il va devoir subir une opération, et plusieurs interventions chez le dentiste. Le médecin le soumet à de nombreux examens, mais il reste immobile et muet. Ses parents lui posent beaucoup de questions, mais il préfère détourner le regard. Le médecin propose d'organiser des rendez-vous avec le psychologue pour que Francis surmonte le choc psychologique causé par

l'accident. Avant de rentrer chez lui, il devra rester à l'hôpital une semaine ou deux postopératoires. L'heure du repas arrive ; les parents embrassent et rassurent leur fils, puis empruntent le chemin du retour. L'adolescent mange sa soupe péniblement, aidé de l'infirmière, et se rendort.

Devant le collège, juste après le départ de l'ambulance, les quatre filles qui étaient admiratives de l'acrobatie fatale, Rose, Laura, Margot et Marion, ont décidé de se désintéresser de Francis, suite à son accident, car il a eu l'air ridicule.

Le lendemain, elles s'empressent d'en parler à tout le monde, elles racontent que Francis a été emmené à l'hôpital car il s'est cassé les dents, que Fabien est choqué car il a eu très peur pour son frère, et que c'est pour ça qu'il est absent aujourd'hui.

« Comme d'habitude, Francis a voulu se faire remarquer avec sa mobylette... dit Rose.

– Il a fait le malin, il croyait être le plus fort ! continue Laura.

– Vous croyez qu'il va ravoir une mobylette ? questionne Margot.

– Ben non, il va se remettre au vélo, et puis il n'aura qu'à faire attention ! » répond Marion.

Et toutes les quatre éclatent de rire.

Les collégiens sont très agités. En cours, dans les couloirs, ils ne parlent plus que de ça, mais les adultes du collège sont bien décidés à les calmer et à éviter que Fabien, suite à l'accident de son frère, devienne le centre d'attraction générale du collège.

Les parents sont ébranlés aussi, et ont peur que leurs enfants se fassent renverser à la sortie du collège. C'est pourquoi Monsieur Pierre décide de distribuer aux élèves le mot suivant, qu'ils doivent coller dans leur carnet de liaison, et faire signer pour le lendemain :

Jeudi 19 septembre 2013

Note aux parents

Suite à l'accident qui s'est produit devant le collège le 17 septembre 2013, nous tenons à vous rassurer : la surveillance à la sortie de l'établissement sera renforcée dès aujourd'hui. Nous vous rappelons que la sécurité est l'affaire de tous.

Nous vous informons que des membres de la police municipale seront invités dans les classes au mois d'octobre pour sensibiliser vos enfants à la sécurité routière.

Au collège ils seront aussi préparés à l'Attestation Scolaire de Sécurité Routière niveaux 1 et 2, et nous organiserons une formation aux gestes de premiers secours.

Le Principal,
Monsieur Pierre

De retour au collège, le surlendemain, Fabien est immédiatement entouré de curieux qui lui posent un tas de questions. Heureusement, un surveillant vient à son secours et repousse les indiscrets. Fabien se confie juste à un ami fidèle qui tente de le consoler, mais sa peine est profonde.

En rentrant chez lui, le soir, il prend un cahier et écrit toutes ses pensées sur l'événement :

« L'accident de mon frère me bouleverse, on s'en veut quand un malheur arrive, qui ne devrait jamais se produire. On s'en veut toujours. Je m'en veux de ne pas avoir crié plus fort. En ce moment, je m'inquiète pour Francis, car il a les dents cassées, la jambe en très mauvais état et il refuse de parler. J'espère qu'il n'aura pas de séquelles. J'ai hâte que mon frère revienne à la maison et qu'on se retrouve comme avant. Mais est-ce que ça pourra être comme avant ? On ne fera plus

jamais la course à la sortie du collège. Je ne croyais pas que ça allait finir comme ça, je me sens responsable. »

Le jour suivant, à l'hôpital, a lieu l'opération de Francis. Fabien est présent, avec ses parents, dans la chambre vide de son frère. Ils savent que l'intervention risque d'être longue...

Au collège pendant ce temps, les amis des deux frères sont émus et s'interrogent : Que se passe-t-il à l'hôpital ? Pourquoi leur ami a-t-il fait des figures à moto ? Certains pensent qu'il voulait faire son malin, d'autres que sa roue s'est sûrement bloquée ou simplement qu'il n'avait pas vu le bus. Quelques filles se mettent à pleurer.

« Nous irons le voir dès demain à la fin des cours, annonce quelqu'un, nous pouvons même aller lui acheter un cadeau ! »

Dans la chambre de Francis, le silence est de plomb. Les minutes durent des heures. L'attente est interminable.

Fabien, trop angoissé pour rester ainsi inutile, part et veut agir plutôt que de ne rien faire. Il a eu une idée, celle d'aller voir le cyclomoteur accidenté. Il veut « l'expertiser ».

Il s'approche de l'engin à moteur et constate les dégâts ; le cadre est plié à plusieurs endroits, l'engin est désarticulé, les jantes complètement voilées, les deux pneus éclatés, le guidon retourné et le moteur broyé. Cela semble assez « normal » suite au terrible choc, mais soudain ... ses yeux se fixent sur deux câbles coupés nets...

3

Fabien s'interroge et réfléchit sur les causes possibles de cette détérioration : qui a bien pu sectionner ces câbles ? Pas un chat : la coupe ne serait pas aussi nette ! Est-ce Oscar, le pire ennemi de Francis depuis la maternelle ? Romain, toujours jaloux de sa mobylette ? Rose ? Francis a rompu avec elle quelques jours plus tôt, le jour même de son anniversaire !... Ou un voisin qui n'en pouvait plus de Francis qui faisait pétarader son engin tous les samedis après-midi ? C'est possible. Les hypothèses sont infinies. Fabien inspecte la mobylette détruite, en quête du moindre petit indice qui pourrait l'aider à comprendre, et ne trouve rien qu'une tâche d'huile sur le sol.

Fabien est tourmenté par sa découverte, mais il a besoin de calme pour mieux y penser et se dirige vers la bibliothèque. Là, il consulte plusieurs livres de mécanique sur les motos. Il sait maintenant que les câbles coupés correspondent aux durites de frein. Pas étonnant que Francis ait percuté le bus ! Il emprunte le document pour montrer à son frère le schéma du cyclomoteur.

En s'acheminant vers la sortie de la bibliothèque, son regard est attiré par le rayon médecine où il trouve un livre sur le corps humain. Il le feuillette et lit : « Les ligaments de la jambe se situent au niveau du genou et servent à faire bouger les muscles. Le système circulatoire est composé de veines et

d'artères. La circulation sanguine sert à apporter l'oxygène aux muscles et au cerveau. » Fabien imagine le pire. Il rentre chez lui, et se confie à son journal intime : « Si au moins je pouvais trouver qui a coupé ses freins ! J'ai très peur que l'opération se passe mal, que Francis reste avec des béquilles, qu'il ne puisse plus jamais marcher, qu'il ne puisse plus ni faire du sport ni monter sur une mobylette, qu'il reste handicapé. » Fabien n'en peut plus d'attendre, il retourne à l'hôpital.

Dans la salle de réveil, Francis reprend lentement conscience. Le médecin s'approche de lui :

« Bonjour, jeune homme, comment te sens-tu ? La jambe est réparée, tu n'as plus qu'à te reposer ! »

Puis le médecin laisse Francis retrouver ses parents, après avoir expliqué à ceux-ci les détails de l'opération : le chirurgien a remplacé un ligament abîmé par un greffon à l'aide d'agrafes. Les vaisseaux sanguins ont dû être dilatés et recanalisés, avec une prothèse. C'est pourquoi Francis devra rester un temps sans bouger, avec une attelle, puis il aura des béquilles pour reprendre la marche et devra faire de la rééducation avec un kinésithérapeute. Il faudra être vigilant quand il rentrera à la maison, Il aura besoin de beaucoup de repos les jours qui viennent.

Fabien, tracassé par ses lectures de l'après-midi, les rejoint enfin, embrasse son frère et pose des questions ; son père le rassure et lui explique que l'opération s'est bien déroulée, mais que la convalescence risque de prendre du temps.

C'est enfin le week-end. Le garçon a décidé d'en profiter pour mener son enquête. Ça fait des heures qu'il ne cesse de passer en revue ses suspects : Rose, l'ancienne petite amie de Francis qu'il a quittée le jour de son anniversaire ; Romain, un garçon jaloux de toutes les mobylettes de son camarade de lycée ; Charles aussi, à qui il avait tenté de voler le véhicule suite à son premier accident ; Oscar, son pire ennemi de

toujours ; et enfin Laura, la meilleure amie de Rose, qui était tellement attachée à cette dernière qu'elle était bien capable de couper les freins de Francis pour la venger. Il les a tous notés dans un carnet et a mûrement réfléchi :

« Déjà, il faut une pince coupante pour trancher les câbles aussi nettement. Le père de Charles est ouvrier dans une usine d'outillage donc il doit posséder ce genre de matériel. Le père de Romain aussi parce qu'il est bricoleur. La mère de Laura a réparé la moto de son mari la semaine dernière et ça concernait les câbles... Rose, par contre, n'a pas d'outils, je suis allé chez elle et Francis m'a dit qu'elle n'avait plus d'argent de poche ; ses parents s'étaient aperçu qu'elle s'en servait pour s'acheter des cigarettes. » Le garçon raye donc le prénom de Rose dans son carnet.

Ce vendredi soir-là, il est perplexe : « Je n'ai jamais vu ça, se dit-il, que dans les films policiers, et ça avait l'air beaucoup plus facile ! »

Ses parents sont retournés à l'hôpital, ils lui ont laissé un message sur son portable. Il mange tout seul et s'allonge sur son lit. Il s'endort mais il passe une nuit agitée de cauchemars : Francis lui crie le nom du coupable mais il ne parvient pas à distinguer les syllabes ; il s'approche, s'approche, s'approche, puis soudain Rose lui barre le passage ; il essaie de passer mais cette dernière lui envoie une gifle en plein visage ; il entend son frère prononcer le nom « ...?... » ; mais une deuxième claque le réveille ; il est en nage.

Le lendemain matin, c'est samedi. Le dentiste interne de l'hôpital entre dans la chambre de Francis et lui explique ce qui va maintenant se passer :

« Francis, mon garçon, tu as plusieurs dents cassées. Je vais tout d'abord te donner un antalgique pour calmer la douleur.

Ensuite, tu vas aller passer un panoramique dentaire pour voir s'il n'y a rien au niveau de la gencive. »

Francis est alors emmené dans la salle de radiographie. À son retour, le dentiste lui explique que ses dents sont cassées mais que les racines sont toujours présentes.

« Je vais à présent vérifier si tes dents sont encore vivantes avec ma sonde. Si tu as mal, c'est bon signe. Dans le cas contraire ta dent est dévitalisée, et je devrai alors la remplacer par une fausse dent ... Tes dents sont vivantes, je vais donc prendre une empreinte. Ensuite le prothésiste choisira la couleur de la facette la plus proche de la couleur de tes dents. Et je n'aurai plus qu'à souder cette facette sur tes dents abîmées. Maintenant je te laisse te reposer, je repasserai plus tard. »

Francis rencontre aussi la psychologue pour la première fois. Doucement elle s'approche de lui et s'assoit sur une chaise en face du lit. Elle se présente et lui demande comment il se sent. Il lève les yeux et essaie de se redresser maladroitement. Elle l'aide et lui propose de répondre par écrit. L'adolescent préfère dessiner sur la feuille, il se représente lui-même sur le lit d'hôpital avec ses dents cassées. La psychologue n'insiste pas et le rassure : « Tu n'as pas à t'inquiéter, lui dit-elle, ça va prendre un peu de temps, mais tu vas remarquer. » Elle lui souhaite une bonne journée.

Aujourd'hui, Fabien est déterminé à sortir pour récupérer des indices et saisit l'occasion du départ de ses parents à l'hôpital. Il ne veut rien leur dire, de peur qu'ils l'empêchent de trouver le coupable.

En passant devant la mairie, il aperçoit Rose avec des copines ; ce qui l'intrigue, c'est qu'il ne reconnaît pas la jeune fille qu'il croisait ces derniers temps, le visage triste et couvert de larmes depuis que Francis avait rompu avec elle. Elle est rayonnante et gaie, comme si une bonne nouvelle l'avait

comblée ! Alors, il sort son carnet, trouvant la joie soudaine de Rose trop suspecte, et supprime le trait mis sur son prénom... Maintenant qu'il y pense, Tom aurait pu l'aider, lui qui aurait bien aimé sortir avec Rose depuis longtemps... Par sûreté, il rajoute son prénom à sa liste. « Décidément, se dit-il, mon enquête commence mal : en croyant pouvoir éliminer un suspect je me suis trompé, et en plus voilà que j'en ajoute un nouveau ! Il faut absolument que je continue ! »

Il décide, pris par le doute et saisi d'une intuition plus forte que lui, de passer chez Rose pendant qu'elle n'y est pas. Il entre dans le jardin, la fenêtre est ouverte et il entend la mère de Rose au téléphone : « Non ma chérie, ne t'inquiète pas, je n'ai encore dit à personne que tu sortais avec Tom... » Fabien se dit que son frère avait eu raison de laisser tomber cette girouette... Par contre, il se demande s'il ne doit pas abandonner la piste de Laura, à présent qu'il y a Tom...

C'est avec une hardiesse qui ne lui appartient pas qu'il sonne à la porte. Cette assurance lui vient du fait que la maman de Rose est une femme qui adore Fabien et Francis. Elle lui ouvre avec un large sourire :

« Bonjour Fabien ! Comment va Francis ?

– Bonjour Madame Marquerais, Francis est toujours à l'hôpital.

– Le pauvre garçon ! ... Je lui rendrai peut-être une petite visite, alors !

– Merci, c'est gentil, Madame !

– Tu ne m'as pas dit ce qui t'amène, mon grand ?

– Francis a oublié son classeur et un pull dans la chambre de Rose, ment Fabien.

– Monte vite récupérer tout ça, tu connais le chemin, je te fais confiance ; je dois surveiller mon repas.

– Merci, Madame ! »

Jusque-là, la chance lui sourit. Il se dirige vers la chambre, ouvre la porte et cherche là où il pense que toutes les filles

rangent leurs secrets : sous l'oreiller ! Il trouve une pince coupante cachée dans la taie... Elle croyait avoir été prudente et astucieuse ! Fabien se dit que c'était une chance pour son frère de s'être débarrassé d'une fille aussi stupide. Son regard est attiré par le journal intime de la demoiselle dans lequel il découvre une petite feuille blanche, bien cachée. Il la déplie et lit :

Ma chère Rose,
Les câbles de la pétrolette ont bien été coupés ! Vu comme il fait le cacou avec son engin, je pense que ses freins lui sont souvent utiles et ils ont bien été sabotés ; notre plan va marcher.
Tom

Fabien ne résiste pas à l'envie de raconter ses découvertes à son frère. Même s'il sait que ce dernier a besoin de repos, il se dirige vers l'hôpital, le livre de la bibliothèque dans son sac.

« Coucou Francis, je viens te rendre visite, comment vas-tu ? »

Il lui explique les câbles coupés et toute son enquête.

« Tu sais, Francis, les câbles coupés, et bien c'est Rose ! Tu te souviens d'elle ? »

– Oui, je te rassure, je n'ai pas perdu la mémoire !

– Eh, Francis... Francis, tu reparles ? »

Fabien saute de joie mais son frère l'interrompt : « Tu es sûr que c'est elle ? »

Fabien lui raconte comment il a découvert les coupables, lui promettant de ne rien dire à leurs parents car Francis veut régler l'affaire tout seul !

Quand la psychologue vient revoir Francis, il lui dit bonjour ; elle n'en croit pas ses oreilles et pense que sa première

séance a finalement été efficace. Mais le garçon reste très réservé.

Le lundi suivant, deux gendarmes de la brigade de Gevrey-la-Côte interviennent dans les classes pour rappeler les règles de sécurité. Ils sont déjà là quand arrivent les élèves. Ces derniers, impressionnés par leur présence, s'assoient et cessent leurs bavardages. Mais quelques-uns sont très intrigués par la présence des deux gendarmes.

« Psssiit, pourquoi sont-ils là ? »

– Je ne sais pas, c'est peut-être à cause de Francis...

– Chut ! les interrompt le professeur.

– Bonjour les jeunes ! » disent les policiers. Et ils leur expliquent la raison de leur venue.

« Qui a vu l'accident ? »

De nombreuses mains se lèvent, les élèves ont encore l'air choqué.

Les policiers leur demandent ensuite quelles sont les règles de sécurité qu'ils connaissent. Un élève propose : « Ne pas marcher sur la route, et ne pas rouler sur le trottoir. » Les policiers acceptent cette réponse, toutefois ils montrent à la classe un diaporama pour approfondir, avec un cas où une mobylette ne s'arrête pas au stop alors qu'une voiture arrive sur le côté.

Les élèves comprennent qu'il faut respecter la signalisation, les panneaux et le code de la route ; par exemple, ici, ralentir et s'arrêter au stop. Puis, les policiers répondent à quelques questions sur les règles de priorité et le comportement des piétons et des cyclomotoristes. Ils distribuent aux élèves un kit sur le code de la route pour éviter les accidents. Les élèves les remercient.

À la récréation, les amis de Francis discutent d'un cadeau à lui offrir :

« Moi, je pense qu'il faut lui racheter un engin qui roule : un skate-board peut-être.

– Mais non, tu es bête ou quoi ? Il va encore se casser la figure avec !

– Si tu n'es pas d'accord pour un cadeau de garçon, alors on lui offre un truc de fille, par exemple une Barbie,

– Pourquoi tu dis ça, ce n'est pas un bébé Francis, ni une fille !

– Pourquoi pas un livre ? Qu'est-ce que vous en pensez ?

– Mais arrête avec tes idées stupides, il n'aime pas lire !

– Et pourquoi pas une carte postale ?

– Bien sûr, très bonne idée, ça va nous permettre de prendre de ses nouvelles. »

À la sortie, ils se rendent chez le marchand de journaux pour acheter une carte postale. En passant dans les rayons, Marion et Arnaud s'amuse à lire les titres des journaux, et tombent sur celui-ci : « Accident à la sortie du collège de Gevrey-la-Côte », dans le quotidien local du 20 septembre. Ils prennent un exemplaire avant de rejoindre Sébastien et Mathis devant le présentoir des cartes postales.

« Vous avez vu ? Ça parle de Francis !

– Fais voir ! Tu es sûr ?

– Ben oui, tu n'as qu'à lire, c'est dans les faits divers : « Mardi en fin d'après-midi, une collision entre un autocar et une mobylette s'est produite devant le collège Marcel Dupont situé à Gevrey-la-Côte...

– Et dites-donc, les jeunes, ce n'est pas un salon de lecture ici », les interrompt M. Lagaffe, le marchand de journaux, qui n'est pas commode.

Ce matin-là, en ouvrant le journal, les lecteurs du quotidien avaient en effet découvert dans la rubrique consacrée aux actualités du département, aux pages 4 et 5, un article qui relatait l'accident. Cet article était signé du journaliste correspondant du journal sur la commune, M. Nicolas Fougère :

Accident à la sortie du collège de Gevrey-la-Côte
Mardi en fin d'après-midi, une collision entre un autocar et une mobylette s'est produite devant le collège Marcel Dupont situé à Gevrey-la-Côte. Selon nos informations, le jeune cyclomotoriste, ancien élève de l'établissement, était venu chercher son frère. Sans doute voulait-il impressionner les personnes présentes à la sortie du collège. En faisant une roue arrière, il n'a pas vu arriver un bus. Le choc a été terrible. Le jeune cyclomotoriste a été transporté à l'hôpital. Ses jours ne sont pas en danger et le chauffeur du car a été entendu par la police ainsi que de nombreux témoins présents sur place.

N. F.

Sébastien, Marion et Mathis achètent donc le journal pour le lire tranquillement plus tard, et s'affairent autour du présentoir des cartes postales.

« Moi, je pense vraiment qu'il faut qu'on prenne celle-là, elle est joyeuse ! dit Marion en montrant une carte avec Gardfield.

– N'importe quoi ! Tu crois vraiment que c'est joyeux d'être à l'hôpital ? répond Mathis.

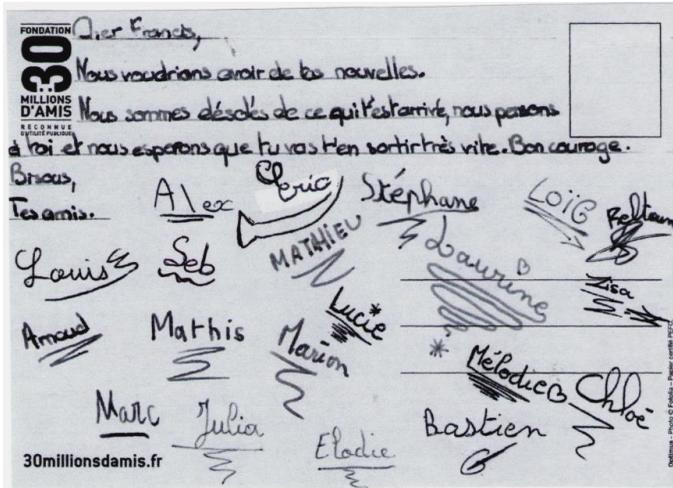
– De toute façon tu n'es jamais d'accord, donc maintenant c'est moi qui décide ! Je choisis une carte où on voit un homme la jambe dans le plâtre !

– Mais non, regarde celle-là, elle est plus jolie, avec le groupe d'amis !

– Bon d'accord, mais maintenant il faut lui écrire ! » rappelle Arnaud.

Les meilleurs copains de Francis ont décidé de tous signer la carte.

La carte est accompagnée d'un poème, rédigé par les élèves à l'intention de leur camarade accidenté, sur le modèle de « Je te donne ce poème » de Jean Joubert découvert récemment avec leur professeur principal.



*Je te donne ce poème,
le mot copains, le mot maison,

et sport, sorties, amitié,
cinéma, blagues, fidélité,

chance et bonheur, santé et rétablissement,
vie, sourire, amour,

le mot courage, le mot espoir,

Je te donne la promesse
d'être toujours là à tes côtés.*

Samedi, Sébastien, Arnaud et Mathis, les trois meilleurs copains de Francis, se rendent à l'hôpital. En montant les escaliers, ils partagent leur inquiétude. Arrivés dans sa chambre, ils lui donnent la carte collective. Ça le touche beaucoup. Il est très content que ses meilleurs amis soient

venus. Il les accueille les bras grands ouverts. Il leur demande même s'ils peuvent rester jusqu'au passage de l'infirmière. Il a des choses à leur dire.

4

Francis est bien décidé à faire comprendre à Rose et à Tom que ce qu'ils ont fait n'est pas correct, mais pour cela, il a besoin de ses amis.

Il parle donc de la découverte de Fabien, avec les trois garçons.

« Vous savez pourquoi je suis à l'hôpital ? C'est Rose et Tom qui ont coupé mes freins ! »

Francis grimace. Les traits de son visage se font sévères. Un silence pesant s'installe dans la chambre. Les trois copains se regardent et s'interrogent car leur ami a blêmi. Il ferme les yeux et inspire profondément avant de parler. Sa voix est dure et posée. La tension est palpable. Francis serre les dents, sa mâchoire se crispe. Son regard se voile. Des larmes coulent sur ses joues. Tous se rendent compte qu'il est surtout blessé moralement et, à l'intonation de sa voix, ils comprennent qu'il est encore amoureux de Rose et que pour l'instant sa colère est dirigée sur Tom.

« Il faut leur régler leur compte ! » réagissent aussitôt Sébastien, Arnaud et Mathis indignés.

Une idée vient à Francis. Il veut faire avouer à Rose et à Tom leur forfait en les harcelant de questions et en les menaçant d'aller trouver la police. Sébastien pense que ce plan est le bon. Arnaud, lui, croit que le mieux serait de tout dire aux

parents de Francis. Quant à Mathis, il préférerait dire la vérité aux parents de Tom et à ceux de Rose.

Au bout d'une longue discussion, ils n'arrivent pas à se mettre d'accord sur la marche à décider donc d'en rester là pour la journée, et d'y réfléchir à tête reposée...

Après leur départ, Francis finit par s'endormir. À son réveil, le poème offert a été zébré et réécrit au dos.

*Je te donne ce poème,
Le mot Ennemis*

*Les mots Hôpital
Accident et Blessé*

*Malchanceux, Malheur
et Mauvais
Rétablissement,
Mort, Tristesse*

*Le mot Désespoir,
je jure de ne jamais être là
pour toi.*

Par qui ?

Francis se sent encore plus blessé par ceci que ce qu'il endure déjà physiquement. Il a peur, il tremble et ne veut plus rester seul. Il téléphone à son trio de copains et leur demande de venir très rapidement après les cours du lendemain.

En fin d'après-midi, on frappe à sa porte. Ce sont ses amis Sébastien, Arnaud et Mathis.

« Salut, mec. Tu as du nouveau ?

– Une idée à vous soumettre. On va les prendre par surprise, hein ? Mon frère a pris des photos compromettantes avec son

téléphone portable ; si on publiait ça sur facebook ? propose Francis.

– Mais tu es sûr que ça va marcher pour les dénoncer sans se faire prendre ? interroge Mathis.

– Oui, je le pense, affirme Francis.

– À mon avis, avec des montages vidéo bien pensés, on peut arriver à un bon résultat, déclare Sébastien.

– Allez les gars, on peut faire ça pour Francis ! lance Arnaud.

– Mais il faudrait compléter le formulaire d'inscription sur facebook, s'inquiète Mathis.

– Seb, tu es sûr que t'y connais bien en vidéo ? s'enquiert Arnaud.

– Ouais ! acquiesce Sébastien, d'une voix grave.

– Et moi je m'y connais en musique, ajoute Francis. Je vais composer une nouvelle chanson, on va faire comme un clip. Mathis tu joues du trombone, Arnaud tu assures au clavier, il faut en parler à Marion qui joue de la batterie...

– Qui est-ce qui peut trouver un local pour notre production ? demande Mathis.

– On pourra faire ça dans mon garage, annonce Sébastien.

– Bonne idée, avec ta voisine qui explose au moindre bruit ! » dit Arnaud, en pouffant.

Leur enthousiasme donne du bonheur à Francis. Cela fait une semaine qu'il se languit à l'hôpital et un peu de visite sympathique lui redonne goût à la vie. Mais c'est bientôt l'heure que ses amis le quittent.

Pendant ce temps, sous le toit familial, Fabien, seul dans sa chambre, relit sur son portable le mot de Tom à Rose, papier qu'il avait photographié chez elle et montré à son grand frère. Soudain un détail lui saute aux yeux : Tom a écrit « Les câbles de la pétrolette ont bien été coupés », pas « J'ai coupé les câbles ». Et s'ils n'étaient pas seuls dans cette affaire ? Et si quelqu'un d'autre était dans le coup ? Oscar ? Romain ? Charles ?

Fabien songe à toutes ses découvertes. Et si tout cela n'était qu'une fausse piste ? Et si Tom se faisait manipuler ? Par Rose ?... Fabien s'est toujours méfié de cette fille.

Elle a un truc étrange dans le regard... Un regard séduisant tout d'abord, mais avec une pointe de méchanceté si l'on observe bien. Et Tom, lui qui est d'habitude si adorable ? Fabien n'a jamais connu une personne aussi gentille. Il ne peut imaginer qu'il ait fait une telle chose...

Jeudi, Francis se rend au service kinésithérapie de l'hôpital :

« Entre Francis, bonjour ! Comment te sens-tu ?

– Bonjour, ça va bien.

– Bon, aujourd'hui nous allons commencer à bouger ta jambe droite. Surtout ne t'inquiète pas : on va te réparer, tu vas être comme neuf ! Commence par remuer les doigts de pied... Attention, vas-y doucement ! Tu as l'air bien préoccupé cette fois-ci !

– Non, je ne suis pas préoccupé ! » réplique l'adolescent qui a levé le genou au lieu des orteils. Il recommence l'exercice demandé.

« J'ai mal, y'a comme un truc qui coince...

– C'est normal, c'est ta jambe cassée, alors... Allez, courage, tu vas y arriver !

– Ça y est ! J'ai réussi !

– Bien, bien, maintenant le genou, tu peux y aller... Voilà, et tu vas te lever pour faire quelques pas.

– D'accord ! s'empresse Francis, ravi d'avoir la permission de se mettre debout.

– Ce n'est pas mal, complimente le kinésithérapeute, je vais pouvoir te lâcher. »

Mais Francis ne peut réprimer une grimace, se rassoit en soufflant et fait tomber ses béquilles.

« Ne t'en fais pas, ça va venir, l'encourage le kiné ; mais l'adolescent a un mouvement de recul :

« Laissez-moi !

– Je te trouve bien nerveux aujourd'hui ! Aie confiance, tu vas remarquer bientôt !

– Je ne suis pas nerveux ! ... C'est quand que je vais remarquer ?

– Viens, on va en parler avec tes parents. »

Le kinésithérapeute, navré de l'avoir trouvé si sombre aujourd'hui, pense qu'il vaut mieux en rester là pour cette séance. Il raccompagne le convalescent à sa chambre pour tenir ses parents au courant des progrès accomplis, mais aussi de ses sautes d'humeur. Il leur conseille de revoir la psychologue, mais ça ne les tente pas trop.

En effet, à la dernière séance, la psychologue a demandé à Francis de lui parler de sa famille. Il a répondu qu'il se disputait parfois avec son frère et que sa mère défendait toujours ce dernier. Elle est pharmacienne. Il a menti sur le travail de son père qu'il a dit employé dans une entreprise maraîchère. Le mensonge n'a pas échappé à la psychologue, et Francis accablé s'est entendu avouer que son père était au chômage, ajoutant que c'était un secret. La psychologue en a parlé à la mère pour l'informer que son adolescent était profondément touché par la situation de son père... Situation que la mère ne savait pas. Affligée car son mari partait tous les matins et lui mentait, et ne voyant pas le lien entre leurs soucis familiaux et le comportement de son fils, elle a décidé de faire cesser ces séances chez cette psychologue qu'elle trouvait indiscrète.

Le lendemain, Francis se rend à nouveau en rééducation. Aujourd'hui, séance de groupe. Il découvre un nouveau, avec des béquilles comme lui, mais qui se tient légèrement à l'écart, accompagné de deux hommes vêtus de combinaisons rouges et blanches. Il se tourne vers une infirmière pour lui demander de qui il s'agit. Celle-ci lui répond étonnée :

« Mais tu ne le connais donc pas ?

– Son visage me dit quelque chose mais je ne trouve plus son nom.

– Jean-Pierre Goy, le cascadeur le plus connu de France !

– Ça y est, j'y suis ! »

Francis tente de s'approcher mais les accompagnants l'en empêchent.

« Que veux-tu ?

– Laissez-le, intervient le cascadeur. Bonjour jeune homme !

– Merci, bonjour ! Je vous ai reconnu, je suis votre plus grand fan ! » déclare Francis.

Le cascadeur lui sourit.

« Tu as voulu faire comme moi, n'est-ce pas ? Raconte-moi comment tu t'es fait ça !

– C'est à la sortie du collège de mon frère, je suis rentré dans le bus, et vous ?

– Tu es rentré dans le bus ! Tu ne l'as pas fait exprès quand même... Laisse-moi deviner, tu croyais que tu allais rebondir et atterrir sur tes roues ?... »

Fabien ne cesse de cogiter. Ses idées s'embrouillent, tout se mélange, il n'arrive plus à réfléchir mais se dit qu'il doit venger son frère. Les choses ne peuvent attendre et en rester là. Il doit agir. Il ressent de la haine, il a de la peine pour son frère. Il veut élaborer un plan. Les deux coupables méritent une bonne leçon. Il appelle ses deux meilleurs amis après avoir demandé à ses parents s'il pouvait aller jouer. Ceux-ci acceptent car ils savent qu'il a besoin de se changer les idées. Ils ne devinent pas, heureusement ou non, ce qu'il a en tête ! Tous trois réunis, Fabien annonce à ses complices qu'ils doivent trouver un moyen de faire venir Tom et Rose.

« Pourquoi veux-tu les appeler ?

– Mon frère est à l'hôpital, ils méritent une punition.

– En es-tu sûr ? C'est vraiment ce que tu souhaites ? On ne peut pas y réfléchir un peu, avant ? »

Le jour suivant, au collège, il rencontre Jean, un grand élève de 4^{ème}, dans la cour de récréation.

« Viens voir, j'ai un truc à te montrer sur mon portable, les surveillants nous ont dit de ne pas t'embêter ; mais ça fait plus d'une semaine, il faut que je te raconte. Trois jours avant l'accident de ton frère, sous l'arrêt de bus, Rose, Tom et Oscar attendaient le 15. Ils ont joué à action, chiche ou vérité, et Rose a lancé un défi à Oscar : elle lui a dit de couper les freins de la mobylette de ton frère, et Tom a ajouté qu'il lui donnerait trente euros. Et tiens, regarde, ça c'est la photo que Julien m'a donnée : il a surpris Oscar en flagrant délit ; tu sais, le jour où la prof d'anglais était absente ? Dans notre classe, on sortait plus tôt. C'était le jour de l'accident de ton frère ! »

Fabien, stupéfait par cette révélation, remercie Jean. Ils transfèrent la photo sur son portable et Fabien file à l'hôpital montrer ça à Francis qui n'en revient pas non plus ; mais ils n'ont pas le temps d'en parler davantage, car leurs parents arrivent.

Quelques jours plus tard, Fabien essaie d'imprimer la photo pendant que ses parents sont absents, mais il ne parvient pas à supprimer le fichier « image » de l'ordinateur...

Le garçon, plongé dans le désarroi par tous ces contretemps, prend enfin un moment bien nécessaire pour se confier à son journal intime :

Ces temps derniers, j'ai enquêté et démasqué Rose et Tom, maintenant voilà Oscar complice... Jamais je n'aurais pu imaginer semblable histoire ! Je me sens accablé par le poids de ces découvertes, j'aimerais pouvoir en parler à Papa mais Francis m'en voudrait. De toute façon, si Papa ou Maman tombe sur la photo dans l'ordinateur...

Je suis navré que Francis soit à l'hôpital, mais comment cela va-t-il finir ?

J'ai peur que Rose se rende compte trop vite que je suis au courant : si sa mère lui apprend que je suis entré dans sa chambre, elle va me demander des explications. En attendant, je dois garder courage, il ne faut pas baisser les bras... Si je dois discuter avec Rose, réfléchissons à ce que je devrai répondre.

Elle pourrait me demander :

« Pourquoi es-tu entré dans ma chambre sans ma permission et sans m'avoir prévenue ?

– C'était juste pour savoir qui a coupé les câbles de la mobylette de Francis, répondrais-je d'un air détaché.

– Et au final, qui les a coupés ? C'est peut-être écrit au plafond dans ma chambre ?... »

Rose me défierait, c'était sûr !

« Tu le sais très bien, répliquerais-je calmement.

– Je ne vois pas de quoi tu parles ! »

Elle affecterait un air détaché comme dans les séries policières à la télévision, ou bien elle prendrait son expression de sainte-n'y-touche outragée :

« Et ben ça veut dire que tu n'as pas de preuve ! »

Ça, ça serait bien, je n'aurais plus qu'à lui dire qu'elle arrête de se comporter comme une enfant gâtée...

Rose rentre chez elle de très bonne humeur ; pour elle tout va bien, Francis est à l'hôpital, Tom l'a embrassée et le soleil est là, il fait beau et chaud. Euphorique, elle ouvre bruyamment la porte de chez elle, lance un « Salut Maman, je suis rentrée ! » et monte quatre à quatre les escaliers menant à l'étage. Elle entre dans sa chambre. Tout de suite, elle est saisie par l'impression que quelque chose ne va pas. Elle en cherche la cause et découvre que son journal intime a été déplacé de plusieurs centimètres... « C'est sûrement Maman qui a fait le ménage », pense-t-elle d'abord. Pourtant ça ne sent pas les produits ménagers, la fenêtre n'est pas ouverte et le sol est

couvert de poussière et de bouts de papiers... Son cœur s'affole.

« Maman, tu es passée dans ma chambre aujourd'hui ? crie Rose inquiète.

– Non, j'aurais dû ? lui répond sa mère.

– Non, non... »

Maintenant Rose commence vraiment à se sentir mal. D'une main tremblante elle ouvre avec sa petite clé son journal et s'aperçoit que la lettre de Tom n'y est plus ! Elle s'empresse de fouiller de fond en comble sa chambre, sur l'armoire, entre les lattes de son lit, derrière la commode, partout et rien. Le néant le plus total.

« Non... », gémit-elle.

Au bord des larmes elle redescend vers sa mère, le cœur battant plus fort que les batteries qu'elle avait entendues au dernier concert où elle était allée ! Avant de passer dans la cuisine, Rose inspire et expire pour essayer de paraître calme et sereine.

« Maman, quelqu'un est-il entré dans ma chambre aujourd'hui ? demande Rose dans une vaine tentative pour rendre sa question désinvolte.

– Oui, ma chérie, Fabien. »

Le cœur de Rose manque un battement.

« Qu'est-il venu faire ? s'entend-elle articuler.

– Il venait chercher un pull et un classeur que Francis avait oubliés. »

Rose croit que son cœur va exploser. Bien évidemment, c'est une excuse minable de ce fouineur de Fabien pour mettre les pieds dans ses affaires personnelles. Personne n'a rien oublié dans sa chambre, et encore moins Francis ; ça fait longtemps qu'elle aurait tout jeté au feu !

« Maman ! Comment tu as pu laisser le frère du mec qui m'a autant fait souffrir entrer dans ma chambre ! s'emporte la

jeune fille, impuissante à dissimuler sa rage et son désespoir, car maintenant elle est certaine que Fabien la sait coupable.

– Rose...

– Comme si tu ne le savais pas ! l'interrompt celle-ci, ne cherche pas à nier, tout est de ta faute, t'es nulle comme mère ! lui reproche-t-elle violemment.

– Ecoute, jeune fille, tu ne me parles pas sur ce ton. Fabien n'est pas Francis, et il avait tout à fait le droit de venir chercher ses affaires. Je pense que c'est autre chose qui te fâche, et tu sais que tu peux me parler. Mais rien ne t'autorise à passer ta colère sur moi. »

Rose étouffe un sanglot et s'échappe en courant à l'étage en claquant derrière elle la porte de la cuisine.

Elle se précipite sur son téléphone portable pour appeler Tom. Bip... Bip... Bip... Le cœur de Rose bat la chamade. Tom décroche :

« Allo, ma chérie !

– Allo, Tom... »

Et Rose fond en larmes.

« Qu'est-ce qui ne va pas, tu as des problèmes ?

– C'est que... tu sais... »

Rose renifle et reprend sa respiration.

« Francis a un petit frère et... »

Rose est tellement absorbée par sa conversation téléphonique qu'elle n'entend pas sa mère monter dans l'intention de lui demander de fermer les portes autrement. Arrivée à deux pas de la chambre de sa fille, elle l'entend parler. Elle s'arrête pour écouter, dans l'espoir de comprendre ce qui tracasse sa Rose depuis quelques temps, et saisit enfin.

Affligée et révoltée par le comportement de sa fille, elle compatit malgré tout ; elle aussi s'est retrouvée dans ce genre de situation, étant jeune, mais elle n'a jamais été jusqu'à provoquer un accident ! La mère de Rose regagne sa cuisine sans faire de bruit, elle décide d'essayer de retrouver la confiance de sa fille pour lui parler quand elle sera plus calme.

La jeune fille se sent incomprise...
Elle a peur, aussi...
Elle voudrait en parler...

Cher journal,

Je déteste de jour en jour mon prénom. Rose, franchement ! Je déteste mes parents, aussi.

Bref, à propos de Tom, je commence à l'aimer, un peu. Quoi ? Mais, qu'est-ce que je dis ? Mes sentiments me dépassent ! Tout est mélangé dans ma tête. Un jour c'est blanc, un jour c'est noir. Jamais pareil. Avec Tom, ce qui me plaît particulièrement, c'est qu'il est obéissant. Sauf qu'avec Francis ce n'était pas la même chose du tout ! Francis me protégeait, il me faisait penser à autre chose.

Je veux un homme obéissant, beau et riche. Francis était vraiment magnifique : brun, musclé, grand, parfait, quoi ! Je n'en ai pas fini avec lui. Il m'a laissé tomber, il l'a regretté, mais ça va continuer. Il va savoir ce que ça fait d'énerver Rose. Et cette personne qui a visité ma chambre ? Il me semble qu'un inconnu veut se mettre en travers de mon chemin. Il faut que je me méfie, je crois que c'est son fouineur de frère et ses copains. Il faut absolument que je fasse attention à moi. Je ne veux pas que ces idiots sachent que je suis celle qui a décidé de passer à l'acte.

Rose entend un bruit qui se rapproche. Elle pose vite son journal et fait semblant de lire un livre. Sa mère ouvre la porte et demande si tout va bien. Rose lui répond gentiment qu'elle se repose. La porte se referme et Rose reprend son écriture :

Et s'ils insistent, je leur réserve une mauvaise surprise ! Je leur montrerai de quoi je suis capable. La gentille Rose peut se transformer en un vrai démon. Toi, mon cher journal, tu me connais ; tu sais de quoi je suis capable. Et attention aussi à

Tom, ce crétin, je ne sais pas s'il pourra tenir longtemps sa langue...

C'est le moment que Francis attend depuis longtemps : savoir s'il peut sortir de l'hôpital, demain. Le médecin arrive. L'infirmière est passée tout à l'heure, Francis se doute de la réponse. Le docteur dit à Francis qu'il devra rester encore quelques jours, car il a deux gros hématomes qui ont du mal à se résorber. Ce ne sont pas des complications trop sérieuses, mais elles nécessitent encore une surveillance. Le garçon est abattu car il espérait pouvoir rentrer chez lui, le lendemain. Il prend son téléphone et annonce la nouvelle, très déçu, à ses amis. Ses parents essayent de le rassurer :

« C'est mieux pour toi, Francis. Il vaut mieux rester plus longtemps que sortir tout de suite et être obligé de revenir dans quelques jours ! »

Et en effet, cinq jours plus tard, Francis a l'autorisation de partir tout en restant prudent. Il a des béquilles à cause de ses hématomes mais sa jambe est moins enflée. Francis, tout comme son frère et ses parents, est très heureux de quitter ce centre médical, même s'il devra revenir pour poursuivre la rééducation. Quel bonheur de se retrouver en famille !

Pendant ses cinq jours de surveillance médicale supplémentaires, Francis a eu le temps de réfléchir aux paroles de sa chanson. Mathis les trouvant lugubres, et Marion trop amères, ils transforment quelques passages.

Alors ils commencent à s'entraîner, à jouer, à jouer encore et rejouer jusqu'à obtenir la perfection. Les accords, les notes et les power chords s'enchaînent sur le manche de la guitare électrique de Francis qui ne sent plus ses hématomes sur sa jambe. L'allégresse du groupe est pour lui un véritable cadeau en cette période si sombre. La musique est pour Francis une porte de sortie, un moyen de s'échapper, de décompresser.

Ses amis aussi sont heureux de constater qu'à eux trois ils parviennent à faire renaître l'espoir.

Désormais ils se sentent fin prêts à enregistrer leur chanson. Mais c'est un vrai casse-tête pour réussir à s'inscrire sur facebook avec un nouveau nom d'emprunt.

« On est dans un rubik's cube géant ! » ironise Marion.

Enfin ils réussissent à publier leur chanson sur l'air, choisi ensemble, de Daniel Balavoine « Je ne suis pas un héros ».

J's'rai puni tout' ma vie

couplet 1

Ros' tu n'as pas accepté
T'as eu envie de te venger
La séparation t'a fait vraiment très mal
Mais m'emm'ner à l'hôpital il faut être
inconscient

Avec Tom et Oscar
Tu as projeté un truc bien noir
J'ai subi l'opération d'vot' mauvaise
action
Pour moi ça a été difficil' d'enquêter

Et vous risquerez bien de n'pas l'oublier
Et vous risquerez bien de le regretter

refrain (bis)

J's'rai puni tout' ma vie
A caus' d'mon ex et d'son ami
J's'rai puni tout' ma vie
Ça m'accabl' qu'ils aient coupé les
câbles
J's'rai puni tout' ma vie

Toute ma vie, oh oh

couplet 2

Car c'est pas impossible
Des traces c'est pas invisible
Vous avez coupé les câbles par jalousie
Vous avez vu dans quel état maint'nant
je suis

Ros' tu n'as pas accepté
T'as eu envie de t' venger
Oscar, Tom et Rose ce n'était pas bien,
Ce n'était vraiment pas, vraiment pas
humain

Et vous risquerez bien de n'pas l'oublier
Et vous risquerez bien de le regretter

refrain (bis)

Le projet réalisé, un air de sérénité plane dans le garage de Sébastien.

Chez lui, Fabien entend ses parents qui rentrent du boulot. C'est difficile pour eux de concilier le travail, les rendez-vous pour les rééducations, les visites de contrôle à l'hôpital et la maison. Que de soucis ! Que de tristesse !

Cependant, ils paraissent aller mieux ; ils reprennent espoir. Tout à l'heure, ils iront chercher leur fils aîné chez son ami.

5

En attendant, pour se détendre, ils choisissent sur internet un film à regarder dans la soirée. Mais en le téléchargeant, le père tombe sur une photo bizarre enregistrée parmi les images. La photo est sombre, mais plusieurs détails lui semblent familiers. Comme sa femme revient, avec un verre de jus de fruit, elle aperçoit le cliché et s'écrie :

« Mais c'est la moto de Francis ! Qu'est-ce que tu fais ? Qu'est-ce que c'est que cette photo ? »

– Je n'en sais rien, je viens de tomber là-dessus en cliquant sur " Images ". Regarde la date : le 15 octobre 2013, ça fait quinze jours, à 17h37; qu'est-ce qu'on faisait ce jour-là à cette heure ?

– Francis était encore à l'hôpital, on était auprès de lui. Et c'est qui ce type dans l'ombre ?

– Je ne sais pas, mais ce qui est sûr, c'est que je sais à qui le demander. Pour le moment on n'a pas le temps, c'est l'heure d'aller chercher Francis. »

Ils sont contents que Francis reprenne une vie normale. Mais dès qu'ils arrivent, ils voient que leur aîné a l'air triste et malheureux, et il semble les attendre dehors depuis longtemps. Ils lui demandent si ça va. « Ouais ! », répond-il sans enthousiasme... Et comme sa mère lui adresse une grimace peu convaincue, l'adolescent ajoute lentement :

« Tom était là On s'est disputés.

– Ah bon ! Tom est un garçon sympathique, que s'est-il passé ?

– C'est un traître, c'est tout. »

Et l'adolescent s'enferme dans un silence maussade, puis dans sa chambre dès son arrivée. Il repense à la discussion qu'il a eue avec la psychologue. Francis ne cesse de ruminer. Il s'accuse lui-même, pour la façon dont il s'est comporté avec Rose, pour sa façon de « se la péter » devant ses copains. Pour lui, tout cela est inavouable. Francis en veut à la terre entière. Il a l'impression que jamais ça ne s'arrêtera. Rose, Tom et Oscar ont comploté contre lui, ils ont provoqué son accident. Francis s'interroge : « C'est quoi mon problème à moi ? ».

Les parents de Francis sont fiers de lui. Quelques semaines plus tôt ils l'auraient retrouvé avec un œil au beurre noir.

Seul Fabien comprend le chagrin de son frère : si Tom était là, il n'a pas manqué l'occasion de se vanter devant Francis qu'il sortait avec Rose. Elle lui aura même commandé de le faire : ce pauvre Tom a l'air complètement hypnotisé en ce moment ! Francis le savait, mais, dit en face, ça fait mal. Certes, il avait décidé de la quitter : elle avait un caractère difficile. Mais il avait du mal à se détacher d'elle. Et il avait répondu à Tom qu'il lui souhaitait bien du bonheur sur un ton très ironique. Piqué au vif celui-ci était prêt à en venir aux poings, mais Francis avait préféré sortir en attendant ses parents. Ses copains étaient là pour le défendre, mais lui est resté prudent : il n'avait pas envie de retourner à l'hôpital.

Là-bas, il a parlé avec Jean-Pierre Goy. Toujours émerveillé de s'être trouvé en rééducation en même temps que sa star préférée, Francis se souvient de ses conversations avec lui. Il est né à Chavanoz et maintenant il habite dans l'Ain. Il a commencé sa carrière à vingt ans. Francis, lui, aura vingt ans dans trois années. Il a décroché le meilleur prix du cascadeur

pour sa prestation dans l'un des Batman en 2008 aux Etats-Unis, il a roulé sur les arches du pont, dans le film. Il a même été la doublure de James Bond. Et un truc très important : il a dirigé, pendant plusieurs années, une école de pilotage à Montarlier-Vercieux.

Il lui a demandé :

« Mon grand, ça m'ennuie de te voir dans cet état-là, mais qu'est-ce que tu t'es fait à la jambe ?

– C'est une assez longue histoire... » Et Francis lui a expliqué la cause de sa jambe dans le plâtre, Rose, la vie impossible qu'elle lui faisait mener depuis qu'ils avaient décidé de sortir ensemble. Jean-Pierre lui a répondu :

« Tu sais, le plus important, dans la vie, c'est la famille, les amis, la liberté. Ne te laisse emprisonner par personne ! » Et Jean-Pierre a raison. Maintenant, Francis ne prendra plus de risques inutiles, c'est décidé. Seulement pour le plaisir, ou quand il sera sûr de réussir son coup.

Le dernier jour, Francis a confié à Jean-Pierre Goy :

« Je veux devenir cascadeur comme vous !

– Tu sais, c'est beaucoup de boulot, a remarqué le cascadeur avec un sourire amical.

– Ça ne me fait pas peur. Vous savez, vous parler m'a fait du bien, vous m'avez remonté le moral, dit Francis avec reconnaissance.

– Tant mieux ; alors si tu veux, je t'enseignerai tout ce que je sais de mon métier ; et peut-être qu'un jour on tournera ensemble, si tu es d'accord ?

– D'accord ! » Ils ont échangé leurs coordonnées pour garder contact, et l'au revoir du cascadeur reste marqué dans la mémoire de Francis comme une promesse pour l'avenir.

Le soir, les parents s'installent sur le canapé pour regarder leur film, mais le père appuie sur pause, et remet la photo de la mobylette à l'écran : ils reconnaissent enfin les lieux, c'est sur le parking en face du collège, au coin du kebab. Le père

commence à se diriger vers la chambre de son cadet, puis il se ravise : il vaudra mieux discuter à un moment où Francis n'est pas là.

Le lendemain, Rose donne rendez-vous à Fabien pour s'expliquer. Après avoir lu la brève invitation, Fabien soucieux se demande s'il doit y aller. Ce n'est pas qu'il risque de perdre son sang-froid, mais avec cette fille, on ne sait jamais à quoi s'attendre. Elle lui inspire une aversion effroyable. Quelques copains acceptent de l'attendre non loin du lieu du rendez-vous.

« Bonjour Fabien, commence Rose, l'air désagréable.

– Bonjour Rose. Je te prévient, je ne me suis pas déplacé pour rien, alors discutons. Qu'est-ce que tu voulais me dire ?

– Tu as été bien curieux, au point d'aller dans ma chambre chercher des indices, affirme Rose.

– Figure-toi que je ne suis pas mécontent de ce que j'ai trouvé ! se vante Fabien.

– Tu as menti à ma mère en prétendant que tu passais prendre un tee-shirt ou je ne sais quoi à Francis ; tu es osé comme garçon ! réplique Rose.

– Vu les circonstances, je n'allais pas rester sans rien faire ! T'es-tu gênée, toi, pour envoyer mon frère à l'hôpital ?

– Oh, tu m'énerves ; de toute façon, il faut toujours que tu aies réponse à tout, c'est impossible de parler avec toi ! répond la jeune fille d'un air désobligeant.

– Si, c'est possible avec ceux qui n'ont rien à se reprocher. Mais puisque tu t'emportes, Rose, je t'informe que je ne suis pas venu pour entendre tes reproches, alors que mon frère s'est retrouvé à l'hôpital par ta faute. »

Des paroles calmes et posées ont plus de force que la colère, ce sont perles et diamants contre crapauds et serpents. Voyant qu'elle n'aura pas l'avantage en discutant avec Fabien, la jeune fille lui lance un regard noir et tourne les talons.

Fabien, quant à lui, rejoint ses copains. Cette fois-ci, il est bien décidé, parce que Rose n'a pas l'air d'avoir réalisé le mal qu'elle a fait à Francis, et il veut la remettre à sa place ; tout à l'heure, elle lui a vraiment parlé de haut, et ça, Fabien ne le supporte pas.

De son côté, Rose est bien décidée à se venger de Fabien, pour avoir enfin le dernier mot. Avec un groupe d'amies, elle a mijoté un plan infallible : elle va saccager son casier, dégrader son matériel scolaire, et en étaler partout dans le couloir. Parfait.

Un midi, alors que Fabien et ses amis sont partis à la cantine, l'adolescente, ayant fini à 11 heures, passe à l'action. Avec ses copines, elles se dépêchent pour avoir le temps d'exécuter leur plan : elles ont apporté des bombes de couleur pour taguer le casier. Elles profitent de l'absence des surveillants et des élèves pour le métamorphoser. Tout va bien, personne à l'horizon. Trois minutes plus tard, le casier est méconnaissable. Alors qu'elles s'apprêtent à désertir, elles aperçoivent le sac de Fabien : l'imprudent l'a laissé sur le haut des casiers et une nouvelle idée leur vient. La trousse est la première victime, les crayons volent dans le couloir et sur les casiers. Victimes numéro deux, la pochette, puis le classeur de mathématiques ; les feuilles volent, froissées, déchirées...

« Allez, on y va ! ordonne Rose.

– Oui, oui, on arrive, répond l'une des filles.

– La prochaine fois, on pourrait écrire des mots qu'on mettrait par la fente dans son casier ! s'exclame une autre.

– Chut ! »

Des surveillants passent à l'autre bout du couloir mais ils se dirigent vers la salle d'études. Ouf ! Les filles rejoignent sans encombre la cour de récréation, comme si de rien n'était.

Quand Fabien rentre du collège, son père, ne se doutant de rien, lui demande de poser ses affaires et il lui montre la photo sur l'ordinateur. Fabien se doutait bien que ça devait arriver.

« Tu peux m'expliquer ? l'interroge son père.

– Heu... J'ai trouvé cette photo sur internet, en tapant la marque de la moto de Francis.

– Etrange, reprend son père d'un air dubitatif, tu ne reconnais pas les lieux, toi ? »

Ça ne sert à rien de raconter des salades à son père. Alors Fabien lui explique tout ce qu'il meurt d'envie de lui dire depuis plusieurs semaines : sa découverte des câbles coupés, le mot trouvé chez Rose, sa rencontre avec Jean, enfin Oscar et Tom.

« Mais ce n'est pas possible ! Comment as-tu pu nous cacher des choses aussi importantes ? » hurle son père. Fabien baisse la tête, pensant que c'est inutile d'en rajouter avec la chanson de Francis ; de toute façon c'est le problème de son frère. Et puis, son casier, il vaudra mieux en parler plus tard... Quelle journée ! Mais, même si son père est fâché, il se sent soulagé d'un grand poids.

Le lendemain matin, Francis et ses amis publient leur vidéo sur facebook. Ils sont fiers d'eux, et impatients que tout le monde découvre la vérité. Ils pensent que tous seront furieux contre Oscar, Rose et Tom, sûrement autant qu'eux. Et quand Rose sera démasquée, avec ses deux complices, elle regrettera de s'en être prise à lui. Elle devra assumer ses actes, et au grand jour, pour une fois...

Rose commence à regretter d'avoir provoqué toute cette histoire. Elle en a assez des moqueries des autres ; ça devient invivable. Tous les jours au collège, et même en dehors de l'établissement, les copains de Francis l'embêtent. Ils chantent la chanson qui a été publiée sur facebook. Ils ont mis au point

un « top départ » pour commencer à chanter ; ce « top départ », c'est quand un copain de Francis renoue ses lacets. À chaque interclasse, c'est la même situation finale : la jeune fille se met à pleurer et s'enferme dans les toilettes.

Le lendemain, quand les amis de Francis commencent à harceler Rose, le Principal les repère tout de suite et les convoque dans son bureau. Comme punition, il met un avertissement à chacun. Certains sont contents de retrouver le calme dans le collège, mais d'autres trouvent que c'est injuste, et que c'est Rose qu'il faudrait punir.

Pendant la dernière heure, en plein cours d'Arts plastiques, Cédric recommence à fredonner la chanson d'internet, ce qui énerve Rose. Elle se retourne et le gifle, suivie par deux copines. Le professeur les remarque et leur demande leurs carnets de correspondance. La jeune fille dit que c'est cet abruti qui a commencé. Le garçon explose et lui envoie de la gouache au visage. Le professeur n'a pas le temps de réagir : Rose, la brutale, crible Cédric de coups de pieds. L'enseignant les somme d'arrêter et les envoie chez le Principal, mais l'adolescent l'ignore et vise d'un coup de poing peu obligeant le nez de Rose qui se met à saigner. Elle passe à l'infirmerie avant d'aller dans le bureau de Monsieur Pierre ; Cédric s'y rend directement, accompagné d'un délégué. Une demi-heure plus tard les deux élèves ressortent avec la plus grosse punition de leur vie : une exclusion temporaire et la menace d'un conseil de discipline. Rose est en larmes, mais Cédric aussi a très peur, car il est déjà passé en conseil de discipline et ses parents l'ont prévenu qu'ils l'enverraient dans un lycée militaire s'il continuait. Le soir même, il est privé de sortie, d'argent de poche, de jeux vidéos et d'ordinateur.

La maman de Rose, qui a entendu la conversation téléphonique entre sa fille et Tom, se pose beaucoup de

questions. Elle voit que sa fille n'est pas bien. Elle essaie de lui parler, mais Rose la repousse.

Elle se demande comment mettre un terme à cette affreuse histoire. Honteuse de ce que peuvent penser les gens, elle se dit que Rose doit avouer sa faute à la famille de Francis. Cependant, elle ne sait pas comment parler à sa fille et préfère attendre le retour de son mari. Le soir venu, la famille est réunie pendant le repas, mais la maman de Rose agit comme si de rien n'était, comme si elle n'avait rien entendu. Elle attend que Rose monte se coucher pour en parler à son mari. Apprenant cette nouvelle, ce dernier est furieux, il fait les cent pas. Il décide qu'il n'est pas question de garder un tel secret.

« Rose a failli tuer cet enfant ! crie-t-il. Quelle est cette nouvelle jeunesse ? Avant, la mode était de se narguer ! Maintenant c'est de s'entre-tuer ? Il faut lui faire avouer sa faute, puis nous irons voir la famille de Francis.

– Tu crois ? C'est ce que je pensais aussi, mais que va-t-il nous arriver à tous, s'ils portent plainte contre notre fille ? » demande la maman de Rose, en pleurs.

La mère de Rose, très inquiète, décide de prendre rendez-vous avec le Principal du collège. Suivant les conseils du Chef d'établissement, elle décide de parler à sa fille, sans plus attendre.

« Ma chérie, que se passe-t-il au collège en ce moment ? Tu as l'air préoccupée ces temps derniers...

– Ecoute Maman, ce ne sont pas tes affaires, lui réplique Rose, désagréable.

– Tu ne me réponds pas comme ça ! la reprend sa mère.

– Tu n'as pas à te mêler de ma vie privée, répond l'adolescente, toujours aussi insolente.

– Si ton comportement ne change pas, je t'envoie en internat ! »

Rose éclate en sanglots et décide de tout lui raconter :

« Tout a commencé quand Francis m'a quittée. Je lui disais que je ne l'aimais plus, mais c'est faux. Lui aussi n'arrêtait pas de me torturer et de me faire douter ; il m'a fait tellement mal, j'ai voulu me venger. Avec Tom, c'est différent, mais il m'ennuie ; je sais bien que je suis avec lui pour me venger de Francis, je ne l'aime pas vraiment. Oh, Maman, comme je me sens mal ! Et tu sais, l'après-midi où je suis sortie au parc avec Tom et Oscar, en revenant on a joué à " action, chiche ou vérité " et c'est tombé sur Oscar. Je lui ai donné pour gage de couper les câbles de la mobylette de Francis ; je ne pensais pas qu'il allait vraiment le faire. Et après, tout s'est enchaîné... Maman, je suis désolée. »

Et Rose redouble de sanglots, tandis que sa mère la câline tout contre elle, comme quand elle était petite. Ça fait des années... Rose se sent apaisée, tandis que sa mère lui explique que tout peut s'arranger et que, dans la vie, on n'est pas toujours malheureux.

Le lendemain matin, Rose profite de sa demi-journée d'exclusion pour écrire, assise en tailleur sur son lit, les écouteurs dans les oreilles.

« Cher journal,

Francis était parfait, mais il m'a laissée tomber. Pire maintenant, à peine je fais un pas en dehors de chez moi que je suis assaillie de moqueries et d'insultes. Ma vie est devenue un véritable enfer, mais la sienne va basculer aussi : il est quasiment guéri, et si je m'arrête là il aura gagné.

Toi, cher journal tu me comprends, non ? Tu sais comment je réagis ? Je parie que tu sais déjà ce que je vais faire, malheureusement pas moi. Il me faut un plan que personne ne pourra découvrir ; mais pour ça il me faut attendre et jouer la gentille Rose qui se repent, car sinon on saura tout de suite que

c'est moi ! Maman n'est pas si collante en fait, elle a découvert mon secret et au lieu de me gronder elle m'a parlé, comprise, consolée !...

Enfin ça veut dire que je ne suis pas assez discrète : la prochaine fois je serai indémasquable. Il faudra que j'enrôle une nouvelle fois Tom, mais je devrai faire plus attention à moi. Tom, je m'en fiche ; il croit que je l'aime ; c'est un idiot, tant mieux.

Cher journal, j'ai pleuré dans les bras de ma mère, hier, et aujourd'hui c'est devant toi que je pleure, car Laura, ma meilleure amie ne veut plus l'être... Elle m'a téléphoné exprès pour me dire ça ! Elle aurait pu m'aider car elle m'était très dévouée... enfin... jusqu'à cette histoire de casier. J'ai bien fait de la dénoncer, n'est-ce pas, cher journal ? Car sinon, c'est sur moi que l'affaire serait retombée...

Bon, il faut que je trouve d'abord quelque chose qui va rabaisser Francis à son niveau. La vengeance d'abord !... J'ai trouvé ! Je vais republier sa chanson, les paroles et la vidéo, en ajoutant des trucages et des photos qui vont l'humilier, ça va être géant ! Merci mon journal, je parie que c'est grâce à toi que je peux avoir des idées comme ça !... »

Mais, entretemps, le Principal du collège s'est renseigné sur cette chanson qui provoque tant de désordre dans son établissement, depuis quelques jours. Tom, Oscar et Rose sont immédiatement convoqués par la CPE et le Principal, afin qu'ils s'expliquent sur la raison pour laquelle ils ont mis en danger la vie de leur camarade, et pour qu'ils réfléchissent et prennent conscience de la gravité de leurs actes. Puis, c'est au tour de leurs parents d'être reçus. La direction du collège

leur annonce que leurs enfants vont passer en conseil de discipline et qu'ils risquent d'être renvoyés.

La mère de Rose lui interdit de revoir Tom, et lui demande de présenter des excuses à Francis. Elle n'a plus le droit de prendre son journal intime, cet objet si précieux, offert par Tom et dans lequel elle raconte absolument tout. Mais impossible de trouver la petite clé et la maman de Rose hésite à forcer la serrure du cadenas qui bloque les pages. Tom et Oscar, quant à eux, sont punis de jeux vidéo jusqu'à nouvel ordre, et privés de sortie et d'argent de poche pendant deux mois.

A l'arrêt de bus à la sortie du collège, Arthur et Tom se rejoignent.

« Ça va entre vous ? demande Arthur.

– Qui ça ? Entre moi et qui ?

– Tout le monde est au courant que toi et...

– Arrête ton jeu, tu m'énerves, l'interrompt Tom.

– Toi et Rose ! s'exclame Arthur.

– Ouais, ça va... affirme-t-il d'un ton peu convaincant à son ami.

– Tu vois bien qu'elle ne t'aime pas, quand même, hein ? s'exclame Arthur.

– Qu'est-ce que tu en sais ? répond Tom perplexe.

– Ben, t'as qu'à ouvrir tes yeux et tes oreilles ; au collège, tout le monde le dit, ça se propage vite !

– Quoi ? Qu'est-ce qu'ils disent ?

– Qu'elle se sert de toi pour se venger de Francis, et ils ont raison. Je te dis qu'elle ne t'aime pas. Et elle n'arrête pas d'être convoquée dans le bureau du Principal. Un conseil d'ami : ce n'est pas une fille à fréquenter. Largue-la avant qu'elle te cause trop d'ennuis, et oublie-la le plus vite possible ! »

Tom se pose des questions : Arthur est son meilleur pote, il l'a toujours aidé par le passé ; il n'est pas du genre à lui raconter

n'importe quoi. Et puis il s'en doutait un peu : Rose n'arrête pas de lui parler de Francis, alors... Réussira-t-il à le lui faire oublier ? Il est si heureux qu'elle ait accepté de sortir avec lui. Mais c'est vrai qu'elle lui fait faire n'importe quoi : il ne se reconnaît plus lui-même.

6

Un deuxième article paraît dans le journal, dans la rubrique consacrée aux faits divers, à nouveau signé Nicolas Fougère, le journaliste correspondant de la commune de Gevrey-la-Côte. En fin d'après-midi, les parents de Rose prennent connaissance de ces lignes.

Suite à l'accident survenu devant le collège Marcel Dupont impliquant un adolescent en mobylette, une enquête a eu lieu. L'expertise a montré que deux câbles avaient été coupés sur le véhicule du jeune cyclomotoriste dont les jours ne sont pas en danger. D'après les nouvelles qui nous ont été communiquées, le sabotage serait l'œuvre de son ancienne petite amie, pour se venger d'une relation amoureuse qui aurait mal tourné.

N. F.

Ils appellent leur fille ; elle les rejoint. Tous trois parlent un long moment. Rose leur avoue finalement que c'est bien elle, aidée de ses deux compères, qui a trafiqué les câbles de la mobylette de Francis. Furieuse, sa mère lui demande pour quelle raison avoir commis ce geste. Mais Rose reste muette et la fixe sans réponse. Devant le manque d'expression de sa fille, et le manque de réaction de son mari qui se montre désespéré et choqué, la mère de Rose décide d'aller voir les parents de Francis. Alors qu'elle prend ses clés de voiture, Rose la supplie de ne pas y aller, elle se met en travers de son

chemin, mais rien n'y fait. Il est l'heure de se rendre chez les parents de Francis, avec lesquels ils ont pris rendez-vous. Ces derniers ont préféré que leur fils ne soit pas là. L'adolescente traîne les pieds.

Les salutations passées, les parents de Rose demandent des nouvelles de l'adolescent et ils échangent sur ce qu'ils savent des causes de l'accident. La maman de Rose est plus que gênée, embarrassée, et peine à trouver ses mots. Mais elle arrive à raconter ce qu'elle vient d'apprendre. Elle explique aussi qu'elle va faire le nécessaire pour réparer la bêtise de sa fille. En colère, la mère de Francis lui demande ce qu'elle entend par là. Elle aussi, ainsi que son mari, sont très choqués d'entendre à nouveau la vérité. Ce qu'ils ont cru être un accident n'en était pas un. Fabien a déjà raconté beaucoup de choses, mais Rose doit s'expliquer. D'un ton machinal, elle demande pardon et rappelle comment tout a débuté: la séparation avec Francis qu'elle n'avait pas acceptée et sa vengeance à l'aide de Tom et Oscar. Mais pour elle, ce n'était qu'un jeu, et elle ne s'était pas doutée des conséquences catastrophiques. En entendant cela, et par amitié pour les parents de Rose qu'ils fréquentent depuis longtemps, ceux de Francis comprennent les excuses de la jeune fille ; mais ils en veulent à Oscar. Pourquoi a-t-il relevé le défi ? Pourquoi a-t-il coupé les câbles ? Quelles étaient ses raisons à lui ?

Francis a quand même été hospitalisé et a subi une lourde opération. Il suit toujours une longue rééducation. La maman de Rose ne sait que répondre, mais elle ne les interrompt pas en défendant sa fille inutilement. Ils ont le droit d'être autant en colère. Ils expliquent que leur fils éprouve non seulement des douleurs physiques, mais surtout des douleurs morales. Il les inquiète beaucoup. Ils affirment également qu'ils sont vraiment déçus, parce qu'ils aimaient bien Rose et qu'ils ont toujours cru qu'elle était très amoureuse de Francis.

Ils rajoutent que Fabien les inquiète également, car cette

« histoire » l'obnubile, qu'il veut absolument rétablir la vérité et la dévoiler au grand jour. Lui qui était un garçon si discret se montre dorénavant déterminé à rendre justice. Que son caractère a changé... Pour les parents, cette stupide vengeance de gamine a malheureusement chamboulé la vie entière de deux familles.

Ils décident, tous les quatre, que Rose va les accompagner à la gendarmerie où ils sont convoqués pour la suite de l'enquête, pour que la jeune fille dise tout ce qu'elle sait.

En sortant, Rose aperçoit, au loin, Francis qui rentre en boitant. Elle baisse la tête, puis la relève malgré elle.

« Maman, c'est Francis là-bas ; est-ce que je peux aller lui parler ? »

Sa mère demande, d'un regard, leur accord aux parents de Francis.

« Bon, oui, mais sois sympa avec lui, s'il te plaît ! »

Rose est agacée par la recommandation de sa mère, elle trouve que ses parents sont lourds, en ce moment. Elle se dirige d'un pas décidé vers celui qu'elle aime tant, mais aussi à qui elle a fait tellement de mal. Elle s'en rend bien compte à présent et éclate en sanglots en voyant les cicatrices sur le visage du garçon.

« Tiens, qu'est-ce que mademoiselle vient faire par ici ? lui lance-t-il.

– Francis, s'il te plaît, je regrette ce que j'ai fait...

– T'avais qu'à réfléchir avant ! hurle Francis. Tu crois que je vais avoir pitié de toi ? »

Les parents interviennent pour calmer le jeu.

« Les enfants, on se détend !

– Oui, c'est bon, répond l'adolescent. Mais je ne comprends pas ce qui lui a pris, à Rose !

– J'ai déjà tout dit à tes parents, reprend celle-ci : c'était un gage que j'ai donné à Oscar ; je ne pensais pas qu'il allait vraiment le faire...

– Oui, mais...

– Bon allez, on arrête là, car vous risquez encore de vous disputer ! », l'interrompent ses parents. Et les deux familles se séparent. La conversation s'achève ainsi, mais la maman de Rose ne sait toujours pas si les parents de Francis porteront plainte ou pas...

Quand Fabien rentre du collège, assez tard ce soir-là, il va directement dans sa chambre. À table, l'adolescent fait la tête. Son père lui demande ce qui ne va pas. Fabien hésite, puis dit avec une petite voix :

« Je n'ai plus mes affaires de cours. Rose a saccagé tout mon matériel.

– Oh ! Comment ça ? s'exclame le père furieux.

– Ben, avec des copines, elle a déchiré tous mes cahiers, mes livres ... Elle a cassé mes stylos.

– Pour le moment, ton frère va te prêter du matériel, et je vais prendre rendez-vous avec le Principal, car il va falloir repayer les livres. Elle ne va vraiment pas bien, Rose, en ce moment ! » ajoute-t-il en se tournant vers sa femme.

Plus tard, vers vingt et une heure trente, Rose est dans sa chambre. Elle prépare son sac pour fuguer. Elle ne veut pas assumer ses actes et elle sait que maintenant plus rien ne sera comme avant. Elle met dans son sac des choses importantes, comme une lampe de poche, quelques vêtements, des paquets de gâteaux, un peu d'argent, et quelques affaires de toilette.

Elle écrit un mot à ses parents :

« Papa, Maman,

Je suis partie, ne vous inquiétez pas, tout va bien aller. Je ne veux pas vous faire subir mes bêtises, donc je m'en vais. Ne cherchez pas à me retrouver. Je reviendrai peut-être quand les choses se seront tassées, quand vous ne m'en voudrez plus.

Je regrette.

Je vous aime,

Rose »

Après avoir relu sa lettre, Rose sort de la maison sur la pointe des pieds, puis elle se rend chez Laura, sa meilleure amie. Avant de partir loin, Rose espère se faire pardonner, et qu'elles pourront se réconcilier. Rose est réellement effondrée d'avoir dénoncé à tort sa meilleure amie et de l'avoir perdue. Dans le jardin de Laura, Rose s'approche sans bruit de la fenêtre de sa chambre et gratte au volet. Laura l'ouvre et s'étonne:

« Mais, que fais-tu là? As-tu oublié qu'on n'est plus amies?

– Je suis vraiment désolée, je t'en prie, pardonne-moi ! Tout le monde fait des erreurs ! J'en ai fait une grosse, je sais que j'ai été bête ! Tu es la seule personne à qui je fais confiance ; dans mon cœur, tu es vraiment ma meilleure amie. Pour tout te dire, je fugue ! Je voulais te dire au revoir, tu es la seule qui va me manquer...

– Écoute Rose, on va y réfléchir ensemble, rentre dormir avec moi, tu y verras plus clair demain matin ! Tu sais bien que je te pardonne, on se connaît depuis si longtemps ! »

Cependant, le lendemain matin dès les premières lueurs du jour, Rose n'a pas changé d'avis et elle part.

Elle marche longtemps, et espère trouver un endroit pour se cacher. Elle ne peut aller chez des amis, car elle sait qu'on l'y trouverait rapidement. À un moment donné, elle passe devant une maison à vendre, et décide d'y entrer. Elle en fait le tour pour trouver un passage. À l'arrière, elle casse un carreau et pénètre à l'intérieur. Rose est contente, car il reste quelques affaires, comme une table et des chaises, des toilettes, un lavabo... Mais elle est déçue, car il n'y a ni eau, ni électricité. Elle ouvre son sac, mange quelques gâteaux, et boit un peu

d'eau en bouteille. Puis elle se couche par terre et s'endort, épuisée. Une fois réveillée, elle visite les lieux et découvre une chambre qui devait être celle d'une adolescente. Elle remarque sur le papier peint un petit signe. Elle s'approche plus près et voit dessiné deux petits personnages avec écrit en dessous: « l'amitié est sacrée ». Rose touche le dessin, s'assoit par terre, et s'effondre en larmes. Elle commence à se demander elle-même la vraie raison de tous ses actes, depuis plusieurs mois... Elle s'en veut à mort ! Tout ce qu'elle voulait, c'est d'être aimée par tout le monde, mais au lieu de ça, tout le monde la déteste ! Elle pleure toutes les larmes de son corps.

Plus tard, Rose a repris son chemin, car elle sait qu'elle ne peut pas squatter une maison à vendre trop longtemps... Elle marche toute la journée en réfléchissant. Elle savait bien que ça n'allait pas être le paradis dehors, seule, sans sécurité. Elle voudrait trouver un préau, ou une boutique mal fermée, quelque chose comme cela, mais elle sait bien qu'elle peut toujours rêver. Elle ne sait pas trop où elle va passer sa seconde nuit. Elle finit par se rendre à la gare, et monte dans un train, le premier qui s'arrête. Malheureusement, trois arrêts plus tard, le contrôleur arrive. Il s'approche et lui demande son billet. Rose est effrayée, le contrôle évidemment se passe mal, et elle avoue tout. L'homme prévient la police qui viendra la récupérer au prochain arrêt.

Depuis sa disparition annoncée, les parents de Rose, rongés par l'inquiétude, l'ont recherchée partout. Sa maman imagine plein de choses horribles qui peuvent lui arriver, comme tomber d'une montagne, se faire écraser par une voiture... Bref, elle a peur pour sa fille. Elle a prévenu la police, et a déjà collé des avis de recherche partout. Elle prend sa voiture, et part sillonner la ville et les campagnes alentour. Elle laisse plein de messages, sur le répondeur de sa fille, mais elle n'obtient jamais de réponse.

A la gare, des policiers sont là et attendent Rose. Celle-ci se met à trembler de peur. Elle sait que sa fugue est finie, qu'ils vont la ramener chez elle. Elle sait aussi que là-bas ne l'attendent que de lourdes punitions, et que des reproches, par tout le monde.

La mère de Fabien s'est rendue au collège pour voir le Principal ; celui-ci a décidé de convoquer la fautive et ses parents.

Après l'entretien, le constat est sans appel. C'est bien Rose qui a causé cet incident, et qui en plus a accusé Laura pour se couvrir.

« Nous vous demanderons de bien vouloir rembourser les dégâts, et pour Rose, un jour d'exclusion !

– D'accord, et on va la punir aussi à la maison, et encore excusez-nous pour Fabien, Rose n'est pas bien en ce moment... On va faire le nécessaire. »

C'est mercredi. Malgré l'interdiction de ses parents, Rose envoie un message à Tom :

« Coucou, faut absolument que je te parle, rejoins-moi à la bibliothèque vers 14 heures. »

Trente secondes plus tard, le garçon répond :

« Si tu veux, mais on est punis de sortie, j'te rappelle ! Comment faire ? ».

Rose écrit :

« Dis-leur que c'est pour un travail ! »

Tom répond alors :

« OK, j'arrive ! »

La jeune fille descend les escaliers à toute vitesse et renseigne sa mère qu'elle se rend à la bibliothèque pour faire un exposé avec Laura. Evidemment, le prétexte marche : sa mère, ne trouvant rien à redire, accepte en lui recommandant de rentrer le plus rapidement possible. Rose court dans la rue et arrive à la bibliothèque en même temps que Tom.

Elle engage la conversation :

« Je voulais tellement te voir ! Mon monde s'écroule, mais je vais me venger ! »

Tom a bien en tête l'avertissement de son ami et prend clairement conscience que Rose ne tient vraiment à le voir que pour se servir de lui.

« Non, s'écrie-t-il, tu vas encore nous attirer des ennuis, cette fois-ci je ne te suivrai pas !

– Qu'est-ce que tu attends ? réplique la jeune fille.

– Je crois qu'il vaut mieux qu'on se sépare ! dit Tom avec tristesse.

– T'as pas le droit ! Tu dois faire tout ce que je dis ! T'es mon petit ami, j'te rappelle ! s'emporte Rose.

– Ben justement, à partir de maintenant, je ne le suis plus. J'en ai marre de tes idées tordues ! Tu n'es qu'une manipulatrice ! hurle Tom.

– Tu le prends comme ça ? Très bien ! De toute façon je ne t'ai jamais aimé ! Je n'ai pas besoin de toi pour ma vengeance ! Tu ne peux pas être aveugle au point de n'avoir jamais remarqué que je t'ai toujours détesté, car tu es trop bête ! Et d'abord, tu ne me mérites pas : tu es vraiment trop idiot pour moi !

– Tu ne m'apprends rien : je sais bien que c'est Francis que tu aimes ! Mais je ne sais pas si tes vengeances à n'en plus finir le séduisent beaucoup ! »

La jeune fille se sent tellement blessée, à ces mots, qu'aucun son ne parvient à sortir de sa gorge nouée, elle préfère se réfugier chez elle.

Jeudi soir, Tom passe en conseil de discipline qui le sanctionne d'une semaine d'exclusion, pour avoir pris part au sabotage.

Puis c'est au tour d'Oscar, qui est loin d'être rassuré. On l'interroge sur la ou les raisons qui l'ont poussé à couper les câbles, à commettre cette grave erreur... Il est incapable de s'expliquer et ses parents disent juste qu'il ne s'est pas rendu

compte de ce qu'il faisait. Le Principal lui rappelle les conséquences de son geste irréfléchi, et que Francis aurait pu en mourir. Une exclusion définitive est arrêtée.

Le cas de Rose est enfin examiné. Quelques professeurs lui demandent pourquoi se servir des autres pour se venger, et lui rappellent qu'il vaut mieux s'en remettre à des adultes qu'entraîner ses copains dans des règlements de compte. L'adolescente répond qu'elle ne se servait pas d'eux, qu'ils avaient fait un jeu. Elle ne pensait pas qu'Oscar allait vraiment relever le défi. Après avoir échangé avec les parents sur la fragilité actuelle de l'adolescente, et aussi sur la multiplication de ses bêtises – Ils en ignoraient un certain nombre – une sanction de deux semaines d'exclusion est prise.

C'en est trop. De retour au domicile, les parents de Rose décident de forcer la serrure qui retient fermées les pages du journal intime de leur fille, pour tenter de la comprendre. Le père de la jeune fille se sent mal à l'aise de n'avoir pas perçu le problème de sa fille plus tôt, mais il faut savoir qu'il était souvent en déplacement pour son travail... Après quelques patientes minutes de bricolage avec un crochet métallique, le cadenas cède et livre le contenu des pages remplies d'une écriture brouillonne. Le père et la mère découvrent à l'intérieur une multitude d'horreurs, comme :

« Cher journal, aujourd'hui nous avons tagué le casier de Fabien, je suis vengée de cet idiot... ».

Ils se regardent sans un mot puis tournent quelques feuilles en arrière :

« Je sors avec Tom mais je ne l'aime pas. Cet abruti me sert juste à me venger de Francis... ».

À la suite, ils lisent des méchancetés du genre :

« Je ne veux pas qu'on lui remonte le moral, ce n'est pas juste. En échange d'un bracelet à deux balles, Jessy lui a gâché son poème : c'est tant mieux ! »

Quelques pages plus haut, ils trouvent encore une monstruosité :

« *Je suis contente que Francis soit à l'hôpital. Il m'a abandonnée, il va le regretter.* »

En dessous figure le dessin d'un garçon pendu. Très pâles, les parents de Rose, accablés par ces découvertes et remplis de crainte pour leur fille, décident de lui parler. Mais quand celle-ci les aperçoit tous les deux avec son journal, elle se doute de quelque chose et force dans le garage. Son père la rattrape et l'immobilise de force. Rose fond en larmes :

« C'est... snif... c'est Francis qui a commencé... »

– Non mais tu te rends compte un peu de ce que tu as fait ! l'interrompt son père en brandissant le journal intime, et tu oses pleurnicher ?

– Vous n'aviez pas le droit...

– Et toi, qui t'as donné le droit de faire tout ce mal à tes camarades ? Qui ? Ce n'est pas deux semaines d'exclusion que tu mérites : c'est l'internat ! Tu m'entends ? L'internat !

–... »

La mère les rejoint, la main du père se desserre insensiblement sur le bras de l'adolescente qui profite de cette seconde d'inattention pour se sauver dans la rue. Le temps de rouvrir la porte qu'elle a claquée derrière elle, plus de trace de Rose...

Ses parents la cherchent partout : au square, derrière le collège, vers la bibliothèque, chez Laura. Ils rentrent chez eux et commencent à se demander s'il ne va pas falloir appeler la police, quand Rose réapparaît enfin. Elle tente de grimper à sa chambre sans un mot mais son père la retient :

« Tu ne crois pas que tu vas t'en tirer comme ça ! Ça fait deux heures qu'avec ta mère on se fait un sang d'encre, à se demander où tu as bien pu passer ! Tu ne crois pas que tu exagères ? Ça ne va vraiment pas en ce moment ! Ma fille, je te rappelle que tu ne sors pas d'ici sans notre autorisation, et qu'on ne fait pas tourner en bourrique ses parents ! Alors maintenant, d'accord, tu peux monter dans ta chambre, et que

je ne te revoie plus avant demain ! »

La maman de Rose juge la punition un peu sévère, mais elle ne dit rien. Et si un peu d'autorité pouvait remettre sa fille sur le droit chemin !...

Vendredi, le lendemain, Rose est toujours enfermée dans sa chambre.

« Marre, marre, marre... J'en ai vraiment marre ! De mon père qui me dispute et me pousse à aller m'excuser devant les parents de Francis, de Fabien qui me fait la leçon, des idiots du collège, des profs, du directeur, de tout ! C'est décidé, je vais fuguer ! C'est la solution à tout ! Est-ce que je fais un mot ?... Non, ou oui, mais juste pour ma mère, c'est la seule que je ne déteste pas ! »

Voilà ce que se dit la malheureuse en son for intérieur ; et ce ne sont pas des pensées en l'air. Elle prend dans son sac une feuille de classeur et écrit :

Maman, je n'en peux plus, de tout et de la vie. Je m'en vais pour tout arranger. Ne me recherche pas, c'est pour mon bien et pour le tien.

Je t'aime quand même. Au revoir.

Rose.

Un mot d'adieu, c'est vite écrit ; un sac, c'est vite préparé. Et vu que son père fait la sieste et sa mère les courses – Rose imagine combien celle-ci sera enragée de voir comment son père l'a surveillée – elle peut partir sans problème... Elle ira au centre de la ville ; quand elle était petite, elle voulait habiter là-bas. Elle ira à pied, ça ne semble pas bien loin...

Maintenant la nuit est tombée, froide, inconfortable. Seule sur les marches au rez-de-chaussée d'un immeuble, Rose a le ventre qui grouille ; elle aimerait bien rentrer, mais sa fierté s'y

oppose... Elle a peur de tous les bruits et des gens isolés qu'elle croise dans les rues noires. Son restant d'argent de poche lui a à peine permis de s'acheter un sandwich, il ne lui reste plus rien... Et Rose pense que la vie est bien chère ! Soudain, un son la réveille en sursaut ; elle se rend compte qu'elle s'était assoupie. Tout tourne autour d'elle. C'est une sirène : c'est la police ! Elle savait qu'elle n'aurait pas dû écrire un mot ! Que faire ?

Comme tous les samedis matins, le père de Francis surveille le compte facebook de ses enfants. Il y découvre une chanson. « Tiens, nous avons des musiciens » se dit-il ! Il écoute... et fait rapidement le lien entre les paroles et les ennuis de son aîné. Après une minute de réflexion, il se rend compte de l'identité de l'auteur. Il n'aurait jamais pensé que son fils puisse faire ça. Il imagine que Fabien a participé et comprend mieux pourquoi Rose a passé ses nerfs sur le casier de son cadet. Francis était chez le kinésithérapeute. À son retour, après une longue discussion, ils se mettent d'accord. Le père de Francis et son fils ont décidé de supprimer la vidéo sur facebook.

Francis s'interroge sur le comportement qu'il a eu dernièrement avec Rose. Il l'a carrément laissée tomber, malgré ses sentiments, et n'a pas été particulièrement agréable avec elle ! Il se sent à la fois responsable et déçu. Tout cela n'a aucun sens. Maintenant, Rose s'est vengée et les dés sont jetés ! L'autre jour encore, quand elle a exprimé ses regrets, il ne s'est pas montré sympa. Mais Francis se demande s'il ne devrait pas lui présenter des excuses, à présent qu'il se rend compte de ses torts. Il veut remettre de l'ordre dans sa vie, se raisonner, même s'il sait que cela va prendre du temps. Il décide donc de donner rendez-vous à Rose, mais elle ne lui répond même pas. Fabien lui a dit qu'elle a fait beaucoup de bêtises ces derniers temps... Pourquoi ne veut-elle pas le voir ? Il aimerait bien s'expliquer

avec elle. Pour une fois que Francis fait un geste vers elle ! Que se passe-t-il dans la tête de Rose ? Il sait bien que cela n'a pas été facile pour elle, à l'époque, mais elle pourrait faire au moins un effort ! Après tout, c'est lui qui a été accidenté, pas elle ; et en plus de sa faute à elle ! Par rapport à lui, qu'a-t-elle subi ?

Son téléphone sonne. Et si c'était elle ? Il regarde le numéro ; l'appel ne vient pas de la région, mais ces chiffres ne lui sont pas inconnus :

« Oui, allo ?

– Bonjour Francis, c'est Jean-Pierre.

– Monsieur Goy ! Bonjour ! dit Francis plein d'émotion.

– Tu peux m'appeler par mon prénom, répond la voix chaleureuse.

– D'accord.

– Alors la dernière fois qu'on s'est vus, tu m'as dit que tu voulais devenir cascadeur ?

– C'est exact !

– Bien, je dois venir vers chez toi jeudi, je te propose de me retrouver au gymnase de Gevrey-la-Côte, jeudi à 16h30, tu pourras ?

– OK, pas de problème. »

Francis est touché que le cascadeur se soit souvenu de lui, et il attend jeudi avec impatience.

L'adolescent observe ses ecchymoses sur ses jambes, et se demande si son état de santé lui permettra de faire le métier dont il rêve... Il décide d'en parler à son kinésithérapeute malgré sa crainte d'une réponse négative. Le médecin le rassure, tout en précisant qu'il risque de ne pas retrouver tout de suite tous les réflexes de sa jambe accidentée, mais que le temps en décidera... Peu importe ! Francis chasse ses angoisses et décide qu'il se rendra comme prévu au centre d'entraînement voir son idole.

7

Un matin, Francis et les docteurs doivent se rencontrer et discuter sérieusement. D'ultimes analyses et examens sont effectués. Francis leur demande s'il pourra refaire un jour du deux-roues, et la réponse est affirmative. Francis est heureux et crie de joie. Après cette visite, il appelle Jean-Pierre Goy et lui raconte cette bonne nouvelle.

Quelques jours plus tard, la maman de Francis le réveille en lui apportant son petit-déjeuner. Il y a un petit pain au chocolat, du jus de fruit et du lait. Francis est en train de la remercier lorsque le téléphone retentit. C'est un appel de Jean-Pierre:

« Salut, comment vas-tu ce matin ? Peux-tu être prêt, avec tes affaires, en peu de temps ? lui demande le cascadeur.

– Quelles affaires ?

– Prends donc un survêtement et des baskets, je pense que cela suffira. Je serai devant ta maison vers 10h30.

– D'accord ! Pas de problème ! Merci beaucoup ! À tout de suite ! » s'enthousiasme Francis.

En un instant le petit-déjeuner est terminé et le garçon habillé. Il fait un bisou à sa maman et sort.

Jean-Pierre le rejoint vite et tous deux arrivent peu après aux abords du tournage d'un film. Une scène est jouée, c'est l'effervescence. Tout cela impressionne beaucoup Francis. Jean-Pierre lui explique tout en détail, de façon très

professionnelle. Il lui annonce qu'il y aura beaucoup d'action dans ce film. C'est donc le lieu idéal pour apprendre comment les pros font pour réaliser ces merveilleuses cascades. Francis est enchanté et se dit que ce métier est vraiment fait pour lui. Il s'empresse de demander des conseils à son idole. Ce dernier lui répond qu'il pourra même s'entraîner un peu à faire des roulades.

« Mais il faut d'abord que tu enfiles toutes tes protections ! »
Le jeune homme s'exécute puis il commence ses essais. Même s'il tombe parfois, il se relève toujours avec courage et n'abandonne jamais. Il a peur et se montre hésitant, mais il est très motivé. Quelques personnes l'applaudissent et il est très fier.

Par la suite, il observe tout ce qui se passe autour de lui sur le plateau et rencontre plein de monde. Il reste silencieux, concentré et surtout très attentif. Tout l'intéresse, tout le passionne. Il est extrêmement heureux d'être ici. Il voit des techniciens, le réalisateur, deux des producteurs, et les acteurs. L'actrice principale, un peu connue, lui paraît super belle et il tombe sous son charme. C'est une merveilleuse journée pour le jeune garçon.

Un autre jour. Francis se rend au gymnase retrouver Jean-Pierre Goy. Il est très excité. Les retrouvailles se font dans la bonne humeur. Ils discutent tous les deux, Francis se renseigne : faut-il faire des études pour le métier de cascadeur ? Et Jean-Pierre Goy lui parle des différentes écoles de cascade et de son prochain film, avant de lui montrer quelques exercices impressionnants ; le jeune regarde avec admiration.

Le soir même, à table, le père de Francis lui demande si tout s'est bien passé avec ses amis. En réalité, Francis a menti à ses parents et est allé au rendez-vous que le cascadeur lui

avait donné au gymnase. Francis détourne le sujet de conversation :

« Papa, est-ce que je pourrai refaire de la moto, un jour ?

– Oh, euh... Il faut qu'on y réfléchisse ; qu'en penses-tu toi-même ?

– Je ne sais pas... J'aimerais bien ! » dit l'adolescent en souriant.

Puis il ajoute, après une courte hésitation :

« Je vous ai dit que j'allais voir des amis, mais en réalité, j'avais rendez-vous avec Jean-Pierre Goy.

– Avec Jean-Pierre Goy ? Le cascadeur ?

– Oui Papa ...

– Tu as gardé contact avec lui ? ... Alors, on fréquente les stars ! Mais qu'est-ce que tu nous réserves comme surprise ? demande le père incrédule.

– Ben, je pense à mon avenir...

– Ah, je suis sûre que tu veux faire médecin, c'est très bien payé, interrompt sa mère.

– Non, footballeur, corrige le père.

– Non, non, en fait j'aimerais bien devenir... cascadeur comme Jean-Pierre Goy. Il m'a raconté qu'il avait eu un accident aussi quand il était jeune, et ça ne l'a pas empêché de faire ce métier...

– Mais c'est impossible ! Ta jambe n'est pas encore réparée ! Et on n'a pas envie de te perdre ! s'exclame sa mère.

– C'est quand même un métier à risque, dis-donc ! Ce monsieur-là était à l'hôpital quand tu l'as rencontré, me semble-t-il, ajoute le père.

– Tout le monde peut se retrouver à l'hôpital un jour ou l'autre ! Et puis c'est comme tous les métiers, ça s'apprend ; bien sûr quand on ne sait pas, ça peut paraître dangereux, mais Monsieur Goy m'a expliqué un tas de trucs, les entraînements, les prises de vue, les montages, il m'a même montré une vidéo, c'était gé...nial ! Il m'a invité sur son

prochain tournage, vous vous rendez-compte ! Il sera la doublure de James Bond !

– Je comprends ton enthousiasme, mais renseigne-toi bien sur le métier, d'abord ; regarde le site de l'Onisep, les débouchés, les écoles, la formation... Et réfléchis bien. Qu'est-ce qui t'attire tant dans ce métier ? Imagine le genre de vie que cela suppose !

– D'accord Papa, j'y réfléchis ! »

Après le dîner, Francis va vite à l'ordinateur où il découvre sur un forum que l'école de moto la plus proche se trouve à deux cent trente-trois kilomètres de Gevrey-la-Côte, à Remilly. Après ses recherches, Francis va se coucher et rêve qu'il exerce son métier préféré.

Le lendemain matin, il parle de ses trouvailles à ses parents :

« Hier soir, j'ai regardé sur internet le métier de cascadeur. L'école la plus proche se trouve à Remilly ; tu connais ?

– Non, mais tu pourras me montrer le site. Par contre, tu fais tes études jusqu'au bout, c'est tout ce qu'on te demande !

– Euh... Oui, bien sûr, répond Francis. Mais tu crois que je pourrai un jour remonter sur une moto ?

– Si c'est pour avoir un accident, non ! Mais, et je dis bien "mais", si tu te comportes en bon motard, respectueux du code de la route et des autres usagers, ça devient possible ... On verra dans quelques temps !

– Je peux te promettre que je ne ferai plus de cascade sur la route, mais si je fais cette école de cascade, j'en ferai là-bas. Et puis Monsieur Goy peut m'aider à débiter dans le métier, c'est une occasion à saisir !

– Ecoute fiston, tout cela demande réflexion... Nous respectons tes choix, mais il ne faut pas prendre à la légère ce genre de décision, nous prendrons le temps d'en reparler. »

Francis n'insiste pas plus, trop heureux que ses parents l'aient écouté sans se fâcher et qu'ils soient restés ouverts à la discussion.

Grâce à ses dernières séances chez le kinésithérapeute, le jeune homme boîte nettement moins, il pourra bientôt courir et sauter à nouveau. Le médecin est d'accord pour qu'il reprenne la natation, mais il lui faut attendre encore trois semaines pour la gymnastique. Tous les espoirs semblent désormais permis quant à son rétablissement. Il est en âge de passer son permis et ses parents, considérant combien leur fils a mûri ces derniers temps, décident de l'inscrire dans une auto-école.

Pour ce qui est de Rose, ce n'est pas la même histoire... Deux jours se sont écoulés depuis le début de sa fugue ; elle en a assez, elle a froid et faim. Elle est malheureuse et voudrait rentrer chez elle. Elle hésite à revenir, mais elle sait très bien qu'elle devrait le faire pour rassurer sa famille, triste. C'est comme si une petite voix l'y obligeait.

Francis a téléphoné à Rose. Il souhaitait s'excuser parce qu'il s'était rendu compte que ce n'était pas sympa de ne lui adresser que des reproches alors qu'elle avait l'air de regretter si sincèrement ce qui s'était passé, et que son propre comportement était répréhensible. Mais Rose n'a pas répondu. Il a rappelé plusieurs fois mais toujours pas de réponse. Peut-être lui en veut-elle encore ? Ou ses parents lui ont-ils confisqué son portable. Il a ressuyé dans la soirée sur le téléphone fixe, mais personne n'a décroché, même pas ses parents ; c'est étrange. Ils n'avaient quand même pas déménagé ? Etaient-ils fâchés au point de ne plus vouloir lui répondre ? Pourtant, le jour où les parents de Rose sont venus s'excuser, ils avaient eu le droit de se parler... et leurs parents s'étaient montrés compréhensifs et désolés du comportement de leurs enfants...

À deux quartiers de là, Laura ne se sent pas bien, suite à la nouvelle que Rose a fugué pour la deuxième fois. Elle tente de rappeler chez son amie, mais pas de réponse. Toutes ces

pensées qui tournent dans sa tête : « J'aurais dû la retenir plus longtemps. J'ai été bête. Où peut-elle bien être ? »

Rose se tient tapie derrière l'escalier de l'immeuble où elle s'est réfugiée. Que faire ? La question fait le tour de son cerveau, sans trouver de réponse possible ; elle n'a aucune envie de se rendre tout court ; pour l'instant c'est une éventualité qu'elle refuse littéralement. La jeune fugitive entend des portes de voitures s'ouvrir puis claquer en se fermant, puis des voix ... La police arrive ! Elle se met à paniquer. Plus qu'une solution : courir !

Comme elle l'espérait, les policiers ne reprennent pas leur véhicule et la poursuivent à pied, pensant sûrement qu'elle ne tiendra pas longtemps. Mais contrairement à ce qu'ils imaginent, Rose est extrêmement rapide et dotée d'une endurance extraordinaire qu'elle tient de son père, ancien athlète. La jeune fille concentre ses efforts pour distancer ses poursuivants et retrouver la maison abandonnée dans laquelle elle s'est déjà abritée. Elle se souvient exactement de l'endroit : l'adolescente dépasse ses limites, son professeur d'EPS serait fier d'elle... Peu à peu, en dépit de son ventre torturé par la faim depuis la veille, elle réussit à semer les policiers dans le dédale des rues au bout duquel elle aperçoit enfin la maisonnette. Elle ne se sent plus poursuivie de près et entre prudemment dans la demeure déserte mais libre.

Exténuée par les efforts qu'elle a fournis dans sa course, ayant épuisé ses dernières réserves d'énergie, l'adolescente, qui reste une enfant malgré tout, se blottit dans un coin pour réfléchir. Elle décide alors d'arrêter sa fuite, de reconstruire sa vie ; et pour commencer, elle doit assumer ses actes, ce qui veut dire qu'elle doit rentrer chez elle, s'excuser auprès des personnes qu'elle a blessées. Pour cela, il faut d'abord se rendre à la police, tant pis ! Dans la vie il faut parfois faire des choix désagréables. Elle sort de la maison, mais comprenant

qu'elle n'aura plus la force de marcher longtemps, elle se résigne à attendre, assise sur le seuil ; la police, dans ses recherches, devrait bientôt la trouver. Et c'est sur cette pensée qu'elle s'assoupit, le ventre vide...

« Elle est là, nous l'avons retrouvée !

– C'est bien elle ! »

Rose ouvre les yeux, alertée par les voix, puis se rassure ; ce sont les policiers, cette fois-ci elle est contente de les voir... Elle obéit sans broncher quand ils lui demandent de les suivre dans la voiture. À bout de force, l'adolescente ne parvient pas à répondre à leurs questions, elle lâche prise et s'évanouit...

Quand elle se réveille, elle se trouve dans un lit aux draps blancs, et reconnaît le visage inquiet de son père et celui sillonné de larmes de sa mère. Rose se dit qu'elle a bien fait d'accepter de revenir. Elle regarde son bras perfusé, suite à ces jours presque sans boire ni manger. Le médecin constate qu'elle va mieux et pourra rentrer chez elle dans la soirée, en recommandant beaucoup de vigilance à ses parents. La psychologue de la clinique n'étant pas disponible, ils devront prendre rendez-vous.

De retour chez elle, Rose se repose, entourée de ses parents. Mais, quand ils lui parlent d'aller voir la psychologue, elle pique une crise et refuse tout net : ses parents la considèrent comme si elle était devenue folle, maintenant qu'elle fait des efforts pour être plus raisonnable ! Ils ont beau lui expliquer qu'il n'y a pas que les fous qui rencontrent les psychologues, rien à faire.

L'après-midi, Laura rend visite à Rose et la jeune fille se confie à sa meilleure amie qui la persuade :

« Tu sais, Rose, si tu pars à l'internat, on ne se verra plus. Moi, je te conseille d'aller voir cette psychologue.

– C'est vrai, tu as raison, merci ! », reconnaît Rose.

De suite, l'adolescente annonce à ses parents qu'elle est d'accord pour le rendez-vous chez la spécialiste.

Quelques jours plus tard sa famille l'accompagne, pour entendre que ce n'est rien de grave, juste une sensibilité à fleur de peau suite aux chocs émotionnels subits ces temps derniers. Rose doit se reposer et se changer les idées. Les parents de Rose sont rassurés et décident qu'elle aura le droit de voir sa copine Laura deux heures par semaine, car celle-ci leur semble vraiment digne de confiance. Les vacances approchent et ils pensent qu'un séjour à la montagne fera du bien à tout le monde.

Rose a décidé d'assumer pleinement, mais pas seulement auprès de ses parents, auprès de tous. Elle tient à s'excuser et à demander pardon à ses amis et à tous ceux du collège. Tout le monde est au courant, elle doit le faire. Elle commence par le directeur, qui la félicite de son intention. Rose est cependant effrayée par la possible réaction des autres, convoqués sous le préau.

« S'il vous plaît, écoutez-moi! Je voulais vous demander pardon, car je m'en veux d'avoir fait du mal à Fabien, à Francis et à leur famille. À vous tous ici aussi d'ailleurs ! J'espère vous faire comprendre que je suis vraiment navrée. Même si cela va prendre du temps, je le sais, j'espère que, si on ne redevient pas amis, au moins on puisse se parler et se comprendre. J'espère qu'un jour vous me pardonnerez ! »

La réaction des autres semble assez bonne, tout le monde en sort beaucoup plus serein...

Au collège, les rumeurs se sont à peu près tues et Fabien n'a presque plus besoin de l'aide des surveillants contre les curieux et les mauvaises langues. La vie reprend son cours normal. En arrivant le matin au collège, Fabien est content de retrouver ses bons amis qui l'ont aidé à retrouver le sourire après les moments difficiles. Quelques rôdeurs toujours

désœuvrés le provoquent encore, mais il ne les regarde pas et passe son chemin comme s'ils n'existaient pas, même s'il aurait fort envie de leur clouer le bec. Comme ça, ils finiront bien par se lasser.

Bientôt Francis devra retourner au lycée, mais il appréhende son retour et l'attitude des autres. Ses parents ont pris rendez-vous avec le proviseur pour préparer sa reprise. L'adolescent se pose des questions : réussira-t-il à suivre les cours après ses semaines d'absence ? Ses amis sont venus le voir régulièrement, mais va-t-il réussir à retrouver ses repères ? Tant de questions lui viennent à l'esprit ! Et puis, il se sent... comme métamorphosé. Finalement, tout se passe bien, les cours ont lieu au rez-de-chaussée pour lui éviter les escaliers, et les professeurs sont compréhensifs pour les premiers contrôles.

L'adolescent, de temps à autre, repense à Rose. Assis dans sa chambre, il s'interroge. Il se revoit avec elle avant l'accident. Pourquoi a-t-il rompu ? Il ne s'en souvient même plus... Il a pourtant passé des moments heureux avec elle... Revenir dans le passé, la revoir, tout recommencer... Il regarde son portable, hésite. Il n'a jamais eu de réponse à ses appels. Déçu, il pense que la jeune fille ne veut plus lui parler, mais il souhaiterait juste lui pardonner. Il sent bien qu'il n'aura pas la tête libre sans cela. Doit-il aller la voir, ou attendre qu'elle fasse le premier pas ?

Le lendemain, Francis parle avec sa famille de son sentiment de culpabilité à cause de cette fâcheuse histoire. Il les informe qu'il voudrait rencontrer Rose afin de dénouer la situation et trouver une solution à cette tourmente. Il en a plus qu'assez, il veut tourner la page, définitivement.

Un jour, finalement, à tout hasard il se rend chez elle. Par chance, Rose est justement à la maison.

« Bonjour Francis, que fais-tu par ici ? s'étonne la maman de la jeune fille.

– Bonjour Madame, je venais parler à Rose ; elle est là ?

– Oui bien sûr, veux-tu que j'aille la chercher ?

– Oui, merci Madame », répond Francis.

Quand Rose apprend que Francis l'attend et veut lui parler, l'adolescente se sent médusée et quelque peu angoissée : elle ne pensait pas que Francis ferait le premier pas ! Elle suit lentement sa mère jusqu'à l'entrée. Là, la maman de Rose les laisse seuls.

« Salut Francis, balbutie Rose, mal à l'aise.

– Euh, salut Rose, ça va ? continue Francis tout aussi gêné.

– Oui, et toi ?

– Oui, ça va, mais je...

– Tu sais Francis, je suis désolée pour ce qui t'est arrivé... Je ne voulais pas ça ! le coupe Rose.

– Je... moi aussi je te demande pardon Rose, je n'ai pas été sympa avec toi ces temps derniers, je ne me rendais pas compte...

– Non, je le méritais, c'est de ma faute si tu as eu un accident...

– Peut-être, mais je n'aurais jamais dû me venger, c'était idiot !... »

Rose croise furtivement le regard de Francis, et le silence se charge d'échanger un merci entre eux.

« Francis ? Tu m'aimes encore ?

– Rose, je ne sais pas... Je crois que oui, mais j'ai besoin de temps, je ne sais plus où j'en suis...

– Tu... On reste quand même amis ?

– D'accord !

– Merci Francis ! Alors, bonnes vacances !

– Oui, merci, bonnes vacances à toi aussi ! »

La conversation s'achève par une affectueuse accolade et chacun rentre chez soi, le cœur soulagé.

Toutes les histoires passées se calment. Les deux familles redeviennent sereines. Tous espèrent qu'ils n'auront plus jamais de mésaventure semblable à celle de ces derniers mois.

Une bonne nouvelle vient égayer la maison des deux frères : leur papa a retrouvé du travail, comme mécanicien.

Rose se reconstruit et change. Elle va voir un psychologue afin de progresser plus vite. Elle n'est plus très populaire au collège, mais personne ne la déteste vraiment. Son amie Laura lui a tout pardonné et lui tient compagnie. Personne ne l'a jamais vue aussi gentille et prévenante. Rose a beaucoup appris de ses erreurs.

Le jour du départ pour le séjour à la montagne avec ses parents, Rose pose son bagage dans le coffre de la voiture, et ne peut s'empêcher d'envoyer un message à Francis : « Je t'aime ! » Et elle éteint son portable.

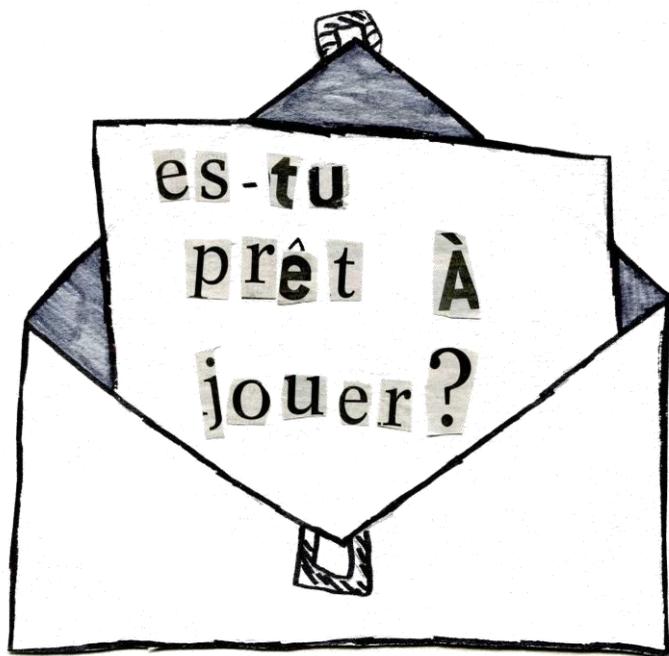


La vengeance du passé

classe de 5^{ème} E - collège Saint Joseph-Sainte Ursule

et

classe 5^{ème} 2 SEGPA - collège Gaston Roupnel



1

3 juillet 1985 - 17 heures 12.

Chaleur moite, pas un souffle de vent. L'air est pesant.
Dans les vignes, pas une feuille ne bouge.
Hommes et animaux restent au frais, qui dans sa maison, qui dans sa tanière.

Un petit nuage de poussière s'élève au bout du chemin en terre qui relie le village au vignoble.
Une vieille 2CV brinquebalante roule en émettant le bruit caractéristique de son moteur. La capote en toile grise est roulée sur l'arrière de la carrosserie. La vitesse n'est pas excessive malgré la poussière soulevée. Au volant, un homme d'une soixantaine d'années, le crâne dégarni sur le devant, le teint bronzé.

Le véhicule s'arrête au bord des vignes. Le conducteur, après avoir coupé le contact, serré le frein à main puis ôté les clefs du *Neiman* et les avoir mises dans la poche poitrine de sa chemisette, ouvre la portière, pose le pied gauche au sol et s'extrait en souplesse de la « Deuche ».

Vêtu d'une chemisette en coton beige et d'un pantalon en lin de la même couleur, des sandalettes en cuir aux pieds, Jacques Grandjean marche d'un pas rapide et assuré et s'engage dans le vignoble. Il regarde. Les rangs sont bien

rectilignes, comme il se doit ; la végétation est fournie et les grappes sont bien formées. Si le temps continue ainsi les vendanges seront belles et le millésime excellent. Sur le passage entre les rangs et au pied des ceps, une herbe rase recouvre la terre et les cailloux. Jacques Grandjean fait partie de ces viticulteurs qui ont compris que l'herbe est la meilleure protection contre l'érosion des terres dans les vignobles. En outre, il n'y a plus besoin d'utiliser d'herbicides qui polluent l'eau. Il est satisfait par ce qu'il voit au cours de ce début d'inspection et pense que le ban des vendanges risque d'être avancé au moins d'une semaine cette année. Il va donc falloir prévoir rapidement l'embauche des vendangeurs et préparer le logement pour ceux qui viennent de loin, sans compter une bonne cuisinière car le travail est pénible et les gens doivent être correctement nourris.

Jacques Grandjean en est là de ses réflexions lorsque, soudain, un coup de feu éclate et déchire le silence qui régnait jusqu'alors dans la campagne.

2

En entendant résonner cette détonation dans le vignoble, l'étonnement le saisit. Il reste figé là pendant un moment, les muscles raidis. Il se demande ce qui s'est passé car ce n'est pas la saison de la chasse. Jacques a un mauvais pressentiment. Un doute l'envahit, puis une vague d'inquiétude et d'angoisse monte en lui.

Il regarde à la lisière de la forêt, là d'où le bruit a semblé provenir. Il aperçoit une silhouette, parmi les arbres. Elle est grande, mince, habillée tout en noir. Il sent son cœur battre la chamade et une boule de peur se former dans son ventre. En une fraction de seconde, la silhouette disparaît dans la pénombre de la forêt. Sans trop réfléchir et poussé par la curiosité, Jacques Grandjean s'élance à la poursuite de l'inconnu. Il traverse les vignes en haletant et pénètre au milieu des arbres.

La forêt est éclairée par le soleil qui brille d'une lueur orangée. Dans le sous-bois, pas un bruit, personne. Le silence est complet. Les oiseaux ne chantent plus. Le vent ne souffle plus. C'est le vide absolu. Jacques se dit : « Les animaux ont dû se cacher, de peur, à cause du coup de feu. » Il ne s'attarde pas devant le silence inquiétant qui l'entoure.

Il balaye la forêt du regard. Les arbres, centenaires pour certains, sont très variés : chênes, sapins, noisetiers,... Le sol

est recouvert par endroit d'une mousse douce comme du velours. Une végétation dense et luxuriante au sol lui donne un aspect mystérieux. Il ne saurait dire pourquoi, mais cette forêt lui fait peur. Les fougères qui poussent au pied des arbres ont presque l'air fantomatique, malgré le soleil qui joue sur leurs feuilles. Le silence semble de plus en plus pesant. Tout est vraiment trop calme.

Soudain, il entend un craquement provenant du cœur de la forêt. Sans hésiter, il se précipite dans cette direction, en espérant revoir la mystérieuse silhouette. Au bout de cinq minutes de course, il est épuisé. Il n'est plus si jeune, se dit-il, et n'a plus vingt ans ! Il se sent essoufflé. Déçu, il s'arrête à regret et laisse donc l'homme s'enfuir. Transpirant de partout, il s'adosse quelques minutes contre un vieux chêne dont l'écorce tombe.

De multiples questions se bousculent dans sa tête. Que doit-il faire ? Pourquoi cet homme s'est-il enfui ? Qui est-ce ? Quel était donc ce coup de feu ? L'homme en fuite a-t-il un rapport réel avec la détonation ? Va-t-il découvrir quelque chose ? Si oui, quoi ? En y repensant bien, il se dit que ce n'était pas le bruit d'un fusil de chasse habituel. Lui qui s'y connaît assez bien en armes et qui connaît la chasse, il en a expérimenté quelques modèles et sait les différencier. Peut-être est-ce une arme de guerre ? Ou une arme d'assaut ? Ou de poing (pistolet, revolver) ? Il est sûr maintenant que ce n'était pas un fusil de chasse car son bruit n'est pas aussi percutant que celui qu'il entend encore résonner dans ses oreilles. Il oublie aussi l'idée de l'arme d'assaut, car cela tire en rafale et est trop gros pour courir avec. Et l'idée de l'arme de guerre tombe à l'eau aussi car c'est trop difficile à trouver. Il n'y a plus que ... l'arme de poing !

Revenant nerveusement sur ses pas, il entreprend de faire le tour des sous-bois environnants. Son regard est attiré par des

tâches rouge bordeaux sur le sol. Il les suit et parvient jusqu'à un buisson couvert de mûres encore vertes. Les mêmes taches rouges ont éclaboussé certaines baies.

Jacques réfléchit calmement à ce qui l'attend. Il s'approche pas à pas ; il contourne le buisson. Son sang se glace devant le corps sans vie et ensanglanté qu'il découvre. Le cadavre est figé dans une dernière position de terreur pure : les yeux fixes, la bouche à demi ouverte, les mains repliées sur la poitrine. Une enveloppe est posée, bien visible, sur sa cage thoracique ensanglantée. Jacques Grandjean a un haut-le-cœur en reconnaissant son voisin, un homme d'une soixantaine d'années, lui aussi. Il est de petite taille, assez gras avec des cheveux grisonnants, de petites oreilles et des grands yeux. Il est vêtu d'un bermuda marron et d'une chemise écossaise. Des sandales brunes lui enveloppent les pieds. A côté de lui se trouve une sacoche de cuir marron. C'est le propriétaire du vignoble voisin. Jadis, ils avaient été amis mais, suite à une dispute, ils ne se parlaient plus. Cette personne avec laquelle il s'était si bien entendu, et cette amitié rompue par une vulgaire dispute de terre... Une vague de tristesse submerge Jacques Grandjean...

Tout autour, la forêt semble à nouveau vivante. Les oiseaux chantent. Un petit oiseau vient de sortir de son nid, et on dirait qu'il est prêt à voler ! La lumière du soleil s'amuse sur les écorces des arbres. Autour du corps, les fleurs forment un tapis multicolore. Malheureusement, il reste le cadavre.

Jacques est paniqué et ne sait plus quoi faire. Il se penche pour prendre l'enveloppe. Il découvre alors une douille à côté du cadavre dans l'herbe. Il est sûr maintenant que c'est une arme de poing, sans aucun doute un pistolet automatique. Avec la plus grande précaution, il décide d'ôter le cachet de cire rouge fermant l'enveloppe couleur crème. Sur la feuille dépliée, il lit : « Ce n'est que le premier. » Jacques réfléchit. Il

hésite à appeler la police. Il sent en lui un instinct qui lui dit que cette affaire le concerne. Mais de quelle manière ?

3

3 juillet 1985 – 17 heures 44

Jacques, affolé et paniqué, remet le message dans son enveloppe qu'il plie et range dans la poche de son pantalon. Puis, après quelques minutes qui lui paraissent une éternité, il se précipite vers sa voiture. Un magnifique renard au pelage blond vénitien, aux pattes rousses et à la queue blonde surgit à la sortie de la forêt. Jacques ne le remarque même pas et descend le long de ses rangées de vignes rectilignes. Il se jette sur la portière, l'ouvre brutalement, s'installe, insère la clé de contact puis démarre son auto. La 2 CV part en trombe car son conducteur accélère à fond. Le chemin est cabossé et plein d'ornières. La « deuche » n'arrête pas de bouger et soulève un nuage de poussière.

Jacques Grandjean habite un charmant village viticole de Bourgogne. Jamais il n'a trouvé aussi longue la route le ramenant de ses vignes. Il rejoint la route départementale, freine trop tard et, en prenant un virage à droite très serré, la 2 CV percute un muret qui balise le chemin des vignes. Il décide de ne pas s'arrêter pour constater les dégâts et il poursuit sa route, à vive allure, vers la gendarmerie du village voisin.

Quand il y arrive, une dizaine de minutes plus tard, Jacques gare sa voiture, en descend et se dirige aussitôt vers l'accueil. Un gendarme est de garde pour assurer le service d'accueil.

Jacques, le visage extrêmement pâle et le regard vide, a du mal à s'exprimer.

« J'... j'... j'ai trouvé le cadavre de ... Bertrand ..., Bertrand Dupuis dans la forêt, près de mes vignes. Envoyez-vite quelqu'un ... C'est terrible ... C'est terrible. »

Le gendarme le dévisage un instant puis réalise rapidement l'état de choc dans lequel se trouve Jacques. Il le connaît pour l'avoir rencontré plusieurs fois lors de différentes manifestations dans son village. Il sait que c'est un homme apprécié et respecté en tant que président de l'association locale de chasse.

« Venez, Monsieur, entrez et asseyez-vous. Je vais vous chercher un verre d'eau car vous ne me semblez pas très bien. »

Il le fait rentrer dans le bureau voisin de l'accueil et l'invite à s'asseoir devant un bureau chargé de dossiers où trône une imposante machine à écrire. Il revient avec une bouteille d'eau minérale et un verre. Après l'avoir rempli et tendu à Jacques, il s'installe au bureau, se saisit du téléphone, compose un numéro très court et, au bout d'un moment, dit :

« Allô, Major Lacoste, Telliez à l'accueil. J'ai, ici, dans votre bureau, M. Jacques Grandjean qui est venu déclarer la découverte d'un cadavre dans la forêt près de ses vignes. La victime serait, selon lui, Bertrand Dupuis, du même village. Je vais recueillir les premiers éléments et j'attends vos ordres, Major. »

Il pose le combiné téléphonique, sort un calepin du tiroir et s'apprête à noter les informations que va lui donner le témoin.

« Racontez-moi tout depuis le début. Précisez-moi l'heure, le lieu et tous les détails, même s'ils ne vous semblent pas importants. Mais avant de commencer, je vais prendre vos noms, dates et lieu de naissance ainsi que votre adresse. »

Jacques décline son identité et les autres informations demandées puis décrit sa fin d'après-midi dans les vignes :

« Je suis venu, vers 17h00, pour apprécier la qualité du raisin et l'état de mes vignes lorsque j'ai entendu un coup de feu dans les bois voisins. Ce coup de feu m'a semblé très proche et je n'ai pas reconnu le son d'une arme de chasse. Je me suis demandé qui pouvait tirer ainsi et je me suis dirigé dans les bois en empruntant le chemin forestier qui part de mes vignes. En m'aventurant vers l'endroit d'où semblait être venue la détonation, j'ai aperçu, très brièvement, une silhouette sombre qui a disparu plus loin dans la forêt et j'ai alors découvert un homme, gisant sur le sol. Je me suis approché et j'ai reconnu Bertrand Dupuis, ensanglanté et sans vie. J'ai remarqué une douille d'arme de petit calibre, non loin du corps, ce qui permet de penser qu'il a été abattu à bout portant. Je me suis alors mis en route pour la gendarmerie. »

Jacques avait décidé de ne pas parler du message trouvé dans l'enveloppe. Il se disait qu'il avait peut-être tort mais, pour le moment, il préférait ne pas mêler la gendarmerie à son passé. La menace suggérée dans le message trouvé sur le corps de Bertrand ne lui faisait pas si peur.

Le Major arrive dans le bureau et rejoint le gendarme qui avait pris la déposition. Il prend alors les notes, les lit très rapidement puis il dit à Jacques :

« Vous allez nous accompagner sur les lieux. J'ai demandé l'appui d'une brigade voisine car nous sommes en sous-effectif. Nous partirons dès que les légistes nous auront rejoints. Avez-vous quelqu'un à prévenir ? Vous pouvez utiliser notre téléphone.

Jacques réfléchit un instant et réalise que Martine, son épouse, doit commencer à trouver le temps long.

– Je veux bien prévenir chez moi. » répond-il.

Il se lève, se dirige vers le téléphone que lui tend le Major et compose le numéro. Il annonce à sa femme qu'il rentrera un peu plus tard que prévu. Il lui racontera tout quand il reviendra.

Les renforts et les légistes viennent d'arriver. Le Major fait le point de la situation et précise à chacun les dispositions qu'il faudra prendre pour traiter ce cas : prélever le plus d'indices avant la nuit et protéger la scène du crime. Les six gendarmes montent dans deux véhicules, suivis par celui des légistes. Jacques les précède dans sa 2CV et les guide. Lorsque la scène du crime est protégée, le médecin légiste opère méticuleusement. Des gendarmes parcourent les alentours à la recherche d'indices. Le Major reste près de Jacques, consterné.

« Pouvez-vous me donner quelques renseignements sur la victime ? Lui connaissez-vous des ennemis ?

– Je le connaissais depuis l'enfance. Nous avons grandi dans le village, suivi nos études dans les mêmes établissements. Nous sommes vigneron, tous les deux. Nous étions amis et puis, pour des raisons que je n'ai comprises, Bertrand m'a reproché de lui faire du tort, de prendre ses clients, de dénigrer son travail et la qualité de ses vins. Nous ne nous parlions plus depuis une quinzaine d'années. Je ne sais plus rien de sa vie. Il ne chassait même plus avec nous. »

Quelques heures plus tard, le corps de Bertrand est glissé dans un sac mortuaire puis déposé dans le véhicule des légistes qui l'emmèneront à la morgue. Le Major recommande à Jacques de rentrer chez lui pour se reposer. Il lui propose de revenir à la gendarmerie, le lendemain, en fin de matinée, pour signer sa déposition.

Jacques quitte les lieux. Il se sent très fatigué et éprouvé. Il repart chez lui. Il ne sait pas s'il va tout raconter à Martine, sa femme, dès maintenant, La « Deuche » passe la grille. La maison traditionnelle dont il a héritée de ses parents se situe dans une cour au bout d'une grande allée bordée de peupliers. Il gare sa voiture dans la cour, coupe le contact, prend la clé, et la range dans la poche de sa chemisette,

comme d'habitude. Il aperçoit l'église qui se dresse fièrement de l'autre côté du mur. A gauche, il y a un bâtiment secondaire permettant l'hébergement occasionnel des vendangeurs. A droite se situe la cuverie. Entre les deux, s'élève la maison, construite en pierres de Bourgogne. Ses volets sont peints en rouge bordeaux. De fines branches de rosiers décorent la façade. Derrière le bâtiment de gauche se trouve un charmant potager, avec une vingtaine de variétés de légumes différents, dont sa femme s'occupe avec grand amour. Il y a cinq ans, Jacques et son épouse ont acheté un boxer qu'ils ont nommé Zeus. Son pelage brun sombre et beige pur lui donne un air farceur inimitable. Jacques adore se détendre sur les chaises longues joutant les hortensias multicolores. Zeus arrive en aboyant joyeusement. Jacques le caresse d'une main distraite.

Il rentre dans la maison. Ça sent bon le bœuf bourguignon, son plat préféré. Martine, sa femme, est aux fourneaux. Elle sort de la cuisine gaiement. Malgré son âge, il la trouve toujours magnifique. Elle est vêtue d'une chemise rose à fleurs et d'un pantalon de lin brun. Elle est très mince, grande, et a de petits yeux marron en amande. Elle a de longs cheveux gris. Sa douceur, sa tranquillité le rassurent.

Elle lui demande :

« Alors, les vignes ?

– Ca va, marmonne Jacques, je pense que la récolte sera bonne et avancée.

– As-tu commencé à penser à l'embauche des vendangeurs, à la cuisinière ?

– Ah... Euh... Oui... Je vais le faire, répond-il un peu ailleurs.

– Mon chéri, qu'est-ce qui s'est passé ?

– Bertrand Dupuis a été tué d'un coup de feu, dans le bois au-dessus de nos vignes. Je ne sais pas qui l'a tué. Je suis allé faire une première déclaration à la gendarmerie et j'ai assisté au début de l'enquête. Je dois y retourner demain. »

Jacques monte se doucher, puis descend manger. Ils s'assoient autour de la table ronde couverte d'une jolie nappe jaune parsemée de grappes de raisins dessinées dessus. La cuisine est lumineuse, peinte avec du jaune, du vert et du blanc. L'atmosphère est pourtant pesante. Ils ne parlent pas. Très perturbé, Jacques ne cesse de repenser au déroulement de la scène de crime. Martine prend la main de son mari et lui demande :

« Qu'est-ce qui ne va pas mon chéri ?

– Rien du tout ! Tout va bien. » s'empresse-t-il de répliquer. Sa femme se raidit et se fait soupçonneuse. Son mari n'a pas l'habitude de lui mentir, aussi d'une main qu'elle veut tendre, elle lui fait comprendre qu'il peut tout lui dire. Mais Jacques Grandjean tient bon et garde son lourd secret. Avant même la fin du repas, Jacques annonce, pour clore toute conversation : « Ton bœuf bourguignon était excellent. Je te remercie. Mais excuse-moi, j'ai eu une grosse journée, je monte me coucher ! »

En haut des escaliers, il ouvre une porte blanche sur sa gauche et pénètre dans une pièce peinte en gris et violet, où apparaît un grand lit ancien et deux commodes surplombées d'un grand miroir. Pris d'une impulsion soudaine, Jacques passe dans son bureau, adjacent à la chambre.

Il s'assied un moment sur sa chaise de bureau en peau de zèbre, souvenir d'Afrique, que sa femme n'apprécie guère. Ses yeux se posent sur une enveloppe cachant le portrait de sa femme. Il reconnaît déjà la couleur crème. Son cœur s'emballe et ses mains deviennent moites. Il se dit que c'est un cauchemar. Il retourne l'enveloppe : le même cachet de cire rouge ! Il prend l'enveloppe et s'empresse de l'ouvrir. A l'intérieur, il y a une lettre et une douille. La même douille que celle qu'il a vue près du corps de son voisin ! D'un geste tremblant, il déplie la lettre. Il reconnaît immédiatement l'écriture. Il lit : *Es-tu prêt à jouer ?*

Un frisson parcourt Jacques. Là, c'en est trop ! Doit-il appeler la gendarmerie ? Le doute et la peur l'envahissent. Des milliers de questions se bousculent dans sa tête. Comment le meurtrier a-t-il pu entrer ? Comment a-t-il fait pour poser l'enveloppe ici ? Jacques a besoin de parler à quelqu'un mais il ne veut pas inquiéter sa femme. Il ne peut guère appeler la gendarmerie sans lui mentir, puisqu'il a conservé la première enveloppe. Il cache les deux enveloppes dans un tiroir sous un livre, pour ne pas que sa femme les trouve. Il glisse la douille dans le boîtier à piles de sa lampe de bureau.

Il décide de prendre un somnifère et se couche. Il prend un livre pour se changer les idées. Dommage, c'est un roman policier ! Martine le rejoint peu après. Tous deux ont un sommeil très agité. L'un revoit le corps sans vie de son voisin, l'autre s'inquiète du comportement bizarre de son mari. Il fait un rêve étrange. Habillé comme le jour précédent, il se trouve dans un endroit sombre et inconnu de lui. Tout à coup, il sent une présence, et voit une silhouette, une silhouette exactement pareille que dans la scène dont il a été témoin dans la forêt. La silhouette avance. Jacques aussi. Au moment où ils vont enfin se rencontrer, Jacques entend le même coup de feu que dans les vignes. Il se réveille en nage, mais son front n'est pas chaud. Il se lève pour regarder par la fenêtre, mais ne voit rien. Il retourne se coucher, reste un long moment allongé en silence. Il se rendort enfin, cette fois d'un sommeil sans rêve.

4 juillet 1985 – 7 heures 35

Au réveil, il ne sait plus quoi penser : rêve ou réalité ? Quelqu'un a-t-il perdu la vie cette nuit ? Lorsque Jacques descend, Martine est déjà levée. Elle a l'air préoccupée. Tous deux ont d'énormes cernes sous les yeux. Ils ne s'adressent pas la parole de tout le petit déjeuner. Le silence règne dans la maison. Chacun est dans ses pensées. Lorsqu'une pie toque à la fenêtre, Jacques manque de défaillir. Il réfléchit au

coup de feu qu'il a entendu cette nuit et à la manière dont la lettre est arrivée sur son bureau. Sa femme n'a rien remarqué, semble-t-il. Pourquoi le chien n'a-t-il pas aboyé ? Il n'y a que trois options possibles :

1/ Soit le chien n'était pas là lorsque la personne est entrée.

2/ Soit il a été drogué au chloroforme.

3/ Soit il connaissait la personne qui est entrée.

Jacques n'y tient plus et interroge sa femme.

« As-tu entendu un bruit cette nuit ?

– Non, pourquoi ?

– Pour rien...

– Que vas-tu faire aujourd'hui ?

– Je vais aller nourrir le chien et je retournerai à la gendarmerie pour terminer ma déposition. Ensuite, je m'occuperai des vignes et de la prochaine vendange. Le chien n'était pas trop excité hier après-midi ? Il n'a pas trop aboyé ?

– Non, pourquoi ? Pourquoi me poses-tu toutes ces questions ?

– Juste pour être sûr.

– Mais sûr de quoi ? demande Martine avec méfiance.

– Pour notre sécurité ! »

Sa femme le regarde d'un air inquiet et dubitatif.

Sans ajouter un mot, son mari part enfiler ses sandalettes, prend ses clefs de voiture et se dirige vers la porte.

Il se retourne et demande :

« Tu n'as invité personne, hier ?

– Non ! Pourquoi aurais-je invité quelqu'un sans te le dire ? répond-elle d'une voix agacée.

– As-tu promené le chien ?

– Mais oui évidemment ! Je te trouve bien bizarre aujourd'hui ! »

Tout s'explique : l'inconnu s'est introduit pendant cette promenade, mais vers quelle heure ?

Jacques décide de retourner sur la scène du crime. Arrivé à destination, il voit plusieurs voitures de gendarmerie arrêtées

en haut des vignes. Il s'approche et demande à un gendarme
situé à quelques mètres de lui :
« Avez-vous trouvé quelque chose ? »

Celui-ci le reconnaît et lui répond :

« Rien de particulier pour le moment. Je vais vous demander, s'il vous plaît, de rester en dehors de la scène d'investigation.

– Oui, bien sûr. »

Jacques observe les enquêteurs.

Certains sont encore à l'endroit où Jacques a trouvé le corps de Bertrand et d'autres examinent minutieusement les alentours. Ils poursuivent les travaux qui ont été interrompus la veille, à la fin du jour. Le manque de lumière dans la forêt ne permettait plus aucune investigation.

« Est-ce que le Major est ici ? continue Jacques.

– Non, il est reparti à la brigade. »

Soudain, un des enquêteurs signale qu'il a trouvé quelque chose. Tous tournent la tête dans la direction de la voix. L'homme est éloigné de la scène et il tient quelque chose, que Jacques n'arrive pas à discerner, au bout d'une pince. Le gendarme responsable de l'enquête s'approche de lui et observe à son tour l'objet trouvé. Il a remarqué la présence de Jacques sur les lieux et vient vers lui avec l'objet qu'il a glissé dans une pochette plastique transparente.

« Bonjour, dit-il à Jacques, je vous reconnais, vous êtes la personne qui a donné l'alerte. Je lis ici, en montrant un document où sont consignés tous les faits et éléments que Jacques a déclarés la veille à la gendarmerie, que vous avez vu une silhouette vêtue de noir disparaître dans la forêt.

Pourriez-vous nous indiquer où c'était ?

– Oui, j'étais là. » dit-il en s'avançant de quelques mètres.

Il est maintenant à l'endroit où il a découvert le corps. Il montre avec sa main, la direction prise par la silhouette qu'il a vu s'enfuir.

« Bon, cela correspond avec le morceau de tissu noir que nous venons de trouver dans les ronces. Voilà du boulot pour Berthier et Tom. Allez-les chercher. » dit-il au gendarme qui protégeait la scène du crime.

Celui-ci s'éloigne du groupe et se dirige vers un des véhicules garés en haut des vignes. Il appelle Berthier et fait, alors, un signe au gendarme qui attendait non loin. Berthier ouvre la porte arrière du véhicule et on entend les jappements joyeux de Tom, un beau berger allemand. Son maître le caresse et attache la laisse à son collier. Ils arrivent vers le groupe et le responsable tend la pochette en plastique à Berthier ; celui-ci sort le morceau de tissu et le fait renifler à Tom.

« Cherche, mon chien, cherche ! » lui dit-il pour l'encourager.

Tom s'élançe et renifle le sol à la recherche de l'odeur du tissu. Il fait plusieurs allers et venues tout autour d'eux, revient sur ses pas et se dirige enfin là où le tissu a été trouvé. Il s'arrête et aboie plusieurs fois dans la direction de son maître qui vient vite le récompenser.

« Cherche encore, Tom, cherche encore. »

Le chien s'enfonce à travers les ronces, suivi de son maître qui le tient en laisse. Un gendarme s'est joint à eux. Au bout d'un instant, ils ont disparu dans l'épaisseur de la forêt. Jacques n'entend alors que les jappements de Tom et les encouragements de Berthier.

« On aura peut-être une piste valable, dit le responsable de l'enquête. Car nous n'avons rien pour le moment. Aucun témoin, à part vous. Même la femme de la victime est incapable de nous dire où il est allé avant de mourir ici. On sait, par elle, qu'il a reçu un appel téléphonique, hier vers 14:00, qu'il a ensuite pris les clefs de sa voiture et est parti,

sans dire un mot. Si encore, on retrouvait sa voiture. Selon son épouse, c'était devenu une habitude, pour lui, de se comporter comme s'il était tout seul, de ne jamais dire où il allait. Elle avait fini par accepter ce manque de respect de la part de son mari. Habituellement, il revenait en fin d'après-midi. Elle apprenait, par la suite, ce qu'il avait fait de ci de là, de la bouche des gens qu'il avait croisés. »

Berthier, son chien et le gendarme qui les accompagnait viennent d'arriver.

« La piste s'arrête à un carrefour de chemins forestiers, Tom ne trouve plus rien, dit Berthier. Je pense que le véhicule du meurtrier était stationné par là. Il faudrait faire des recherches plus précises pour obtenir un éventuel indice mais, à première vue, il n'y a rien. »

Le responsable fait un signe à un enquêteur et lui demande de suivre le gendarme qui accompagnait Berthier pour examiner la nouvelle scène.

Jacques décide alors de partir pour aller signer sa déposition à la gendarmerie. Il reprend le chemin des vignes mais, cette fois-ci, il est plus prudent et sa conduite est plus adaptée au chemin de terre. Arrivé à la brigade, il se dirige à l'accueil et donne la raison de sa venue. Le gendarme Telliez n'est plus de garde mais un autre le remplace. Il va chercher la déposition dans le bureau voisin et invite Jacques à le rejoindre.

« Veuillez relire et signer les deux exemplaires de votre déposition, s'il vous plaît. »

Jacques s'assied puis lit le contenu du document. Tout est conforme à son récit. Il prend un stylo et signe les deux exemplaires. Il retourne à l'accueil et demande si le Major Lacoste est à la brigade.

« Oui, il dirige actuellement un entretien. Vous pouvez l'attendre ici. » dit le gendarme en lui montrant un siège de l'espace d'accueil.

Jacques est décidé à lui parler des deux lettres trouvées, l'une sur le corps de Bertrand Dupuis et l'autre dans son bureau. Il se demande quelle raison donner pour avoir conservé pour lui, le premier message.

Une porte, au bout du couloir, s'ouvre. Jacques voit le Major suivi par une silhouette qui lui semble familière. Quand les deux hommes sont suffisamment proches, il reconnaît Jean-Claude, un ami d'enfance qui habite à quelques pas de chez lui. Mais sa surprise est totale quand il remarque que Jean-Claude est menotté et que le Major demande au gendarme de le conduire en cellule. Le visage de Jean-Claude est complètement défait. Il allait s'exprimer lorsque le Major lui demande, fermement, de garder le silence. Il se laisse guider par le gendarme.

Jacques s'est levé ; il est confus. Le Major l'invite à le suivre dans son bureau et lui dit :

« Vous connaissez Jean-Claude Lagrange. Tout comme Bertrand Dupuis, il habite votre village et vous avez grandi ensemble. Tout comme vous, il ne parlait plus à Bertrand Dupuis. Nous avons reçu ce message. » dit-il en sortant de son tiroir, une enveloppe de couleur crème, marquée d'un cachet de cire rouge, mise sous scellé.

Jacques se sent très mal et reste sans voix. Il évite le regard du Major qui prend, maintenant, deux autres scellés sous sachet plastique transparent, contenant, l'un, un message et, l'autre, une douille.

« À première vue, il s'agit de la même douille que celle que nous avons trouvée à côté de Bertrand Dupuis. Le message, quant à lui, nous a conduit chez Lagrange pour chercher au moins une explication. »

Il déplie le message puis le lit à haute voix : « Que sait Jean-Claude Lagrange ? ». L'adresse de Jean-Claude figure au bas de la lettre.

« Vous l'avez arrêté pour ça ? demande Jacques.

– Non, évidemment ! Mais nous pensons avoir trouvé l'arme du crime chez Lagrange. D'autre part, nous avons trouvé des clefs non loin de la scène du crime ; nous étions passés à côté hier. Nous ne savons pas à qui elles sont mais nous pensons qu'elles appartiennent au tueur. Les reconnaissez-vous ? »

Le Major tend à Jacques un trousseau où quatre clefs sont accrochées, reliées à une chaînette au bout de laquelle est suspendue une figurine de chasseur.

Celui-ci reste stupéfait devant les clefs : il reconnaît ses propres clefs ! Oui, ce sont bien ses clefs ! Enfin, plus précisément, le double de celles qui se trouvent sur son bureau. Jacques est saisi. Le Major semble s'en apercevoir et lui demande, d'un air préoccupé :

« Vous reconnaissez ces clefs ? Vous savez à qui elles sont ? Êtes-vous bien sûr que ce ne sont pas les vôtres ? Après tout, vous auriez pu les perdre lorsque vous avez découvert le cadavre...

– Non, non, pas du tout », répond Jacques précipitamment.

Pas bon menteur, il laisse encore paraître l'inquiétude qu'il a face à cet objet. Comment ont-elles fait pour arriver jusqu'ici ? Qui les a posées ? Quand ? Comment ? Qui a bien pu s'introduire chez lui sans qu'il s'en aperçoive ? Sans doute les clefs ont-elles été dérobées en même temps que l'enveloppe a été posée... Veut-on le faire accuser ?

« Vous êtes sûr que ça va ? demande le Major d'un ton à la fois inquiet et perplexe, tout en le dévisageant.

– Oui, oui, s'empresse de répondre Jacques, car il n'aime pas mentir. Je vais y aller, j'ai beaucoup de choses à faire. A plus tard. » Puis il repart vers sa voiture. Il est tout pâle et marche lentement. Le Major laisse Jacques s'éloigner, sans le quitter des yeux. Il repense à ce qui vient de se passer. Il se doute que son seul témoin sait quelque chose, mais quoi ?

4 juillet 1985 – 15 heures 37

Jacques est sur le canapé. Celui-ci est en cuir brun, très confortable, le genre de siège d'où il faut se reprendre à trois

fois pour se lever. Il ne l'a pas quitté depuis le déjeuner : il réfléchit. Comment ses clefs sont-elles arrivées sur le lieu du crime ? Jacques se dit qu'il aura l'esprit plus clair dehors. Il se lève et se dirige vers la porte d'entrée. Au même moment, la sonnette retentit. Il sort et regarde derrière le portail ; un homme s'y tient : c'est le Major. Il est habillé en civil : chemise blanche, veste brune sous le bras, chapeau sur la tête. Jacques, qui a failli ne pas le reconnaître, remarque alors qu'il est un peu grassouillet et que, lui aussi, est bronzé. Il a une barbe mal rasée et a l'air soucieux. Jacques lui ouvre, le salue, le fait entrer dans la cour et lui demande :

« Alors, vous avez du nouveau ?

– Oui, on a trouvé ça quand on a fouillé la maison de Bertrand Dupuis. Je crois que cela vous intéressera certainement, dit le Major en lui montrant un petit livre.

– Et en quoi cela me concerne-t-il ? demande Jacques, avec méfiance.

– Je pense que seul un de ses proches peut lire ça et nous éclairer. Je veux que vous me disiez ce que vous en pensez... mais... je pense que nous serions mieux à l'intérieur pour parler, si vous voyez ce que je veux dire, dit-il en regardant autour de lui. Il me faut vous poser encore quelques questions pour faire avancer l'affaire. »

Jacques conduit le Major dans le salon. C'est une pièce majestueuse et spacieuse. Des tableaux ornent les murs. Le plafond est sculpté au niveau du lustre. Sur la droite se trouve la télévision dans un coin, entre un radiateur et une fenêtre. Le large canapé en cuir lui est parallèlement disposé. Sur la gauche, un buffet occupe un pan de mur. Une table en bois massif absorbe une grande partie de la pièce. Un pot de fleurs artificielles y trône. Le Major Lacoste observe le séjour et semble même le photographe du regard. Jacques est mal à l'aise et l'invite à s'asseoir sur le canapé. L'atmosphère est tendue.

Le Major commence à poser des questions :

« Bertrand Dupuis a-t-il été très proche de vous ?

– Il l’a été à un certain moment mais cela a mal tourné à cause de ce qu’il m’a reproché, mais je vous ai déjà expliqué tout cela hier... ajoute Jacques avec lassitude. Avez-vous trouvé le propriétaire des clefs, finalement ?

– Nous sommes justement à sa recherche et nous les avons envoyées au laboratoire pour les analyses.

– Je sais à qui elles appartiennent...

– Et à qui ?

– Elles sont à moi...

– Vous me surprenez. Pourquoi ne m’avez-vous rien dit ce matin ? Et comment avez-vous fait pour rentrer chez vous ? interroge le Major.

– Ce sont mes doubles. Les miennes sont suspendues vers la porte d’entrée. Celles-ci sont d’habitude sur mon bureau. Elles ne servent jamais.

– Pouvez-vous me montrer les clés que vous utilisez chaque jour ?

– Oui, bien sûr. »

Il va les chercher et les tend au Major : elles sont en fer, rondes et pointues. L’une ressemble à la clef d’un coffre-fort. Un porte-clefs en forme de grappe de raisin brille de mille feux dans les mains de Jacques.

« Pourquoi ne l’avez-vous pas dit ce matin ? demande à nouveau le Major.

– J’avais peur !

– Peur de quoi ?

– Je n’en sais rien.

– Mais comment se sont-elles retrouvées là ?

– Je ne sais pas, mais je n’ai pas tué Bertrand ! dit Jacques agacé.

– Madame Grandjean n’est pas là ? questionne le Major pour changer de sujet.

– Non, elle est partie faire des courses. Vous voudriez lui parler ?

– Oui. Je repasserai. »

Au moment de partir, le Major tend à Jacques une sorte de cahier, assez épais, d'environ 15 centimètres sur 20. La reliure noire est abîmée et la couverture tout écornée. Le dos ne tient quasiment plus. Certaines pages paraissent même avoir été arrachées, pense Jacques en le feuilletant rapidement.

« Je reviendrai demain pour recueillir vos impressions. », lui dit le Major d'un ton sympathique.

4 juillet 1985 – 17h56

Dehors, la chaleur devient un peu humide. Un orage s'annonce. Jacques s'installe sur la terrasse en bois dans une de ses chaises de salon de jardin. Il prend le journal de Bertrand. Calmement, il le retourne, en observe les moindres détails, mais il a un pressentiment désagréable. Le journal est très épais, au moins 300 pages. Jacques ouvre enfin le carnet. Bertrand écrit en scriptes un peu penchées, à l'encre bleue, baveuse. Certaines pages sont aussi illustrées de croquis divers : animaux, fusils,... Jacques ouvre alors le carnet à peu près aux trois-quarts et lit la date du 30 juin 1985. Mais il se demande depuis quand Bertrand écrivait ; Il va à la troisième page et lit : 11 février 1933. Il écrivait donc depuis son enfance ! Mais il ne semblait pas écrire souvent ; le cahier n'est finalement pas très gros pour avoir servi toutes ces années. Bertrand a changé d'écriture au fil des ans : ses lettres étaient autrefois plus arrondies et il s'appliquait davantage.

Jacques revient au 30 juin 1985 et commence sa lecture, un peu excité.

En rentrant d'une merveilleuse promenade dans mes vignes, je me suis inquiété ; j'ai entre-aperçu une silhouette qui en sortait rapidement à mon arrivée et qui est entrée dans la forêt. Je ne m'en suis pas préoccupé sur le moment ; j'étais fatigué et n'avais pas la tête à cette question. Toutefois, je veux en avoir

le cœur net ; demain, j'irai vérifier que personne ne rôde autour de mes vignes.

Jacques pense que la silhouette aperçue par Bertrand est la même que celle qu'il a lui-même vue. Il en a la certitude ! Il poursuit sa lecture ; il espère en apprendre peut-être plus. Il va à la page suivante qui indique : 1^{er} juillet 1985.

Je suis retourné aujourd'hui dans mes sublimes vignes, plus belles que celles de ce vieux Jacques avec ses manies d'écolo stupide ! En arrivant, j'ai à nouveau aperçu une silhouette s'enfuir. Elle m'a paru grande et mince ; elle ressemblait à celle d'hier. J'ai voulu la poursuivre, mais j'ai trébuché sur une pierre et me suis écroulé sur le sol caillouteux. Quand j'ai relevé la tête, il n'y avait plus personne. Je ne sais pourquoi cela m'inquiète.

« C'est fou ! Il a eu la même réaction que moi, se dit Jacques. N'empêche que le vieil écolo stupide, il est toujours en vie, lui au moins. Mais cela dit, peut-être pas pour longtemps... »

Jacques arrête un moment sa lecture. Il a soif, se lève et va chercher un verre de lait frais dans le réfrigérateur à la cuisine. Après s'être désaltéré, il va se laver les mains dans la salle de bain au fond du couloir, pièce couleur bleu ciel avec une petite fenêtre à deux carreaux. Il se lave les mains avec du savon à la lavande et retourne sur la terrasse. Que va-t-il découvrir dans ce mystérieux journal ? Quel autre secret cache Bertrand ?

Il ouvre au hasard le carnet et tombe sur la date du ...

« Chéri, je suis rentrée ! crie une voix dans l'entrée.

– J...j'arrive tout de suite ! » répond Jacques, après un violent sursaut dû à la surprise.

Jacques se demande s'il doit mettre sa femme au courant du journal intime. Martine arrive sur la terrasse et Jacques ferme brusquement le carnet, le met sous son bras.

« Tu viens m'aider à ranger les courses ? » demande Martine.

Il se lève, un peu à contrecœur, range le cahier de Bertrand au fond d'un tiroir d'une commode où étaient entreposés des journaux et des magazines et se dirige vers le salon, puis dans la cuisine, pour rejoindre Martine. Elle range les provisions qu'elle vient d'acheter dans l'épicerie locale.

« Tout le village est sous le choc ! On entend tout et n'importe quoi ! Je sais que Bertrand n'était pas très apprécié mais tout de même, on ne peut pas laisser les gens dire certaines choses. Ce doit être terrible pour sa femme ! Je passerai la voir, demain dans la matinée. Et ce malheureux Jean-Claude que les gendarmes sont venus chercher ! Il paraît qu'ils ont perquisitionné sa maison. C'est invraisemblable ! Ils ne se parlaient plus Bertrand et lui, depuis tellement longtemps.

Elle se tait un instant.

– Et toi ? Comment vas-tu ? lui demande-t-elle en se retournant vers lui.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle ajoute :

– Et bien, mon pauvre Jacques, tu as une bien mauvaise mine ! Je vais nous préparer un petit repas puis j'espère que tu vas te détendre un peu et vider ton sac ! J'ai bien remarqué que tu étais très affecté, hier soir. Tu ne peux pas rester

comme cela, il faut que tu t'exprimes. Qu'as-tu fait, cet après-midi ?

– Pas grand-chose et je n'avais rien envie de faire, » marmonne-t-il.

Martine continue de s'affairer. Un silence pesant s'installe. L'orage commence à gronder.

– Il faut que je te dise quelque chose, ma chérie.

– Que se passe-t-il ?

– Eh bien...

– Tu peux tout me dire, mon chéri.

– Eh bien, le major est venu m'apporter le journal intime de Bertrand !

– Pourquoi te l'a-t-il confié à toi ?

– Parce qu'il pense qu'il vaut mieux que ce soit quelqu'un d'assez proche de lui qui le lise.

– Et qu'as-tu découvert dedans ?

– Eh bien, il a vu la même silhouette que moi dans ses vignes, deux fois de suite.

– C'est étrange ! L'a-t-il poursuivie ?

– Oui... Et il écrivait depuis son enfance. Bon, il faut que j'y aille, j'ai une réunion au club de chasse, car il faut préparer la prochaine saison.

– Oui, c'est vrai, tu me l'avais dit ; je vais préparer le dîner.

– Au fait, le Major voudrait te parler ; il repassera.

– Oh ! Il voudrait me demander quoi ?

– Je ne sais pas trop. » répond Jacques un peu perplexe.

Le silence se fait.

Jacques met sa veste et place son insigne de président de l'association de chasse sur la boutonnière du revers gauche. Il prend ses clefs, son parapluie, car le temps s'assombrit dangereusement et sort de la maison. Il se demande s'il a bien fait de tout dire à sa femme. Arrivé devant sa 2CV, il ouvre la portière, se glisse à l'intérieur et allume le moteur. Il démarre. Il se demande ce dont ils vont parler à la réunion ; il est

quasiment certain qu'ils vont parler de Bertrand.

4 juillet 1985 – 20 heures 01.

En rentrant de sa réunion, Jacques est préoccupé par ce qui s'y est dit. Comme c'était prévisible, les conversations ont effectivement essentiellement tourné autour de la mort de Bertrand, l'ancien membre de l'association, ainsi que de Jean-Claude, détenu en prison. Beaucoup ont demandé à Jacques comment était le cadavre de Bertrand, quel effet cela faisait de se dire que la dernière fois qu'ils s'étaient vus, ils s'étaient disputés, ... Il repense à la phrase de Michel : « J'espère que le meurtrier va être découvert, car je sais que Jean-Claude n'y est pour rien. » Tous étaient d'accord avec lui : même après leur dispute, ils n'étaient pas méchants l'un envers l'autre. Et Jean-Claude est quelqu'un de si gentil ! La mort de Bertrand ne les touche pas beaucoup, car il s'était mis tout le monde à dos. Mais ils ont quand même tous observé une minute de silence pour lui.

Sur le chemin du retour, Jacques n'est pas très attentif. Il gare sa voiture devant le portail en voyant une Opel Commodore verte garée dans l'allée. Jacques suit l'allée de graviers et marche à pas de loup jusqu'à la porte d'entrée. Il s'apprête à ouvrir la porte lorsqu'il entend son prénom, c'est la voix de sa femme. Il reconnaît aussi la grosse voix du Major. Jacques voit alors que la fenêtre de la cuisine est entrouverte. Saisi d'une impulsion subite, il décide d'écouter discrètement la conversation. Il sait pertinemment que ce n'est pas correct, mais il se glisse le long du mur jusqu'à la fenêtre. Il a les yeux juste à la bonne hauteur pour regarder à l'intérieur. Le Major est, cette fois-ci, en uniforme. Martine est entrain de cuisiner, l'air préoccupé. Elle est debout et épluche nerveusement des pommes. Le major est assis à la table, devant un café, un carnet de note à la main.

« ...et vous n'avez aucune idée de ce qui aurait pu être

derrière tout ça ?

– Pas la moindre, mais Jacques est bizarre ces temps-ci, il semble constamment préoccupé...

– Vous voulez dire que vous le soupçonnez ?

– Non, pas du tout ! Je crois juste qu'il me cache quelque chose. Je ne sais pas vraiment quoi, mais il m'inquiète. Il est un peu tendu. En même temps, je le comprends, vu la situation.

– Quelles sont vos relations depuis le meurtre ?

– Je le trouve de plus en plus distant ; il ne me fait pas part de ses sentiments. Avant, il se confiait plus.

– Avez-vous une totale confiance en votre mari ?

– Quelle question ! Oui, bien sûr ; c'est mon mari !

– Connaissiez-vous bien Bertrand Dupuis ?

– Oui, nous avons été amis. C'est lui qui m'a présenté Jacques, il y a une quarantaine d'années. Jacques s'est disputé avec lui depuis environ quinze ans ; ils ne se parlaient plus.

– Et vous ?

– Et bien... Je ne le voyais pas souvent ; mais quand je le voyais, il était souvent nerveux, et ne parlait pas beaucoup. Sa femme était très agacée par le comportement de son mari mais elle l'aimait quand même.

– Dans quelles circonstances le rencontriez-vous ?

– Je le croisais de temps en temps dans la rue, la plupart du temps en promenant Zeus, mon chien. C'était du pur hasard. Il n'était jamais accompagné et semblait distrait. Il était devenu plus personnel et renfermé depuis sa dispute avec Jacques... Vous savez, je vois plus souvent sa femme, Rose.

– Comment cela ?

– Nous faisons quelques sorties ensemble, des randonnées, de la gym. Cela lui change les idées.

– Votre mari est-il au courant de ces visites ?

– Oh, oui ; il trouve que c'est bien pour elle.

– Savez-vous la cause de la dispute entre votre mari et Bertrand ?

– Et bien, je crois que... »

Jacques reconnaît à la voix de sa femme qu'elle hésite à répondre et il appréhende un peu sa réponse. Le temps se fait de plus en plus orageux, le ciel s'assombrit et le tonnerre roule au loin.

« Oui ? dit le Major.

– C'était à cause des vignes. D'après Jacques, Bertrand l'a accusé de lui voler ses clients... La version de Rose, que je n'ai jamais dite à Jacques, c'est que quelqu'un serait entré en relation avec Bertrand, et lui aurait affirmé que Jacques dénigrerait la qualité de son vin et lui prenait ses clients. Bertrand, naïf, l'aurait cru et se serait disputé avec Jacques. C'est possible. Mais Jacques n'a jamais fait cela ; pourtant il aurait pu ! Le vin de Bertrand était devenu très mauvais et c'est normal qu'on ait préféré le vin de mon mari. En plus, je ne sais pas si vous le savez, il pratique les méthodes écologiques. Mais ce n'était pas une raison pour en faire toute une histoire... »

Jacques s'interroge : qui pouvait donc lui en vouloir assez pour avoir monté Bertrand contre lui ? Sûrement pas Jean-Claude, ni un membre de l'association. Peut-être quelqu'un qu'il ne connaît pas... Mais pourquoi ?

A ce moment, un éclair zèbre le ciel. Un vent violent se lève et claqué la fenêtre. Le tonnerre retentit. Martine vient fermer la fenêtre. Jacques se baisse d'un seul coup pour ne pas se faire repérer. La pluie se met à tomber et il décide de rentrer. Il introduit la clef dans la serrure et ouvre doucement la porte. Avec le claquement du tonnerre, apparemment, ni le Major ni Martine ne l'ont entendu entrer. Il se cache dans les escaliers et continue de les écouter.

« Pourquoi, il est impliqué ?

– Oui... on a retrouvé la présumée arme du crime chez lui, vous ne le saviez pas ?

– Non ! Je sentais bien que Jacques me cachait des

choses ! »

Jacques reconnaît à l'intonation de sa femme qu'elle est à la fois surprise, énervée et inquiète pour lui.

« Jean-Claude est en prison ? Non, ce n'est pas possible, Jean-Claude n'aurait jamais pu tuer Bertrand ! Je le connais, il est tellement gentil... Je l'ai connu par Jacques, j'aimais bien parler avec lui, il était très attentionné. Jacques, croyant que je me rapprochais de lui au point de le quitter, devint jaloux, et décida d'aller lui parler d'homme à homme. Mais je me suis doutée qu'ils risquaient peut-être d'en venir aux mains et que de toute façon je ne pourrais plus revoir Jean-Claude autant qu'avant. J'ai dit à Jacques que je n'aimais pas Jean-Claude, et j'ai pris mes distances. Dommage, il m'apprenait toujours des choses intéressantes.

– Et à quand remonte cette dispute avec Jean-Claude ?

– Environ une quinzaine d'années. Maintenant que j'y repense, c'est à peu près en même temps que l'engueulade entre Bertrand et Jacques.

– Et quelles sont depuis les relations entre Jacques et Jean-Claude ?

– Elles restent amicales, mais un peu froides, il faut bien l'avouer. Ils se voient régulièrement au club de chasse.

– Savez-vous pourquoi Bertrand était également fâché avec Jean-Claude ?

– Jacques me parle rarement de Bertrand et de Jean-Claude, il s'énerve vite quand on en parle. J'ai entendu dire par Rose que Bertrand n'avait pas supporté que Jean-Claude parle encore à Jacques. Bertrand accusait aussi Jean-Claude de se servir de son vin pour faire la cuisine et non pour le servir aux clients de son restaurant. Lui aussi disait que le vin de Bertrand n'était pas bon ! »

Jacques en a assez entendu et il commence à avoir faim. Il sort discrètement de la maison et entre dans la grange qui abrite ses outils pour travailler la vigne. Son chien, qui a peur

de l'orage est caché sous les grosses roues d'un véhicule agricole. Contrairement à son habitude, Jacques ne lui parle pas. Il ramasse l'écuelle vide, la remplit et la pose vers la grosse corbeille où dort l'animal, chaque nuit. Puis il rouvre la porte d'entrée et la claque tout comme s'il arrivait et n'avait rien entendu. Le Major se lève aussitôt, salue Jacques, remercie Martine d'avoir répondu à ses questions et s'en va. Celle-ci a l'air gênée. Elle fait remarquer à son mari qu'il rentre bien tôt.

« On a écourté la réunion, vu les circonstances. »

Ils passent à table. Après une salade niçoise, Martine a préparé des pâtes à la bolognaise. Ils sont silencieux devant leur assiette. Martine croise à peine son regard. Jacques commence à raconter la réunion, mais Martine regarde dans le vague et n'écoute qu'à moitié ce que lui dit son mari. Le silence retombe. Chacun pense et réfléchit. Il aide Martine à débarrasser.

4 juillet 1985 – 21 heures 39

L'orage éclate ; de nombreux éclairs sont rapidement suivis par de puissants bruits de tonnerre. Jacques s'inquiète pour ses vignes. Il pleut très fort et il redoute, comme tous les vignerons, les chutes de grêlons qui pourraient détruire le raisin.

« Ça va se calmer, ne t'inquiète pas, lui dit Martine, rassurante. Raconte-moi plutôt, ce qui ne va pas.

Jacques hésite puis lui raconte, cette fois, l'histoire dans son intégralité. Martine pâlit quand elle apprend que quelqu'un s'est introduit dans leur maison et a volé le double de leurs clés. Elle comprend mieux maintenant le trouble de son mari, la veille au soir.

« J'espère que tu en as parlé aux gendarmes.

– Non, je n'ai pas pu.

– Mais pourquoi ?

– Parce que j'ai pris le premier message qui était sur le corps de Bertrand.

- Mais pourquoi avoir fait cela ?
- Au fond de moi, je savais que j'étais lié à ce drame, mais je n'arrive même pas à me l'expliquer.
- Jacques ! Demain, je veux que tu dises toute la vérité aux gendarmes ! Si tu ne le fais pas, c'est moi qu'ils entendront. »

Décidé de poursuivre ses recherches, Jacques va chercher le cahier de Bertrand dans la commode. Martine s'est installée dans le salon ; elle regardera la télévision quand l'orage sera calmé.

Il faut remonter trente-cinq ans en arrière, dans le cahier, pour trouver des passages où est cité Jean-Claude Lagrange. Celui-ci et Bertrand étaient plutôt de bons copains, ils faisaient les quatre cents coups, comme on disait autrefois. Ils étaient d'ailleurs toute une bande. Bertrand en était le meneur. Jean-Claude et un certain Lucien Leroux lui étaient entièrement dévoués.

Jacques se souvient alors de cette jeunesse désinvolte et intrépide. De jeunes hommes et quelques jeunes femmes entre vingt et vingt-cinq ans, qui avaient connu l'occupation allemande quand ils étaient enfants ou adolescents. L'avenir leur était souriant. D'ailleurs, tous avaient déjà un métier, dans les vignes pour la plupart. Il trouve, en été 1948, de nombreuses allusions à Jean-Claude mais, à chaque fois, le sujet principal des récits, c'est Jeanne. Jeanne Fontaine !

Jeanne Fontaine était une gracieuse et jolie jeune femme. Jacques l'aimait bien car elle était toujours gaie et de bonne humeur. Elle communiquait sa joie de vivre. Bertrand était fou d'elle ! Il était prêt à faire n'importe quoi pour la séduire. Mais Bertrand n'était pas son genre d'homme. Elle ne répondait pas à ses avances et il en était malheureux. Il ne montrait rien à personne mais on peut lire, maintenant, dans ses récits, les nombreuses peines qu'il avait éprouvées. Ses peines les plus

douloureuses, c'est l'année suivante, au printemps 1949, qu'il les a surtout vécues. De jeunes ouvriers agricoles italiens avaient été employés, cette année-là, pour aider dans les travaux des vignes ou des cultures de la région. Bertrand et ses suiveurs ont, alors, perdu beaucoup de leur attrait parmi les jeunes filles du village.

Jacques se souvient qu'un de ces ouvriers avait séjourné plus longtemps que les autres dans leur village. On l'appelait Tonio, au lieu d'Antonio qui était son véritable prénom. C'était un très beau garçon, âgé d'une vingtaine d'années, très gentil, charmant et amusant. Il travaillait très consciencieusement ; on pouvait compter sur lui et son employeur d'alors voulait même l'embaucher. Il avait appris le français très facilement, il le parlait avec un agréable accent. Mais là où il était très fort, c'était dans sa façon de jouer avec les mots ou les expressions françaises. Il y avait toujours un trait d'humour dans ses propos et ceux qui l'écoutaient riaient aux éclats.

Jacques trouve quelques passages où Bertrand écrit qu'il ne les aime pas : *ces maudits ritals ... ces macaronis qui viennent manger notre pain ... des fascistes voleurs et sournois ... on ne peut plus faire un pas sans avoir un de ces fainéants dans nos pattes ...*

Jacques n'avait jamais pensé comme Bertrand, bien au contraire. Comme beaucoup dans le village, il avait été fasciné par le charme de Tonio. Toutes les jeunes filles du village étaient folles de lui. Jacques se souvient encore de leurs regards pétillants ou de leurs sourires enjoués quand elles le croisaient. Elles voulaient toutes sortir avec lui mais une seule y était parvenue : c'était Jeanne.

Oui, cette année-là, Bertrand a beaucoup souffert ! Jacques le revoit, aigri et méchant ; Il s'était mis à boire beaucoup plus que d'habitude et il avait le vin mauvais. Toujours prêt à

provoquer des bagarres et à insulter ceux qui essayaient de le raisonner. Ses deux complices, Jean-Claude et Lucien, en rajoutaient, eux aussi.

Jeanne et Tonio filaient le parfait amour. Leur relation était sérieuse et ils formaient un couple idéal. Cela avait provoqué beaucoup de jalousies dans le village. Presque toutes les camarades de Jeanne s'étaient détournées d'elle. Des rumeurs disaient que Tonio avait ensorcelé Jeanne ; parfois, elles disaient le contraire. On les voyait de moins en moins avec les autres. Ils avaient bien senti de la méchanceté à leur égard et ils avaient préféré s'isoler.

À la fin de l'automne de cette année-là, on avait appris, dans le village, que Jeanne était enceinte. Tout le monde avait compris que Tonio était le père. Cela avait créé beaucoup d'ennuis aux parents de Jeanne. Puis un jour, plus de Tonio. Envolé ! Il avait disparu sans donner aucune explication, il avait abandonné Jeanne qui ne s'est jamais remise de sa disparition. Tout le village avait été choqué. Et aujourd'hui encore, personne ne sait ce qu'il est devenu. Tout le monde avait pensé qu'il n'avait pas pu accepter d'être père ; mais c'était très difficile à croire tellement il aimait Jeanne.

Au printemps de l'année suivante, Jeanne mit au monde une fille qu'elle appela Alice. Jeanne et Alice vécurent au village une quinzaine d'années. Alice était une jeune fille qui avait hérité de la beauté de ses parents mais elle était très fragile et peu sociable. Cela se comprenait car elle avait élevée par une maman meurtrie, qui avait perdu le goût de vivre. Elles partirent ensuite vivre à Dijon. Aux dernières nouvelles, Jeanne séjournerait dans une maison de santé et sa famille aurait peu d'espoir de la voir en sortir. Alice, quant à elle, serait infirmière ou aide-soignante dans un hôpital ou une clinique de Dijon.

5 juillet 1985 – 8 heures 24.

« Jacques ! » Il entend la voix de Martine.

« Jacques ! répète-t-elle ! Viens vite ! Descends ! Les gendarmes sont là ! Ils viennent de rentrer dans la cour ! »

Jacques, surpris, sort rapidement de son bureau et rejoint sa femme dans le couloir de l'entrée. Il ouvre la porte pour accueillir les visiteurs. Le Major Lacoste, en tenue, entre, suivi d'un gendarme. Après les salutations, le Major enlève son képi et s'adressant à Jacques, lui dit :

« Il faut absolument que je vous parle. J'ai quelque chose de très grave à vous annoncer. »

Jacques les fait entrer dans le salon et les fait asseoir dans les fauteuils. Martine vient s'asseoir, sur le canapé, à côté de son mari. Elle n'est pas très rassurée.

« Hier soir, vers 20 heures 30, commence le Major, nous avons permis à Jean-Claude Lagrange de rentrer chez lui. Car, même si nous avons retrouvé chez lui l'arme qui a servi à tuer Bertrand Dupuis, je jour du crime, poursuit-il, Jean-Claude Lagrange n'était pas au village. Il s'est trouvé à Beaune tout l'après-midi et toute la soirée. Le maire, en personne, est venu confirmer son alibi. Lui-même et quelques conseillers municipaux dont Jean-Claude étaient conviés par une grande maison de vins pour réaliser quelques accords commerciaux. Beaucoup de témoins peuvent attester de sa présence hors du village. Nous n'avons plus de raisons suffisantes pour le retenir. Monsieur Lagrange a quitté la gendarmerie et a refusé qu'on l'accompagne chez lui. Il est parti à pied. Une heure plus tard, nous avons reçu un appel téléphonique de Madame Lagrange, affolée, qui nous a annoncé qu'elle venait de trouver son mari, inanimé, étendu sur le perron de leur maison. Arrivés aussitôt sur les lieux, nous avons constaté qu'il est mort, après avoir reçu, à bout portant, une balle en plein cœur. Personne n'a rien vu ni entendu car, à ce moment-là, l'orage était au plus fort de son activité. Le tonnerre a certainement masqué le coup de feu. Il tenait une enveloppe

dans sa main, comme celle que nous avons reçue à la gendarmerie. Le même sceau de cire rouge la fermait. Elle ne contenait aucun message seulement une douille. La même douille !

Jacques blêmit ; Martine est toute pâle.

« Monsieur Grandjean, continue le Major, nous pensons que vous êtes, actuellement, en danger. Et je suis persuadé que vous me cachez quelque chose ! Il serait grand temps de vous mettre à table ! » ajoute-t-il, très sérieusement.

6

Jacques baisse les yeux et paraît gêné. Il ne sait pas quoi répondre, il se tourne vers Martine qui, d'un mouvement de tête insistant, semble lui dire : « Allez ! Vas-y ! Dis ce que tu as à dire ! ».

Jacques serre ses mains, stressé ; son cœur s'accélère. Il invite le Major à s'asseoir. Tous trois s'installent dans le canapé et il commence :

« Oui, je vous ai caché quelques choses. » dit-il, tout penaud, au Major.

Il se lève.

« Je reviens tout de suite. » ajoute-t-il.

Il se dirige vers le couloir de l'entrée puis ses pas résonnent sur les marches de l'escalier qui mène à l'étage. Un bruit de porte indique ensuite qu'il entre dans une pièce.

« Sans doute le bureau », pense Martine.

Le Major la regarde sans rien dire, il a du mal à cacher son impatience. Quelques instants plus tard, Jacques est de retour dans le salon, il tient le cahier de Bertrand dans une main et des enveloppes dans l'autre. Il s'assied à côté de sa femme, pose le cahier sur ses genoux puis saisit une des enveloppes et la tend au Major. Il respire profondément avant de dire :

« J'ai trouvé ce message sur le corps de Bertrand. »

Le visage du Major ne reflète aucune expression. Il garde les yeux fixés sur Jacques, attentif, puis il articule enfin :

- « Vous avez pris une pièce à conviction sur le lieu du crime ?
– Euh.... Oui...
– Et vous m'avez caché ces preuves pendant tout ce temps ?
– Je suis vraiment dés..., commence Jacques d'un air coupable.
– Savez-vous que vous pouvez être poursuivi en justice pour dissimulation de preuves ?
– J'en suis conscient, mais...
– Et qu'attendiez-vous pour me le dire monsieur Grandjean ?
– C'est assez difficile à expliquer, mais je me suis senti concerné par le meurtre. C'est pourquoi j'ai pris l'enveloppe. Puis j'ai paniqué, j'ai voulu faire marche arrière, mais c'était trop tard. J'avais peur que vous me soupçonniez.

Le Major sort de sa poche une paire de gants en latex qu'il enfle puis ouvre très délicatement l'enveloppe dont il extirpe délicatement le message. Il le lit en silence, redresse sa tête et jette un regard stupéfait dans la direction de Jacques.

« Expliquez-moi tout. » lui dit-il, un brin énervé.

Jacques lui raconte comment il a trouvé et ouvert l'enveloppe cachetée. Et qu'après avoir lu le message, il ne sait toujours pas pourquoi il avait décidé de le dissimuler. Il reste persuadé qu'il est lié à ce drame.

« Mais qu'est-ce qui peut bien vous faire croire que vous l'êtes, lui demande le Major.

– Rien au départ, juste un pressentiment. Mais cette seconde lettre me l'a confirmé, lui dit-il en lui présentant l'autre enveloppe. Celle-ci, je l'ai trouvée, chez moi, dans mon bureau. Quelqu'un s'est introduit, ici, à notre insu, a déposé l'enveloppe et a subtilisé le double des clés de la maison. Celles que vous avez retrouvées sur la scène du crime.

– Oui, effectivement, la teneur de cette lettre montre que quelqu'un, vous connaissant, de près ou de loin, se joue de vous. En gardant ces pièces à conviction, vous nous avez fait perdre un temps précieux, dit-il sur un ton un peu dur. Je ne dis pas que nous aurions empêché le meurtre de Jean-Claude

Lagrange, je pense seulement que l'enquête serait engagée sur des pistes sérieuses. Mais nous allons la reprendre au plus vite, même si nous devons y passer la nuit ! »

Il demande à son adjoint de placer les messages dans des enveloppes plastifiées transparentes et de les faire parvenir au laboratoire pour une recherche d'empreintes autres que celles de Jacques.

« Vous réalisez à quel point vous êtes en danger ? Quelqu'un s'est introduit chez vous, ce n'est pas rien tout de même !

- Oui, sûrement quelqu'un qui me connaît car mon chien n'a pas aboyé. A moins que Martine n'ait justement promené le chien à ce moment-là.

– Il y a quelque chose que je ne m'explique pas M. Grandjean : pourquoi donc vous êtes-vous senti concerné par cette histoire ?

– Le meurtre a eu lieu à côté de mes vignes. Il n'y avait finalement que moi et Bertrand dans les environs. Je me suis dit que si cette lettre était là en même temps que moi, ce n'était pas le hasard. Bertrand était mon ami il y a quinze ans, et j'ai eu comme le pressentiment d'être lié à cette histoire parce qu'on avait été proches autrefois. Et puis je voulais vraiment savoir la raison de la mort de Bertrand à côté de mes vignes.

– Vous vouliez donc mener votre propre enquête ! »

Puis, s'adressant à Martine, il demande, poliment, si celle-ci peut leur faire du café.

« Nous allons nous mettre au travail, ici même. Il serait préférable de nous installer à cette table », dit-il en montrant celle de la salle à manger.

Le Major, son adjoint et Jacques s'installent autour de la table. Les deux gendarmes sortent de quoi écrire des notes.

« Vous allez nous dire quelles sont les personnes qui pourraient vous vouloir du mal. Mais j'ai la nette impression, maintenant, que si quelqu'un cherchait à vous nuire, ce serait

déjà fait. Nous avons affaire, ici, à quelqu'un qui joue avec vous, qui vous utilise. Mais à quelle fin ?

– Je n'ai pas d'ennemi, répond Jacques. La seule personne qui aurait pu me mettre des bâtons dans les roues, c'est ... C'était Bertrand Dupuis. Je suis bien apprécié dans le village, je ne vois personne qui pourrait m'en vouloir. Et Jean-Claude était très un bon camarade.

– Il faut que nous cherchions ce qui vous lie à eux. On sait que, depuis quinze ans, environ, vous n'entretenez plus de relation avec Bertrand Dupuis. Il faut envisager de voir les choses plus loin dans le temps. Il y a peut-être des indices dans votre passé. Racontez-moi ce que vous avez trouvé dans le journal de Bertrand. »

Jacques ouvre le cahier à l'endroit qu'il était en train de lire au moment de l'arrivée des gendarmes. Il fait allusion aux passages où Bertrand Dupuis exprime ses déboires amoureux, il y a trente-cinq ans. Il leur décrit son bon souvenir de cette période : des jeunes gens heureux de vivre, l'influence de Bertrand sur certains de ses camarades, dont Jean-Claude et Lucien Leroux, qui étaient prêts à faire tout ce qu'il disait, la passion amoureuse que Bertrand avait pour Jeanne Fontaine, l'arrivée des Italiens dans le village, la déception amoureuse de Bertrand lorsque Jeanne s'était éprise de Tonio, la haine de Bertrand envers les Italiens, particulièrement envers Tonio et enfin la grossesse de Jeanne suivie du départ inattendu de Tonio. Jacques explique qu'il s'était arrêté là dans ses recherches, en octobre 1949.

Le Major pensif semble réfléchir à voix haute.

« Bertrand, Jean-Claude, Lucien et vous-mêmes étiez amis dans votre jeunesse. Deux déjà sont morts, et on semble s'amuser avec vous Monsieur Grandjean. Ces meurtres sont-ils en rapport avec votre jeunesse ? Que peut-on vous reprocher ? Qui peut donc vous en vouloir ? N'avez-vous pas une idée ? »

Sans lui laisser le temps de répondre, il poursuit :

« Donc, Bertrand a terriblement souffert. Je vais lancer une équipe à la recherche d'Antonio. Cette disparition m'intrigue. J'aimerais bien aussi rencontrer Jeanne et Alice. Peut-être que le meurtrier veut se venger de la bande. Mais pourquoi exactement ? »

Jacques se tait et se demande pourquoi tous les quatre sont impliqués et pourquoi lui particulièrement. En son for intérieur, il s'interroge avec nostalgie.

Le Major prend le cahier et le consulte silencieusement. Il constate que Bertrand n'a plus écrit son journal depuis cette période et qu'il l'a repris seulement en juin 1952 lorsqu'il rencontre Rose, sa femme actuelle.

Il demande à Jacques si celui-ci a une idée pour expliquer ce silence.

« Non, pas vraiment, mais Bertrand n'était plus le même. Il était devenu moins sociable, plus renfermé. Il traînait bien encore avec ses deux complices mais beaucoup moins. Il s'était assagi d'une certaine manière. Il avait bien tenté d'entretenir une relation avec Jeanne mais sans succès. Elle n'était que l'ombre d'elle-même depuis que Tonio l'avait abandonnée et sa fille, Alice, lui prenait beaucoup de temps. »

Le Major reste silencieux un moment, se ressert une tasse de café que Martine vient d'apporter.

« Nous n'avons pas beaucoup d'éléments, ajoute-t-il. Lucien Leroux habite-t-il encore dans le village ? demande-t-il à Jacques.

– Oui, mais vous ne le trouverez pas chez lui. Il est actuellement à l'hôpital général de Dijon, il a un cancer du poumon et son état est très grave. Sa femme nous a dit qu'il ne lui reste plus que quelque temps à vivre.

– Ah, c'est fort ennuyant.

Puis s'adressant à son adjoint, il ajoute :

– Vous chercherez dans quelles conditions nous pourrons le

rencontrer. Adressez-vous d'abord à son épouse, sans l'inquiéter, pour obtenir le nom du médecin qui le soigne. Nous enquêterons aussi, sur cet Italien qui a disparu du jour au lendemain. Quel était son nom de famille et d'où venait-il ?

– Il s'appelait Tonio Moretti, il venait d'une petite ville proche de Turin dont j'ai oublié le nom mais le vigneron qui l'avait alors employé, André Legendre, doit avoir tous ces renseignements. Vous savez où il habite ?

– Oui, nous le connaissons bien. Que sont devenues Jeanne et Alice Fontaine ?

– Jeanne serait dans une maison de santé à Dijon, selon son frère, Paul, qui habite encore le village, près de l'église. Alice est infirmière ou aide-soignante à Dijon.

– Nous irons l'interroger également. Je crois que cela suffit pour aujourd'hui, il est plus de minuit. Nous allons vous laisser, je vous conseille de prendre votre chien avec vous dans la maison.

Ils se lèvent, Jacques et Martine les raccompagnent. Quand ils retrouvent enfin seuls, Jacques se sent soulagé d'avoir dit la vérité. Il pense qu'une bonne nuit leur fera du bien mais avant d'aller se coucher, il va chercher Zeus et lui aménage une couche dans l'entrée.

5 juillet 1985 – 15 heures 20

Le Major a laissé sa tenue de gendarme pour des vêtements civils. Il a rendez-vous avec le médecin qui soigne Lucien Leroux à l'hôpital général. Il ne veut pas que sa tenue perturbe le malade et sa famille. Il sera plus discret habillé ainsi. Il rencontre le médecin qui lui décrit l'état de son patient : ses jours sont vraiment comptés, le personnel soignant fait tout ce qu'il faut pour essayer de soulager sa souffrance. Le médecin n'est pas sûr que le Major pourra obtenir des réponses cohérentes quand il lui posera des questions. Il l'accompagne dans la chambre de Lucien. Quand le Major entre, il découvre le malade, allongé sur son lit ; il a un masque pour l'aider à respirer. Il est soigné et alimenté par perfusions. Il dort pour le

moment et sa respiration est très difficile et bruyante. La maladie a tellement transformé cet homme qu'il en est devenu méconnaissable. Le Major l'avait rencontré, il y a deux ans environ, lors d'une réception au village. Il se souvient d'un homme potelé et d'humeur joviale. Le médecin invite le Major à s'asseoir puis s'approche de son patient :

« Monsieur Leroux, vous avez de la visite. M'entendez-vous ? »

Le malade laisse entendre un râle mais sans se réveiller pour autant. Le médecin quitte la pièce un instant puis revient avec une infirmière. Celle-ci réussit à le réveiller. Il ouvre les yeux et essaie de dire quelque chose mais son respirateur l'empêche de parler. L'infirmière le lui retire.

« Vous avez de la visite, monsieur Leroux », dit-elle d'une voix énergique.

Lucien Leroux la regarde et dit dans un souffle à peine audible :

« Alice... Alice ... je dois ... te dire ... encore quelque chose ...

– Ce n'est pas Alice, monsieur Leroux, je suis Florence, vous ne me reconnaissez plus ? Alice n'est pas là, elle est en congés.

– De qui parle-t-il demande le Major au médecin et à l'infirmière.

– D'Alice Fontaine, lui répond le médecin, une aide soignante qui s'est beaucoup et bien occupé de M. Leroux depuis qu'il est dans ce service. Elle a insisté pour obtenir quelques jours de congés car ce n'était pas du tout prévu. C'est l'été, il y a beaucoup de personnel en vacances. Comme elle est très appréciée par ses collègues, l'une d'elle a accepté de la remplacer.

6 juillet 1985 - 13 heures 56

Jacques et le Major sont arrivés à Dijon. Depuis que Jacques a appris qu'il est en danger, il est très nerveux et se pose beaucoup de questions. Ils arrivent enfin sur un petit parking, face à un grand bâtiment lugubre. Même avec ce magnifique

soleil, il fait froid dans le dos et, en plus, il est assez vieux, datant peut-être des années 20. Les murs gris sont tristes et sales. La mousse du toit, que l'on voit à peine, accentue ce côté sombre. Jacques dit au Major :

« Cette bâtisse ne me dit rien qui vaille ! »

Pourtant, le jardin, lui, est charmant. Ils empruntent une allée de gravillons bordée de parterres de tulipes. Le gazon est ras, fraîchement tondu, sans aucune mauvaise herbe. Des peupliers jouxtent l'immeuble.

Au bout de quelques pas, Jacques et le Major font halte. Jacques observe une personne âgée assise dans son fauteuil roulant ; elle fixe les nouveaux arrivants d'un air étrange. A droite, sur un banc, une vieille femme parle avec une aide-soignante.

Ils s'engouffrent à l'intérieur. Il y a peu de bruit : les cris étouffés d'un homme dans un couloir au loin, les pas des aides-soignantes et les discussions de quelques patients. A l'accueil, ils demandent si Jeanne Fontaine séjourne bien ici. La jeune fille qui les reçoit leur indique le numéro de la chambre et ajoute :

« Faites attention, elle n'a pas toujours toute sa tête, soyez doux avec elle. »

Ils arrivent à la chambre 37, frappent à la porte et entrent sans attendre la réponse. Ils voient une femme aux cheveux grisonnants. Elle tient dans ses mains un livre intitulé *La Main de glace*. Jeanne est assise dans un fauteuil près de la fenêtre et regarde le paysage. Ses mains tremblent légèrement. La chambre elle-même est plutôt gaie. Les murs sont ornés d'un papier peint blanc, le sol est recouvert de parquet. Le lit, la table, les deux chaises et l'armoire sont dans des tons vert pomme. Il y a une petite bibliothèque blanche à côté du canapé.

« Alice, c'est toi ? demande-t-elle sans se retourner.

– Non Madame, c'est le Major Lacoste, de la gendarmerie. Je suis accompagné de monsieur Jacques Grandjean. Vous devez vous connaître, n'est-ce pas ? »

Jeanne demande d'une voix hésitante pourquoi les deux compères sont venus la voir. Jacques, en son for intérieur, se dit que Jeanne est très fragile mentalement. Mais elle est presque toujours aussi belle que dans sa jeunesse malgré sa maigreur et ses cernes violets.

« Ah ! L'ami de Bertrand ! Comment vas-tu ?

– Moi, ça peut aller. Je suis un peu secoué, en ce moment, mais sinon ça va. Ne t'inquiète pas et toi comment te portes-tu ?

– Oui, ça va. Parfois je me sens seule ; mais pourquoi es-tu troublé ?

– Eh bien ... Comment te dire ... Depuis quelques temps, il se passe des événements étranges au village...

– Ah oui ? ... Quoi donc ? demande-t-elle intéressée.

– Est-ce que tu te souviens de Bertrand Dupuis, Jean-Claude Lagrange et Lucien Leroux ? »

Jeanne réfléchit et semble se remémorer avec effort ses amis de jeunesse.

« Oui, je me rappelle que Bertrand me faisait la cour ; il y a bien longtemps... Pauvre Bertrand... Que leur est-il arrivé ?

– Eh bien ... Je suis navré de te l'apprendre comme ça, mais deux ont été assassinés, Bertrand et Jean-Claude. Lucien est mourant, à l'hôpital de Dijon, à cause d'un cancer des poumons. »

Jeanne se tait, regardant Jacques d'un air attristé ; puis elle dévisage le Major Lacoste qui scrute attentivement le petit parking où ils se sont garés. Changeant de ton, Jeanne demande brusquement à Jacques, les yeux étincelants :

« Et vous êtes venus juste pour me dire ça ?

– Non ; mais si nous te dérangeons nous partons !

– Non, non, allez-y ; je vous écoute !

- De qui te rappelles-tu, quand tu étais au village ?
- Pourquoi me poses-tu cette question ? Je sais très bien que tu fais allusion à Tonio ! s'exclame-t-elle d'un ton agressif.
- Ne t'énerve pas ! Je ne suis pas venu seulement pour te parler de lui mais de tout ton passé car nous pensons que tout ce passé a peut-être un lien avec cette série de meurtres ! Et Tonio en est peut être la source, explique-t-il d'un ton relativement calme. N'as-tu vraiment jamais su ce que Tonio était devenu ?
- Non, je n'ai jamais eu de nouvelles ; et je préfère ne pas en parler. »

Jeanne a les larmes aux yeux, ses mains tremblent de plus belle et ses paupières semblent cligner toutes seules.

Le Major sort soudain de ses pensées.

« Jacques, dit-il, laissez-la tranquille ! Nous repasserons plus tard, Madame. Excusez-nous pour les émotions que nous vous donnons.

- Bien ! Au revoir, Jeanne », dit Jacques avec un certain regret de ne pas pouvoir poursuivre la conversation.

Jeanne les laisse partir sans un mot.

6 juillet 1985 - 15h42

Jacques souhaiterait rencontrer Alice mais, ni lui, ni le Major ne savent où elle se trouve ; ils décident donc de rentrer au village. Arrivés à la brigade, le Major charge un gendarme de téléphoner au service de Sécurité publique de la police dijonnaise. Une heure plus tard, ils ont la réponse : Alice travaille à l'hôpital général de Dijon, et elle est domiciliée à Dijon.

La police leur apprend un point fort intéressant : Alice Fontaine semble avoir disparu depuis huit jours. C'est son compagnon, Charles Magne, un homme d'une quarantaine d'années, travaillant lui aussi dans cet hôpital, qui a signalé sa disparition à la police.

6 juillet 1985 - 18 heures 34

Jacques, fatigué, se repose un peu devant la télévision. Au bout de cinq minutes, il s'endort sur le canapé du salon. Dehors, un gendarme est en surveillance ; le Major, pour sa sécurité, avait décidé de mettre Jacques sous garde rapprochée. Pendant ce temps, Martine a décidé d'aller promener Zeus dans la forêt. Jacques est soudain réveillé par le bruit tonitruant que fait sa femme.

« Zeus ! Zeus ! » crie-t-elle, paniquée, et elle emmène son mari vers la forêt toute proche. Le gendarme les accompagne, bien sûr. Elle explique, toute essoufflée : « Arrivés à la forêt, Zeus s'est mis à aboyer, il voulait foncer en avant et j'avais du mal à le tenir en laisse. J'ai fini par le lâcher et il a couru à travers les arbres. J'ai alors entendu un coup de feu et un aboiement. Zeus est blessé, c'est sûr ! »

Tous les trois sont parvenus à la lisière de la forêt. On perçoit un léger gémissement, puis une longue plainte résonne entre les arbres. Martine a les larmes aux yeux. Ils aperçoivent Zeus étendu par terre. La patte droite du chien est agitée de tremblements ; il pousse des gémissements incessants. Une balle lui est apparemment entrée dans la poitrine. Des taches rouges remplacent les couleurs brune et beige de son pelage ; un filet de sang coule. En voyant ses maîtres arriver, Zeus tourne la tête, pousse un gémissement plus fort que les autres, puis plus rien. La mort l'a emporté.

Martine se met à sangloter dans les bras de Jacques qui tente de la consoler. Le gendarme, lui, reste impassible et immobile, un peu en retrait ; Il appelle le Major avec son téléphone portable.

Le Major arrive et envoie deux gendarmes chercher le corps du chien. Pendant ce temps, Martine réexplique ce qui s'est passé. Quand elle a fini d'expliquer, elle rentre se reposer. Le Major en profite pour parler à Jacques. Il veut retourner interroger Lucien, pour tenter de savoir ce qu'il a dit et en apprendre plus sur Alice.

Jacques et Martine n'ont pas bien dormi. La perte de Zeus les a beaucoup affectés. Jacques est de nouveau inquiet. Il avait peut-être eu tort de penser que le meurtrier jouait avec lui. Ce dernier acte a poussé le Major à prendre des mesures de précaution ; il a fait surveiller la maison, toute la nuit.

7 juillet 1985 - 9 heures 15

« Rien à signaler. » a répondu le gendarme quand le Major s'est présenté chez les Grandjean.

Une fois entré, Jacques le fait asseoir au salon et lui propose un café.

– Oui, j'en veux bien un. Je vous remercie. Nous avons quelques constatations concernant la mort de votre chien. Il s'agit bien de la même arme que celle qui a été utilisée pour tuer Bertrand Dupuis et Jean-Claude Lagrange. Nous n'arrivons toujours pas à comprendre le mobile de cet acte. Vous êtes certainement visé ; c'est une certitude. Je vais demander le maintien de votre protection pendant quelques temps. »

Il se tait un instant.

« Je vais essayer d'interroger votre ami, Lucien Leroux. C'est notre seule chance d'apprendre quelque chose. J'aimerais bien aussi rencontrer, Alice Fontaine. Sa disparition m'interpelle. Avez-vous des questions ?

– Oui, répond Jacques. Quand pourrions-nous récupérer la dépouille de notre chien. Martine souhaiterait l'enterrer dans notre jardin.

– Je ne sais pas pour le moment. Appelez la gendarmerie dans la journée. »

7 juillet 1985 - 10 heures 30

Accompagné de Jacques, le Major se rend à l'hôpital général de Dijon et retrouve le médecin qui s'occupe de Lucien, avec lequel il a rendez-vous. Ils se saluent et se dirigent ensuite vers la chambre de Lucien.

Le gendarme observe la chambre pendant que le médecin réduit la dose de morphine qui est distribuée dans la poche de perfusion. Cela va permettre au malade de s'éveiller plus rapidement mais cela devrait, hélas, le faire souffrir un peu plus. Le médecin conseille au gendarme de ménager son patient. Il ne tiendra pas plus d'un quart d'heure dans ces conditions.

« Dès qu'il sera réveillé, je lui enlèverai son masque à oxygène. »

Le Major sort son bloc-notes et s'approche de Lucien. Il n'est pas très à l'aise. Le patient se met à gémir et son corps se contorsionne légèrement. Il se réveille peu de temps après. Le médecin lui parle assez fort et l'aide à se repérer.

« Monsieur Leroux, le Major Lacoste voudrait vous poser quelques questions. Je vais rester près de vous .Ça ira ? »

Lucien fait oui de la tête. Le Major prend la parole et lui explique pourquoi il a absolument besoin de son aide. Lucien l'écoute attentivement, mais son comportement se modifie

quand le Major lui fait part des meurtres de Bertrand Dupuis et de Jean-Claude Lagrange. Il s'agite sur son lit et son visage devient aussi blanc que ses draps. Le Major ajoute que le meurtrier veut s'en prendre à Jacques Grandjean.

« Le présent ne nous permet pas de trouver des raisons valables dans la vie des victimes. Nous avons constaté que vous, Bertrand Dupuis et Jean-Claude Lagrange étiez une bande de copains inséparables, autrefois. Nous avons besoin de votre mémoire.

– Je vous écoute.

– Est-ce une coïncidence qu'Alice s'occupe de vous ?

– Non, c'est moi qui ... ai voulu... »

Sa voix se perd dans une sorte de râle inquiétant.

« Agréable » est le mot que le Major entend ensuite.

« Et c'est tout, juste pour cette raison ? »

Le Major est interrompu par Lucien.

« Ne cherchez plus. Je vais tout vous dire.... Comme je l'ai dit à Alice, il y a longtemps, nous avons fait quelque chose de très grave. Quelque chose d'impardonnable.

– De quoi s'agissait-il ? »

Lucien tousse ; il est essoufflé par sa longue phrase et semble ne plus pouvoir parler. De la sueur coule de son front. Après quelque temps, il se calme et reprend.

« J'ai récupéré une lettre que Tonio voulait donner à Jeanne, mais je l'ai prise avant qu'il lui donne. »

Les mots sont presque inaudibles et les deux hommes doivent se pencher pour capter cette voix défaillante.

« Est-ce que vous l'avez là ? »

Pour toute réponse, Lucien désigne à Jacques le tiroir de la table de nuit. Jacques l'ouvre, prend la lettre, referme le tiroir et donne la feuille au Major. Celui-ci la parcourt rapidement et la range dans un sac plastique pour la protéger, puis la met dans sa veste.

« Merci, Lucien. Mais qu'aviez-vous encore à annoncer à

Alice, quand nous sommes arrivés l'autre jour ? »

Lucien semble s'étouffer, et dans un dernier souffle il articule :

« Antonio... Mafia...

– Il faut arrêter maintenant », dit le médecin au Major. Mais celui-ci ne l'écoute pas et il demande à Lucien :

« À qui avez-vous raconté ce qui s'est passé ?

– À Alice et à vous. ... Quand je suis arrivé dans ce service, dès que j'ai croisé Alice, j'ai cru voir Jeanne Je sais que je vais mourir, bientôt. Je voulais soulager ma conscience.... Je lui ai tout raconté. D'ailleurs, je me sens mieux, je peux mourir en paix maintenant. Je regrette beaucoup d'avoir été complice de ça et d'avoir détruit la vie de Jeanne.

– Vous avez aussi parlé de Jacques Grandjean à Alice ?

– Oui.

– Nous avons donc affaire à une meurtrière ! Elle est introuvable depuis une dizaine de jours. Où puis-je téléphoner ? demande-t-il au médecin.

– Dans mon bureau, vous serez plus tranquille. » dit le médecin. Puis il remet le masque au mourant et augmente la dose de morphine. Lucien Leroux sombre dans un profond sommeil.

Jacques et le Major se regardent sans savoir quoi dire. Ils sortent de la chambre pour appeler l'infirmière. Dans la voiture, ils lisent la lettre.

« Jeanne, mon amour, je voulais te dire les raisons de mon départ aussi brusque et insensé. Si je suis parti c'est parce qu'on m'y a obligé ; la bande de Bertrand m'a fait du chantage. Ils ont découvert, je ne sais comment, que j'ai été lié à la Mafia. Oui, j'ai eu de mauvaises fréquentations ! Dieu sait ce qu'ils peuvent aller raconter à votre police si je ne quitte pas la France. Ils me détestent car Bertrand est fou amoureux de toi et sa jalousie le hante. Il est prêt à tout pour que tu lui appartiennes. Il veut que je parte du village. Je voulais te préserver. Si tu m'aimes encore, ma chérie, rejoins-moi dans

ma ville natale avec le bébé. Mon amour pour toi est tellement fort que personne n'arrivera à t'aimer plus que moi ; je ferai tout pour te garder près de moi.

J'espère que tu me pardonneras, et que tu viendras jusqu'à moi. Je te donne le choix de m'accepter tel que je suis, je me rachèterai et je te prouverai mon amour pour toi. A bientôt, je t'embrasse, mon amour. »

7 juillet 1985 - 12 heures 08

Le Major et un gendarme frappent à la porte d'Alice. Charles Magne leur ouvre la porte, surpris, et demande immédiatement :

« Avez-vous des nouvelles de ma femme ?

– Oui, mais elles ne vous concernent pas directement. Nous enquêtons sur le meurtre de deux personnes du village natal de votre femme, et il se peut qu'elle soit suspectée. Et tout cela semble être en lien avec Antonio, le père d'Alice. »

Le visage de Charles se décompose, il devient blême et articule :

« C'est impossible ! Ma femme n'a jamais rien fait de mal. Ma femme n'aurait pas pu tuer quelqu'un, elle est bien trop fragile pour cela !

– Fragile ? Que voulez-vous dire ?

– Fragile psychologiquement. Elle a eu une enfance difficile, mais c'est trop long à expliquer et vous êtes sans doute au courant...

– Est-ce que vous trouviez le comportement de votre femme suspect ces derniers temps ?

– Non, pas plus cela ; mais elle s'enfermait souvent dans son bureau dès qu'elle rentrait du travail. Elle n'en sortait que pour manger et pour dormir. Elle ne me parlait pas beaucoup, et quand je lui demandais ce qui n'allait pas, elle faisait semblant que tout allait à merveille. Mais elle a toujours eu une personnalité un peu à part.

– Je m'en excuse, mais je vais devoir fouiller votre maison si vous ne vous y opposez pas.

– Allez-y ; faites votre travail. »

Les enquêteurs se retrouvent face à une porte close. Jacques demande à Charles sur quoi elle donne et pourquoi elle est fermée à clefs. Charles explique que c'est le bureau d'Alice et que c'est fermé car c'est sa pièce intime et qu'il respecte son désir ; donc il la laisse fermée quand elle n'est pas là. A la demande du Major, Charles va chercher la clé du bureau dans un tiroir de la commode de leur chambre. Il l'ouvre et laisse le Major fouiller la pièce.

A sa gauche se situe un bureau beige, à droite un canapé rose à pois blancs et en face se trouvent quelques photos et une table. Un grand désordre règne. Le bureau est recouvert de papiers, de documents divers. Sur les autres murs, des étagères croulent sous des piles de livres. Le gendarme fouille dans un tiroir du bureau et ce qu'il voit lui coupe le souffle : c'est un pistolet automatique, peut-être celui-là même qui a tué Bertrand et Jean-Claude ! A côté de cette arme, il y a quelques enveloppes, les mêmes que celles retrouvées sur les corps, et quelques douilles avec des photos de Lucien, de Jean-Claude, de Bertrand et de Jacques.

Le Major prend l'arme, les douilles ainsi que les photos et les enveloppes et les range dans la mallette qu'il emmène toujours avec lui. Très froid, il se dirige vers la sortie.

7 juillet 1985 - 15 heures 17

De retour à la brigade de gendarmerie, le Major décide d'appeler la police italienne pour avoir des renseignements sur Tonio. Il fait traduire ses questions par un gendarme, marié à une italienne. On l'informe que Tonio est sorti de prison pour bonne conduite depuis une dizaine de jours. Le Major demande depuis combien de temps et pourquoi Tonio était en prison. On lui répond que Tonio avait passé la douane avec de la drogue et qu'il avait été dix ans en prison (de 1975 à 1985).

Il s'en était bien sorti... D'après le policier italien, il serait retourné chez ses parents ; sa mère, très âgée, est dans état grave. Il propose au Major Lacoste de lui donner les coordonnées des parents d'Antonio.

La conversation terminée, il compose, dans la foulée, le numéro des parents Moretti. Après quelques intonations, on décroche enfin. La conversation reprend, par l'intermédiaire de l'interprète.

« Pronto ? dit une voix grave mais un peu faible.

– Oui, bonjour. Je vous appelle de France dans la région où votre fils Antonio a travaillé, il y a une trentaine d'années.

– En quoi puis-je vous aider ? A-t-il encore fait quelque chose de mal ?

– J'aimerais poser quelques questions à votre fils. Est-il avec vous ?

– Non, désolé. Il est parti en France, il me semble.

– Savez-vous pourquoi il est parti ?

– Je crois qu'il est à la recherche de quelqu'un qui lui est cher. Mais il ne s'est jamais beaucoup confié à nous.

– Je vous remercie pour tous ces renseignements ; je vous recontacterai si j'apprends quelque chose de nouveau. Je vous donne un numéro où me joindre si vous avez des nouvelles de votre fils. C'est très important pour nous. »

A peine le Major a-t-il raccroché qu'il reçoit un appel de l'Hôtel de Police de Dijon. Une patrouille a trouvé Antonio Moretti, à Dijon, près d'un hôpital, grâce au portrait robot que le Major avait fourni.

7 juillet 1985 - 17 heures 54

Jacques, rentré chez lui, a raconté ce qu'il a appris à Martine. Soudain, la sonnerie du téléphone retentit, particulièrement stridente et inquiétante. Jacques sursaute et se lève pour décrocher. Dans le combiné, il entend une étrange voix féminine qui lui dit de façon précipitée :

« Rendez-vous, au coucher du soleil, là où Bertrand s'est fait tuer. Si tu n'es pas seul, il y aura un nouveau crime... »

Jacques n'a pas le temps de répondre qu'on a déjà raccroché.

Heureusement, Martine, sortie dans le jardin pour essayer d'oublier un peu les événements qui se sont passés ces dernières semaines n'a rien entendu de l'appel entre Jacques et son interlocuteur. Elle ne pose aucune question et cela arrange Jacques qui préfère éviter de l'inquiéter davantage.

Apeuré et curieux à la fois, il prévient immédiatement le Major. Il lui raconte le coup de fil mystérieux.

« Cette personne ne vous a rien dit d'autre ? interroge le Major.

– Non, je n'ai même pas eu le temps de dire que j'irai.

– Ah ! Vous voulez y aller ; mais c'est peut-être dangereux ! D'un autre côté, c'est un bon moyen de coincer cette personne... Mais il faut vous protéger », ajoute-t-il.

Le Major décide de mobiliser tous les hommes de sa brigade. Jacques portera un micro dissimulé sous ses vêtements ; tout ce qui sera dit sera enregistré. Les gendarmes, qui entendront la conversation, se tiendront prêts à intervenir à tout moment. A 19 heures, un groupe de « promeneurs » s'engagera dans la forêt ; ils se dissimuleront aux alentours du lieu du crime.

7 juillet 1985 - 20 heures 48

Jacques a dîné rapidement. Martine lui a demandé la raison de ce repas précipité ; il lui a finalement expliqué la situation. Celle-ci, trop inquiète pour son mari, a essayé de l'empêcher d'aller au rendez-vous.

« N'y va pas, c'est un piège ! »

Mais Jacques est décidé. Il monte dans sa 2CV et part au rendez-vous, le micro caché sous sa chemise. Il est inquiet car il ne sait pas trop bien ce qui peut se passer. Dans une heure,

peut-être sera-t-il mort ou aura-t-il découvert toute la vérité. Son cœur bat de plus en plus vite, quelques gouttes de sueur coulent de son front. Mais il se sent un peu rassuré par la présence des gendarmes autour de lui.

Quand il pénètre dans la forêt, Jacques est attentif au moindre bruit, au moindre craquement. L'obscurité gagne peu à peu. C'est avec répugnance qu'il parvient jusqu'au lieu où il a découvert Bertrand. Il attend. Il n'y a pas un bruit. Les gendarmes sont vraiment habilement dissimulés. Jacques se croirait seul. Il frissonne.

Soudain, une jeune fille à capuche se trouve devant lui. Jacques pense à Jeanne. Elle lui ressemble beaucoup ! Il croit reconnaître Alice. Elle a un t-shirt noir, et un pantalon de la même couleur. Elle est grande, mince, vraiment comme la silhouette entrevue et qui l'a semé dans la forêt... se dit Jacques. Ses traits sont marqués par la tristesse. Elle le scrute avec un regard froid et réprobateur.

« Bonjour Jacques, me reconnaissez-vous ?

– Oui, tu es Alice ; tu ressembles beaucoup à ta mère étant jeune !

– J'ai quelque chose à vous dire de très important, dit Alice avec tristesse.

– Que me veux-tu ? Qu'as-tu fait ? C'est toi qui a tué Bertrand et Jean-Claude ?

– Bien, je constate que vous êtes intelligent ! Mais vous oubliez Lucien. Lui, aussi, mais cela a été moins spectaculaire, il était déjà malade et mourant ! »

Jacques la regarde, incrédule.

« Et oui, c'est moi qui ai fait ce massacre. Ce qui a tout déclenché, c'est Lucien et son cancer. Il m'a avoué, alors, qu'il avait intercepté une lettre destinée à ma mère. Il avait ça sur la conscience, le salaud, mais il ne suffit pas de se confesser pour être pardonné ! Si ma mère avait eu cette lettre, tout

aurait été changé. Peu importe le passé mafieux de mon père ; elle l'aurait suivi ! Jamais elle n'a eu cette lettre ! Toute une vie gâchée, parce que Lucien protégeait son grand pote Bertrand et faisait toutes ses volontés. Et Jean-Claude, il ne valait pas mieux. Cela ne les a pas gênés que cette lettre de mon père soit subtilisée et que nos vies soient gâchées ! Ils étaient complètement soumis à Bertrand. Ah, ils ont bien rigolé. Pauvre maman... Je suis vengée : c'est pour mon père que j'ai fait tout ça. C'est à cause de vous que je ne l'ai jamais connu, que j'ai toujours vécu triste, malheureuse. C'est de votre faute si ma mère finit ses jours dans une maison de santé. Et Bertrand et Jean-Claude savaient !

Son regard transperce Jacques. Il se demande vraiment si elle a toute sa tête. Ses yeux sont pleins de larmes, et son visage est rempli de colère et de haine.

Quelques secondes de silence s'installent avant que Jacques n'articule :

« Et moi dans tout ça ? Pourquoi ces lettres ?

– Vous avez marché, n'est-ce pas ? dit-elle d'un ton mesquin.

– Moi, je n'étais pas trop mêlé à cette histoire, même si je n'ai rien fait pour empêcher tout cela. Je n'ai pas voulu que ça se termine comme ça. Je l'aimais bien ton père. C'était un homme bien.

– Mais moi je ne sais pas si c'était un homme bien. Je ne l'ai pas connu, moi, mon père !

– Pourquoi m'avoir adressé ces lettres ? Pourquoi avoir essayé de me faire accuser en volant mes clefs et en les plaçant dans la forêt ?

– Je voulais que vous vous sentiez coupable d'avoir fréquenté ces personnes. Je ne vous ai pas tué parce que je savais que vous n'étiez pas comme les autres. Ma mère m'avait un peu parlé de vous ; elle vous appréciait, et je me suis dit que vous n'auriez pas pu faire ça. Et vous étiez fâché avec Bertrand, c'est mieux pour vous !

– Et mes clés, comment les as-tu eues ?

– Vous avez eu peur ? Personne n'était chez vous, une fenêtre était ouverte, le tour était joué ! C'était bien trop facile !

– Pourquoi n'as-tu pas essayé de retrouver ton père plutôt que ce bain de sang ?

– Vous croyez que je n'ai pas essayé ? s'exclame-t-elle avec une colère mêlée de pleurs. J'ai essayé ; je suis allée dans tous les villages où il est passé, j'ai questionné tout le monde et un jour j'ai croisé Lucien à l'hôpital. Lucien disait me connaître, mais moi je ne le reconnaissais pas. Et ce n'est que lorsqu'il m'a parlé de mon père que je me suis souvenue de vous et de la bande que vous formiez. Lucien a commencé à me parler de ce que vous aviez fait à mon père et j'ai juré de le venger.

« Pourquoi as-tu tué Zeus ? Pourquoi me donnes-tu rendez-vous ce soir ?

– Zeus m'aurait trop facilement fait repérer ; il connaissait mon odeur. Mais, finalement, à quoi bon ces meurtres si la vérité n'éclate pas au grand jour. Mon père est enfin vengé ! Je voulais que soyez le premier à le savoir !

Alice a à peine le temps de finir sa phrase qu'un gendarme bondit sur elle et qu'un autre lui attrape les mains et la menotte. Alice se débat de toutes ses forces, mais c'est trop tard. C'en est fini pour elle.

Epilogue

3 septembre 1988 – 19 heures 19

Cela fait deux ans, jour pour jour, que le procès d'Alice a eu lieu. Aujourd'hui est un jour un peu particulier : Jacques et Martine ont invité Jeanne, Antonio et Charles Magne.

En attendant les invités, Jacques s'assied sur une chaise et se remémore les événements qui se sont passés il y a maintenant trois ans... Le lendemain de son arrestation, Alice faisait la une des journaux. Les circonstances des meurtres étaient dévoilées. Alice allait devoir rester quinze ans en

prison, pour homicides volontaires. Les données psychologiques avaient bien entendu été prises en compte et Alice avait échappé à la perpétuité. Lorsqu'Antonio avait lu les articles des journaux, il avait compris qu'il s'agissait de sa fille : « Alice Fontaine a été arrêtée et mise en prison à Dijon pour les meurtres de Bertrand, Jean-Claude et Lucien. » Il s'était présenté à la gendarmerie puis à la prison, et avait enfin fait la connaissance de sa fille. Ils avaient parlé longtemps et depuis il allait la voir tous les jours. Elle lui avait expliqué que ce qu'elle avait fait, c'était pour lui. Son père avait pleuré. Il lui avait raconté comment il l'avait retrouvée : il avait lu l'article dans le journal.

Déjà depuis quelques semaines, il était revenu d'Italie dans l'idée de la rencontrer enfin, mais il n'avait pas osé l'aborder. Il pensait aussi que Jeanne n'avait pas voulu de lui, et ignorait encore l'existence de cette fameuse lettre que Lucien avait interceptée. Longtemps, il les avait attendues en Italie et, désespéré, il avait retrouvé ses mauvaises fréquentations et était devenu dealer.

Apprenant que Jeanne avait si mal vécu leur séparation, Antonio était allé la voir à la maison de santé. Rapidement l'état de santé de Jeanne s'était amélioré. Elle avait retrouvé une certaine joie de vivre, malgré l'emprisonnement d'Alice, et avait pu sortir. Jeanne et Antonio étaient revenus au village et s'étaient installés ensemble.

Les invités arrivent ; Martine sert l'apéritif. Au début, un certain malaise est présent, mais Tonio et son humour détendent tout le monde. Martine prépare la salade et Jacques le barbecue. Jeanne et Tonio sont émouvants. Les retrouvailles de Tonio et Jeanne ont été magiques, après tant d'années ; on voyait que ce couple s'aimait toujours. Chaque jour, ils vont voir Alice. Peu à peu, des relations se nouent. Jacques et Martine sont soulagés d'être hors de danger.

Dans la soirée, une fois leurs hôtes partis, Jacques s'isole dans son bureau pour finir son livre « Pronto la mort ? », qui raconte sa folle histoire dans les vignes. Il entend Jupiter aboyer dans le jardin. Martine et Jacques ont en effet racheté un chien comme Zeus, car ce dernier leur manquait trop. Ils l'ont appelé Jupiter.

Jacques descend dans le jardin, Martine vient à sa rencontre, souriante.

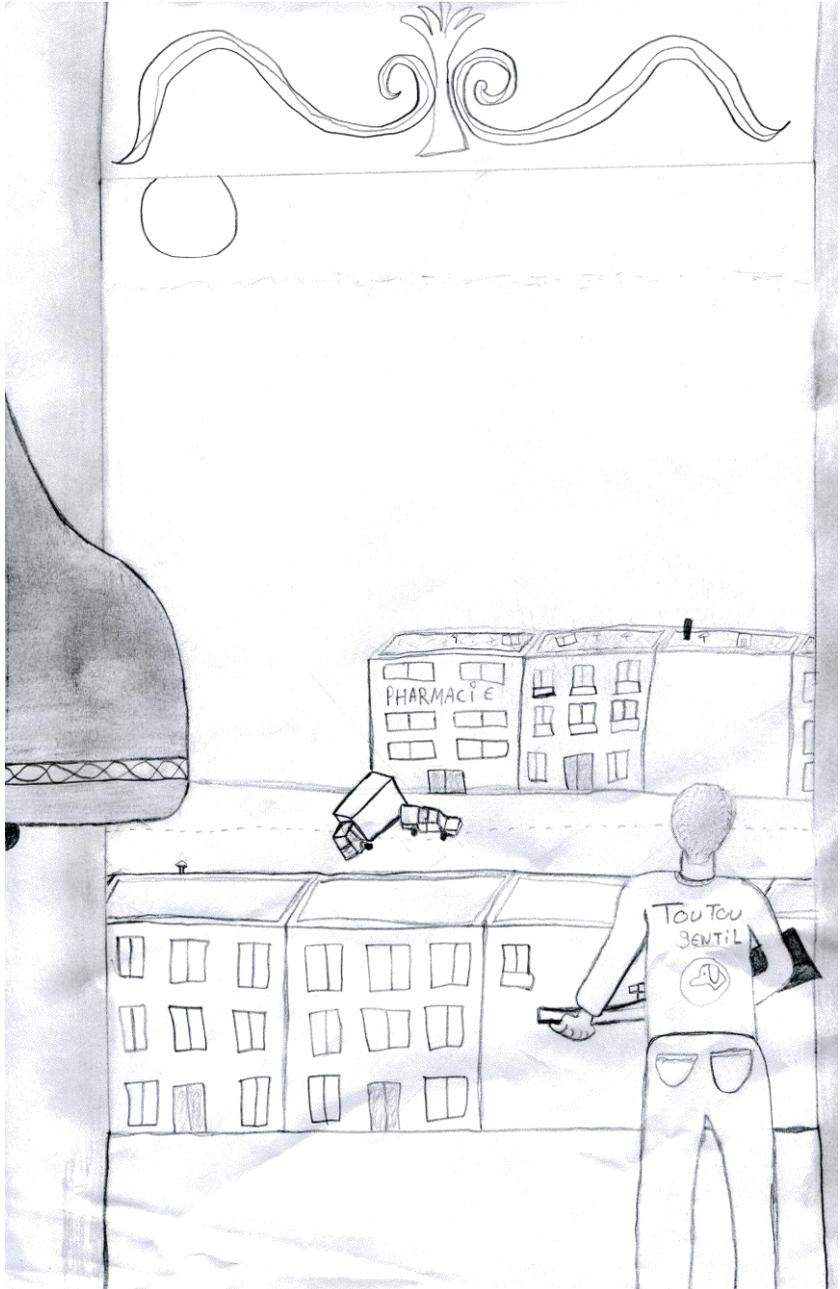


L'infiltré

classe de 4^{ème} 3 - collège Roland Dorgelès

et

classe de 4^{ème} DP2 - lycée professionnel Saint Joseph



1

Ce mardi matin, j'avale à grands pas le bitume du trottoir de la rue du jardin botanique. Un petit soleil cherche à réchauffer un peu l'atmosphère. Le printemps va bientôt s'annoncer au calendrier, ce qui redonne un peu le moral à la population. Je siffle en arrivant aux abords du croisement. C'est le seul endroit un peu délicat à traverser sur mon itinéraire. Je n'ai aucune envie de finir en carquette ! Je respecte donc la régulation du trafic par les feux tricolores. Je suis souvent un peu rebelle, parfois téméraire, mais jamais kamikaze. Le petit piéton lumineux qui me fait face devient vert. Allons-y !

Pourquoi mon regard s'est-il dirigé au loin, à ma droite, sur ce boulevard à franchir, puisque j'ai l'autorisation du petit bonhomme vert ? A quelques deux cents mètres, j'aperçois une automobile blanche lancée à très vive allure qui ne semble pas vouloir ralentir sa course...

Le conducteur est-il fou ?...

Est-ce un candidat au suicide ?...

« Attention ! Attention à la bagnole blanche ! Tous aux abris ! »

Le recul général est instantané.

La fusée blanche ne modifie pas sa vitesse excessive. Elle zigzague sur les deux files, frôle plusieurs voitures en stationnement et approche du carrefour sans un crissement de pneus. Elle franchit le passage piéton où nous avons failli

nous trouver. Je distingue bien le chauffeur, seul dans l'habitacle, main gauche et téléphone collés à l'oreille. Il précipite son auto dans le flot perpendiculaire qui avance en toute légalité.

Je ferme les yeux et serre les poings dans le fond de mes poches ; l'accident est devenu inévitable et j'ai horreur de voir ce genre de scène apocalyptique. Le bruit du fracas percute mes tympan. Ces quelques instants me paraissent une éternité, avant que j'ose découvrir le résultat du crash. La berline s'est encastrée sous la benne d'un camion de ramassage des ordures ménagères.

Ce n'est plus une auto ; c'est un amas de tôles enchevêtrées. Le toit de la bagnole a pris la forme d'un accent circonflexe ; les portières arrières sont grandes ouvertes et la banquette de couleur bordeaux en sort comme d'une bouche qui tire la langue. Toutes les vitres ont éclaté et des milliers de débris de verre jonchent la chaussée.

La foule des passants se précipite vers le tas de ferraille. Comme un bon mouton de Panurge, je fais de même. Dans quel état est le conducteur, après un choc d'une telle violence ? Je n'ai pas le courage d'observer en détails... La vision doit être insoutenable... Je détourne la tête et je recule devant l'horreur prévisible.

Plusieurs personnes ont dégainé les portables. Sans aucune coordination, elles préviennent les secours : les urgences de l'Hôpital, la police, les pompiers, la clinique toute proche... Presque instantanément, un autre véhicule blanc arrive, à vive allure, du fond du boulevard... Ce monospace est reconnaissable de loin, sirène en action, rampe de clignotants bleus au sommet du pare-brise, avec ses quatre grosses lettres bleues peintes sur le capot : S A M U.

La foule s'écarte. Trois hommes en blanc descendent de l'ambulance, chacun portant du matériel de premiers soins, et se mettent illico à l'ouvrage.

Mon corps et mon esprit sont comme tétanisés.

J'aperçois, à quelques pas, un petit attroupement devant la vitrine de la boulangerie. Je m'approche. Un homme jeune, en combinaison grise et gilet jaune fluo, est assis à même le sol. Recroquevillé, il se tient la tête à deux mains et pleure à chaudes larmes. Il ne me semble pas blessé. J'interroge du regard la boulangère qui lui apporte un verre d'eau et une viennoiserie.

« C'est le ripeur qui était sur le marchepied du camion-benne. Il a tout vu, de très près ! Il est en état de choc, le malheureux. Il a eu la peur de sa vie... »

2

Lorsque je m'étais approché du crash, quelques minutes auparavant, j'avais aperçu une enveloppe sur la banquette arrière du malheureux conducteur en costume cravate, mais je n'avais pas vu son visage affaissé dans l'airbag du volant. La tête était à moitié enfoncée dans le coussin d'air, un bras pendait ensanglanté et l'autre bras était coincé dans le pare-brise. Il semblait très mal en point et baignait dans son sang, une jambe complètement désaxée de son corps. J'avais remarqué une fléchette plantée dans son cou.

J'avais pris discrètement la lettre avant que le SAMU ne nous fasse partir et je m'étais spontanément éloigné, car la scène m'était vraiment insoutenable.

Je décide d'aller questionner le ripeur, il m'a l'air vraiment choqué. Je lui demande s'il va bien, et il me répond : « Non, je ne vais pas très bien, je suis sous le choc... Vous comprenez... »

Je l'aide à se relever et le conduit sur une chaise, à l'intérieur de la boulangerie. C'est un grand costaud aux yeux noirs. Il est livide, il a les yeux creux révoltés et il est pétrifié.

Je m'adresse à nouveau à lui :

« Monsieur, Monsieur, qu'avez-vous vu exactement ? »

Il balbutie quelques mots que je ne saisis pas. Je tends l'oreille :

« Vous pouvez me répéter calmement ? »

– Je vous dis que le chauffeur voulait me tuer, il m'a foncé dessus volontairement ! lance le ripeur horrifié.

– Mais pourquoi ?

– J'ai des dettes de jeu, je dois beaucoup d'argent à la patronne d'un bar de la ville.

– Quel bar ?

– " Le faucon doré ", 17 rue Berbisey ; la patronne est surnommée La Chouette, c'est une vraie rapace, je suis sûre qu'elle a commandité cet accident »

Son raisonnement me paraît tiré par les cheveux car le conducteur me semble en mauvais état et il existe d'autres moyens pour récupérer une dette de jeu.

Je m'éloigne du jeune homme pour m'approcher à nouveau de la voiture accidentée, avant l'arrivée de toutes les forces de l'ordre.

À ce moment, j'entends les pompiers dire que l'homme est toujours en vie, mais coincé dans l'habitacle de cette BMW.M1. Les spécialistes de la désincarcération commencent à découper la tôle autour du blessé. Ils découpent le toit à l'aide d'une grosse scie circulaire, puis la portière de la voiture. L'automobile est déformée et le volant n'a pas tenu à cause du choc, il est tourné à l'envers.

Après avoir sorti le conducteur, les ambulanciers le mettent immédiatement sous assistance respiratoire et l'auscultent rapidement avant de l'emmener au C.H.U.

Un des pompiers fait descendre le conducteur du camion-benne et le fait s'asseoir. Il lui demande s'il est blessé ; ce brave homme, hagard, n'a rien.

Tout à coup le ripeur se lève et se précipite vers la victime qui est allongée sur un brancard et ne bouge plus, sans doute

dans le coma. L'éboueur regarde le blessé et s'effondre sur le sol en pleurant toutes les larmes de son corps. Je le console mais rien n'y fait.

« Vous comprenez, je le connais si bien... »

Je reste bouche bée et ne sais plus quoi faire.

« Je suis vraiment désolé, monsieur ! Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ?

– Non, je veux juste qu'on me laisse seul... »

Sa réaction me semble juste ; je le comprends, je ferai pareil à sa place.

Une voiture de police s'est garée près de nous et les hommes en bleu viennent poser des questions. Ils me demandent si j'ai vu quelque chose et je réponds que j'ai vu un homme dans la voiture roulant à toute vitesse et qu'il parlait au téléphone. Ils me remercient de ma coopération et me demandent mes coordonnées. Ils s'éloignent en discutant entre eux et commencent à examiner la voiture. Très vite ils trouvent le téléphone encore allumé et, sur l'écran, l'identité de la personne avec qui le conducteur était en conversation lors de l'accident. Je m'approche et j'entends que cette personne s'appelle Anna Figale. Une inconnue, pour moi.

Un brigadier s'approche du ripeur et l'interroge :

« Qu'avez-vous vu exactement ?

– Je ne me rappelle de rien après avoir vu la voiture foncer sur moi », répète-t-il. Et il reprend sa thèse de la tentative de meurtre.

Je retourne vers lui.

« Monsieur, je sais que vous ne souhaitez rien entendre mais écoutez-moi s'il vous plaît... Savez-vous pourquoi, au juste, le conducteur que vous connaissez roulait si vite ?

– Euh, non... Enfin, oui et non... Bon, ça suffit vos questions ! Laissez-moi tranquille maintenant ! »

Je ne comprends pas pourquoi il réagit comme ça. Peut-être qu'il sait des choses qu'il veut taire...

Un peu à l'écart de la voiture accidentée, je ramasse un portefeuille taché de sang, lorsque je remarque une lumière rouge qui clignote sous l'auto.

J'avertis de suite un policier qui va voir.

Il se redresse brutalement et crie :

« Evacuez la zone sur un large périmètre, il y a un objet suspect sous la voiture. »

Le commandant demande à un lieutenant présent sur les lieux de se charger en urgence de la bombe :

« Vous étiez démineur, il y a dix ans. Essayez de faire quelque chose en attendant l'équipe de spécialistes ! »

Pendant ce temps, la foule, repoussée derrière une rubalise immédiatement déployée, s'agite. Je profite de la panique pour m'éloigner afin de lire cette lettre et ouvrir ce portefeuille, au calme.

Au moment de partir m'asseoir dans le jardin de l'Arquebuse, j'entends l'ancien démineur, après avoir examiné le boîtier, déclarer qu'il ne s'agit pas d'une bombe, mais d'un engin visant à perturber le système électronique de la voiture.

Installé sur un banc près de l'orangerie, j'ouvre la lettre avec impatience.

Mon cher agent secret, j'espère que ton séjour parmi le côté obscur t'a plu. Si tu as la capacité de lire cette lettre, cela veut dire que ma mission a échoué et que tu as eu de la chance, mais sache que nous avons découvert que tu as un filleul auquel tu tiens beaucoup, qui risque gros si tu cherches à reprendre ton activité.

Adieu Paul Masson,

signé : "L'Infiltré"

Intrigué, j'ouvre alors le vieux portefeuille en cuir que j'ai ramassé près du véhicule ; j'y trouve peu de choses, une simple carte d'identité, mais quelle n'est pas ma stupeur de

reconnaître, sur la photo, mon parrain avec une autre identité que la sienne : Paul Masson, 13 rue Berbisey à Dijon, né le 13/12/73.

Stupéfaction ! Mon parrain, Jean-Philippe Lejeune, un agent secret ? Il m'a toujours dit qu'il était électricien ! Lui, avec une double identité ? C'est incroyable ! Mais pourquoi voudrait-on sa peau ? Et comment cette lettre est-elle arrivée dans sa poche ?

En un flash, je comprends qu'une personne parmi les premiers témoins de la scène a glissé la lettre juste après l'accident et avant ma furtive approche. Il faut que j'éclaircisse ce mystère. De plus, on me menace dans cette lettre et mon flair de fin limier reprend le dessus (Mon héros, depuis tout petit, c'est Sherlock Holmes !).

Heureusement, ma passion pour l'informatique va m'aider dans mes recherches. Je retourne d'un pas décidé chez moi. J'allume K6 F.M., la radio locale, et j'entends parler de l'accident au croisement de la rue du faubourg Raines et de l'avenue de l'Ouche. Je monte dans ma chambre, j'allume mon ordinateur. Je me rends sur un site spécialisé dans le matériel d'espionnage, avec livraison en vingt-quatre heures, où je commande un enregistreur téléphonique, un mini enregistreur audio, un traceur GPS étanche pour suivi de véhicule et un stylo avec micro caméra. Au moment de régler, je me retrouve coincé puisque je n'ai pas de carte bancaire – Je n'ai que quinze ans – Mais je repense au compte PayPal de ma mère ; je connais l'identifiant et le mot de passe. Cependant, j'hésite à « voler » mes parents ; je veux le faire pour mon parrain qui est entre la vie et la mort. Alors tant pis, je me lance ! Mes parents ne sont pas encore rentrés et sont injoignables au téléphone.

En début d'après-midi, je prends le tram pour aller à l'hôpital du bocage rendre visite à mon parrain. On me refuse l'entrée de sa chambre car il est en soins intensifs.

En rentrant de l'hôpital, je me demande comment expliquer la situation à mes parents, mais la police les a déjà informés de l'accident d'oncle Jean-Philippe. Ses empreintes digitales ont permis, semble-t-il, de l'identifier. Je n'ai pas envie d'informer mes parents au sujet de sa fausse identité et de la lettre de menaces ; ils ne doivent pas s'inquiéter pour moi. Papa a déjà assez de peine pour son frère.

« Grégoire, bredouille mon père, la police nous a appris une tragique nouvelle : ton parrain a eu un terrible accident de voiture ! Il s'est encastré dans un camion-poubelle !

- Il est mort ?

- Non, répond ma mère, mais il est dans un état très critique, dans le coma et les médecins ne se prononcent pas ! »

Je suis soulagé de le savoir encore en vie et je prétexte le choc pour aller m'isoler dans ma chambre.

Dans la nuit, je me réveille plusieurs fois, en réfléchissant à la meilleure façon de mener mon enquête et aux risques à prendre.

Le lendemain midi, j'allume la télé sur France 3 Bourgogne et j'apprends des détails sur ce terrible accident. Le journaliste précise que le conducteur a reçu une fléchette empoisonnée probablement tirée depuis l'église Sainte Chantal située avenue Eiffel, sur le trajet de la victime. Je me souviens parfaitement que la vitre du chauffeur était baissée lorsque je l'ai observé en train de téléphoner. Les policiers ont découvert des indices dans le clocher : de la drogue en poudre et des cylindres en plastique. Selon la police scientifique, il s'agirait de sulfate de nicotine ; et on aurait découvert dans l'escalier du clocher, abandonné à la hâte, un STEYR ACR, arme

prototype de l'armée américaine qui tire des fléchettes d'acier, précise le spécialiste de la chaîne.

Le reportage apprend également qu'un boîtier suspect a été retrouvé sous le véhicule, sans doute pour le contrôler.

Lors de mon trajet de retour à la maison en fin de journée, je n'arrête pas de réfléchir. Que s'est-il passé dans la tête de cet homme quand il était dans sa voiture ?

Au moment d'ouvrir ma porte d'entrée, je remarque un déménagement en cours dans ma résidence et ma nouvelle voisine vient se présenter :

« Bonjour ! Je m'appelle Anna Figale ! »

3

Stupéfait, je ne réponds pas tout de suite à son salut.

Anna Figale ... Ce nom me rappelle quelque chose ... Mais oui, c'est la personne qui était au téléphone avec mon oncle lors de l'accident !

J'ai un moment d'hésitation, je lui réponds en bégayant :

« Bon... bonjour... moi... c'est Grégoire Lejeune.

– Je suis votre nouvelle voisine », dit Anna Figale.

Elle me dévisage puis me demande si je me sens bien. Je lui bafouille que oui, puis je reprends mes esprits.

« Euh, bonjour ... Je m'appelle donc Grégoire, ravi de vous rencontrer ! »

Ce qui me choque en premier, c'est sa tenue vestimentaire ; elle est habillée d'un tee-shirt noir très moulant et d'une minijupe vert fluo ; elle est juchée sur des talons aiguilles rose fushia et porte des bas résilles avec des porte-jarretelles dépassant un peu de la si courte jupe. Elle semble avoir entre vingt-cinq et trente ans, elle a des cheveux blonds qui lui descendent jusqu'à la taille et les yeux bleus. En fait, elle ressemble à une prostituée.

L'effet du choc passé, je commence à lui parler :

« Si vous avez besoin d'aide, demandez moi, lui dis-je ! »

– Enchantée, Grégoire ; je suis désolée mais je dois déjà vous quitter car j'ai encore beaucoup de cartons à défaire. Mais ne

vous inquiétez pas, nous aurons l'occasion de mieux faire connaissance.

– Et si nous faisons plus ample connaissance maintenant ? Je pourrais vous aider à déballer ces cartons.

– Pourquoi pas ! »

Mon plan est de me rapprocher d'elle le plus possible pour avoir des informations sur sa relation avec mon oncle. Après avoir prévenu ma mère, je traverse la rue et prends un colis qu'Anna me tend après l'avoir sorti du camion. Il est plutôt léger mais au fur et à mesure que les paquets s'empilent dans le futur salon, ceux-ci me paraissent de plus en plus lourds. Au bout d'une bonne demi-heure, tous les cartons sont prêts à être déballés. Anna me propose donc un verre de jus de fruit et me fait visiter sa nouvelle demeure.

Elle est grande et très lumineuse ; je lui fais part de mes impressions, précisant que son appartement est un peu différent du nôtre. Pendant la visite, elle me raconte qu'elle a prévu de repeindre la cuisine, le lendemain ; une fois de plus je lui propose mon aide en pensant obtenir quelques informations au sujet de mon parrain. Elle accepte, après s'être assurée que cela ne me dérange pas, et nous fixons le rendez vous au lendemain après midi. Je retourne chez moi fier d'avoir avancé dans mon plan.

À table avec mes parents, j'hésite à leur parler de toute cette histoire ; je ne veux pas les inquiéter, donc je garde tout cela pour moi et je décide de l'espionner.

Au vu de cette soirée qui s'annonce tendue à cause de l'état de mon oncle, je décide de remonter dans ma chambre. Voilà quinze fois que je lis cette lettre, mais qui peut bien être « l'infiltré » ? L'adresse est bien au nom de Paul Masson, mais il n'y pas le nom de l'expéditeur. Tout à coup, une chose tombe de l'enveloppe, c'est une carte de visite : « Le faucon

doré, 17 rue Berbisey ». C'est le café dont parlait le ripeur ! Un étrange code y est aussi marqué « 38078101 ». Je me pose tellement de questions !... Que peut bien signifier ce code ? Y a-t-il un lien entre « la Chouette », la patronne du « faucon doré » et l'accident de mon parrain ? Qui est madame Figale ? Est-ce une coïncidence qu'elle emménage dans un appartement mitoyen ?

C'est l'esprit plein de questions que je m'endors.

Le lendemain matin, je reçois mon colis de matériel d'espionnage. J'installe donc plusieurs appareils.

Dring ! Anna Figale sonne à la porte pour me demander à nouveau un coup de main ; c'est l'occasion rêvée. Je prends mon traceur G.P.S. et je vais la rejoindre jusqu'à sa voiture ; je saisis un carton dans l'habitacle et, en me penchant, je fixe le traceur sous son siège de voiture. Je lui monte plusieurs boîtes et en profite pour installer mon mini enregistreur audio près de son entrée. Il est difficile d'y trouver une place discrète ; je le fixe à l'intérieur du portemanteau et je repars chez moi.

L'après-midi je me rends comme promis chez Anna Figale.

« Bonjour.

– Ah, bonjour Grégoire, je me demandais si tu allais vraiment venir.

– Bien sûr.

– Très bien ; alors je vais chercher le matériel de peinture. »

Profitant de sa courte absence, je jette un coup d'œil à son téléphone. Je sais que ça ne se fait pas, mais je me motive en me disant que c'est en quelque sorte pour ma « survie ». Grâce à ce que je vais éventuellement trouver, je pourrai peut-être éviter de me faire tuer. Cela me fait plus rire qu'autre chose malgré le fait que ce soit sérieux et assez dangereux...

Dans les derniers appels je vois trois noms qui se répètent

plusieurs fois : Arthur Dubois, Jeanne Duster, Maxime Charlo. Il n'y a aucun message, ils ont tous été effacés. Le temps de recopier les informations sur mon calepin, Anna revient avec deux pots de peinture, un rouleau et deux pinceaux. Nous nous mettons au travail et en quelques heures, toutes les peintures sont faites.

Dix minutes après, je suis déjà chez moi en train de faire mes exercices de maths.

En fin de journée, à l'affût près de mon ordinateur, je capte une conversation intéressante :

« Allo, oui ! Il faut que j'aille au bar ... Oui, je sais, je te rappelle que je suis la patronne et que le ripeur me doit toujours de l'argent ! »

J'ai compris. Anna est la patronne d'un bistrot et elle parle d'un ripeur, il doit s'agir du « faucon doré » dont m'a parlé le jeune éboueur après l'accident,

Une heure plus tard, mes parents me demandent de descendre, ils ont quelque chose à me dire.

Mon père commence :

« L'hôpital vient de m'appeler, ton parrain est sorti du coma, mais il souffre de troubles amnésiques.

– C'est grave ?

– Ne t'inquiète pas, sa mémoire reviendra mais ça prendra du temps.

– Combien de temps ? Mais je pourrai aller le voir ?

– Ça peut prendre six mois. Tu pourras aller le voir, mais il ne te reconnaîtra sûrement pas. Maintenant, va finir tes devoirs. »

C'est décidé : demain, après les cours, j'irai lui rendre visite, en espérant que tout se passera bien.

Je reste en alerte et, vers une heure du matin, j'entends la porte voisine de pallier s'ouvrir et claquer. Je m'habille précipitamment pour suivre Anna. Après dix minutes de

marche, je la vois entrer comme je l'avais deviné au « faucon doré ». C'est donc bien elle « La Chouette » dont m'a parlé le ripeur ! Je ne peux pas rentrer dans ce troquet en pleine nuit sans me faire remarquer ; je décide donc de rentrer me coucher, j'aviserais plus tard. Il faut que je trouve un moyen de l'espionner de plus près.

Le lendemain, en fin de matinée, j'entends frapper avec insistance à la porte d'Anna. Je regarde par le judas et j'aperçois la police devant chez elle. Elle ouvre et fait entrer les deux hommes, je file dans ma chambre pour écouter l'enregistreur connecté à mon ordinateur. Les policiers lui demandent si elle connaît un certain Paul Masson.

S'ils connaissent la fausse identité de mon parrain, cela veut dire qu'ils soupçonnent Anna et mon oncle !

Elle répond :

« Bien évidemment, il est serveur de nuit dans mon établissement ! Pourquoi ?

– Il a été victime d'un accident, explique un des policiers ; vous n'êtes pas au courant ?

– Mais non, il était en congé ... Il est mort ?

– Son état est grave mais il n'est pas mort. Vous étiez en conversation avec lui au moment de son accident, vous ne vous êtes rendue compte de rien ?

– Non, j'ai juste pensé qu'on avait été coupé, c'est tout. Pourquoi ? Ce n'était pas juste un accident ?

– Les circonstances exactes restent à déterminer, mais ce qui est sûr, c'est qu'il a été paralysé avec une fléchette avant l'accident. Que pouvez-vous nous dire sur lui ?

– Il a commencé à travailler dans mon commerce, il y a environ deux mois, mais il le fréquentait depuis plus de six mois. Il est très apprécié par la plupart des clients. C'est un homme très réservé mais bosseur et dévoué.

– Mais il a eu des désaccords avec des clients ? »

Un long silence ... On sent de l'hésitation dans sa voix.

« Euh... Oui, avec un éboueur du quartier qui est un habitué de mon comptoir.

– Que s'est-il passé ?

– Je ne sais pas vraiment mais cet employé du service de collecte des ordures ménagères me doit de l'argent et le jour où il y a eu ce différent, il a commandé, pour une grosse somme, des boissons qu'il n'a pas payées. Depuis, je ne le vois plus, je pense qu'il se cache.

– Et il n'est jamais revenu ?

– Non !

– Ok, merci Madame. Tenez-vous à notre disposition. »

Les policiers partent.

Anna appelle quelqu'un au téléphone, juste après :

« Oui, c'est Anna ! Les flics sont passés chez moi mais je n'ai rien dit ... D'accord ... Oui, ils commencent à se douter de quelque chose, je n'irai plus au faucon pendant quelques jours. »

Après avoir écouté cette conversation, je décide d'aller sur place pour avoir plus d'informations sur cette histoire de jeux clandestins ; mais, à quinze ans, je ne pourrai pas y pénétrer. Je décide alors de raconter, au téléphone, toute l'histoire à mon cousin majeur, Mickaël. Après bien des hésitations et des questions, il accepte de m'aider discrètement. Il lui prend une envie de vengeance, car il apprécie beaucoup mon parrain. Je l'équipe rapidement d'un micro enregistreur et d'une mini caméra ; vers 23h, il arrive au « faucon doré ». J'appuie sur un bouton pour déclencher la caméra.

Il demande à la serveuse s'il peut jouer au poker et celle-ci lui réclame le mot de passe. En improvisant, je lui crie dans l'oreillette « La Chouette ! » ; mon cousin le lui répète discrètement en se penchant vers elle et elle passe rapidement devant le comptoir pour l'emmener dans une arrière-salle.

Le bar est sombre, avec juste un lustre éclairant le centre de l'établissement.

Quand mon cousin pénètre dans l'arrière-salle, il y a des tables de poker et des tables de blackjack ainsi qu'une roulette 2000.

Grâce au micro espion, j'entends une légère musique de fond, et aussi le bruit des cartes et des jetons sur les tables de jeu. La caméra me dévoile que les différentes personnes jouant au poker s'arrêtent de discuter et le regardent fixement lors de son passage. Je dis à mon cousin, grâce à son l'oreillette, que je ne suis pas rassuré à l'idée qu'il soit dans ce tripot.

« Il y a aussi des barres de strip- tease, me murmure-t-il.
– Concentre-toi ! »

La serveuse s'approche de Mickaël et lui susurre :

« Tu peux retirer de l'argent et faire un emprunt sur le compte du bar, mon mignon ; mais fais attention de ne pas trop t'endetter, sinon tu vas avoir des problèmes. »

Il se dirige vers les tables de poker et demande s'il peut jouer. On lui répond de s'installer et un type lui lance : « Mise beaucoup d'argent ! »

Je lui dis, moi, de ne pas trop miser quand même.

Mon cousin s'assied à une table de Texas Hold'em, où l'objectif est de composer la meilleure main possible à l'aide

des deux cartes reçues du donneur et des cinq cartes communes. Parmi neuf joueurs, il est placé à côté d'un vieil homme qui semble ivre mort, en face d'un homme avec une moustache broussailleuse et en costard usé, lui-même à la droite d'un petit barbu aux cheveux en bataille d'un blond très clair...

Il sort cinquante euros pour commencer. Le donneur, un homme assez gros, distribue deux cartes à chaque joueur. Mickaël reçoit en premier un as de pique et le second tour de table lui offre un roi de même couleur, ce qui est très bien pour un début de jeu. La mise est en Pot Limit, l'enchère est donc plafonnée au montant de la hauteur du pot, soit cinq euros. Il est à la gauche du donneur et peut commencer les enchères. Il mise alors cinq euros et les autres suivent. Les trois premières cartes ensuite exposées, le flop, sont un dix, une dame et un valet, tous de pique. La chance lui sourit d'entrée. Inutile pour lui d'espérer que le Turn (la quatrième carte) ou la River (la cinquième carte) soient dévoilées successivement par le donneur. Il fait tapis et les autres joueurs font la même chose. Il gagne toute la mise car il a fait une quinte flush royale.

Il perd la deuxième partie et la troisième. Je lui demande d'arrêter et d'aller discuter avec des personnes au bar pour en savoir plus sur cet endroit.

Et là, j'entends soudainement dans mes écouteurs :

« Bravo, Monsieur Dubois ; vous avez gagné le jackpot à la roulette, mais vous devez vingt pour cent de votre gain au bar !

– Le videur est en train de taxer un joueur qui a gagné à la roulette 2000 », me chuchote Mickaël.

Ledit Dubois arrache alors les billets des mains du croupier. Tout à coup, je vois, sur mon écran de contrôle, ses mains près du visage de mon cousin et il le bouscule violemment.

L'image se brouille puis plus rien. Je suis paniqué. Je ne sais plus quoi faire. Je l'appelle. Mince, il ne répond pas.

« Grégoire, Grégoire !

– Ah, c'est toi Mickaël ? Ça va ? Tu n'as pas de mal ?

– Non, non, il m'a juste bousculé ; je rentre, la caméra est cassée.

– Ok, je coupe le contact, dépêche-toi de me rejoindre ! »

J'attends avec anxiété son retour, en espérant qu'il ne lui soit rien arrivé de grave ni de compromettant. Dès que Mickaël rentre, je pousse un grand soupir de soulagement. Il me raconte :

« Lorsque le grand videur de forte corpulence lui a demandé la somme due, le gagnant a vite pris son argent en se sauvant et il m'a bousculé en courant. Je me suis retrouvé à quatre pattes derrière une sorte de banque et devine ce que j'ai trouvé ? Une liste de noms suivis de chiffres que je t'ai rapportée. »

Je lis les noms :

Ben Dubois: 10 000
Arthur Dubois : 9 000
Maxime Charlo : 30 000
Jeanne Duster: 11 000

« Pas croyable, ce sont les noms du répertoire téléphonique d'Anna ; ce sont certainement des joueurs et la liste doit correspondre à des dettes. Comment font-ils pour s'acquitter de telles sommes ? »

Je précise à mon cousin qu'il retournera au bar, plus tard, pour essayer d'obtenir des informations sur ces joueurs et Mickaël rentre se coucher, après une soirée riche en rebondissements. Moi, tracassé par le code, je fais des recherches sur Internet et je découvre que le 38078101 correspond à un magasin de vente d'armes en ligne. Après cette découverte, je décide

d'aller dormir. Je dois, demain, rendre visite à mon oncle, à l'hôpital, pour essayer de le faire parler.

Le lendemain, dès 13h, horaire d'ouverture aux visiteurs, je me rends au CHU où le blessé est hospitalisé et je lui demande s'il se souvient de son accident. Il m'affirme qu'il s'en rappelle vaguement. Je l'interroge sur Anna Figale. Il hésite puis bafouille :

« Ce nom me dit quelque chose... Il est en rapport avec un faucon... Mais je ne me souviens pas de cette femme, qui est-ce ?... Pourquoi un oiseau de proie ?...

Je m'interroge. Est-il complètement amnésique ou est-ce qu'il joue la comédie ?

5

Je suis persuadé qu'il me ment, car son électrocardiogramme s'accélère lorsqu'il répond à mes questions. Pour le savoir, je file voir un médecin de service et lui demande si mon oncle a réellement perdu la mémoire ; celui-ci me répond que sa mémoire n'a pas été touchée.

Je retourne dans la chambre de mon parrain et lui fait comprendre que je sais qu'il se moque de moi. Il devient tout rouge et gêné, avoue à demi-mot qu'il se souvient mais ne peut rien dire. Il prétend que je suis trop jeune pour ce genre d'histoire.

Je riposte en lui posant une question piège.

« Tonton, tu te souviens de comment tu t'appelles ?

– Pau... Euh ! ... Philippe,... Jean-Philippe ! C'est ça, Jean-Philippe Lejeune ! »

Il vient de tomber dans mon piège !

Tout à coup, il me demande :

« Mais comment connais-tu Anna Figale, toi ?

– Elle a emménagé à côté de chez nous, il y a quelques jours.

– Ah, ok, répond-il sur un ton embarrassé. »

Je vois que cela le contrarie énormément ; il est pensif.

« Tu la connais bien ? Tu lui as déjà parlé ?

– Oui, elle est venue se présenter à notre porte, en tenue affriolante.

– Bon, va dans mon armoire et récupère mon pantalon ! »

Je fais ce qu'il me demande.

« Défaï la couture de la ceinture ; tiens, prends le couteau sur la table ! »

Je m'exécute et j'y découvre, stupéfait, une clé U.S.B.

« Les informations qu'elle contient sont confidentielles. Tu dois l'apporter à un endroit que je vais t'indiquer. Ne t'inquiète pas ! me dit-il, en voyant ma tête stupéfaite, je ne suis pas un malfrat, mais un agent des renseignements.

Tu dois faire ce que je te dis, pour ne pas mettre toute la famille en danger. Si Anna Figale a pris contact avec vous, c'est qu'elle se doute de quelque chose. Je me suis fait embaucher chez elle sous un nom de couverture : Paul Masson. Elle ne doit pas découvrir ma véritable identité. Va au 21 de la rue Charles Dumont, tu trouveras la boîte aux lettres d'une boutique de toilettage pour animaux : " Au toutou gentil ". Je sais, le nom est ridicule, c'est pour cela que c'est une bonne planque. Tu y déposes la clé le plus rapidement possible. Ok ? Surtout, tu ne l'ouvres pas, c'est confidentiel, je te le répète et tu me fais confiance ! »

Après avoir écouté mon oncle avec attention, rassuré sur son état et sur ses motifs, je sors de la chambre et je téléphone à mon cousin :

« Est-ce qu'il va bien ? Il ne se souvient de rien, je suppose.

– Il ne va pas trop mal mais il sera immobilisé pour plusieurs semaines, selon le médecin. J'ai des nouvelles à t'annoncer.

À ce moment-là, j'aperçois Anna Figale qui entre dans le hall d'accueil de l'hôpital ; je me cache à l'autre bout du couloir et je la suis à distance. Je suis inquiet car elle n'est pas censée connaître la vraie identité de mon parrain. Je la vois pénétrer dans sa chambre, je m'approche de la porte restée entrouverte ; je l'entends chuchoter mais je ne parviens pas à tout saisir ; « continuer... mentir.... famille » sont les seuls

mots que je comprends. Elle sort alors très rapidement et j'ai juste le temps de me cacher derrière un chariot resté dans le couloir.

Je sors donc de l'hôpital et rejoins mon cousin qui m'attend chez moi. Je lui explique rapidement la situation et l'on décide de lire cette clé malgré l'interdiction de notre oncle.

Et là, incroyable, nous découvrons des fiches de renseignements avec plusieurs photographies, en particulier sur les gens de la liste rapportée par Mickaël.

La première fiche désigne Arthur Dubois :

Il est âgé de quarante deux ans ; sur la photographie, on voit un homme frêle, de taille moyenne, aux cheveux bruns abondants, les yeux noirs et sombres, le front saillant, les sourcils épais, le nez grec et la bouche large ; il est vêtu d'un jean bleu, d'une chemise blanche, d'un blouson en cuir noir et porte des mocassins noirs aussi.

Des détails sur son caractère figurent : téméraire, agressif, suspicieux et peut être très violent.

On découvre stupéfaits qu'il est le frère de Ben Dubois, le ripeur.

Arthur Dubois, lui, est caporal-chef à la BA 102, au service informatique. C'est incroyable ! Il a donc la possibilité de se procurer des armes comme le STEYR A.C.R. qui a servi à l'attentat contre mon oncle !

Ben Dubois est placé juste après son frère, je reconnais le jeune ripeur avec ses cheveux jais et son nez aquilin ; il a vingt cinq ans ; il est annoncé de caractère faible et sournois. Il est employé par la société de traitement des ordures ménagères travaillant pour la mairie de Dijon, ainsi que dans les services de la ville.

Je retrouve également la fiche de Maxime Charlo : vingt-sept ans, les cheveux courts, bruns et lisses. Les yeux enfoncés, le

front bombé, le nez droit et les sourcils en accent circonflexe, la bouche agressive et étroite. Un caractère décrit comme vif, dynamique et malicieux. Il est en costume noir avec une chemise noire, une cravate noire et des chaussures noires, le parfait uniforme du fonctionnaire de préfecture, puisqu'il travaille à la préfecture de Dijon. Il est indiqué qu'il fournit Anna Figale en faux papiers : faux certificats d'immatriculation pour importer illégalement des voitures de luxe ou volées, fausses cartes grises, faux passeports et fausses cartes d'identité. Anna Figale en a même prévu pour son éventuelle fuite ; une copie figure dans le dossier. Mickaël et moi en sommes pantois.

Je cherche parmi les cinquante fiches de la clé, celle du dernier nom de la liste : Jeanne Duster.

Sur les photos, il y en a plusieurs, c'est une belle jeune femme : vingt-huit ans, cheveux roux, longs et ondulés, yeux verts perçants, front lisse, sourcils fins, nez grec et bouche sensuelle pour finir. Elle est vêtue d'un tailleur vert avec un chemisier noir sur une première photo et curieusement, en tenue plus légère, maillot de bain et tenue de tennis sur les autres.

« De toute évidence, elle a plus attiré l'œil du tonton que les précédents !

– Tu m'étonnes, elle est plutôt canon, je le comprends, réplique Mickaël

– Regarde, son travail est très intéressant ! Elle est trader, elle négocie des produits financiers, achète et vend des titres, des obligations, des actions, des devises en tous genres. Curieusement, sa fiche est plus détaillée que celle des autres. Elle serait résistante au stress, aurait les nerfs solides, du flair, de la vivacité. Elle est astucieuse et intuitive. Elle bosse pour trading FOREX : le marché des devises et matières premières le plus grand et le plus lucratif au monde !

– Tu connais ?

- Oui, j'ai un pote qui a essayé de bosser pour cette boîte, m'apprend mon cousin, mais il a été refoulé au recrutement ; motif : pas assez qualifié. Ça doit être une pointure !
- Surtout, c'est elle qui doit le plus de blé à Anna ! »

Nous regardons encore quelques fiches puis nous arrivons sur un dossier qui s'intitule : Bilan. Je l'ouvre, il s'agit de réflexions personnelles de mon oncle.

Il constate que toutes les personnes inscrites sur l'ardoise d'Anna ont une situation professionnelle intéressante pour différentes raisons ; elles peuvent fournir des renseignements ou rendre des services à la patronne du " faucon doré ", pour un certain nombre d'actions illégales : trafic d'armes, trafic de faux papiers, blanchiment d'argent et transactions financières douteuses. Elle a sous la main des personnes redevables et bien placées qu'elle fait chanter.

On y voit un peu plus clair !

Le lendemain matin, je retourne rendre visite à l'hospitalisé. Son état s'est bien amélioré. Je crois que c'est le moment de sortir la lettre de « l'infiltré ». Il a l'air stupéfait.

« Tu me dois des explications ! lui dis-je.

– Tu m'as démasqué... Je te dois la vérité. »

Il me raconte tout ce que je sais déjà et me demande de lui prêter le journal que je viens d'acheter et que j'ai posé sur la table en arrivant. Je m'exécute. L'air inquiet, il l'ouvre et va à la page des naissances et des décès. Ses yeux se remplissent d'humidité mais il retient ses larmes. Je jette un œil sur le journal et je lis le nom d'Arthur Dubois dans la rubrique décès. Mon oncle est trop choqué pour que je continue à lui poser des questions.

« Fais ce que je t'ai demandé, cela devient urgent, file ! » me houspille-t-il.

Je rejoins mon cousin.

« J'ai une idée : On va déposer la clé U.S.B. mais, pour entrer dans la boutique, il nous faut un chien ; on va prendre Point.com, mon samoyède, pour demander des renseignements sur un éventuel toilettage et on va repérer les lieux.

Au 21 rue Charles Dumont, nous déposons discrètement la clé dans la boîte aux lettres et nous entrons dans le salon de toilettage avec mon chien. Et là, surprise, juste derrière nous, un jeune homme aux cheveux jais emboîte nos pas avec un teckel en laisse. Avec stupéfaction, je reconnais immédiatement Ben Dubois. Je m'exclame interloqué :

« Ben Dubois ! ? »

C'est alors que la personne derrière le comptoir, un homme blond d'une quarantaine d'années, au regard noir, sort un 44 magnum et abat brutalement Ben Dubois devant nous. Puis, constatant que son arme s'est enrayée, il s'enfuit par une porte arrière.

Tétanisés, nous restons un instant paralysés par la peur en regardant le corps du jeune ripeur, étendu au sol. Point.com hurle à la mort. Nous sommes vite conscients qu'il ne faut pas moisir ici ; nous prenons nos jambes et nos pattes à nos cous. Mon cousin rentre chez lui. De mon côté, sitôt arrivé à l'appartement, je laisse Point.com dans son domaine près de la cuisine et je me précipite dans ma chambre, afin de reprendre mon souffle et mes esprits.

À peine suis-je allongé sur mon lit que j'entends ma mère crier :

« Grégoire !

– Oui, Maman ?

– Viens ! Ton père et moi avons à te parler ! »

Souvent, lorsque ma mère dit ça, ce n'est pas très bon signe. Je trouve mes parents assis autour de la table.

« Assieds-toi, s'il te plait, me lance froidement mon père.

– Que voulez-vous me dire ?

– Tu sais que tu peux tout nous dire, mon chéri, me chuchote ma mère.

– Maman ! De quoi tu parles ? réponds-je.

– Oh ! Ne joue pas les innocents, fiston, nous savons très bien que tu as pris ma carte bleue pour effectuer " tes petits achats " sur internet... et du matériel d'espionnage ! Mais qu'est-ce qui t'est passé par la tête ? Tu me déçois, vraiment, car tu sais très bien que ta mère vérifie toujours le compte bancaire...

– Ce que ton père veut dire, enchaine ma mère, c'est que tu sais très bien que si tu nous l'avais demandé, on te l'aurait acheté, ton " kit d'espionnage ".

À peine a-t-elle fini sa phrase que la sonnette retentit... Ma mère va ouvrir... La police est à la porte !

« Madame Lejeune ? dit un des policiers.

– Oui ? répond ma mère.

– Nous cherchons votre fils ; est-il ici ?

– Euh... Oui, entrez, je vous en prie.

– Je tenais à vous dire, madame, que nous avons retrouvé ses empreintes sur le lieu d'un accident de voiture... »

Que vais-je répondre à leurs questions ?

L'infiltré

6

« Alors, Grégoire, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? » me demande ma mère.

Sur l'instant, je suis pris de court. Je n'ai pas le temps de réfléchir à une réponse cohérente, que j'entends mes parents accepter que j'aille au poste de police pour un interrogatoire. Le plus grand des deux policiers dit à mes parents :

« Madame, Monsieur, vous devez accompagner votre fils à l'hôtel de police car il est mineur. »

Arrivés au commissariat, je suis amené dans une salle et mes parents sont invités à assister à l'interrogatoire depuis une salle vitrée. J'ai eu le temps durant le trajet de réfléchir à ce que j'allais bien pouvoir dire mais je commence à paniquer ; je n'avais pas prévu d'être sans mes parents à mes côtés.

« Alors, jeune homme, pourquoi retrouve-t-on tes empreintes dans la voiture et " Au Toutou Gentil " ? » attaque d'entrée, un des deux policiers, sur un ton sévère.

– Mais... mais...

– Il n'y a pas de mais ! Tu vas nous dire tout de suite ce qui s'est passé, de A à Z ! »

Je lui réponds :

« Oui ... Je me baladais en ville ... et j'ai assisté de loin à un accident. Intrigué, je me suis approché pour voir l'état de la personne au volant et je me suis appuyé sur la portière. C'est pour cela que vous y avez retrouvé mes empreintes.

- Et tu n'as pas reconnu ton oncle ?
- Non, son visage était recouvert par l'airbag déployé et la voiture toute cabossée.
- Et au salon de toilettage ?
- " Au Toutou Gentil " ? »

Je prends mon air le plus ahuri.

« Pourquoi, c'est illégal d'aller faire toiletter son chien ?

– C'est bon, dit le second policier qui jusqu'alors n'avait rien dit. Tu peux rejoindre tes parents, nous en avons terminé ! Mais reste prudent et ne t'approche plus du lieu d'un accident. Occupe-toi plutôt de tes études et laisse les enquêtes aux personnes qualifiées ! »

Soulagé de la tournure de l'interrogatoire, je rentre chez moi, bien décidé à continuer mon enquête même si les flics me l'ont interdit. Je prends la décision d'aller voir mon oncle à l'hôpital pour tout lui raconter, car cela commence à chauffer et je me sens dépassé. Mes parents me disent que mon comportement est plus qu'anormal depuis l'histoire du kit d'espionnage, que je n'aurais pas dû me rendre sur les lieux d'un accident et surtout que j'aurais dû leur en parler. Ils espèrent bien que l'épisode du commissariat ne se renouvellera pas. Vexé, je leur affirme que j'ai juste touché quelques objets qui se trouvaient sur le lieu d'un accident mais rien de très important et je remonte dans ma chambre pour réfléchir. Je récupère mon matériel du parfait espion et je fonce à l'hosto.

J'entre dans la chambre de mon oncle et lui dit :

« Tonton, ça commence à être chaud dehors ; les flics viennent de m'interroger, je n'ai rien dit, ni aux flics, ni aux parents, mais je suis inquiet.

– Tu as raison, je dois sortir d'ici et sauver Jeanne Duster, cela devient trop risqué !

– Jeanne Duster ? Ha, Ha, tu as flashé sur elle ! Elle est blonde ou brune ?

- Rousse ! Mais peu importe ! L'urgence, c'est de la sortir de ce borbier avant qu'elle ne se fasse tuer. Je ne veux pas qu'elle finisse comme les deux Dubois. Je vais la planquer ! Va à l'accueil, me chercher une décharge pour sortir !
- Une quoi ?
- Un formulaire pour sortir ; va le chercher ! »

Je me dirige vers le secrétariat pendant que mon oncle rassemble ses affaires et je demande ce formulaire. Un médecin qui passe par là, m'entend et intervient :

- Monsieur Lejeune n'est pas en état de sortir, il lui faut encore des soins ; il a été sérieusement blessé, il n'est pas apte à sortir !
- Je sais, mais il veut sortir tout de même ; je prendrai soin de lui ! »

Mon oncle signe la décharge et, en boitillant, courbé en deux, sous l'oeil réprobateur des infirmières, il sort en s'appuyant sur mon épaule.

Nous prenons un taxi pour aller récupérer une voiture que mon oncle cachait dans un hangar, derrière la place Suquet.

Dans la voiture, je lui pose des questions :

« Tu la connais depuis quand, Jeanne Duster ?

– Ça ne te regarde pas !

– OK, ok ! Mais tu l'aimes bien, on dirait ?

– Ben, oui, c'est vrai ; je la connais un peu, j'ai flashé sur elle et je ne veux pas qu'elle finisse comme les Dubois, j'ai appris qu'Arthur Dubois a eu sa voiture sabotée et c'est le fameux infiltré que je croyais être un collègue qui a dégommé son frère Ben, " au toutou gentil ", et qui a essayé de me descendre. Il y a trop de grabuges, il faut cacher Jeanne, elle est en danger ! On va l'emmener dans la maison familiale à Billy-les-Chanceaux, tu sais, en haut de la Chênée, personne ne la cherchera là-bas !

– Ah, oui, c'est une bonne planque, on s'y cachait tout le temps, avec Mickaël, quand grand-père était encore de ce monde.

– C'est ça ! me répond mon oncle. »

C'est alors qu'il s'arrête devant un immeuble rue Victor Hugo.

« Il va falloir que tu m'aides à grimper au 6^{ème} !

– Il n'y a pas d'ascenseur ?

– Non, malheureusement !

Arrivés, péniblement au sixième étage, mon oncle transpire à grosses gouttes et se tient les côtes, en grimaçant de douleur. Nous sonnons à une porte rouge.

Sans surprise, car je l'ai déjà vu en photo, je vois apparaître, dans l'entrebâillement de la porte, une ravissante jeune femme, rousse, aux yeux verts, qui nous regarde d'un air ébahi.

« Mais, que faites vous là ? »

« Bonjour Jeanne, vous me connaissez sous le nom de Paul Masson !

– Oui, bonjour ; je vous reconnais, bien évidemment. Qu'est-ce qui vous amène ?

– On vient pour vous protéger, vous mettre à l'abri, vous comprenez ? répond mon oncle.

– Vite, dépêchez-vous, entrez !

– Alors voilà : mon véritable nom est Philippe Lejeune. Voici ma carte. Je suis officier de police à la D.C.R.I., la Direction Centrale du Renseignement Intérieur. On m'a demandé de vous mettre en sécurité, car nous pensons que vous serez la prochaine victime d'Anna Figale, après les frères Dubois.

– Mais, mais... Pourquoi ?

– Ben et son frère ont été assassinés !

– Par qui ? dit-elle, d'un ton ahuri.

– Par Anna...

– Ils sont... morts ?

– Ne vous inquiétez pas, tout ira bien ! Mais vous rappelez-vous de nos débuts avec Arthur et Ben ?

– Euh oui, pourquoi ?

– Notre première découverte, vous vous en souvenez ?

– Oui ; quand on a découvert qu'Anna Figale trafiquait de l'argent dans son bar avec tous ses serveurs.

– Je pense que c'est elle qui a provoqué tous ces meurtres, car elle a découvert qu'on l'espionnait. D'abord ils ont voulu me tuer avec l'accident de voiture ; après les frères, vous êtes

sur la liste ; tout simplement, car vous avez des dettes colossales envers la tenancière du " Faucon doré " et vous en savez trop sur elle et ses trafics. Je dois vous planquer ; nous allons vous cacher en lieu sûr, dans une maison à Billy-les-Chanceaux. Voici Grégoire, mon neveu ! »

Elle semble convaincue par le ton sincère de mon parrain.
« Si c'est pour me protéger, je veux bien vous suivre. Je prends quelques affaires et je vous rejoins en bas de l'immeuble. »

Dix minutes après, nous montons tous les trois dans la voiture de mon oncle, pour partir en direction de Châtillon. La voiture est une Subaru. C'est un bijou de la technologie automobile : vitre teintée, caméra de recul, sièges ultraconfortables.
« Ne vous faites pas de souci, c'est une bonne voiture ! »

Mon parrain met le contact et on entend un long ronflement ; il enclenche la première vitesse, embraye et part en direction de la départementale. Arrivé sur celle-ci, Philippe atteint les 130 km/h. Au bout de plusieurs kilomètres, je remarque un 4x4 des années 1990, derrière nous. J'interpelle mon oncle :

« Philippe ! Philippe ! Il y a une voiture qui nous suit ! dis-je avec stupeur.

– Oui! Je l'ai remarquée ! Elle nous suit depuis que l'on est sorti de Dijon, répond mon oncle. Bien que j'accélère et roule très au-dessus de la vitesse autorisée, je n'arrive pas à la semer.

– Qui est-ce ?

– C'est Léon Laroche, le gérant du Toutou Gentil, déclare calmement mon oncle. À la D.C.R.I., on l'appelle Lucky Luke, car il tire plus vite que son ombre. »

Jeanne et moi échangeons des regards inquiets.

L'infiltré double notre voiture, nous fait une queue de poisson et stoppe au milieu de la route dans un crissement de pneus. Mon oncle nous demande de nous baisser au sol et sort son

Sig Sauer SP 2022. En un éclair, Léon Laroche descend de son vieux 4x4 et tire, avec un fusil 870 express à canon rayé, sur la fenêtre de notre voiture, côté conducteur. Mon oncle ouvre alors le feu en tirant dans les genoux de l'infiltré et récupère rapidement son arme tombée dans le fossé. Puis il appelle ses collègues pour qu'ils viennent chercher Léon. Je suis abasourdi par le bruit et tout ce qui s'est passé, Jeanne aussi a très peur et elle tremble comme une feuille en essayant de se relever. Une fois la patrouille arrivée sur place, les ambulanciers emmènent l'infiltré à l'hôpital ; il est sérieusement blessé aux genoux. Nous repartons rapidement en direction de notre maison de campagne.

En arrivant dans la maison de Billy, je remarque que Jeanne est soucieuse, mais mon oncle la rassure.

« Ne vous inquiétez pas, on est en sécurité, personne ne vient ici.

– Oui, je vous fais confiance. Mais je pense que votre blessure est en train de s'ouvrir à nouveau.

– Je vais aller chercher la trousse de secours dans la voiture ! »

Je reviens avec cette dernière. Mon oncle est allongé sur le canapé du salon et Jeanne tente de lui remettre son bandage. Mon oncle troublé par ses mouvements et la proximité de son corps l'attire à lui. Il l'enlace et l'embrasse, Jeanne se laisse doucement aller contre lui. Je décide alors de m'éclipser pour les laisser seuls. Je les écoute tout de même discrètement derrière la porte et j'entends mon oncle déclarer :

« Ça me ferait très plaisir que vous acceptiez de dîner avec moi en tête à tête.

– Ça me ferait plaisir, moi aussi, mais ici, il n'y a rien et nous devons éviter de sortir », rétorque Jeanne.

Je monte alors sans bruit dans la chambre, sans oublier mon petit sac à dos dans lequel j'ai pris soin d'emporter mon

matériel d'espionnage. J'essaye de capter des conversations téléphoniques. Rapidement, j'en intercepte une d'Anna Figale. « Alexandro, je me suis fait repérer, viens me chercher et emmène moi à l'aéroport de Dôle-Tavaux ; je pars ce soir dans ma famille maternelle, en Italie ! »

Après avoir entendu cela, je descends annoncer la nouvelle à mon oncle et coupe court à leur petite scène romantique.

« Tonton ! Tonton ! Anna Figale veut fuir !

– Quoi ? Où ça ? s'écrie mon oncle en bondissant du canapé.

– En Italie ; elle part de l'aéroport de Dôle-Tavaux à 21h 37 !

– Bon d'accord, j'appelle mon service pour bloquer l'avion !

Allo Marie, passe-moi le Boss, c'est urgent !

Patron ? Anna Figale se fait la malle en Italie. La connaissant, elle doit être enfouraillée [être armée]. Envoyez une équipe spécialisée de choc à Dôle-Tavaux pour intervenir sur le vol de 21h37.

Grégoire, tu dois rester ici pour protéger Jeanne !

– Mais...

– Il n'y a pas de "mais". Fais ce que je te dis, ça sera trop dangereux là-bas !

– Fais attention à tes blessures ! »

Vu que mon oncle n'est pas d'accord pour que je vienne, je fais le tour de la maison, en passant derrière quelques arbres, pour me faufiler vers la voiture ; j'ouvre tout doucement le coffre et me cache dedans.

Au bout d'une heure dix de trajet, nous arrivons à l'aéroport. Une fois sur place, mon oncle repère Anna Figale sur le parking, à l'entrée de l'aéroport. Je sors discrètement et reste derrière la voiture. Tout d'un coup, Anna Figale se retourne et vise mon parrain avec une arme de poing ; il dégaine son Sig Sauer mais le geste semble lui faire horriblement mal au bras et il lâche le pistolet qui tombe à ses pieds. Anna se précipite dans notre direction. À ce moment-là, les renforts arrivent et

se saisissent de la tenancière. Elle est menottée et transportée, sans ménagement, dans un fourgon où elle rejoint son complice Alexandro, arrêté cinq minutes plus tôt. Une ambulance prend mon oncle en charge.

Deux jours plus tard, mon oncle vient à la maison et nous raconte la fin de l'histoire. Il semble en meilleure forme. Il nous dit que Léon Laroche était le bras droit d'Anna Figale pour ses trafics, ainsi que son amant. La patronne du « Faucon doré » et ses comparses risquent de rester longtemps « à l'ombre ». Puis il nous quitte en précisant qu'il doit rejoindre Jeanne Duster qui l'attend toujours à Billy.

Je pense qu'Anna va être condamnée à nombreuses années de prison.

Nous sommes convoqués au poste de police, un peu plus tard, pour être interrogés.

Un des policiers vient voir mon oncle.

« Excusez-moi, monsieur... ?

– Lejeune, Jean-Philippe Lejeune.

– C'est bien vous qui avez été victime d'un accident de voiture ?

– Oui, c'est bien moi, pourquoi ?

– Anna Figale a fait croire à tout le monde que c'était un certain Maxime Charlo qui vous avait tiré dessus du haut de l'église sainte Chantal.

– Oui et alors ?

– Ce n'était pas lui, mais Anna Figale.

– Elle a tout avoué ?

– Non mais Maxime Charlo est venu au commissariat, tout à l'heure, et a dit qu'au début c'était lui qui devait vous tuer mais il a refusé ; donc elle a décidé de s'en charger elle-même. »

Quelques mois plus tard nous allons au procès d'Anna Figale. Mon parrain, Jeanne et moi témoignons chacun notre tour à la barre, pour expliquer ce qu'Anna a fait contre nous. Le juge

nous écoute avec attention. Nous apprenons que Maxime Charlo est l'infiltré d'Anna, il la fournissait en armes et en faux papiers. En plus Maxime Charlo a changé de nom.

Le procès dure trois jours et Anna est condamnée à vingt ans de prison ferme et Maxime Charlo à une peine moins lourde, quinze ans. Jeanne reçoit une amende pour jeux clandestins.

Dans quelques mois mon parrain et Jeanne vont se marier. Tout va donc pour le mieux dans le plus parfait des mondes ! Ils se sont installés dans la maison familiale de Billy-les-Chanceaux. Décidément, à Billy ou à Paris, les berges de la Seine restent le refuge des amoureux !



Un pouvoir envié

classe de 4^{ème} B - collège Montmorency

et

atelier de 4^{ème} - collège Saint Michel



Il faisait déjà chaud lorsqu'Arnaud sortit de sa maison.

A huit heures du matin, en ce mois de mai, le soleil avait déjà eu le temps de montrer sa puissance ; l'herbe avait perdu sa rosée, les fleurs étaient grandes ouvertes. Les papillons venaient butiner au cœur des pétunias et autres fleurs à calice, les abeilles chargeaient leurs pattes de pollen, les lapins batifolaient dans la luzerne et le serpolet, les buses et les faucons guettaient du haut des airs leurs proies éventuelles.

Sur le chemin empierré, qui longeait en partie la forêt, roulait, au rythme des cahots, une carriole en bois tirée par un couple de mules grises qui trottaient.

Les rênes de l'attelage étaient tenues d'une main ferme par une jeune femme blonde, aux yeux pers, assise sur le banc de conduite. Ses cheveux étaient liés en une longue tresse qui lui retombait sur l'épaule droite. Un torque torsadé, en métal doré, ceignait son cou.

Elle était vêtue d'un pantalon bouffant indigo qui s'enfilait dans des bottines de cuir souple marron. Un surcot à manches courtes, enfilé sur un corsage de soie blanche, de la même couleur que celle du pantalon, recouvrait son buste ; il était tenu à la taille par une large ceinture en cuir fauve à laquelle

pendait un court poignard dans sa gaine de bois recouverte de tissu amarante.

En bandoulière, dans son dos, un arc en bois d'if et un carquois en osier très finement tressé contenant une douzaine de flèches empennées et à la pointe d'acier acéré.

Dans la caisse de la carriole brinquebalaient une demi-douzaine de ballots en grosse toile de jute, qui devaient contenir des objets métalliques au bruit qu'ils faisaient dans les cahots.

Un peu plus loin, le chemin s'arrêtait au bord d'un large ruisseau, sur une plage boueuse en pente douce, et reprenait de l'autre côté. Le lit n'était pas assez profond pour être utilisé par une quelconque embarcation, mais il l'était suffisamment pour obliger bêtes et gens à traverser à gué précautionneusement, car le débit était rapide et important.

La conductrice tira sur les rênes avec douceur et l'attelage s'arrêta à quelques mètres du bord de l'eau. A ce moment-là,

...

2

A ce moment-là, l'une des mules rua. La jeune fille descendit de la carriole et s'approcha de ses deux équidés. Elle leur caressa longuement l'encolure ; elle tenta de calmer les animaux. L'une des mules gardait ses oreilles plaquées en arrière ; l'autre, aussi, semblait inquiète. Les bêtes étaient agitées. La jeune femme scruta les environs, il n'y avait rien. Juste un jeune homme sur le seuil de sa maison, un peu plus loin, fixant le lointain, semblant perdu dans ses pensées. Aux yeux de la jeune fille, il ne présentait aucune menace. « Tout est tranquille » songea-t-elle. Mais apparemment les mules ne partageaient pas l'avis de leur conductrice.

Soudain, à l'orée de la forêt, surgit une troupe de quatre cavaliers armés jusqu'aux dents ; ils arrivaient à vive allure sur des chevaux noirs. Des bruits de sabots résonnaient. Un colosse qui semblait être le chef de la bande avait des yeux noirs, d'un noir profond. Son regard était chargé de haine et de cruauté. Des dents difformes et hideuses, telles des crocs, dépassaient de sa bouche trop petite. Une cicatrice partait de son œil gauche et terminait sa course à droite de sa bouche. Il était vêtu d'un surcot marron laissant apparaître un pantalon de tissu gris foncé. Il chaussait de grosses bottines jais. Une large cape noire, accrochée grâce à une lanière de cuir, volait à cause du vent produit par l'allure rapide des chevaux. A sa ceinture, on pouvait apercevoir l'étui d'un poignard. Ses trois compagnons arboraient le même regard féroce et le même

sourire mauvais. L'un d'entre eux portait un carquois rempli de nombreuses flèches taillées soigneusement dans du chêne. Un arc était accroché à sa selle. Un autre était armé d'une épée. Le troisième ne semblait pas posséder d'arme. Un foulard masquait son visage et ne laissait entrevoir que ses yeux étincelants. Il était moins grand et moins élancé que les autres.

Comme la jeune fille était en train de rassurer ses mules, elle n'eut pas le temps de prendre la fuite. Bientôt elle fut encerclée par les bandits.

« Que transportes-tu ? cria le chef de la bande. Ouvre ces sacs et montre-nous leur contenu ! ajouta-t-il.

– Jamais ! », hurla l'intrépide jeune fille.

Alors, le chef de la bande sortit un poignard à lame d'acier de son étui et se jeta sur la jeune fille. Un combat acharné débuta.

Arnaud, qui avait entendu des éclats de voix, s'était précipité en direction des cris. Il se cacha derrière un arbre et observa la scène. Les armes s'entrechoquaient. Même si elle n'était pas une jeune fille ordinaire, même si elle était une guerrière redoutable et entraînée à survivre dans n'importe quelle condition, seule contre quatre, la jeune fille n'avait aucune chance de s'en sortir vivante. Ce n'était visiblement pas son jour de chance...

Le chef des brigands tenta de lui porter un coup de poignard dans le ventre, mais, souple et rapide, elle parvint à l'esquiver juste à temps. Puis, à son tour, elle essaya de lui transpercer le cœur, mais, lui aussi, l'évita. Il hurla à ses trois acolytes de venir l'aider. Ces derniers échangèrent un regard et décidèrent de se lancer dans la bagarre. Malgré son endurance, elle ne pouvait les vaincre. Elle perdait ses forces. Le chef et ses sbires étaient trop forts. Ils parvinrent à maîtriser la jeune fille et la désarmèrent. Le chef, un véritable géant, s'approcha des

sacs de toile de jute au fond de la carriole et les ouvrit. Il découvrit, avec stupeur, des sacs remplis d'armes et de pièces d'or, brillantes comme des étoiles. Les quatre odieux personnages se félicitèrent en riant et en se tapant dans le dos pour cette surprenante et prodigieuse prise.

Arnaud écarquillait les yeux, il devait intervenir. Il se précipita pour la sauver. Sans arme, il ne pouvait ni attaquer, ni se défendre. Alors, il prit son élan, sauta dans la carriole, profita de l'effet de surprise et de la confusion qui s'ensuivit pour s'emparer d'une épée, et se jeta sur les assaillants.

Pendant ce temps, la jeune fille bondit et saisit une épée dans un sac. Croyant qu'un nouveau bandit accourait, elle le menaçait. Il l'esquiva de justesse, perdit l'équilibre et se retrouva à terre. Il cria à la jeune fille :

« Ne me combats pas, je suis ton allié.

– Pourquoi te croirais-je ? demanda-t-elle, en évitant le poignard lancé par le chef de la troupe.

– Car je hais les bandits et je sais ce que tu caches », répliqua Arnaud.

La jeune fille le regarda, interloquée. Elle n'aimait pas beaucoup le ton plein d'assurance du jeune homme, mais elle n'avait d'autre choix que d'accepter son aide. Elle entendit un sifflement et sursauta. Une flèche lui frôla l'oreille. Elle était fatiguée et les bandits étaient trop nombreux pour elle.

« C'est d'accord, faisons équipe ».

A cet instant, Arnaud fondit sur le plus petit des bandits. Il lui assena un coup d'épée dans la jambe droite. Celui-ci s'enfuit, se cacha derrière un arbre, la jambe ensanglantée. Arnaud bloqua la lame d'un autre assaillant et lui donna un coup de pied qui l'envoya à terre. Néanmoins, le bandit se releva et, à nouveau, fit face. Les deux alliés, souffrant de plus en plus de

la fatigue, finirent par perdre le combat et se rendirent. Les brigands se rassemblèrent.

« Alors, vauriens, déclara le chef, après les avoir attachés solidement, vous n'avez pas voulu vous soumettre à notre volonté ! Vous êtes maintenant nos prisonniers. » Puis il les fit installer dans la carriole, parmi les sacs.

Les deux jeunes gens se regardèrent effarés.

« Qu'allons-nous faire ? demanda la jeune fille à voix basse.

– J'ai un plan , murmura Arnaud. Attendons la nuit. »

Enfin, le soleil se coucha. Les sinistres brigands avaient parcouru une faible distance. Ils s'installèrent pour la nuit et montèrent un camp de fortune. Ils allumèrent un feu et firent griller de la viande. Pendant ce temps, les prisonniers avaient été mis à l'écart, les mains ligotées. Le mois de mai procurait une nuit assez chaude. Après avoir dîné, les subordonnés faisaient des tours de garde, à côté du feu, pour éloigner les bêtes sauvages de la forêt. Les flammes dansant faisaient penser à des créatures effrayantes. A un moment, le brigand qui effectuait son tour de garde s'endormit. Arnaud demanda alors à la jeune fille :

« Comment t'appelles-tu ?

– Je m'appelle Adélaïde et j'ai dix-sept ans. Et toi ?

– Moi, je m'appelle Arnaud et j'ai dix-huit ans. Bon, assez perdu de temps, je vais t'expliquer mon plan pour nous sortir de là... »

Le plan d'Arnaud semblait parfait. Arnaud et Adélaïde essayèrent de défaire leurs liens, mais ceux-ci étaient si serrés qu'ils ne parvinrent pas à les enlever. La jeune fille, après plusieurs tentatives, réussit à saisir un poignard dissimulé sous son surcot. Elle coupa les cordes qui lui entravaient les poignets, puis celles d'Arnaud. Les deux acolytes marchèrent sur la pointe des pieds jusqu'à la carriole.

Ils s'emparèrent chacun d'un sac, Adélaïde choisissant le sien avec une extrême attention. La jeune fille récupéra son arc et son carquois ainsi que son poignard, que les bandits lui avaient enlevés après l'attaque. Puis ils prirent les rênes de cuir et firent avancer les mules, qui avaient été dételées pour la nuit, en priant pour que celles-ci ne fassent pas de bruit. Puis, montés sur les animaux, ils progressèrent prudemment dans l'obscurité.

Arrivés au bord d'un ruisseau, ils ralentirent pour pouvoir traverser sans trop de difficultés. En effet, les remous charriaient des branchages, des feuillages et bien d'autres détritrus. Ils étaient prudents. Les mules firent quelques pas hésitants dans l'eau, et ils se retrouvèrent rapidement au milieu du ruisseau. C'est alors qu'ils entendirent les hurlements que les brigands poussèrent quand ils découvrirent la fuite de leurs prisonniers.

Arnaud et Adélaïde atteignirent sans entrave l'autre rive et ils se dépêchèrent de s'enfoncer profondément dans la forêt toute proche.

Au matin, après avoir chevauché toute la nuit à travers les bois pour s'éloigner le plus possible du camp des brigands, les deux compagnons arrivèrent dans une espèce de clairière qui semblait avoir été créée par une tempête. A ce moment-là, un homme arriva devant les deux fuyards. Il avait une longue barbe grise et des cheveux longs et frisés. Il était petit, bossu et assez maigre. Il avait une démarche insolite et tenait une canne dans la main gauche. Il était vêtu d'habits dépareillés et il était pieds nus dans des espadrilles en corde.

Il engagea la conversation avec Adélaïde, qui était la plus proche de lui.

« Que fait donc une si jolie jeune femme dans ces bois ?

- Je me prénomme Adélaïde, et je suis la fille d'un seigneur de l'autre côté des montagnes.
- Et moi, je me prénomme Arnaud, dit son compagnon.
- Vous n'avez pas répondu à ma question. Que faites-vous ici ?
- J'ai fui le château de mon père, dit Adélaïde, parce qu'il...
- Venez me conter cette histoire dans ma cabane.»

Ils empruntèrent un chemin de terre et d'herbes. Il était si accidenté que, même les mules avaient du mal à y marcher. Des ronces bordaient le chemin et un tapis de feuilles recouvrait le sol. Un arbre était couché en travers du chemin et tous trois durent le contourner à pied, les cavaliers tenant leur mule par la bride. Ils finirent ainsi leur chemin jusqu'à l'habitation de leur hôte. C'était une maison en bois, au toit couvert de chaume, bâtie en bordure de la forêt dans une petite clairière.

Une fois confortablement installés dans la salle principale, Adélaïde reprit son histoire.

« J'ai fui le château de mon père parce qu'il veut me force à épouser un homme que je n'aime pas.

- Et qui est donc cet homme ?
- Mon père veut que j'épouse Gérard, un seigneur voisin de notre seigneurie.
- Pourquoi donc ne voulez-vous pas l'épouser ?
- Gérard est un homme vieux, bossu et très gros. Il a un visage fermé, ses yeux marron sont enfoncés dans leur orbite et ses cheveux blonds ne poussent plus que sur l'arrière de son crâne. D'autre part, il a le teint rougeaud et un gros nez. Il est riche, c'est vrai, mais totalement sot. En plus, Il est couard et avare, crédule et vantard. Il n'est pas du tout attrayant.
- Je constate, jeune fille, que tu es vêtue comme une guerrière, mais ton compagnon ne semble pas très expert dans le maniement des armes. Je vous invite à rester ici un moment car vous serez protégés dans cette cabane qui est

ma demeure. Je vous apprendrai à survivre dans la forêt hostile et à vous battre avec d'autres armes que des lances et des épées.

– Nous vous remercions de cette invitation que nous acceptons avec honneur.»

Dans le même temps, à plusieurs dizaines de lieues de là, une servante remit un pli au père d'Adélaïde, qui se trouvait en compagnie de Gérard. Il lut à haute voix :

Cher père,

Je prends congé car je ne veux en aucun cas épouser un homme que je n'aime point et qui est tellement rempli de défauts. Je n'ai pas osé vous le dire en face. J'espère que, malgré votre déception, vous pourrez me comprendre.

Votre fille qui vous aime,

Adélaïde

Gérard s'en alla en colère et, arrivé dans son château, ordonna à l'un des gardes : « Allez me chercher un chasseur pour retrouver cette péronnelle d'Adélaïde qui vient de me faire un affront inexcusable ! »

Chez le vieil homme, tout était calme. Il apprenait à Adélaïde et à Arnaud comment vivre et survivre dans la forêt. Gérard faisait rechercher la jeune fille avec ardeur mais, quelques mois plus tard, on n'avait toujours pas trouvé sa trace.

Le père d'Adélaïde, de plus en plus inquiet, commençait à perdre la santé ; Il était gravement malade et le fait de ne pas voir sa fille l'attristait encore plus. Elle, de son côté, en compagnie d'Arnaud, continuait sa formation, même si elle s'en voulait parfois d'avoir pu donner du chagrin à son père.

3

« Vas-y ! C'est bien ! Continue ! hurla le vieil homme, défends-toi Arnaud ! Allez ! Du nerf, que diable ! »

Les deux jeunes gens continuèrent à croiser le fer sous les conseils du vieil homme. Adélaïde tenta une attaque à la tête, mais Arnaud para le coup de justesse. Tout s'enchaînait très vite, mais pas assez, selon le vieil homme qui observait la scène d'un œil critique. Attaque, parade, riposte, contre-attaque, feinte... et tout cela à une vitesse folle, de quoi donner le vertige à un spectateur novice, ce qui n'était pas le cas de Tancrede. Le vieil homme notait chaque petit défaut, chaque marque de fatigue, chaque manque de fluidité dans les mouvements.

Arnaud reculait sous les assauts redoutables de son amie. Soudain, il trébucha sur une racine, perdit l'équilibre et tomba de tout son long dans l'herbe. Adélaïde, un sourire de triomphe aux lèvres, passa la pointe de son épée sous le casque de son ami.

« Alors ? Qui a gagné ? lança-t-elle

– Je ne sais pas... Moi, sans doute. » répliqua Arnaud d'un ton amusé, mais légèrement provocateur

Adélaïde appuya un peu plus la lame de son épée contre la gorge d'Arnaud.

« C'est bon ! Tu as gagné ! » reconnut-il d'une voix étranglée.

D'un sec mouvement d'épée, Adélaïde ôta le heaume de son ami, puis remit son arme dans son fourreau. Les cheveux noirs d'Arnaud étaient trempés de sueur. Adélaïde qui commençait, elle aussi, à étouffer retira son lourd casque de fer.

Adélaïde, bonne gagnante, aida Arnaud à se remettre sur pied. Mais à peine debout, Arnaud, d'un violent coup d'épaule, mit son amie à terre. Il saisit son poignard et le plaça contre la gorge d'Adélaïde. Elle tenta de se relever, mais Arnaud la clouait littéralement au sol.

« Alors ? Qui a dit que le combat était terminé ? Qui a gagné ? » demanda Arnaud d'un ton narquois. Ses yeux verts pétillaient de malice.

Tancrede, qui avait observé avec intérêt toute la scène, fut secoué d'un rire tonitruant devant la grimace dépitée qu'affichait Adélaïde.

« Pas la peine de vous moquer, Tancrede » marmonna Adélaïde.

Le vieil homme fut pris d'un fou rire incontrôlable ; fou rire qui se transforma vite en quinte de toux inquiétante. Il toussait tellement fort qu'on aurait cru que ses poumons voulaient sortir de son corps. Inquiets, Arnaud et Adélaïde accoururent auprès de leur mentor.

« Ça va, ça va... murmura Tancrede entre deux quintes de toux.

– Vous êtes sûr ? » demanda Arnaud, sceptique.

Il était clair que Tancrede n'allait pas très bien.

« Mais oui, ça va très bien ! » répéta-t-il d'une voix plus forte, une fois sa toux calmée. Arnaud et Adélaïde échangèrent un regard inquiet qui n'échappa pas au vieil homme.

« Et puis, reprit le vieil homme, aujourd'hui est un jour un peu spécial. Je vais vous préparer une surprise pour le dîner. Allez donc faire une promenade à cheval. »

Sur ces mots, le vieux bonhomme rentra dans la maison en claquant la porte et mit le verrou, sous l'œil stupéfait de ses deux élèves.

Les deux jeunes gens se regardèrent, surpris, et décidèrent de suivre son conseil. Ils contournèrent la maisonnette pour aller chercher les deux équidés. En effet, Tancrède possédait deux chevaux : une jument, blanche comme la neige, Zéphyra, fille de Tonnerre, l'ancien cheval de Tancrède, qui l'avait accompagné jusqu'aux portes de Jérusalem, du temps où Tancrède était chevalier, et Templier, un étalon noir charbon, lui aussi fils de Tonnerre. Le vieil homme était aussi le maître d'un berger allemand, nommé César, qui vivait en semi-liberté dans la forêt qui entourait la maison de Tancrède.

Comme d'habitude, Adélaïde monta Zéphyra et Arnaud, Templier. Les deux amis s'enfoncèrent dans l'obscur forêt environnante qu'ils avaient appris à connaître.

« Tu sais, dit Arnaud, l'état de Tancrède m'inquiète un peu. Il tousse de plus en plus !

– C'est vrai, mais ce n'est sans doute qu'un vilain rhume.

– Tu as raison. Et puis, il est solide comme un roc, notre Tancrède, ce n'est pas une quelconque maladie qui lui fera passer l'arme à gauche !

– Sûr !

– Une petite course ? proposa Arnaud en lançant sa monture au galop.

– Prépare-toi à mordre la poussière ! » répondit joyeusement Adélaïde en talonnant sa jument. Ses longs cheveux couleur or flottaient au vent, ses yeux étaient remplis de joie. Au galop sur sa rapide monture, elle se sentait libre comme l'air. Elle fit accélérer encore plus sa monture. Arnaud, lui aussi, sentait l'ivresse de la vitesse qui lui montait à la tête. Il poussa un cri de guerre et sa monture bondit en avant. Les cheveux noirs d'Arnaud semblaient vouloir s'envoler au fil du vent qui fouettait le visage du jeune homme. Ses yeux vert émeraude

pétillaient de bonheur. Oui, Adélaïde et Arnaud étaient, tous les deux, en ce moment, à mille lieues de leurs soucis, de leurs peines.

Pendant ce temps-là, Tancrède s'affairait aux fourneaux. Il comptait offrir un festin à ses protégés. Cela faisait précisément six mois qu'il les avait rencontrés. Soudain, une nouvelle quinte de toux le secoua. Il ramena sa main devant sa bouche. Sa toux ne mit que quelques instants à se calmer. Il allait se remettre à cuisiner lorsqu'il s'arrêta brusquement. Au creux de sa main : du sang. Il avait craché du sang ! Il savait que cela n'augurait rien de bon. Combien de Croisés, combien de ses compagnons d'armes avait-il vu être emportés par ces symptômes ? Il se sentit soudain bien vieux et bien fatigué. La lassitude s'empara de son âme. Mais, il se reprit, il devait tenir bon. S'il ne le faisait pas pour lui, il devait le faire pour les deux jeunes gens qu'il avait pris sous son aile ; en effet, il sentait, il savait, que pour Arnaud et Adélaïde, cette période de paix, de calme, d'insouciance n'allait pas durer. Les soldats de Gérard étaient toujours sur les traces de la jeune femme et, à chaque jour qui passait, ils se rapprochaient un peu plus. Cependant Tancrède se rassurait en se disant que, tant qu'ils seraient chez lui, Arnaud et Adélaïde n'auraient rien à craindre de Gérard et de ses hommes.

L'idée de mettre Arnaud et Adélaïde au courant de son état lui traversa l'esprit, mais il y renonça.

« Ils auront bien le temps de goûter à l'hostilité et à l'injustice de ce monde ! Ne précipite pas les choses... » songea-t-il.

Pendant ce temps, Adélaïde ne cessait de penser à son père. Elle ne dormait plus. Arnaud l'avait remarqué, mais il n'osait pas lui en parler. Quelque temps auparavant, pendant qu'ils apprenaient à tailler des flèches en bois, Adélaïde, dévisagée par Tancrède, l'avait évité du regard et elle était partie en trottinant dans la cabane. Arnaud, étonné par son comportement, avait interrogé du regard Tancrède qui lui dit

ces quelques mots d'un air sûr et mélancolique : « Elle regrette d'avoir quitté le château de son père. Elle doit y retourner pour prendre de ses nouvelles. » Alors Arnaud, désespéré, avait marché jusqu'à la grange derrière la chaumière. Il avait pris son carquois recouvert de peau de sanglier, avait sellé son cheval, était parti au grand trot et s'était enfoncé dans la forêt profonde. Il avait peur de perdre Adélaïde. Il l'aimait en secret. Il ne voulait pas la perdre ; alors, s'ils devaient se quitter, ce ne devait pas être lui qui la perdrait, mais elle qui le perdrait.

« Il commence à faire sombre ; il vaut mieux rentrer, dit Adélaïde.

- Oui, tu as raison, rentrons ! » acquiesça Arnaud.

Ils remontèrent sur leurs chevaux et prirent le chemin du retour. Arnaud et Adélaïde étaient allés un peu plus loin que d'habitude et, le temps de rentrer, les premières gouttes commençaient à tomber. Il avait beau n'être que cinq heures de l'après-midi, il faisait déjà sombre comme en pleine nuit. Ils se hâtèrent de bouchonner les chevaux et se dirigèrent vers la maison.

« Ça alors ! Les chandelles ne sont même pas allumées ! remarqua Adélaïde.

- C'est vraiment bizarre ! » reconnut Arnaud. « Tancrède ! » cria-t-il.

Pas de réponse. Juste le fracas de la pluie qui s'abattait contre le toit de la maison.

« Tancrède, tu es là ? » hurla Adélaïde.

Toujours pas de réponse.

Le mugissement du vent, associé à l'obscurité de la cabane rendait le cadre inquiétant. Instinctivement, Adélaïde saisit son épée, au cas où... La maison, d'habitude si chaleureuse, était à présent froide et sinistre. Le sol en bois craquait à chaque pas, ces craquements sonnaient comme l'annonce d'une mauvaise nouvelle.

« Je l'ai trouvé ! » s'époumona Arnaud, la voix emplie de panique.

Adélaïde se précipita d'où venait la voix, à savoir la chambre de Tancrede. Le vieil homme gisait là, face contre terre, au pied de son lit. Sur le plancher, on pouvait distinguer des taches de sang. Arnaud retourna le vieil homme et l'examina rapidement.

« Il est encore en vie, annonça-t-il, mais on ne peut rien faire pour le moment, il faut aller immédiatement jusqu'à la ville pour acheter des plantes médicinales. » Adélaïde prit les bras, et Arnaud les pieds de Tancrede. Ils hissèrent leur ami sur le lit.

Arnaud s'éclipsa de la chambre. Adélaïde posa sa tête contre la vitre d'une des rares fenêtres de la maison. Dehors, la pluie se déchaînait avec une force monumentale. Le vent était si puissant qu'on avait l'impression que les murs de la cabane tremblaient. Plongée dans ses pensées, Adélaïde sursauta lorsqu'elle sentit la main d'Arnaud sur son épaule.

« Son état est plutôt grave, mais stable, c'est déjà ça, déclara-t-il. Ne perdons pas une minute, il faut partir ! »

Adélaïde hocha la tête, reposa son front contre la vitre.

« Combien de temps avant... avant que... que ça devienne vraiment sérieux ?

– Deux ou trois jours, peut-être moins...

– Bon, décida Adélaïde, partons. Nous devons le sauver. »

Arnaud sortit. Adélaïde s'approcha du lit de Tancrede. Elle s'agenouilla devant le malade toujours inconscient, elle ferma les yeux et récita un Pater Noster, un Ave Maria, et quelques autres prières qu'elle connaissait, puis, elle ajouta :

« S'il-vous-plaît, Seigneur, veillez sur lui, comme il a veillé sur nous. »

Elle déposa avec tendresse un baiser sur le front brûlant et livide du vieillard.

Un bruit de choc qui se répéta. Ce bruit venait de l'entrée de la maison de Tancrede. Adélaïde se précipita sur les traces d'Arnaud. Ce dernier s'énervait contre la porte d'entrée. Il avait les articulations des mains en sang, mais il continuait à cogner cette porte de ses poings.

« Arnaud ! s'alarma Adélaïde, que se passe-t-il ? »

Arnaud s'arrêta brusquement de frapper la porte et se laissa tomber à terre, le dos appuyé contre le mur. Il semblait être accablé de tous les malheurs du monde.

« J'aurais dû le voir, murmura le jeune homme d'une voix brisée.

– Voir quoi ?

– Tancrede, il était malade depuis longtemps, il toussait, j'aurais dû voir ce mal qui l'assaillait. J'aurais dû le remarquer, avant qu'on en arrive là !

– Tu n'es pas médecin, ce n'est pas de ta faute ! »

Arnaud secoua la tête.

« Tu ne comprends pas, murmura-t-il.

– Alors explique-moi !

– Tu sais, si je suis resté si longtemps avec toi et Tancrede, c'est parce que chez moi, il n'y a rien ni personne qui m'attende. Seulement trois tombes blanches, les fantômes de mon passé. Mon père, ma mère, ma sœur. Tous décimés par cette maladie que Tancrede a contractée ! J'ai vu les dégâts provoqués par cette maladie. Je l'ai vue progresser jusqu'à atteindre le point de non retour. Je les ai vu mourir, tous ! J'ai vu mourir ma famille Adélaïde ! Et maintenant, alors que j'ai retrouvé une famille, alors que je croyais mon passé définitivement derrière moi, il me rattrape, tout recommence, et je ne suis pas fichu d'arrêter ça. Je suis un imbécile, un idiot, un... »

La voix d'Arnaud se brisa, il se prit la tête dans les mains.

« Ce n'est pas de ta faute Arnaud ! Tancrede cachait très bien son jeu. En attendant, on doit aller jusqu'à la ville. On devrait y être dans vingt-quatre heures, plus le retour ça fait deux jours. On sera là juste à temps pour le guérir. »

Arnaud releva la tête. Des larmes roulaient sur ses joues. Ses yeux reflétaient la détresse infinie dans laquelle il se trouvait.

« D'accord, laisse-moi juste le temps de... »

Sa voix se perdit à nouveau et il sortit précipitamment de la maison. Adélaïde le regarda, peinée. Arnaud était toujours si souriant, de si bonne humeur, et pourtant chargé d'un si lourd passé.

« Un peu comme Père. » songea Adélaïde.

En effet, quand on voyait son père, le comte de Jaray, toujours prompt à la plaisanterie, juste, droit, souriant, qui pouvait imaginer qu'il avait fait la guerre et qu'il avait été fait prisonnier et torturé par l'ennemi ? Adélaïde se sentit soudain rattrapée par son passé. Elle revit le château de son enfance avec ses imposantes tours de pierre et ses épaisses murailles inébranlables, les paisibles jardins où elle avait fait ses premiers pas, les promenades avec sa mère et son jeune frère autour de l'immense lac turquoise, les parties de dames avec son père, confortablement assis dans la petite pièce accueillante qu'était sa chambre et ses entraînements au maniement des armes avec Gaspard, son ami d'enfance. Puis, tout s'était écroulé, d'un coup. Sa mère était morte et son père avait voulu la marier à cet immonde Gérard.

Dehors, Arnaud l'attendait, il était prêt à partir, les rênes des chevaux à la main, ces montures seraient plus rapides que les mules. Il avait préparé deux petits sacs contenant des vivres pour le voyage et des armes. De ses larmes, il ne restait rien. Arnaud tendit à Adélaïde une ceinture avec une épée bien aiguisée au fourreau. Elle s'empara de la ceinture et la boucla autour de sa taille, puis elle se précipita dans la grange et se mit à la fouiller de fond en comble, sous le regard étonné d'Arnaud. Elle finit par trouver ce qu'elle cherchait : le sac en toile de jute qu'elle avait récupéré après avoir échappé aux brigands. Elle plaça le sac sur le devant de la selle de sa monture, au niveau du garrot pour que le sac lui pèse moins,

puis elle se mit en selle et lança sa monture au trot. Arnaud la suivit.

La ville la plus proche était assez éloignée. Il fallait normalement au moins deux jours pour l'atteindre. Cependant, il existait un raccourci, mais il était très dangereux. Il permettait d'arriver en ville en vingt-quatre heures à condition de ne pas se faire trancher la gorge soit par une bête sauvage, soit par une bande de rôdeurs. Ce raccourci avait pour nom : le sentier de Damoclès. Lorsqu'on l'empruntait, on avait toujours l'impression d'avoir une épée au-dessus de la tête, l'épée de la mort !

Arnaud siffla, et César, le berger allemand de Tancrède sortit des fourrés.

« Allez, mon beau César, on va sauver ton maître ; ne t'inquiète pas ! »

César eut un bref aboiement, comme pour approuver les dires d'Arnaud, puis ils se mirent en route. Il était plus de minuit lorsque les deux amis arrivèrent à l'entrée du sentier de Damoclès. Adélaïde regardait le firmament rempli d'étoiles scintillantes, telles de la poussière d'or sur une étoffe de soie noire. Le sentier était bordé de ronces, d'orties, et les quelques arbres qui se mêlaient aux buissons épineux étaient rabougris, dépourvus de feuilles. De la forêt entourant le sentier quasiment inexistant émanaient des bruits étranges, inquiétants. Le lieu était sinistre et lugubre. Il faisait nuit noire.

« Sympa comme coin, vraiment ! ironisa Arnaud.

– Bon, on y va ?

– On y va ! »

Ils s'engagèrent dans le sinistre chemin.

Après quelques heures, ils étaient tout égratignés, à cause des ronces, et le sol boueux ralentissait considérablement les chevaux.

« Tu es sûre que c'est vraiment plus court par là ? demanda Arnaud.

– Oui...

– Bon... »

La nuit se passa dans une ambiance maussade et tendue. Les deux amis ne parlèrent presque pas et étaient à chaque instant sur leurs gardes. Adélaïde crut apercevoir, à plusieurs reprises, une paire d'yeux. Au petit matin, ils parvinrent dans une petite clairière qui, par rapport au sentier, était plutôt accueillante.

« Faisons halte ici pour reprendre quelques forces ! décréta Adélaïde. Mais avant, pendant que tu prépares un feu, je vais aller en avant-garde pour voir s'il n'y a pas de danger. » Puis elle s'engagea dans le sous-bois, tenant son cheval par la bride.

Un peu plus tard, le chien se mit alors à gronder, fixant Arnaud avec un regard inquiet. Tout à coup, un étalon monté par un gros homme bossu barra le chemin au jeune homme et à son cheval. Effrayé, l'animal rua et Arnaud tomba. Le cheval, effrayé, s'enfuit dans les bois. L'homme descendit de son étalon et se pencha sur Arnaud, étendu de tout son long, les yeux plissés de douleur. Ses lèvres saignaient. Il souffrait terriblement. L'homme sortit de sa poche un mouchoir blanc délavé et le posa sur les yeux d'Arnaud, de manière à ce qu'il ne soit pas ébloui par le soleil levant. Arnaud ne pouvait pas bouger ; il restait étendu comme un mort. L'homme était parti chercher de quoi transporter le jeune homme ; celui-ci entendit, non loin de là des cris, puis des piétinements de sabots dans le terre humide. Il perçut des voix : « Messire, nous le chargeons ? » ou encore « Monseigneur, nous partons ». Arnaud réfléchit : l'homme était bossu et grand, et on l'appelait « Monseigneur » ; ce devait être le noble du comté voisin de celui d'Arnaud. Il en déduisit que ce devait être Gérard. Lorsqu'ils arrivèrent au château du seigneur, on s'occupa de lui.

Arnaud se réveilla dans une jolie chambre. Des rideaux, blancs comme neige, encadraient la fenêtre. Un couvre-lit bordeaux ornait les draps blancs du lit. Dans la cheminée flambait un grand feu. Une vieille femme, aux cheveux gris perle ornés d'une broche de fer était assise au chevet du jeune homme. Lorsqu'elle s'aperçut qu'Arnaud avait ouvert les yeux, elle se pencha sur lui et lui adressa un regard de peur, de regret et de désolation. Puis, elle ouvrit la porte et agita une clochette en cuivre qui résonna dans tout le château. Des pas se firent entendre ; Gérard ouvrit la porte, se fit saluer par la vieille dame qu'il appela « la petite Jeanne », et s'adressa à Arnaud :

« Mon cher ami, vous voilà, en ce moment même, dans la chambre de ma bien aimée Adélaïde. » Il s'arrêta quelques secondes. Arnaud écarquilla les yeux au nom de sa fidèle amie. Le seigneur reprit :

« C'est bien ce qui me semblait ; vous la connaissez fort bien, non ?

– Non. Je ne connais point d'Adélaïde, rétorqua Arnaud.

– Arrêtez de nier ainsi, insista Gérard.

– Non, je vous jure, Monseigneur. » répliqua Arnaud.

Exaspéré qu'Arnaud lui affirme ignorer l'existence d'Adélaïde, Gérard hurla :

« Sale paysan, où est-elle ? Bon Dieu, où se cache-t-elle ? »

Quelques secondes passèrent, puis Gérard ordonna au jeune homme de dévoiler la cachette d'Adélaïde avant le lendemain midi ; sinon il lui trancherait la gorge de ses propres mains. Puis il sortit, suivi de la vieille femme.

Complètement remis, Arnaud se leva, s'habilla rapidement avec ses vêtements qui avaient été laissés au pied du lit, prit ses armes et vint ouvrir doucement la porte de la chambre. Personne à l'horizon ; aucun garde. Il se faufila discrètement le long des couloirs et arriva à une poterne ouverte. Il s'enfuit alors rapidement, sans que quiconque l'ait aperçu, en direction de la forêt où il retrouva rapidement la clairière. Il entendit un

hennissement. C'était Templier ; il était tenu à la rêne par Adélaïde qui montait Zéphyra.

« Adélaïde, quel bonheur de te retrouver ! Si tu savais tout ce qui m'est arrivé !

– Tu me diras tout ça un peu plus tard, Arnaud. J'ai retrouvé Templier qui galopait dans la forêt et j'étais morte d'inquiétude. Je revenais pour voir ce qui t'était arrivé ; mais maintenant que tu es là, il nous faut vite aller en ville. La vie de Tancrède est en jeu.

– Oui, mais il nous faudra faire très attention, car Gérard est tout près d'ici et te cherche toujours. »

Soudain sortis des profondeurs de la forêt, des loups apparurent. Ils étaient maigres et efflanqués. Ils n'avaient que la peau et les os. Dans leurs gueules ouvertes brillaient leurs puissants crocs d'une blancheur éclatante. Leurs yeux jaunes fixaient les deux humains. Ils se léchaient les babines. César se mit devant les deux jeunes gens pour les défendre. Mais que pouvaient faire deux malheureuses épées contre ces bêtes affamées ?

Dans un même élan, les loups convergèrent vers leurs proies. Les deux jeunes reculèrent. Arnaud, suivant son instinct, lança une épée à Adélaïde. Ils tentèrent de repousser les assaillants. L'un des loups affamés s'élança sur César, le berger allemand souffrait. Adélaïde banda son arc, visa et tira sur le loup qui attaquait le brave chien, le fauve tomba raide. Certains loups sautèrent sur les deux amis. Ils avaient tellement faim qu'ils ne sentaient pas les lames d'acier qui s'enfonçaient dans leur chair. Les autres bêtes gagnaient du terrain. Arnaud et Adélaïde, le dos aux arbres, paraient tant bien que mal les attaques des bêtes bien décidées à les dévorer morts ou vifs. En un éclair, un autre loup sauta dans le dos d'Adélaïde. Arnaud fit bouclier humain, le loup lui mordit l'épaule, il laissa tomber son épée et se débattit pour se libérer de l'animal. Adélaïde vit son compagnon en difficulté, elle frappa la bête d'un violent coup d'épée. Le loup hurla de souffrance et tomba à terre. Adélaïde, fine lame, évita de justesse les crocs d'un autre loup et lui asséna un coup dans l'abdomen. Elle trancha la tête d'un deuxième animal. Cependant, elle savait qu'elle ne tiendrait pas longtemps dans de telles conditions. Soudain son esprit fut traversé par un éclair de génie. Elle s'approcha des chevaux. D'un vif coup d'épée, elle trancha le lien qui maintenait son sac accroché au devant de sa selle. Paniqués, avec des hennissements terrifiés, les deux montures se cabrèrent devant les loups. Cela accorda à Adélaïde un moment de répit, elle était ainsi

parvenue à faire diversion et à ralentir la progression des bêtes affamées.

Les chevaux partirent au galop. Elle se précipita, plongea sa main dans le sac de toile, tombé à terre. Elle en retira une épée plus longue que son bras, la lame était ornée de gravures anciennes. Il était trop tard pour faire marche arrière. Elle ferma les yeux et se concentra de toutes ses forces. Elle n'avait jamais utilisé cette arme singulière. Si cela échouait ?... Sous les yeux ébahis d'Arnaud, une flamme rouge sang jaillit le long de la lame bleutée.

Le chef de la meute avait décidé que l'attente avait assez duré ; il les regardait avec des yeux perçants. Il bondit sur Adélaïde ; elle l'évita de justesse et planta violemment son épée dans le poitrail de la bête. Quelle ne fut pas la surprise du carnassier quand il comprit que sa mâchoire ne se refermait pas sur la gorge de la jeune femme ! Ensuite, l'épée sembla se détacher du bras d'Adélaïde, changea de direction et se planta directement dans le cœur du plus gros des loups restants. La bête poussa un gémissement pitoyable et la lumière quitta ses yeux jaunes. Elle s'écroula, morte, sur un tapis de feuilles. Une flaque de sang s'étendait sur le sol. Les autres loups furent d'abord surpris. Puis réalisant que le chef de la meute était mort, ils furent pris de panique et prirent la fuite. En quelques minutes, certains éléments de la horde avaient été décimés, les autres avaient disparu. Il ne restait plus aucun loup.

Adélaïde se laissa glisser à terre. Utiliser l'arme magique était éprouvant. Encore un peu sonné par la tournure des événements, Arnaud s'approcha en titubant. Tout ce que le jeune homme trouva à dire fut :

« Ouah ! »

Adélaïde esquissa un sourire. Arnaud était rarement à court de mots.

« C'est quoi ? demanda-t-il.

– L'arme convoitée par Gérard. On ne peut l'utiliser que si, d'une façon ou d'une autre, on est lié à la famille de Jaray. C'est pour cela que Gérard a manipulé mon père pour qu'il accepte ce mariage.

– Pardon ? »

Adélaïde eut un rire amer.

« Tu crois vraiment que c'est pour mes beaux yeux que Gérard veut absolument m'épouser ?

– Il préfère sans doute se marier avec toi plutôt qu'avec une vieille sorcière, non ?

– Je te l'ai déjà dit : Gérard est ambitieux et égocentrique. Tout ce qu'il veut, c'est le pouvoir. Avec cette arme, il pourrait contrôler toute la contrée.

– Et nous, dans l'histoire, nous faisons quoi ?

– Pour le moment, nous repartons en route pour sauver Tancrede et après je... »

Adélaïde s'arrêta brusquement, se leva d'un bond et s'approcha des chevaux qui étaient revenus.

« Viens, dit-elle, il n'y a plus une minute à perdre si nous voulons avoir une chance de le sauver. »

Sans perdre de temps, ils remontèrent à cheval et se mirent à galoper vers la ville.

Il était à peine midi, si tout se passait bien, ils seraient sur le marché au milieu de l'après-midi. Adélaïde s'était enfermée dans un profond mutisme. Ils chevauchaient à une allure soutenue, dans le silence. Ils devaient se concentrer : le chemin était boueux, les chevaux glissaient parfois.

Les toits commençaient à se dessiner à l'horizon. Il était près de cinq heures lorsque les deux amis arrivèrent aux portes de la ville ; ils furent très surpris de la découvrir grouillant d'activités. Ils mirent pied à terre et attachèrent les chevaux près de l'atelier d'un maréchal-ferrant. Ils s'avancèrent jusqu'à la place qui était encore pleine de monde. Ils avaient du mal à

se frayer un passage dans l'impressionnante foule. Les étoffes colorées des marchands volaient au vent. Les cris des vendeurs qui vantaient le mérite de leurs marchandises couvraient le brouhaha de la foule. Le jour commençait à décliner, en ce mois de novembre, les journées étaient de plus en plus courtes. Arnaud et Adélaïde s'enfoncèrent dans cette multitude de personnes. Les échoppes étaient nombreuses et variées. Ils passèrent devant le forgeron, le charpentier, le tisserand... Trouver l'emplacement de l'apothicaire dans ce tumulte promettait d'être compliqué. Ils virent un enfant qui portait de gros sabots et un pantalon trop grand pour lui. Arnaud lui demanda :

« Bonjour, jeune homme. Peux-tu nous indiquer où trouver l'apothicaire ? C'est urgent.

– Mes conseils vous mèneront directement chez lui... contre un sou, répondit l'enfant malicieux.

– Je suis d'accord ; montre-nous donc le chemin » dit Adélaïde.

L'enfant ouvrit grand ses yeux. Il leur expliqua le chemin à suivre. Adélaïde le remercia en lui lançant la pièce.

Malgré les conseils de l'enfant, ils tournaient en rond. Le gamin s'était joué d'eux. La place commençait à se vider. Les marchands commençaient à ranger leurs affaires. Il faisait sombre.

Arnaud interpella un paysan :

« Bonjour. Pouvez-vous m'indiquer où se trouve l'herboriste de la ville, s'il vous plaît ?

– Bonjour. Il se trouve à cent pas dans cette direction ; il s'appelle Guilhem. » répondit le paysan.

« Adélaïde ? »

Arnaud se retourna vivement, il scruta l'horizon. Il sentit son pouls s'accélérer. Il était seul, Adélaïde avait disparu. Son regard balaya les environs. Finalement, il poussa un soupir de soulagement. Son amie s'était engagée dans une impasse et

s'était arrêtée devant une échoppe d'où provenait une faible lumière. Il la rejoignit. Ils s'approchèrent du comptoir ; il n'y avait personne. Le marchand était sans doute dans l'arrière-boutique. Des bocaux remplis de toutes sortes d'herbes étaient disposés sur des étagères. Adélaïde s'apprêtait à frapper contre la poutre pour signaler leur présence. Elle n'eut pas le temps d'aller au bout de son geste, le vendeur apparut.

« Bonjour, jeunes gens. Que puis-je pour vous ? »

Dans la pénombre, ils ne parvenaient pas à le voir distinctement. Il était petit et boiteux. Arnaud, sans hésitation, décrivit la maladie dont Tancrede était frappé. L'apothicaire réfléchit quelques instants, puis déclara :

« Je pense avoir ce qu'il vous faut. »

Il partit dans l'arrière-boutique, suivi par nos deux amis.

Ils entrèrent dans le laboratoire de Guilhem et celui-ci leur dit :

« Rappelez-moi les symptômes !

– Notre ami a des quintes de toux et crache du sang.

– J'ai déjà entendu parler de ces signes. »

Il se retourna, réfléchit un instant et prit un grimoire dans sa bibliothèque. Il l'ouvrit et une nuée de poussière s'éleva au dessus de l'établi. Arnaud et Adélaïde se regardèrent, sceptiques. L'herboriste feuilleta son livre et dit à haute voix :

« Absinthe, fumeterre, bourrache, nigelle, fragon, thym. »

Adélaïde enthousiaste ajouta :

« Vous avez trouvé le remède ? »

Le guérisseur prit sa petite serpe, sa sacoche et sortit par une porte à l'arrière de la boutique. Dehors s'étendait un tapis de fleurs colorées avec de multiples allées. Ils s'engouffrèrent dans l'une d'entre elles. Il y avait des plantes médicinales de tous côtés : à gauche, des plantes hallucinogènes et stimulantes et, à droite, des plantes narcotiques et dépuratives. Le "sorcier" cueillit plusieurs plantes et annonça :

« Voici ce que je cherchais. »

Arnaud, heureux de la trouvaille de Guilhem, lui dit :

« Ces plantes pourront-elles guérir notre ami ?

– Un instant, mon enfant, ne soyez pas impatient. Suivez-moi. »

Il partit et Adélaïde demanda :

« Arnaud, crois-tu que Tancrede ira mieux ?

– Je ne sais pas, Adélaïde, mais, plus vite nous le rejoindrons, mieux ce sera. »

Les deux jeunes gens rejoignirent le vieil homme. Ils arrivèrent dans une pièce sombre où étaient placées, sur des étagères, des fioles remplies de mille et un liquides.

Il sortit d'un coin de la pièce un mortier avec un pilon et se mit à écraser les plantes qu'il avait ramassées tout en expliquant :

« Ces plantes sont expectorantes et fébrifuges ; elles calmeront la fièvre de votre ami et l'aideront à se sentir mieux. »

Le guérisseur ajouta deux ou trois liquides. Il avait un regard comme nulle autre personne, un regard fiévreux. Il arrêta un instant de mélanger et dit :

« Il me manque du lait d'ânesse ! Il m'en faut impérativement ! Adélaïde et Arnaud se regardèrent. Arnaud proposa d'aller en acheter en ville. Guilhem acquiesça. Adélaïde et Arnaud partirent au galop chercher l'ingrédient manquant.

Une fois arrivés au marché où tous les marchands n'avaient pas encore fermé boutique, Arnaud et Adélaïde aperçurent un étal de crémier, s'approchèrent et demandèrent au commerçant :

« Avez-vous du lait d'ânesse, s'il vous plaît ?

– Oui, bien sûr, mais c'est cher.

– Nous avons besoin d'une petite fiole ; c'est pour fabriquer un médicament.

– Pas de problème ; ça vous fera 300 sous, dit le marchand.

– Nous n'avons pas assez d'argent, s'inquiéta Adélaïde.

– Notre ami est souffrant, répondit Arnaud, et il nous faut absolument ce lait, mais nous n'avons que 200 sous.

– Désolé, mais l'élevage d'ânesse est difficile et le lait est produit en petites quantités. »

Adélaïde, désespérée fondit en larmes dans les bras d'Arnaud. Le marchand, pris au dépourvu, leur fit une offre : il leur demanda 200 sous et le couteau qu'Arnaud portait à la ceinture. Puis il leur tendit la fiole et leur souhaita une bonne journée. Les deux jeunes gens partirent rejoindre la maison du guérisseur. Arnaud ne parlait pas ; son regard était fixé sur l'encolure de Templier. Arrivés au logis du rebouteux, Adélaïde s'empressa de lui donner la fiole, il la versa dans le mortier, il mélangea le lait et les plantes médicinales et plaça le remède dans une petite bouteille en expliquant :

« Donnez cela à votre ami et, dans trois ou quatre jours, il se sentira mieux. Mais l'une des plantes n'a un effet que peu de temps après qu'elle ait été cueillie ; dépêchez-vous de retrouver votre ami.

– Merci de tout cœur. »

Puis, regardant attentivement les visages d'Arnaud et d'Adélaïde à la flamme de la bougie, l'apothicaire fronça les sourcils et demanda à voix basse :

« Ne seriez-vous pas les jeunes gens recherchés par le seigneur Gérard ?

– Euh oui... répondit Adélaïde.

– L'état de santé de votre père, le seigneur de Jaray se dégrade. Il est faible, mais il n'a pas révélé l'endroit où se trouve l'arme magique qui assurerait le pouvoir à Gérard sur vos terres. On dit que Gérard a enfermé votre père dans un cachot sous le donjon. »

Adélaïde frémit. Ces tristes nouvelles lui donnaient l'impression de recevoir un coup de couteau en plein cœur. L'apothicaire reprit la parole :

« Prenez garde, mes enfants. Gérard est l'incarnation de Satan. Il est redoutable et il fera tout pour arriver à ses fins. Vous devrez vous montrer forts. Maintenant, partez. Prenez ces herbes et partez. Allez sauver votre ami. »

L'apothicaire fit demi-tour et retourna dans son arrière-boutique. Arnaud et Adélaïde se regardèrent, inquiets. Arnaud s'empara de la bourse qui contenait le remède et les deux amis se hâtèrent de retourner chez Tancrède.

Lorsqu'ils arrivèrent, le malade était toujours sur son lit ; il n'avait même plus la force de parler. Ils lui firent avaler un peu de la potion. Un peu plus tard, ils constatèrent que Tancrède allait un peu mieux ; ils étaient désormais rassurés pour leur ami.

A quelques jours de là, alors que Tancrède s'était pratiquement rétabli et qu'ils revenaient d'une chevauchée dans la région, la nuit tombait et le brouillard était épais et inquiétant. Les deux amis, descendus de cheval, se dirigeaient à l'aide d'une torche, mais ne discernaient rien distinctement. Soudain, Adélaïde sortit brusquement son épée. Arnaud la dévisagea, soucieux.

« J'ai cru entendre un bruit... » murmura-t-elle.

Ils scrutèrent l'horizon, mais impossible de voir quoi que ce soit. Une flèche sortit de nulle part. Adélaïde l'évita de peu. Une grosse voix tonna :

« Allez-y doucement, j'ai dit que je la voulais vivante ! Vous assouvirez votre soif de sang avec l'autre gamin. »

Une volée de flèches émergea à nouveau du brouillard. Arnaud et Adélaïde se baissèrent et les esquivèrent de justesse. La voix grogna à nouveau. Les flèches fusèrent une nouvelle fois. Les hommes visaient les jambes des deux amis. Ils semblaient nombreux et les localisaient assez précisément. Une flèche fut tirée plus haute, Adélaïde ne la vit pas arriver. Le projectile l'atteignit au poignet. L'épée d'Adélaïde tomba à terre avec fracas. Arnaud se plaça devant son amie pour la protéger, mais Adélaïde le repoussa et articula en grimaçant de douleur :

« C'est moi qu'ils veulent. Moi et... l'épée. Conserve-la, va protéger Tancrède. Ils me repèrent grâce à la torche. Ils ne te

verront pas avec ce temps. »

Arnaud hésitait. Il savait qu'Adélaïde avait raison ; pourtant, il ne pouvait se résoudre à la laisser.

« Ne t'en fais pas pour moi. Je trouverai un moyen de rester en vie. Je te le promets. Maintenant, va-t'en ! »

Arnaud, bouleversé, prit l'épée magique et la mit à son ceinturon. Puis il s'enfonça dans le brouillard épais et échappa à la vigilance des hommes de Gérard. Il ne perdit pas une seconde ; il monta Templier et emmena César avec lui. Il était décidé à se consacrer à la libération de son amie.

Pendant ce temps, Adélaïde avait été frôlée par plusieurs flèches. Lorsqu'elle fut certaine qu'Arnaud était loin, elle déclara d'une voix qu'elle voulait ferme :

« Je me rends. »

Les flèches cessèrent de voler. Une dizaine d'hommes surgit avec Gérard à leur tête. Adélaïde se laissa capturer sans la moindre résistance.

5

Arnaud était bouleversé et désespéré. Des larmes roulaient sur ses joues. Il pensait à Adélaïde et se demandait pourquoi il l'avait abandonnée. Le remords l'assaillait. Il galopait à travers bois, les chevaux étaient essoufflés ; il s'en rendait compte. Il aurait voulu s'arrêter pour que Templier et Zéphyra reprennent un peu leur souffle, mais il ne pouvait pas se le permettre. Il devait fuir les hommes de Gérard et prévenir le plus rapidement possible Tancrede. Soudain le sabot de Templier se prit dans une racine d'arbre. L'équidé se cabra. Le jeune homme fut projeté quelques mètres plus loin. Un peu étourdi par le choc, il mit quelques secondes à se relever et à reprendre ses esprits. Il se remit aussitôt en selle et repartit au galop à travers les broussailles. Il aperçut à quelques centaines de mètres la cabane de l'ermite. Subitement, il trouva une force qui lui était inconnue jusqu'alors. Il arriva devant la maison en criant le nom de Tancrede. Il attacha les chevaux sans prendre le temps de les bouchonner. Il se précipita à l'intérieur de la cabane.

« Tancrede ! Tancrede ! Adélaïde a été capturée ! s'écria Arnaud.

– Calme toi et raconte-moi » s'exprima calmement Tancrede. Arnaud lui conta leur incident, et lui montra l'épée qu'il portait au ceinturon.

Alors, Tancrede stupéfait et bouleversé commença :

« Je suis né entouré de nobles. A l'âge de quinze ans, mon père, le duc, m'envoya en croisade avec mon frère .Nous sommes restés en Orient une quinzaine d'année, jusqu'au moment où j'ai failli mourir pendant une bataille. Mon frère m'a sauvé et nous sommes repartis au château de notre père. Suite à mon traumatisme, ma mère s'est rendu compte que je devenais bossu. Elle a fait croire à mon père que j'avais succombé à mes blessures. Elle m'a caché pendant deux longues années. Un jour mon père m'a découvert. Il a eu peur de ma bosse. Lorsque le peuple a été au courant, ils ont voulu ma mort. Mais mon père n'a fait que me bannir. »

Arnaud stupéfait bégaya :

« Mais qui est ton frère ?

– Mon frère est le duc, le père d'Adélaïde. »

Arnaud resta sans voix.

Tancrede continua :

« Je suis donc du même sang noble qu'Adélaïde et je peux utiliser l'épée magique convoitée par Gérard. Viens m'aider à la mettre en sécurité. »

Tancrede déplaça la table et le tapis. Il tira sur un loquet qui se déverrouilla d'un coup. Arnaud et lui entrèrent par la trappe et descendirent par l'escalier. Tancrede ouvrit une porte derrière laquelle se trouvaient des coffres emplies d'or, des armures et des armes diverses. Arnaud demanda :

« Ce sont les armes de ta croisade ?

– Oui. Elles m'ont toutes été d'une grande aide et, quand j'ai été banni, je les ai emportées avec moi. »

Tancrede plaça l'épée dans un coffre scellé. Arnaud s'exclama :

« Si Gérard retrouve l'épée, que compte-t-il faire avec ?

– Je pense qu'il compte prendre le trône de mon frère.»

La forêt était sombre et lugubre. Le brouillard épais n'était pas tombé. Les soldats de Gérard lièrent les mains d'Adélaïde avec des cordes solides. Elle n'opposa aucune résistance et

ne parlait pas.

« Je t'ai enfin attrapée, petite rebelle ! » s'exclama Gérard, satisfait de sa prise.

La jeune femme était frustrée de ne pas pouvoir se défendre. Mais elle devait faire confiance à Arnaud. Avec lui, l'épée était en sécurité. En même temps, elle songeait à son père. Peut-être pourrait-elle enfin le revoir. Quel était son état ? Il lui manquait tellement... Les hommes de Gérard attachèrent la prisonnière à un cheval. Comme ce dernier trottait, elle devait courir pour suivre son rythme et parfois elle se faisait traîner. Son poignet la faisait terriblement souffrir. Elle était maculée de boue. La route lui semblait longue.

A la tête de la troupe Gérard arborait un grand sourire.

« Il me faut son arme. Je l'obtiens par tous les moyens. Son idiot d'ami va certainement se jeter dans la gueule du loup et nous la livrer sur un plateau ! » lança-t-il en se retournant et en fixant sa détenue. Il se mit à rire. Son rire était audible de tous. « Jamais ! rétorqua-t-elle. Arnaud est intelligent, contrairement à toi. »

Le sourire de Gérard s'effaça. Un des ravisseurs d'Adélaïde s'approcha d'elle, prêt à lui donner une bonne correction. Gérard cria :

« Ne touche pas à cette peste. Du moins pas pour le moment. »

Il ordonna ensuite à ses subordonnés :

« Pressez l'allure. »

Ils obtempérèrent et ne se souciaient pas de la douleur de la jeune femme. Heureusement pour elle, le château n'était plus très loin.

La jeune guerrière, anxieuse de ce qui risquait de lui arriver par la suite, perdit quelques larmes. Adélaïde, seule avec Gérard et ses hommes de mains, arrivèrent au château. Le pont levis était abaissé et la herse était relevée pour laisser

entrer les charretiers avec leur cargaison de foin et de céréales. Elle aperçut les barbicanes tombant en ruine. Ils traversèrent la passerelle sous le regard perçant des deux gardes plantés de chaque côté du passage. Elle regarda l'eau verdâtre au fond des douves. Elle connaissait bien ce château, c'était celui de sa famille, mais il n'était pas semblable à celui qu'elle avait connu. Le beau jardin fleuri qu'elle gardait en mémoire était devenu une étendue de terre battue. Elle revoyait le lierre grimpant autour de la tour du flanquement.

Ils entrèrent. Ils empruntèrent ensuite une porte débouchant sur la basse-cour. Ils y pénétrèrent ; un bruyant remue-ménage régnait. Autour du convoi, les poules et les porcs se baladaient librement, des paysans discutaient entre eux et les valets s'interpellaient, les aboiements des chiens dans le chenil s'intensifiaient. Dans un coin, se dressait un puits en pierres sèches où des femmes attendaient leur tour, la cruche à la main. Tout près, un abreuvoir destiné au bétail et aux chevaux, et contre le mur de la chapelle, un petit jardin mal entretenu abritait quelques arbres fruitiers et un banc de bois.

La plupart des habitants restait à l'intérieur des petites maisons, les enfants regardant tristement par la fenêtre en songeant à une improbable partie de cache-cache. Certains se risquaient à traverser la cour ; aussitôt, leurs mères les rappelaient à l'ordre en criant : « Ne reste pas dehors, rentre vite à la maison. » Les armoiries rouge et or des Jaray avaient été remplacées par celles de Gérard. Les paysans n'avaient plus leur joie de vivre inébranlable qui avait toujours étonné Adélaïde. Ils étaient amaigris, leurs visages étaient livides. Partout des gardes parcouraient les ruelles.

Ils entrèrent dans la cour qui lui était familière ; elle y jouait avec les autres enfants autrefois. Une fois là, elle remarqua la fenêtre de sa chambre. Gérard l'emmena dans la demeure seigneuriale qu'il occupait depuis l'emprisonnement du duc.

Il lui demanda : « Où est l'épée magique ? »

Adélaïde répondit : « Vous n'êtes pas de sang noble, vous ne pourrez jamais la contrôler.

– Je compte me marier avec toi, que tu le veuilles ou non.

– Je ne me marierai jamais avec un homme comme vous !

– Tu le feras ou je tuerai ton père. »

Adélaïde, anéantie, ne répondit rien.

« Menez-la au cachot ! » ordonna Gérard à trois gardes qui étaient présents.

Ceux-ci prirent la prisonnière et s'éloignèrent. Adélaïde voulut savoir ce qui se passait. Elle murmura à l'un d'entre eux :

« Mais que s'est-il passé ?

– Tu sais, chuchota le garde, en regardant de tous les côtés pour voir si personne ne les espionnait, depuis que ton père est emprisonné, beaucoup de choses ont changé. Le peuple vit dans la famine et dans la pauvreté. Gérard fait régner la terreur en exerçant un pouvoir tyrannique. »

Le garde l'empoigna par le bras et ajouta :

« Maintenant que tu sais tout, tu vas pouvoir aller méditer dans ta cellule.

– Quoi ? Comment oses-tu ? explosa de colère Adélaïde.

– Tais-toi et suis-moi. » ordonna-t-il.

Elle fut dirigée par les trois hommes vers les cachots. Ils descendirent les grandes marches de l'escalier et arrivèrent dans un long couloir bordé de cellules. Elles paraissaient toutes remplies de deux ou trois prisonniers, excepté la dernière. Un garde la jeta à l'intérieur et ferma la serrure à double tour de clef.

Quand elle se retourna elle vit son père. Elle fondit en larmes dans ses faibles bras et s'exclama :

« Depuis combien de temps êtes-vous là ?

– Je suis là depuis que Gérard a pris le contrôle de mon fief.

– Vous m'avez tant manqué !

– Toi aussi, mon enfant, Qu’as-tu fait pendant tout ce temps ? »

Adélaïde lui raconta toutes ses mésaventures et ses fabuleuses rencontres.

Le duc étonné lui demanda :

« Qui est Tancrede ?

– Tancrede est un vieil homme bossu, qui habite dans les bois.
»

Son père ébaubi lui raconta la même histoire que Tancrede à Arnaud.

Adélaïde, toute déconcertée, reprit :

« Tancrede est votre frère ? Il peut donc utiliser l’épée magique que j’ai laissée à Arnaud ?

– Si Tancrede est en possession de l’épée, Gérard ne pourra jamais la trouver.

– J’espère juste qu’Arnaud la lui a remise. Mais où est Perceval ?

– Ton frère est parti avant que Gérard ne me capture.

– Mais où est-il donc parti ?

– Il est parti te retrouver pour récupérer l’épée magique. »

Adélaïde et son père continuèrent encore leurs retrouvailles pendant un bon moment.

Chez Tancrede, Arnaud était désespéré. Il passait le plus clair de son temps, assis, les yeux rivés sur le feu, perdu dans ses pensées, la mort dans l’âme. César qui avait compris son chagrin venait placer son museau dans la main du jeune homme en gémissant doucement, puis il repartait rejoindre son vieux maître. Cela faisait quelques jours déjà qu’Adélaïde avait été capturée. Arnaud trouvait le temps long. Il envisageait sérieusement d’échapper à la surveillance du vieillard et de partir, seul, à la recherche de son amie. Il ne pouvait pas patienter davantage. Il s’était promis de la retrouver même s’il devait pour cela fouiller tout le pays et affronter le Diable en personne.

A un moment, alors que Tancrède échafaudait un plan pour délivrer Adélaïde et son père, Arnaud dit :

« Nous allons manquer de bois pour le feu.

– Tu as raison ; allons en chercher ! », dit le vieil homme.

Ils se vêtirent rapidement puis s'en allèrent dans les bois avec une charrette attelée. Sur le chemin, ils rencontrèrent un jeune homme ; il était plus grand d'une paume que les autres garçons de son âge. Il avait un visage très grand, le nez long et droit. Sa bouche grande, garnie de belles dents blanches comme des perles, mettait son visage en valeur. L'éclat dans ses yeux verts laissait deviner un jeune homme plein de hardiesse et ses cheveux blonds comme des fils d'or encadraient son visage. Il avait de larges épaules et des bras solides terminés par de belles mains aux longs doigts. Ses grandes jambes droites supportaient des cuisses solides et ses pieds étaient solidement posés au sol.

Le jeune homme se présenta :

« Je suis le fils du duc de Jaray et je me nomme Perceval. Je suis à la recherche de ma sœur, prénommée Adélaïde. Auriez-vous rencontrée une jeune fille portant ce prénom ?

– Je m'appelle Tancrède et voici Arnaud. Oui, nous avons rencontrée Adélaïde, il y a quelques temps déjà. Elle a demeuré chez moi et m'a confié une épée magique.

– Je vous remercie de l'avoir hébergée ; mais où est ma charmante sœur, maintenant ?

– Elle a été capturée par Gérard et emmenée au château, expliqua Arnaud.

– Je dois donc aller la délivrer au plus vite !

– Non ! Vous êtes désormais le seul à pouvoir utiliser l'épée magique puisque votre père et votre sœur sont emprisonnés. Prenez votre monture et accompagnez nous ; je vous emmène là où est l'épée » dit Tancrède.

Tancrède ne voulait point dire à Perceval, pour le moment, qu'il était son oncle. Une fois arrivés dans la bâtisse de

Tancrede, tous trois s'assirent autour de la table et Perceval demanda :

« Comment comptez-vous faire pour délivrer mon père et ma sœur ?

– Nous avons un plan. »

Pendant ce temps Gérard échafaudait un projet :

« Je me marierai avec Adélaïde, par la force si il le faut, puis je retrouverai l'épée magique pour contrôler tout le fief. J'aurai enfin ma revanche sur cette famille ! »

Gérard devait administrer les terres pendant le séjour de Tancrede et du père d'Adélaïde aux croisades. En contrepartie, une fois qu'ils seraient rentrés de Terre Sainte, le père d'Adélaïde lui avait promis la main de sa fille. Mais celle-ci ne voulait absolument pas entendre parler de ce mariage et, depuis, Gérard s'était promis de devenir, un jour prochain, le duc, et pour cela il comptait tuer le père d'Adélaïde.

Adélaïde tournait en rond dans sa cellule depuis plusieurs jours déjà. Son poignet avait été soigné ; elle ne souffrait plus. Elle avait beau réfléchir, elle ne parvenait pas à trouver un moyen pour s'enfuir. Elle était étroitement surveillée. Gérard n'avait pas attendu longtemps pour lui rendre visite. Depuis sa fameuse proposition, elle ne dormait plus, ne mangeait plus, ne buvait plus. Que fallait-il faire ? Révéler l'emplacement de l'épée et sauver son père ou bien se taire et préserver son héritage. Elle se rongait les sangs. Parfois, elle s'accrochait aux barreaux et criait sa colère. Personne ne répondait. Seulement, quelquefois, un garde en avait assez et la faisait taire.

Dans ce cachot petit et sombre, couchée sur sa paille, désespérée, elle plongeait parfois dans un profond sommeil. Dans ces moments-là, elle faisait toujours les mêmes cauchemars : elle découvrait son père attaché au mur par des liens fort serrés ; Gérard prenait un fouet et lacérait à plusieurs

reprises le torse nu du seigneur de Jaray qui poussait des hurlements à glacer le sang. Adélaïde se réveillait alors en sursaut, le cœur battant la chamade. Elle apercevait alors son père, dans l'obscurité, le visage émacié et blafard entouré de grands cheveux blancs. Elle était à la fois heureuse de le revoir, à la fois effondrée de constater combien il avait vieilli et changé.

« Père...

– Ne t'inquiète pas, ma fille. Je n'ai plus beaucoup de forces. Mais, quoi qu'il te fasse, quoi qu'il te dise, ne révèle jamais à Gérard où est l'épée. Je te demande beaucoup, c'est vrai, mais je sais que tu en es capable.

– Mais...

– Ne discute pas, ma fille chérie. Il arrive. »

Avant qu'Adélaïde ait pu ajouter un mot, la porte de fer s'ouvrit brutalement et Gérard apparut, un rictus malsain s'étirant sur ses lèvres. Elle recula de quelques pas en se plaquant contre le mur. Il s'approcha d'elle et murmura d'un ton douceâtre :
« Comment va ma prisonnière préférée ? Heureuse d'être avec ton père ? »

Adélaïde se retint de cracher au visage de l'homme, de peur d'aggraver son cas ou celui de son père. Elle s'efforça de garder une attitude impassible. Gérard ricana.

« Je vois que tu n'es pas d'humeur à bavarder. Mais ne t'inquiète pas, je vais te délier la langue. Je pensais que tu allais me demander comment je t'avais retrouvée. »

Enervée, Adélaïde lui répondit :

« Je sens que tu brûles d'impatience de me le dire. Alors vas-y. Ne te prive pas de ce plaisir.

– Tu ne t'es jamais demandé pourquoi ton ami s'était enfui aussi facilement de mon château ? »

Adélaïde fronça les sourcils. Elle venait de comprendre.

« C'était une ruse, tu l'as fait suivre.

– Exactement. Tu es intelligente.

– Pourquoi ne pas nous avoir attaqués avant ?

– Tu avais l'arme magique. Tu nous aurais réduits à néant. Cette brusque tombée du brouillard était une aubaine. Bon, maintenant, c'est à moi de poser la question. Où est l'épée ?

– En sécurité. »

Gérard lui asséna dans l'estomac un coup de poing qui lui coupa le souffle.

« Je répète : où est l'épée ?

– Je répète : en sécurité. »

Gérard la frappa une nouvelle fois, mais Adélaïde était solide et tenace.

« Petite sotte ! Tu vas te décider à parler maintenant. »

Gérard empoigna son père et le maintint immobile en lui serrant le cou avec son avant-bras.

« Espèce de lâche ! » hurla Adélaïde.

Pour toute réponse, Gérard donna un coup derrière la nuque du seigneur de Jaray. Le père de la jeune femme, affaibli par des mois de captivité, était bien plus sensible aux coups et à la douleur que sa fille. Il perdit connaissance sur le champ. Adélaïde retint ses larmes. Même si cela lui fendait le cœur, elle décida de garder le silence. Gérard donna l'ordre de conduire l'homme inconscient dans une autre cellule, puis il quitta Adélaïde en claquant la lourde porte de fer. La jeune femme était prostrée dans sa prison. Encore une fois, elle avait tenu tête à Gérard et en avait payé le prix. Mais combien de temps tiendrait-elle ? Et combien de temps son père tiendrait-il encore ?

Soudain, elle entendit des bruits de pas. Des personnes venaient. Elle discerna le cliquetis d'une clé dans une serrure.

6

C'était sûrement un garde. Avec un peu de chance, elle pourrait le désarmer et s'enfuir. Adélaïde se plaqua contre le mur situé à l'opposé de la porte. Il y eut encore une autre série de cliquetis, puis la porte s'ouvrit en grinçant.

Deux gardes entrèrent dans la cellule. Elle reconnut deux des hommes qui l'avaient amenée au cachot. Le premier s'appuya contre le mur, à quelques mètres d'elle ; l'autre faisait le guet devant la porte. Il commença :

« Madame, je vous prie de vous rapprocher ; ce que je vais vous dire doit rester entre nous. »

La jeune fille étonnée, se rapprocha, perplexe. Le garde s'expliqua :

« Comme vous l'avez remarqué, la vie a beaucoup changé ici. »

Elle acquiesça par un hochement de tête. Il continua :

« Le peuple est affaibli, et nous aussi. Nos familles résistent très mal à ce changement. Votre père vient d'être emmené au donjon. Gérard, lui, se porte à ravir et il vient à bout de ses projets.

Madame, nous avons besoin de vous pour sauver le peuple ainsi que votre père. Le peuple vit dans un silence lourd et permanent. Nous, les gardes faisons notre devoir et effrayons la population, simplement pour sauver nos familles que Gérard a capturées.

Avec mon ami, nous avons élaboré une évasion pour vous sortir de là. »

Adélaïde ne savait quoi répondre. Le silence régnait dans la prison. Les deux gardes se regardèrent puis échangèrent leur place. Le second continua :

« Madame, seriez-vous prête à vous enfuir avec notre aide, pour sauver votre père et le peuple ? »

La jeune femme réfléchit, puis répondit :

« Quel est le plan ? »

Les deux gardes, heureux, sourirent, et le second expliqua :

« Notre plan est très simple. Voici une tenue de garde que vous enfilerez plus tard quand le temps sera venu. En attendant cachez-la sous votre paillasse.

– Mais comment allons-nous sortir de là ? demanda Adélaïde.

– Une fois déguisée, vous passerez inaperçue. Nous sortirons par la porte dérobée derrière la grande tapisserie du salon. Gérard ne connaît pas son existence. Ensuite, vous continuerez sans nous. Vous suivrez la carte du souterrain. Une fois sortie, vous vous dirigerez à l'ouest. A environ une demi lieue, vous trouverez un étalon, dénommé Oligan, attaché à un arbre. Il y aura aussi des habits pour vous vêtir plus correctement. Pour finir, vous emprunterez le sentier de pierre et vous arriverez à la lisière du bois. Après, je pense que vous connaissez le chemin .pour rejoindre la maison de votre ami. » expliqua le garde.

Adélaïde sourit et répondit :

« Votre plan est très bien, mais quand allons-nous le mettre en exécution ?

– Au plus vite, Madame ; demain soir vous conviendrait-il ?

– Le plus tôt sera le mieux ; mais je ne connais pas le souterrain.

– Demain matin, à l'aube, nous vous apporterons la carte des souterrains. En attendant prenez ceci. »

Il lui tendit un couteau. La jeune femme l'interrogea du regard.

Il lui affirma :

« Cela peut vous servir et un garde n'a pas de cheveux longs ! »
La jeune femme acquiesça devant cette évidence et rangea le couteau dans sa paillasse. Le garde lui tendit également une clef attachée à un anneau et lui expliqua :
« Voici la clé de votre château ; servez-vous-en demain soir. »
La jeune femme prit la clé, les deux gardes partirent sans bruit.

De leurs côtés, Tancredi, Arnaud et Perceval réfléchissaient à un plan pour sauver Adélaïde. Perceval rompit le silence et dit :

« Si je retourne au château, Gérard me fera enfermer avec Adélaïde et mon père mais, pour l'instant, je suis le seul à pouvoir utiliser l'épée magique. Comment allons-nous faire ? »
Tancredi répondit :

« Il faut absolument arrêter Gérard et sauver le duc et Adélaïde. »

Perceval partit seller les chevaux et Arnaud demanda à Tancredi :

« Quand allez-vous dire à Perceval que vous êtes son oncle ?
– Je ne sais pas, répondit Tancredi.
– Je pense que c'est le moment.
– Tu as raison. Je le lui révélerai demain et il pourra donc exécuter mon plan. » dit Tancredi.

Perceval, cependant, entendit toute la conversation mais resta muet. Il s'éloigna un peu de la maison, se disant :

« Si Tancredi est mon oncle, il est le frère de notre père et peut donc utiliser l'épée magique. Je vais, par conséquent, suivre mon idée. Je vais aller me faire capturer par Gérard et, comme cela, je pourrai délivrer mon père et ma sœur. » Il prit alors un morceau de parchemin et écrivit :

Tancredi,

Je vous ai entendu parler avec Arnaud de notre lien de parenté ; vous êtes mon oncle.

Je vais donc délivrer Adélaïde et mon père, ne venez pas nous chercher ; j'ai un plan.

Utilisez l'épée magique comme bon vous semblera.

Perceval déposa la missive sous la porte et partit au galop vers le château. Il traversa la forêt et arriva devant le château.

Un garde l'interrogea :

« Que faites-vous ici ?

– Je viens me livrer à Gérard. »

Après l'avoir fouillé et désarmé, les gardes le conduisirent à l'appartement de Gérard.

« Que fais-tu ici ? s'égosilla l'usurpateur.

– Je viens me livrer à vous.

– Et pourquoi donc ?

– Ma place est dans mon domaine, que ce soit au cachot ou pas.

– Sage résolution »

Gérard appela une sentinelle.

« Emmenez-le dans un cachot avec les autres. »

Le garde conduisit Perceval dans la cellule face à celle d'Adélaïde et dit :

« Votre sœur se trouve dans la cellule juste en face de la vôtre. Avec notre aide, elle tentera une évasion ce soir et vous l'accompagnerez. Dans une dizaine de minutes, un autre garde viendra vous faire part de notre plan. »

Perceval acquiesça et le garde partit.

Un peu plus tard, des pas se firent entendre devant la cellule d'Adélaïde et la porte s'ouvrit brusquement. La courageuse jeune femme donna un grand coup de poing, espérant atteindre l'arrivant. Elle sentit une main agripper son poignet, bloquant son poing. Elle fut tellement surprise qu'elle ne tenta pas une seconde attaque. La personne la lâcha et entra dans la cellule, suivie d'un garde.

« Gaspard ! » s'exclama Adélaïde.

Celui qui, avant, était son ami ne lui répondit pas. Il se tenait devant l'encadrement de la porte. Son visage ne laissait paraître aucune émotion. On aurait dit une statue.

« Laissez-nous, ordonna-t-il au garde, resté en arrière.

– Mais... »

Gaspard se retourna et fusilla le garde du regard.

« Bien messire. »

Le garde sortit et referma la porte. L'expression de Gaspard se détendit.

« C'est difficile de jouer la comédie. » déclara-t-il avec une légère grimace.

Adélaïde fronça les sourcils.

« Tu n'as quand même pas cru que j'étais dans le camp de cet imbécile de Gérard ?

– Tu joues bien la comédie. » rétorqua Adélaïde, un peu vexée d'avoir été bernée par Gaspard.

« En tout cas, Gérard, lui, ne joue pas la comédie. Tu es couverte de sang.

– J'ai connu pire...

– Garde ! Apportez-moi un seau d'eau. »

Le garde exécuta l'ordre et apporta le seau. Adélaïde but quelques gorgées et put se passer le visage à l'eau, ce qui la rafraîchit.

« Je reviendrai dès que possible. » déclara Gaspard avant de quitter le cachot.

De leur côté Tancrède et Arnaud découvrirent l'écrit de Perceval et Arnaud dit :

« Puisque Perceval est parti délivrer Adélaïde, nous pouvons exécuter votre plan.

– Allons voir un vieil ami forgeron. »

Tancredé descendit au sous-sol, s'approcha d'un coffre et l'ouvrit. Il s'y trouvait l'épée magique et un gros bloc de fer. Pendant ce temps, Arnaud se languissait d'Adélaïde. Il pensait à elle et à tout ce qu'ils avaient déjà accompli, à toutes les épreuves qu'ils avaient surmontées. Sa flamme pour Adélaïde

était toujours aussi forte qu'avant. Il réfléchit à leurs retrouvailles et à la façon dont il allait lui dire ce qu'il ressentait pour elle. Il se concentra, prépara les montures puis tous deux partirent à cheval avec le coffre.

Vue de l'extérieur, la cheminée fumante de la forge informait que le propriétaire des lieux y était présent. Quand ils entrèrent, une douce chaleur les entoura. La pièce, plutôt sombre, était éclairée par les braises provenant du foyer. Arnaud pouvait voir de nombreuses armes fabriquées par le forgeron : lances, boucliers, épées de différentes factures. Il découvrit aussi des pièces d'armures : heaumes, plastrons, ou encore jambières. Un homme s'activait avec une grande tenaille près du foyer : tantôt à chauffer le métal, tantôt à le frapper, rougeoyant, avec force et précision pour lui donner la forme d'une lame. Lorsque Tancrède et Arnaud s'approchèrent, la douceur du foyer se transforma en une chaleur presque intenable. Tancrède et le forgeron commencèrent la discussion :

« Bonjour, mon vieil ami, j'ai besoin de tes services !
– Que puis-je pour toi ?
– Tu dois rester discret et ne pas poser de question !
– Tu es encore en train d'échafauder un plan dont tu as le secret... Bien, je ne veux pas en savoir plus ; explique ce que tu souhaites. »

Tancrède sortit l'épée d'Adélaïde et expliqua son projet au forgeron. L'homme réfléchit quelques instants puis se plaça devant le foyer. Quelques heures plus tard, sous les yeux attentifs et incrédules d'Arnaud, l'illusion était parfaite.

Dès que cela fut fait, Arnaud et Tancrède chevauchèrent en direction du château des Jaray. Ils étaient silencieux et ne s'arrêtaient que lorsque les chevaux étaient vraiment trop fourbus. Arnaud était difficile à convaincre. Il ne voulait pas s'arrêter. Si Tancrède n'avait pas été là pour le stopper, il

aurait continué d'avancer jusqu'à ce que son cheval tombe d'épuisement, quitte à terminer le chemin à pied. La nuit était déjà tombée ; les chevaux marchaient la tête basse d'un pas lent.

« Il faut s'arrêter. » lança Tancrède.

il ralentit, puis arrêta sa monture. Arnaud, lui, fit mine de n'avoir rien entendu. Exaspéré, son compagnon mit pied à terre et, attrapant la bride de Templier, arrêta Arnaud. Le jeune homme le regarda avec un regard empli de colère.

« Nous n'allons jamais arriver au château à temps si nous faisons des pauses toutes les cinq minutes ! grommela-t-il.

– Arnaud... soupira Tancrède. Ton cheval est exténué et toi aussi. Tu ne seras d'aucun secours à Adélaïde si tu arrives et que tu ne tiens plus sur tes jambes. »

Arnaud lança à Tancrède un regard noir, mais finit par descendre de cheval. Ils installèrent rapidement le camp, mangèrent un peu et se couchèrent.

Arnaud, malgré son épuisement, luttait contre le sommeil car à chaque fois qu'il fermait les yeux, il imaginait Adélaïde enfermée dans un cachot sombre, à la merci de Gérard. Cette pensée le rendait malade. Il attendait donc, les yeux fixés sur les étoiles scintillantes que la nuit passe.

Adélaïde ne parvenait pas à trouver le sommeil. Allongée sur sa paille, elle fixait le plafond gris de sa cellule. Elle entendit alors deux soldats passer. L'un d'eux déclara :

« Tu crois que cet imbécile de Gaspard pourra faire avouer à Adélaïde où est cachée l'épée ?

– Je ne sais pas, mais j'espère que non. Gérard m'a promis que j'aurais le droit de torturer son père si elle ne veut pas parler. »

Les deux gardes s'éloignèrent en éclatant de rire. Adélaïde, elle, sentit son cœur se serrer. Elle demeurait bouche bée, le temps d'assimiler ces paroles, puis fut prise d'une colère noire.

Le lendemain, quand Gaspard vint la voir, elle le prit par surprise, lui arracha avec fulgurance le poignard qu'il portait toujours à la ceinture et plaça la lame contre sa gorge.

« Tu vois pourquoi il ne faut jamais entrer dans la cellule d'un prisonnier seul et armé ? » lança-t-elle avec une fureur incontrôlable.

Gaspard ne prit pas la peine de paraître surpris. Il avait compris qu'Adélaïde avait appris, d'une manière ou d'une autre, qu'il était à la solde de Gérard.

« Pourquoi ? demanda Adélaïde d'une voix étranglée. Nous étions amis !

– Nous sommes amis.

– Arrête de me prendre pour une imbécile. Je sais tout.

– Non, tu ne sais rien. Lâche ce couteau, je vais t'expliquer.

– Tu n'es pas en position de négocier. Explique-moi d'abord et je verrai ensuite si je lâche ce couteau ou si je te tranche la gorge.

– D'accord. Quelques semaines après ton départ, je suis parti chasser. Un sanglier est sorti des fourrés. Il a chargé. Mon cheval s'est cabré. Je suis tombé. Le sanglier m'aurait tué si Gérard ne l'avait pas abattu. J'avais donc une dette envers un tyran de la pire espèce. Crois-moi, c'est difficilement supportable. Gérard m'a rappelé ma dette le jour où il t'a capturée. Il m'a proposé un marché : annuler cette dette si je l'aidais à retrouver l'épée. Je dois à Gérard un service.

– Et tu as accepté de me trahir !

– Je n'aurais jamais accepté si Gérard ne retenait pas toute ma famille prisonnière ! »

Gaspard avait crié. Adélaïde ressentait son désespoir.

« Je suis désolée... » balbutia-t-elle.

Gaspard avait recouvré son calme. Il reprit d'une voix douce :

« Tu devais savoir. Maintenant ce qui est fait est fait. Je ne peux plus revenir en arrière. Tu dois me dire où est l'épée. Tu connais Gérard, il est capable d'éliminer les membres de nos deux familles les uns après les autres.

– Je refuse de céder... Comment réagissent les habitants de Jaray ? Détestent-ils Gérard ? Oseraient-ils prendre les armes pour s'opposer à lui ?

– Ici, plus personne ne sourit. Les gens craignent Gérard et ses hommes. Ils évitent de sortir de chez eux, ils sont terrorisés... Je ne pense pas qu'ils osent se révolter. »

Arnaud et Tancrède continuaient leur voyage. Pénétrer dans le château ne serait pas facile, mais le vieil homme avait plus d'un tour dans son sac. Il savait que l'épée ne pourrait pas se retourner contre un membre de la famille de Jaray. Ils devaient établir une stratégie.

Lorsqu'ils arrivèrent enfin dans le village à proximité du château, le regard d'Arnaud fut attiré par une foule ; des paysans, des commerçants jouaient des coudes pour venir écouter un crieur public qui s'installait sur le parvis de la petite église. Tous deux se faufilèrent au premier rang et tendirent l'oreille pour entendre ce qu'annonçait le personnage : « Adélaïde et Gérard sont heureux de vous annoncer leur prochain mariage. Il se déroulera dimanche à onze heures. Après la messe, vous serez tous conviés au château pour manger et boire à la santé des mariés. »

Arnaud devint tout pâle. Soudain le doute l'envahit. Adélaïde avait-elle accepté ce mariage ? De nombreuses questions se bousculaient dans sa tête.

« Viens, dit Tancrède, nous ne devons pas perdre de temps. Nous trouverons une solution pour empêcher ce mariage. »

Arnaud suivit le vieil homme.

De son côté, Gérard mettait en place les festivités qui lui permettraient de régner en maître sur le château et les terres environnantes. Dans sa cellule, Adélaïde entendit un bruit de pas. Deux servantes accompagnées de deux gardes vinrent la chercher. Ils l'emmenèrent à travers le dédale des couloirs.

Elle jeta un regard plein d'appréhension dans les autres cellules, redoutant de croiser le regard de son père. Elle ne le vit pas. Qu'était-il devenu ? Quand elle arriva en haut des escaliers, elle fut aveuglée par une lueur intense. Après avoir parcouru quelques dizaines de mètres, elle remarqua qu'on la conduisait dans sa propre chambre. Elle découvrit, posée sur son lit, une robe couverte de fleurs en tissu, de dentelles, de rubans... C'est alors que la vérité s'imposa à elle. Elle devint livide et était paralysée. Elle allait devoir s'unir à ce fourbe de Gérard. Retrouvant ses esprits, elle se dirigea vers la porte : elle était verrouillée. Des barreaux empêchaient toute idée de fuite par la fenêtre.

Le mariage avec Gérard semblait de plus en plus inévitable à mesure que le temps passait. Cette idée dégoûtait Adélaïde. Le plan élaboré par les gardes s'avérait désormais inutile. Pourtant, la jeune femme se raccrochait à un dernier espoir : Arnaud et Tancrede. Ils feraient tout leur possible pour empêcher ce mariage, mais seuls contre toute une armée, leurs chances étaient bien maigres.

Les paysans semblaient ravis de l'union d'Adélaïde et de Gérard, mais c'était uniquement parce qu'ils pensaient que l'héritière de la seigneurie pourrait influencer son mari de façon à ce qu'il soit moins cruel. En réalité, Gérard comptait se débarrasser d'Adélaïde, une fois l'épée en sa possession. Si le crieur public avait connu les plans de Gérard, il aurait annoncé la nouvelle avec moins d'entrain aux villageois.

Du côté du mariage, Gérard donna l'ordre d'expulser tous les villageois de la basse cour. Les domestiques installèrent dans la cour des tables en arc de cercle. Ils les recouvrirent d'une nappe blanche bordée de rose pâle. De somptueuses perles nacrées décoraient la table. Autour de cette magnifique table, ils installèrent des bancs, par-dessus lesquels ils installèrent des tissus roses pâles qu'ils nouèrent. Les dames de chambre décoraient toutes les fenêtres donnant sur la cour à l'aide de compositions florales. On pouvait distinguer des marguerites, des roses, du lierre qui tombait des paniers accrochés aux

fenêtres. Les apprentis cuisiniers du château disposaient l'argenterie sur la table ; ils répétaient tous ensemble, à voix haute : « Fourchette à gauche, couteau à droite et cuiller en à droite du couteau. » Les assiettes en argent étaient disposées au centre des couverts. Une dame disposait les serviettes rose vif en dentelle à côté des couverts. Des dizaines de jardiniers s'affairaient au terrain, ils ratissaient par-ci, arrosaient par-là, plantaient dans les jardinières fraîchement déposées le matin. Les domestiques posaient maintenant un chemin de table nacré et bordé de soie au centre de la table. Tous s'affairaient à préparer un mariage divinement majestueux.

Adélaïde était assise sur son lit, plongée dans de sombres pensées. Elle prit soudain conscience qu'elle aurait voulu qu'Arnaud soit à ses côtés. Depuis son combat avec les brigands, il avait toujours été là pour elle. Ils avaient partagé des moments de peine et de joie. Ensemble, ils avaient appris l'art du combat, ils avaient vaincu une meute de loups, ils avaient arraché Tancrede à la mort... Arnaud était son meilleur ami, et même plus. Penser au jeune homme l'attristait, mais lui redonnait aussi envie de se battre. Quoiqu'il advienne, elle devait lutter, et non attendre passivement la suite des événements. Elle avait toujours pris son destin en main, elle ne devait pas renoncer.

Sortant de sa torpeur, elle se leva brusquement de son lit. Elle sortit de ses vêtements le couteau offert par le garde. Elle contempla la lame. Si seulement ce couteau lui permettait de prendre la fuite et de retrouver son père... Elle s'approcha de la porte, introduisit la pointe de l'arme dans la serrure et força. Rien ne se produisit. Elle réessaya, en vain. L'antique serrure avait été remplacée par un système bien plus sophistiqué, impossible à ouvrir avec un simple couteau. Tant pis, au moins, elle était armée. Dès que Gérard serait à portée, elle lui trancherait la gorge. Adélaïde n'avait jamais tué autre chose

que du gibier, mais le feu de la vengeance brûlait en elle ; à cet instant, elle ne voyait pas la différence entre un lièvre et l'ignoble tyran qui avait usurpé le trône de son père.

Soudain elle entendit des bruits de pas et des éclats de voix provenant du couloir. Elle reconnut le ton grinçant et sournois de Gérard. A en juger par le bruit qu'ils faisaient, il y avait bien là cinq ou six hommes en armure qui accompagnaient le tyran. Elle n'aurait aucune chance. Sa vengeance attendrait, elle reposa rapidement le couteau, le dissimula sous son lit et s'assit. La serrure cliqueta. Gérard entra, suivi par ses soldats.
« Laissez-nous ! » ordonna-t-il
– Bien messire. »

L'accent du garde était typique des fiefs du sud, domaine de Gérard. Celui-ci n'était donc pas si naïf, il savait que les soldats de Jaray ne lui obéissaient que sous la menace, et qu'ils profiteraient de la moindre occasion pour le trahir. Gérard avait donc emmené ses propres soldats. Ils lui seraient fidèles jusqu'à la mort.
Le soldat hocha la tête et referma la porte derrière lui. Adélaïde se maudit d'avoir rangé son couteau. Avec un regard glacial, elle lança à Gérard :

« Avez-vous oublié la politesse ? Vous devriez travailler votre courtoisie. Ne savez-vous pas que ça porte malheur de voir la mariée avant la cérémonie ? »

Gérard eut un sourire qui dévoila ses dents abîmées et jaunâtres, et haussa les épaules :

« Ne fais pas la maligne avec moi. De toute façon, tu n'as pas mis ta robe, alors on va dire que ça ne compte pas !

– Qu'es-tu venu me dire ?

– Simplement que ton père et ton frère seront sous haute surveillance au mariage. Eh oui, ton frère est maintenant mon prisonnier. Lui aussi. Tes amis ont intérêt à coopérer et à me remettre l'épée sinon les membres de ta famille seront

exécutés sous tes yeux à l'issue de la cérémonie. Ce serait triste un jour de mariage ! Voilà ! Je te laisse réfléchir ! Tu ne pourras jamais contrarier mes intentions. »

Il sortit en ricanant, laissant Adélaïde à son désespoir. Elle pensa une seconde à se suicider. Mais non, elle chassa très vite cette idée de son esprit. Que deviendraient alors son père et son frère ? Elle devait faire confiance à Arnaud et Tancrède. Ils étaient ses amis, ils étaient ingénieux, ils trouveraient un plan pour la libérer des griffes du tyran.

Arnaud et Tancrède étaient attablés devant un poulet rôti, mais ils n'avaient faim ni l'un, ni l'autre. Dehors, la pluie tombait avec fracas. Tancrède finit par rompre le silence :

« Bon, j'ai un plan.

– Que va-t-il se passer ?

– Tu verras bien. N'oublie pas l'épée ! »

A la lueur qui brillait dans l'œil du vieil homme, Arnaud comprit qu'il pouvait suivre ses conseils.

Tancrède amena Arnaud jusqu'au château seigneurial. Arnaud interrogea Tancrède :

« Que comptez-vous faire ?

– Je compte donner l'épée à Gérard.

– Mais c'est inconscient comme idée, s'exclama Arnaud.

– Fais-moi confiance, dit Tancrède avec un air rassurant.

– Je suis quand même sceptique. »

Ils arrivèrent devant un groupe de gardes qui ne les avaient pas reconnus.

Tancrède dit : « Nous souhaitons parler à messire Gérard.

– Le seigneur n'est pas disposé à parler à de vulgaires paysans, exprima un des gardes. Il prépare son mariage avec la jeune Adélaïde de Jaray..

– Faites-lui dire que deux personnes veulent lui parler d'une épée magique.

– Emmène-les le voir et si quelqu'un te demande qui les a fait entrer, dis-lui que tu les as trouvés dans les couloirs du château, indiqua à voix basse le chef des gardes au sbire.

Arnaud et Tancrede suivirent le garde qui était légèrement stressé. Lorsqu'ils passèrent la porte du pont levis, un frisson s'empara d'eux. Ils arrivèrent dans la cour du château où plusieurs gardes les menèrent à l'intérieur de la demeure seigneuriale. Gérard, averti, les attendait, deux gardes à ses côtés.

« Dépêchez ; je n'ai pas de temps à perdre avec deux scélérats comme vous !

– Nous sommes là pour vous proposer un échange, expliqua calmement Tancrede.

– Un échange ?

– Oui, nous voulons le duc.

– Vous plaisantez ; contre quoi ?

– Contre l'épée magique !

– L'épée magique ?

– C'est tout à fait cela. »

Il lui montra le coffre qui contenait l'épée. Gérard fit signe au garde de s'écarter et reprit :

« Vous êtes en train de me dire que vous possédez, en ce moment même l'épée magique et que vous voulez me l'échanger contre un vieillard !

– C'est exact, contre le père d'Adélaïde. »

Arnaud saisit le coffre, s'agenouilla, posa le coffre à terre puis l'ouvrit, tous en fixant Gérard droit dans les yeux. Gérard appela un garde et lui chuchota à l'oreille. Le garde partit et revint quelques minutes plus tard avec un parchemin. Gérard s'empara du document et le déplia. Il le parcourut du regard puis scruta l'épée. Arnaud dit :

« Doutez-vous, monseigneur ?

– Je ne doute de rien. Que l'on amène le duc de Jaray ! » dit Gérard au garde.

On entendit des cris par-ci, par là. Des gardes arrivèrent avec le père d'Adélaïde. Il était dans un piteux état ; il tenait à peine debout. Gérard le prit par la nuque et conclut :

« Je vous donne cet homme en échange de cette épée. »

Arnaud lui tendit l'épée et Gérard jeta le duc à terre. Gérard saisit l'épée ; Arnaud se précipita sur le duc pour l'aider à se relever. Tous trois partirent alors du château.

Le lendemain matin, lorsque la servante désignée par Gérard pour aider Adélaïde à se préparer entra, la jeune femme était allongée sur son lit, les mains derrière la tête, les pieds croisés, les yeux fixés sur le plafond, la mine résolue. Sans bouger d'un pouce, Adélaïde demanda, d'une voix calme, mais froide :

« Pourquoi lui obéissez-vous ?

– Nous n'avons pas le choix. Il a de quoi mettre ses menaces à exécution. Il a déjà éliminé toute la famille du vieux Fauchevent uniquement parce qu'il s'était plaint des impôts trop élevés. Désormais, nous vivons dans la peur, pourtant, nous n'en pouvons plus. Il suffirait d'une étincelle pour déclencher l'incendie qui renverserait Gérard. Et cette étincelle, seule vous ou quelqu'un de votre sang pouvez la créer. Votre famille a toujours gouverné le fief avec bonté, vous êtes comme une lumière dans les ténèbres, sans vous, nous sommes aveugles et ne pouvons plus nous diriger. Si vous nous montrez le chemin, nous saurons le suivre et mettre fin à ce chaos.

– Je crois que je comprends, mais...

– Ne parlez plus. Il y a des gardes dans le couloir, si jamais ils nous espionnaient... Maintenant, je dois vous aider à vous habiller. »

De son côté Adélaïde scrutait sa robe. Elle était composée d'un bustier bleu foncé en forme de cœur avec, par-dessus,

des fleurs en tissu cousu. Le bas de la robe était de couleur rose pâle, de beau volant en dentelle donnait à la robe une douceur incomparable. Un magnifique nœud en ruban rose foncé terminait à merveille cette robe. Un boléro rose foncé mettait aussi en valeur cette robe de soie. Adélaïde la trouvait somptueuse mais était attristée de ne pas se marier avec l'homme qu'elle aimait tant. Deux autres servantes arrivèrent pour l'aider. Adélaïde ne broncha pas, elle savait qu'elle ne pouvait pas faire changer les choses à elle seule. Elle fit donc sa toilette et se revêtit de la robe. Les servantes la coiffèrent d'une tresse et lui placèrent une couronne de fleurs sur la tête. Elles lui accrochèrent un collier en or et la vaporisèrent d'eau de rose. Elle était divinement belle. Elle se chaussa puis les dames de chambre partirent. Adélaïde ajusta sa robe sur son corps maigre. Avec précipitation, la dernière servante repartit. Adélaïde s'assit désespérée sur le bord de son lit. Comment en était-elle arrivée là ? Bien des questions lui parcouraient l'esprit quand tout à coup elle se leva, arracha un bout de ses vieux habits et se l'accrocha à la jambe sous la robe. Elle y glissa un couteau, le couteau que lui avait prêté le garde lors de l'élaboration de leur plan.

Le moment était arrivé. Adélaïde allait devoir s'unir à Gérard, tout ce qui était autour d'elle devenait noir et sinistre. Elle se laissa conduire jusqu'à la chapelle, une lueur froide et déterminée dans les yeux. Pourtant elle sentit sa résolution faiblir quand elle vit Perceval ligoté au fond de l'église, une lame aiguisée posée contre sa gorge ; elle se demandait où se trouvait son père. Elle reçut un nouveau coup au cœur quand elle découvrit le père Pierre revêtir son habit de cérémonie, le visage froid et impassible. Le père Pierre, qui avait marié ses parents, qui lui avait appris la religion, la lecture, l'écriture, toujours de bonne humeur, qui suivait à la lettre les instructions de la Bible. Il semblait s'être transformé en un homme froid, rigide, opportuniste qui obéissait à Gérard. Lorsqu'elle croisa le regard du prêtre, elle n'y lut que de

l'indifférence. Abattue, elle s'avança vers l'autel en serrant les poings pour empêcher ses mains de trembler.

Pendant ce temps, Arnaud et Tancrede, qui s'étaient levés tôt, discutaient avec le duc de Jaray ; celui-ci, qui s'était reposé, se portait bien mieux et questionnait Tancrede. Les deux frères se retrouvaient sous l'œil attendrit d'Arnaud. Les retrouvailles terminées, les trois hommes allèrent acheter de beaux habits pour le mariage. Bien évidemment ils avaient leur petite idée en tête. Les cloches retentirent dans le village pour avertir du début de la messe. Les trois hommes s'y étaient invités.

Tous les invités s'installèrent dans l'église. Le prêtre attendait les mariés. Soudain une troupe de musiciens commença à jouer devant l'église. La musique résonnait dans la nef. Alors on entendit les cloches. Adélaïde arriva. Tous les regards étaient fixés sur elle. En passant dans l'allée, elle jeta un regard rempli de tristesse à Arnaud et Tancrede. Lorsqu'elle arriva vers le prêtre, elle baissa la tête.

Gérard arriva. Il était habillé de noir de la tête aux pieds. Il arborait un sourire maléfique. Une vielle jouait un air qui aurait pu être charmant en d'autres circonstances.

« Commençons ! ordonna-t-il

– Les villageois ne sont pas tous là, objecta le prêtre

– Ils ne sont pas à l'heure ? Tant pis ! Je n'ai besoin ni de leur présence, ni de leur accord pour ce mariage Je pourrai bientôt utiliser cette maudite épée et alors je serai le maître absolu ! Commencez donc la messe ! »

L'ecclésiastique s'inclina et débuta la cérémonie. Lorsqu'il prononça les mots fatidiques, Adélaïde sentit le monde s'écrouler autour d'elle, son teint était livide. Quelques larmes roulaient sur ses joues.

Le prêtre s'adressa aux futurs époux :

« Messire Gérard, voulez-vous prendre demoiselle Adélaïde de Jaray comme épouse ?

– Oui je le veux !

– Et vous, Adélaïde de Jaray, voulez-vous prendre messire Gérard comme époux ? »

Le silence régna ; Gérard trépignait d'impatience.

Après un petit raclement de gorge, Adélaïde répondit :

« Non ! »

Tancrède regarda Arnaud. Le prêtre était dans tous ses états.

La foule regardait Gérard.

Le prêtre reprit :

« Vous avez dit non ? »

Adélaïde baissa la tête, réfléchit à toute vitesse et dit :

« Excusez-moi, pouvez-vous répéter ? »

– Voulez-vous prendre messire Gérard, ici présent, pour époux ?

– Oui ! » répondit Adélaïde, d'une petite voix éteinte.

Le prêtre énonça alors la phrase rituelle :

« Si quelqu'un a connaissance d'un quelconque obstacle à leur union, qu'il parle ou se taise à jamais, sous risque d'excommunication. »

L'assemblée commença :

« Nous ne savons que ... »

Mais Arnaud se leva d'un bond et s'écria :

« Je m'oppose à ce mariage ; Adélaïde n'est pas libre car Gérard menace son frère de mort si elle ne l'épouse pas.

Un grand silence se fit. Gérard s'approcha puis il ordonna au prêtre :

« Continuons !

– Non. Ce jeune homme a formulé une opposition : il faut d'abord la libération du frère de la future mariée. »

Un grand sourire éclaira le visage du vieux prêtre qui retrouva son air malicieux, si familier à Adélaïde.

« Vous n'avez jamais été de mon côté n'est-ce-pas ? » hurla Gérard, d'une voix tremblante de rage.

Le père Pierre lui répondit d'une voix, on ne peut plus calme :

« Non, en effet !

– Et je crains que ça ne doive attendre. » dit une voix calme et posée.

Toutes les têtes se retournèrent. Une exclamation parcourut l'assemblée. Les villageois s'étaient amassés, nombreux, dans et autour de la chapelle. Ils suivaient attentivement la scène. Tancrède, alors dissimulé derrière un pilier, se montra aux yeux de tous.

« Tancrède ! J'aurais dû me douter que tu n'étais pas mort.
– Tu aurais dû, oui, cela t'aurait épargné bien des ennuis. »

Gérard s'avança dans la direction de Tancrède serrant fièrement son épée. Il était décidé à supprimer le vieillard qui devenait encombrant. Il était prêt à combattre quand il aperçut l'épée de Tancrède. L'oncle d'Adélaïde n'eut qu'à lever l'épée et un jet de flammes percuta le plafond du chœur. Une onde de choc renversa bancs, chaises et ornements. A cet instant, un rugissement de colère se fit entendre. Devant la porte de l'église, les villageois, armés de fourches, faisaient entendre leur mécontentement. Tancrède lança aux gardes originaires du fief :

« Officiers et soldats de Jaray, vous avez juré de protéger le domaine et son souverain. C'est le moment d'honorer votre promesse. Êtes-vous prêts à vous battre et à mourir pour la liberté ? »

Aux cris des villageois se mêlèrent ceux des soldats. Mais un autre bruit se fit entendre. D'autres soldats sortirent de la sacristie et par la porte de derrière. ils venaient du fief de Gérard, et lui seraient fidèles jusqu'à la mort. Il y eut quelques instants de silence, où chacun retenait son souffle, puis les combattants chargèrent les uns contre les autres ; on aurait dit des fauves enragés.

L'épée magique passait des mains de Perceval à celles de Tancrède qui luttaient de toutes leurs forces. Les lames s'entrechoquaient, le sang giclait, des cris résonnaient. Par

moment, un jet de flammes fusait, touchant autant d'ennemis que d'alliés. Les flammes se répandaient et une partie de l'église s'embrasait. Adélaïde éprouvait le désir de se battre avec les villageois, mais dans sa tenue de mariée, elle pouvait difficilement être efficace. Elle se rendit dans le bureau du père Pierre. Elle cherchait des yeux Gaspard qui avait emprunté cette direction. Sur la table, elle vit une tenue plus adaptée au combat. Sans se poser de question, elle l'enfila et retourna dans l'église. Elle rejoindrait Gaspard plus tard. A peine eut-elle dépassé l'autel, qu'un mauvais pressentiment la saisit.

Soudain, elle se fit brusquement plaquer au sol, il y eu un bruit mat et un grésillement de flammes accompagné d'une vive lumière. Elle se retourna, et vit Arnaud, l'épée magique à la main, une flèche plantée en pleine poitrine. Adélaïde comprit que la flèche lui était destinée, à elle. Arnaud l'avait sauvée. L'archer gisait par terre, un trou fumant au milieu du ventre.

« Comment ai-je pu utiliser l'épée ? » bégaya Arnaud

Des larmes coulaient sur les joues d'Adélaïde.

« Ne parle pas ; économise tes forces, tu en as besoin ! Tu dois te battre pour vivre !

- On sait très bien tous les deux que je vais y rester. »

Adélaïde fut prise d'une brusque colère. Arnaud n'avait pas le droit d'être défaitiste !

« La ferme ! Et bats-toi ! C'est un ordre. » cria-t-elle.

Arnaud fut tellement surpris qu'il se tut.

Soudain Adélaïde sentit une main sur son épaule. Elle se retourna, c'était Gaspard. Elle n'eut pas le temps de savoir si elle pouvait lui faire confiance ou non, il déclara :

« J'ai vu Gérard s'enfuir par la porte de derrière. C'est à toi qu'il revient de le tuer. Poursuis-le, je veille sur ton ami ! Tu sais bien que je suis imbattable avec une arbalète » ajouta-t-il.

Adélaïde croisa le regard d'Arnaud, qui hochait faiblement la tête. Elle se leva, ramassa l'épée, traversa l'église, réduisant à

néant tous les ennemis qui se dressaient sur son passage, animée par une rage sans pareille.

Une fois dehors, elle repéra des traces dans la terre humide, à cause de l'averse du début de la journée. D'après les empreintes, Gérard était blessé et saignait abondamment, il semblait accompagné par deux gardes. Adélaïde courut. Elle avait retrouvé toute sa vigueur. A cause de la blessure de leur chef, le petit groupe avançait très lentement. La jeune femme n'eut pas de mal à les rattraper. Elle abattit les deux soldats d'un jet de flammes. Gérard, privé d'appui, tomba par terre. Adélaïde effleura de la pointe de son épée, la gorge de Gérard. Sur le visage du tyran, il n'y avait plus aucune marque de confiance débordante, de cruauté, ou de satisfaction sadique. Il était vaincu et allait payer pour tous ses crimes, et il le savait. Il tremblait. Il était lâche et avait peur au moment de mourir :

« Je comprends que tu redoutes la mort. Tu risques une descente en Enfer, mais ça, il fallait y réfléchir avant ! Si tu savais à quel point, j'ai envie de t'enfoncer cette lame dans le cœur... mais ce n'est pas à moi de le faire, ce n'est pas moi qui ai le plus souffert de ta tyrannie, ce sont les villageois. Tu vas mourir dans quelques heures sur la place publique... »

Adélaïde siffla et sa jument accourut au galop. Elle chargea Gérard sur l'animal et le reconduisit au château où il fut mis au cachot, en attendant le jugement et la sentence.

Pendant tout ce temps, le peuple voyant que la bataille faisait rage, décida de prendre la prison où étaient emprisonnées les familles des gardes. Ils entrèrent en faisant un bruit énorme de remue-ménage mais ne trouvèrent personne, juste un garde assis devant la porte.

Le garde les aperçut et s'exclama:

« Que faites-vous ici ?

– Nous venons libérer les prisonniers, expliqua l'un d'eux.

– Mais tais-toi ! dit un autre.

- Tenez ; voici les clés ! dit le garde.
 - Vous n'allez pas nous empêcher de le faire? demanda l'un d'entre eux.
 - Non, ma famille y est enfermée. » dit le garde.
- Les villageois se dirigèrent vers les cachots, ouvrirent toutes les portes et les familles sortirent en les remerciant.

A l'intérieur de l'église, le combat avait cessé. Les blessés et les morts étaient nombreux. L'odeur âcre du sang mêlée à celle, pestilentielle, de la sueur rendait l'air irrespirable. Des cris de douleur et de chagrin résonnaient, de façon ininterrompue. Des femmes et des enfants se pressaient autour des corps de leur mari, de leur père, de leur frère, sans chercher à retenir leurs larmes. L'apothicaire du village et son apprenti passaient auprès des blessés, tentant de leur apporter leur aide d'hommes de science. Les rares hommes valides avaient été envoyés pour chercher de l'aide au village voisin.

Adélaïde paraissait indifférente au sinistre spectacle qui s'offrait à elle. La seule chose qui lui importait était de retrouver Arnaud. Elle le chercha, en vain. Gaspard, le visage grave, lui apprit qu'il avait été transporté d'urgence dans la chambre du seigneur de Jaray. Accompagné par son ami d'enfance, Adélaïde s'élança, et monta quatre à quatre les marches du donjon. Des larmes roulaient sur ses joues. Elle poussa brusquement la porte de la chambre. Il y avait trois lits. Le médecin personnel de la famille seigneuriale était accroupi près de l'un d'eux. Le cœur lourd, les jambes tremblantes, le visage trempé de larmes, elle s'avança à petits pas, la peur lui nouait les entrailles. Elle entendit une voix faible et enrouée :

« Adélaïde ? »

Elle vit Arnaud, à moitié redressé sur un coude, la respiration haletante, une grimace de douleur sur le visage, mais des étoiles dans les yeux.

« J'ai cru que je ne te reverrais jamais... » murmura-t-il.

Adélaïde s'approcha de son lit pendant que le médecin l'examinait attentivement.

« S'il passe la nuit, il sera sauvé. » annonça-t-il et il lui donna de quoi dormir.

Pendant de nombreux jours, Adélaïde resta au chevet d'Arnaud et de Perceval. Son frère avait été blessé à la jambe mais ses jours n'étaient pas en danger. Gérard avait été condamné à mort par le tribunal seigneurial ; il fut exécuté, le lendemain de sa condamnation, dans la cour du château, devant tout le peuple qu'il avait trop longtemps asservi. Le bourreau lui trancha la tête d'un seul coup d'épée.

Arnaud était assis dans son lit, en train de finir son troisième bol de bouillon. Adélaïde regardait par la fenêtre, perdue dans ses pensées. Gaspard et Perceval jouaient aux dames. Soudain, Arnaud demanda :

« Comment se fait-il que j'aie pu utiliser l'épée ? »

Soudain Gaspard et Perceval arrêterent de jouer et fixèrent Adélaïde, avec une expression amusée.

« Quoi ? demanda Adélaïde

– Pourquoi ne réponds-tu pas à sa question ? l'interrogea Gaspard, en se retenant de rire.

– Parce que je n'ai pas la réponse !

– Vraiment ? reprit Perceval, sur le même ton amusé que Gaspard.

– Ça va ! C'est bon ! Et puis, ce n'est qu'une hypothèse !

– De quoi as-tu peur ? Je suis prêt à parier ma tête que c'est la réponse que tu attends...

– D'accord, c'est bon ! Je vais faire part à Arnaud de notre hypothèse. »

Gaspard et Perceval sortirent de la pièce, le sourire jusqu'aux oreilles. Adélaïde prit une grande inspiration et se lança :

« Nous sommes bien loin de connaître tous les secrets de l'épée. On ne sait jamais vraiment comment elle va réagir.

D'après certaines légendes, elle renfermerait l'âme de celui qui l'a forgée. Enfin bref, il y a beaucoup d'histoires sur les réactions étranges de l'épée. La dernière fois, c'était avec mon père et ma mère. Ils n'étaient pas encore mariés et pourtant ma mère a pu utiliser l'épée.

– Et avez-vous trouvé pourquoi ?

– Eh bien, d'après certains spécialistes en magie, ce serait parce que les liens sentimentaux seraient aussi puissants que les liens familiaux. »

Arnaud fronça les sourcils.

« Tu veux dire que c'est parce que tes parents s'aimaient vraiment que les pouvoirs magiques de l'épée ont fonctionné ?

– Oui... »

Arnaud sentit les battements de son cœur s'accélérer. Prenant une grande respiration, il dit, d'une traite, les yeux obstinément fixés sur ses pieds :

« Si j'étais prêt à me sacrifier pour toi, ce n'est pas par courage ou pour éviter que le fief se retrouve sans souverain mais parce que... parce que...

– Parce que ? » l'encouragea Adélaïde, remplie d'un espoir soudain.

Arnaud reprit son souffle, puis lâcha :

« Parce que je t'aime. »

Il continua de fixer le sol, effrayé d'avoir dit une bêtise et que ses sentiments ne soient pas partagés. Quelques secondes, qui lui semblèrent une éternité, s'écoulèrent, puis il sentit la main d'Adélaïde se poser doucement sur la sienne. Il leva timidement les yeux. Le sourire radieux de la jeune fille chassa alors toutes ses craintes.

Lorsqu'Arnaud fut tout à fait remis de sa blessure, il fut invité à venir dans la salle d'honneur du château par le duc qui voulait le récompenser de son courage et de sa fidélité.

Arnaud se présenta devant lui et dit :

« Monseigneur le duc de Jarey, m'autorisez-vous à demander la main de votre fille Adélaïde ?

– J'en serais ravi mais tu n'es pas noble, ni même chevalier ; tu ne peux donc pas épouser ma fille. »

Tancrede s'approcha et chuchota dans l'oreille du duc :

– Au vu de toutes les bonnes actions de ce jeune homme envers votre fille et votre duché, vous pourriez l'ordonner chevalier, et consentir ainsi au mariage.

– Oui. Et je vais même faire mieux. »

Le duc demanda qu'on lui donnât une épée et dit :

– Arnaud, agenouille- toi ! Moi, duc de Jaray, seigneur des domaines alentours, te nomme comte de Carrai et accepte de te donner la main de ma fille. »

Arnaud, bouleversé, remercie le duc et court vers Adelaïde :

« Adélaïde de Jaray, acceptes-tu de m'épouser ?

– Oui, répondit Adelaïde, émue et heureuse. »

Le mariage se déroula parfaitement bien et tous les villageois y furent invités. Arnaud et Adélaïde prirent la succession du duc de Jaray lorsque celui-ci décéda et eurent trois descendants, deux filles et un garçon. Leur vie fut parfaite et la lignée des seigneurs de Jaray perdura pendant très longtemps.

Tancrede retrouva tous les honneurs dus à son rang, dans le duché et fut nommé à la tête des armées du duc.

Le royaume resta très, très longtemps en paix.



La quête du *Martin Luther King*

classe de 4^{ème} 2 - collège Edouard Herriot

et

atelier de 3^{ème} - collège Saint Michel



1

Le fond de l'espace était noir, sans reflet, comme le jais. Seuls les points lumineux des étoiles lointaines tentaient de l'éclairer un tant soit peu. L'astronef se déplaçait dans le silence le plus total.

Lancé quelques mois plus tôt, depuis le spatiodrome d'Afrique équatoriale, le *Martin Luther King*, splendide vaisseau spatial de la dernière génération, voguait à une vitesse équivalente à presque celle de la lumière. Il était piloté par un équipage de cinq personnes, trois hommes et deux femmes.

François Gordon, le commandant de bord, d'origine européenne, âgé de cinquante trois ans, était un homme de grande taille, aux épaules carrées, au visage assez marqué, sous ses cheveux bruns taillés en brosse. Après une formation d'ingénieur mécanicien, il avait passé des diplômes de pilote navigant. A l'issue de plus de vingt ans de vols interstellaires effectués avec succès, il avait obtenu le commandement de divers aéronefs ; celui du *Martin Luther King* était le couronnement de sa carrière. Assis devant le tableau de bord, il surveillait les nombreux écrans, prêt à intervenir au cas où.

A sa droite, dans un siège profond et confortable était assise Marie Nelson. A trente deux ans, cette jeune femme eurasienne était d'une rare compétence dans sa partie. Radio navigatrice spatiale, elle avait la charge délicate de calculer la

route de l'appareil en s'orientant d'après les étoiles connues, tout en tenant compte de la dérive lumineuse due à la vitesse de l'appareil. De plus, elle était à l'écoute des communications prises en compte par le scanner du bord. Ses longs cheveux bruns flottaient sur ses épaules et ses yeux noisette pétillaient de sa joie dans son travail.

Derrière eux, dans d'autres fauteuils, se trouvaient leurs trois co-équipiers. Pierre Sandoval, était un amérindien d'environ quarante ans. C'était le médecin de bord. Après des études médicales classiques à l'issue desquelles il avait obtenu son diplôme de successeur d'Hippocrate, il était parti durant cinq ans dans les jungles africaines et sud-américaines. Il y avait appris d'autres pratiques médicales auprès de chamans, de marabouts et de sorciers. Tout cela faisait de lui un homme indispensable lors des longs voyages stellaires et des explorations des planètes nouvelles.

Marina Bent Omar était une jeune femme noire d'environ trente cinq ans, fine comme une liane, mesurant un peu plus d'un mètre soixante dix. Ses cheveux noirs étaient tressés en de multiples petites nattes soigneusement alignées les unes contre les autres. C'était la linguiste de l'équipage. Outre les principales langues terrestres, elle pratiquait quelques dialectes africains et asiatiques. Son don lui permettait de déchiffrer et d'acquérir très rapidement les langues des peuples rencontrés sur les planètes où l'astronef faisait escale.

Dans le dernier siège, assis devant une large table de travail sur laquelle étaient étalées un grand nombre de cartes, se tenait Li Taï Tsung, un chinois originaire de la région du Mékong. Géographe en titre, il était chargé de reproduire la cartographie des diverses planètes rencontrées au cours de ses divers voyages spatiaux. Derrière ses lunettes à fines

montures et à verres progressifs, on trouvait un homme affable et curieux, aimant la plaisanterie.

Dans le calme du poste de pilotage, la radio se mit soudain à grésiller et une voix nasillarde en sortit.

2

« A l'attention de tous les vaisseaux dans le secteur de Proxima B. Ici, le Centre de Sécurité des Vols ! Nous vous informons que les observatoires satellitaires ont détecté des ondes très puissantes d'une éruption solaire dans votre zone. Voici les coordonnées de ce phénomène... bzz, bzz... Dans toute la mesure du possible, il faut rejoindre la base la plus proche ... bzz, bzz... sinon, assurez votre sécurité avec les moyens à votre disposition. Bonne chance à tous. Fin de transmission. »

A la fin du message, la tension était à son comble. Pour Marina Bent Omar et Pierre Sandoval, c'était le premier voyage interstellaire. Le commandant Gordon entreprit de leur donner quelques explications techniques.

« Les éruptions solaires sont un événement majeur de l'activité d'une étoile, donc d'un soleil. Elles sont cycliques et suivent trois stades, chacun d'eux pouvant durer de quelques secondes à quelques heures selon l'intensité de l'éruption. L'énergie commence à être libérée sous la forme de rayons X, puis les électrons, protons et ions accélèrent jusqu'à approcher la vitesse de la lumière. Le plasma se réchauffe rapidement, pouvant aller jusqu'à 100 millions de kelvins. Une éruption donne non seulement un flash de lumière visible et une projection relativement dirigée dans l'espace circumstellaire de plasma, mais émet également des radiations. En dehors de la perturbation des transmissions

radioélectriques, les éruptions solaires ont certaines conséquences néfastes : les rayons durs émis peuvent blesser les astronautes et endommager les engins spatiaux. »

Marie Nelson expliqua que, d'après ses calculs, ils devraient entrer en collision avec les ondes dans vingt et une minutes exactement, et ajouta encore :

« Compte-tenu de notre système de propulsion, nous ne pouvons pas nous poser sur une base proche ; il nous faut au plus vite utiliser un trou de ver et plonger dans l'hyperespace. Il n'y a que comme ça que nous serons en sécurité. »

Le commandant Gordon précisa :

« Comme vous l'avez appris, un " trou de ver " forme un raccourci à travers l'espace-temps que l'on peut représenter à la manière d'une feuille de papier qui serait pliée sur elle-même. L'utilisation du raccourci " trou de ver " permet un voyage du point A directement au point B en un temps considérablement réduit par rapport au temps qu'il faudrait pour parcourir la distance séparant ces deux points de manière linéaire, à la surface de la feuille. La feuille étant repliée sur elle-même permet au point A de toucher directement le point B. La rencontre des deux points est le " trou de ver ". L'utilisation d'un " trou de ver " permet le voyage d'un point de l'espace-temps à un autre (déplacement à travers l'espace et en même temps à travers le temps). »

Li Tai Tsung, quant à lui, ajouta :

« L'utilisation de l'hyperespace est très sensible à la gravitation car les différents corps célestes et leurs champs gravitationnels perturbent grandement les sauts via l'hyperespace. Les vaisseaux doivent donc sauter d'un point éloigné de tout corps vers un autre point relativement éloigné de tout corps céleste, ce qui implique des longs trajets à des vitesses inférieures à celle de la lumière avant qu'un saut ne soit possible avec une sécurité et une précision suffisantes.

De plus, si certaines zones sont bien cartographiées, d'autres secteurs de la galaxie sont mal connus, soit parce qu'ils sont très peu fréquentés, soit parce que les données ont été perdues au cours des siècles précédents. Les vaisseaux qui veulent s'y aventurer doivent cartographier les différents corps célestes proches et calculer leurs trajectoires et positions réelles entre chaque saut. C'est la raison pour laquelle il y a toujours un cartographe dans l'équipage d'un vaisseau qui navigue dans l'hyperespace.»

Avant que quelqu'un d'autre prenne la parole, l'alarme du radar à ondes ultra courtes se mit à sonner dans l'astronef. Tous se précipitèrent vers l'écran radar pour observer la distance les séparant de ce qui menaçait leur sécurité. De sa voix puissante qui intimait le respect, Gordon ordonna à chacun de regagner sa place et, d'une voix grave, déclara :

« Vous savez que nous sommes partis pour une mission de la plus haute importance. Dénommée " Mission Ganymède ", son objectif est de sauver la Terre d'un virus contagieux capable d'y décimer toute vie humaine et animale en quelques années. Ce virus, dénommé " D2 B2 " apparu à la suite de la mise au point d'un vaccin contre le cancer, a provoqué chez les patients une maladie contagieuse mortelle qui se propage, à la fois, par voie aérienne et par contact. Le seul moyen de l'éradiquer se trouve sur la planète Kepler-197-h, surnommée *Super Flemming*, à proximité de l'étoile Sigma Dragon, où un laboratoire spécialisé a mis au point un antidote efficace. Il nous faut donc nous y rendre par tous les moyens. Marie et Li, pouvons-nous passer dans l'hyperespace sans tarder ?

– Oui, commandant, répondit Marie Nelson. Il faut faire vite car nous ne sommes plus qu'à trois minutes de l'arrivée du plasma solaire.

– Oui, commandant, dit Li Taï Tsung, mais je n'ai pas toutes les données cartographiques, ni toutes les coordonnées astrales ; il y a un risque de nous retrouver ailleurs que prévu.

– Alors, allons-y et sans tarder ! » répliqua François Gordon, en appuyant sur le bouton déclenchant le saut dans l'hyperespace.

Grâce à leur expérience, tous restaient sereins. Chacun d'entre eux se remit au travail. Le vaisseau continuait sa route comme si de rien n'était. La lune terrestre était désormais bien trop loin pour être visible ; sur l'écran, ils en découvraient au loin une autre à présent, d'une couleur éblouissante, d'un bleu jaunâtre. Tout l'équipage avait son reflet dans les yeux. Les heures-lumières s'écoulaient...

Mais, tout à coup, brisant le calme qui régnait dans le vaisseau, un bruit sourd, suivi d'une terrible secousse provenant de l'extérieur, les projeta en arrière. Après le tremblement, des ultrasons vinrent siffler à leurs oreilles. Marie Nelson, qui tentait de se relever, mit les doigts sur ses tympans, aussitôt imitée par ses collègues. Le commandant du vaisseau fixa ses yeux sur le panneau de contrôle de l'appareil. Le tableau de bord était en alerte rouge ; il leur signala qu'une comète les avait frôlés à courte distance. De plus, il indiqua que la centrale technique avait souffert. Les lumières du vaisseau n'arrêtaient pas de clignoter. Brusquement, les deux moteurs du vaisseau perdirent de leur puissance.

François Gordon demanda à chacun de revêtir sa combinaison spatiale et de se tenir prêt à toute éventualité. « Il faut que j'aille voir de plus près ce qui se passe au niveau des moteurs ioniques. Sans eux, nous dériferons sans fin dans l'espace. »

Tous le regardèrent. Pierre ne put dire que quelques mots sur les risques encourus. Les beaux yeux noisette de Marie Nelson suppliaient Gordon de rester. Li Tai Tsung, toujours flegmatique, tenta une plaisanterie sur le danger des sorties

au clair de lune. Marina Bent Omar interpréta tout de suite la détermination de François. Tous savaient qu'ils ne pouvaient le retenir. Le commandant contrôla avec calme tout le matériel nécessaire pour aller vers les moteurs en sécurité.

Chacun savait que le *Martin Luther King* utilisait deux moteurs ioniques pour son vol hyper spatial. Si, pour les besoins du décollage, le vaisseau était propulsé par des fusées d'appoint utilisant un mélange de propergols, ces mêmes fusées se détachaient une fois le vaisseau à bonne altitude. Le reste du vol dépendait des moteurs ioniques. Pensés au début du XX^{ème} siècle, ils ont été utilisés dès le début du XXI^{ème} siècle pour les vols spatiaux. Ne pesant qu'une dizaine de kilos chacun, ils utilisent du Xénon transformé en ions grâce à l'énergie électrique fournie par un réacteur nucléaire, appelé générateur thermoélectrique à radio-isotopes.

Non seulement François Gordon était animé par la haute conscience qu'il avait de sa fonction de commandant de bord et de la mission du *Martin Luther King*, mais il agissait aussi pour des raisons personnelles. En effet, la maladie de sa fille Marine était devenue obsessionnelle et la scène vécue avec le médecin-chef, un an plus tôt, à l'hôpital venait de lui revenir comme un flash.

« Monsieur Gordon, je suis désolé ; j'ai fait tout mon possible. Il n'y a plus rien à faire sauf attendre.

– Non, n'abandonnez pas ! Il y a encore de l'espoir...

– Monsieur Gordon, nous avons tout fait ! Tout notre possible ! Les antibiotiques n'agissent plus. Il en faut des plus forts, comme pour beaucoup de patients sur Terre maintenant. Mais ils n'existent pas encore. »

Le médecin-chef parti, François était entré dans la chambre en disant :

« Coucou, ma chérie, comment ça va ? »

Marine était allongée sur le lit avec un masque respiratoire et des fils dans tous les sens.

« Ça va papa, ne t'inquiète pas ! »

Mais Gordon vit bien que sa fille s'efforçait de sourire.

« Ne t'inquiète pas.... »

Soudain, le vaisseau prit de la vitesse ; tous les instruments de bords s'agitaient en tous sens, comme affolés. Plus de repères. Puis, d'un seul coup, le vaisseau ralentit et une grande chaleur monta dans l'habitacle. Puis, comme par magie, tout fonctionna à nouveau, presque normalement, à bord. Les années d'entraînement et les nombreuses expéditions servaient à quelque chose, le soin extrême pris à la construction du *Martin Luther King* aussi. Une grande planète apparut sur l'écran. Li Tai Tsung consulta ses cartes ; elle n'y figurait pas. « Bienvenue dans le Nouveau Monde », songea-t-il. Il dit alors :

« Nous avons été pris par l'attraction d'une planète inconnue et nous avons rencontré les couches supérieures de son atmosphère. Voilà les raisons de notre vitesse et de la chaleur constatée. Maintenant, nous sommes en orbite stable autour d'elle.

– Très bien, dit le commandant Gordon, je vais donc maintenant pouvoir contrôler les moteurs ioniques. Pendant ce temps-là, préparez une navette de transport. »

Les moteurs ioniques, de par leur faible poussée, ne conviennent pas pour le lancement de véhicules spatiaux ; c'est la raison pour laquelle le vaisseau doit rester en orbite autour d'une planète, sans pouvoir atterrir, sous peine de ne jamais redécoller. C'est donc grâce à des navettes spatiales de petite taille que l'équipage peut faire le trajet entre le vaisseau et la planète.

Pierre Sandoval, le médecin, scruta le paysage qui s'offrait à eux ; il aperçut ce qui pouvait ressembler à de la flore, voire de

la faune. Marie Nelson, la radio-navigatrice crut entendre de possibles communications provenant de cette planète inconnue. Elle les fit entendre à Marina Bent Omar qui émit quelques doutes. Qu'allaient-ils rencontrer sur cette planète à des années-lumière de notre bonne vieille Terre ?

A son retour, le commandant Gordon annonça à ses coéquipiers que les moteurs étaient intacts, qu'ils fonctionnaient normalement, et que la perte de puissance constatée auparavant était probablement due au fort magnétisme de la comète rencontrée. Puis il leur demanda de se préparer à se rendre sur la planète, en précisant que Marie Nelson devrait rester à l'intérieur de la navette pour assurer les liaisons radio ; lui-même resterait aux commandes du vaisseau car tel était son rôle.

Ensuite, comme le Gouvernement des Etats-Unis du Monde l'avait stipulé, François Gordon, le chef de cette expédition exceptionnelle, rappela la charte des missions du *Martin Luther King*. Trois siècles déjà que celui qui avait donné son nom au grand vaisseau spatial était mort. Mais, il avait été décidé que la parole de ce grand héros noir devait rayonner dans l'univers interstellaire. On avait donc adapté sa pensée aux découvertes d'autres êtres dans les galaxies : acceptation et reconnaissance de l'altérité quelles que soient la forme, la couleur, la manière de vivre et de penser de l'autre. L'équipage avait écouté ce message dans un silence recueilli...

L'atterrissage s'effectua sans problème. Les passagers, un peu secoués, se détachèrent et contemplèrent le paysage qui s'offrait à eux. Ils voyaient un univers inconnu, des arbres, de l'herbe. C'était une planète rose avec des reflets bleus. Cela leur semblait irréel. Cette planète était d'une beauté sans pareil. Mais pouvaient-ils y respirer ? Les instruments disaient que oui, mais ?

« Je vais essayer d'enlever mon casque ! » dit Pierre Sandoval. Puis, ceci fait sans aucun problème de respiration, il commença à défaire sa combinaison. Bien sûr, ils pouvaient respirer grâce aux arbres et aux fleurs qui poussaient aux alentours.

Au loin, une fleur de soixante-dix centimètres brillait si fort qu'elle éblouit les terriens. A l'horizon, s'élevaient des montagnes rouges. Puis, pendant presque trois heures, Pierre Sandoval et Marina Bent Omar explorèrent les environs et prirent des échantillons de plantes. Li Tai Tsung, quant à lui, effectuait divers relevés cartographiques ainsi que des photos.

Cela fait, ils étaient un peu déçus car la planète ne présentait pas beaucoup d'intérêt, sa beauté mise à part, une beauté superficielle. Ils décidèrent alors de remonter dans le vaisseau et de rendre compte de leurs découvertes.

Un peu plus tard, dans le vaisseau, Marie commença à tousser, d'abord un peu puis de plus en plus fort. Ses collègues lui demandèrent si elle se sentait bien ; elle leur répondit qu'elle avait des douleurs inconnues dans le ventre. Pierre Sandoval l'ausculta et remarqua, avec étonnement, une coupure de quelques centimètres de long à l'intérieur de la main.

« Je me suis coupée contre un morceau de métal lorsque nous sommes descendus pour respirer l'air de la planète. J'ai commencé à saigner, mais j'ai pris un pansement dans la trousse de secours du bord et je l'ai appuyé contre ma blessure. Après, cela s'est arrêté. »

Le médecin lui dit que la plaie commençait à s'infecter. Il alla chercher son matériel et désinfecta la blessure. Marie hurla tant elle lui faisait mal mais, quelques secondes plus tard, elle se calma. Pierre lui recommanda de se reposer car il était

possible qu'elle puisse avoir de la fièvre et lui injecta un somnifère léger pour qu'elle dorme mieux.

Quand elle se réveilla, quelques heures plus tard, la douleur avait disparu mais tous la regardaient d'un air étrange ; elle était devenue toute blanche. Ses mains tremblaient et des boutons commençaient à apparaître sur tout son corps. En un rien de temps, elle avait perdu du poids et avait maigri !

3

Au fur et à mesure que les heures passaient, le mal de Marie empirait et devenait impressionnant. Elle avait la tête qui lui tournait et ses yeux se révulsaient. Elle prononçait des mots au hasard, présentant des symptômes de la folie. Elle suait énormément, mais une sorte de transpiration glaireuse et visqueuse. Ce liquide qui sortait de tous les pores de sa peau, de manière rapide et continue, semblait s'agglutiner autour des articulations ; il finissait par former une espèce de membrane qui reliait petit à petit les doigts entre eux. Les coudes et les genoux de Marie ne pouvaient plus s'articuler : la membrane les reliait aux différents membres. On avait du mal à croire que cette hypersudation puisse créer une enveloppe si résistante. On aurait dit que cette membrane faisait partie du corps de Marie, comme une espèce de chrysalide. Pierre Sandoval, le médecin de bord, très affligé par ce qui arrivait à sa camarade, effectua des biopsies de la membrane. Après l'analyse des échantillons, le résultat qu'il craignait tomba. Elle avait bien été contaminée par un virus inconnu et qu'il lui fallait donc isoler pour l'étudier d'une manière plus approfondie.

Gordon avait pris à cœur de rester auprès de la malade, de lui tenir compagnie, de faire tout son possible pour lui procurer les soins que le vaisseau permettait. Il était prêt à tout. Il avait une envie frénétique, difficilement explicable tant elle était

forte, de venir à bout du mal inconnu qui rongait Marie, sa Marie... Gordon avait beau ne rien avouer, ni à lui-même, ni aux autres, il accordait à la radio-navigatrice un intérêt qui allait au-delà de ce qui appartenait à ses responsabilités de commandant de bord. Appeler ça de l'intérêt paraissait dérisoire tellement l'admiration, pour ne pas dire la passion, qu'il lui vouait était bien supérieure à de simples sentiments d'affection. Au fond de lui, il savait que cet amour resterait inavoué car jamais il n'oserait le révéler. Rien que de penser à l'avouer le faisait rire nerveusement, tellement l'unique espoir qu'elle puisse partager un semblant de sentiment à son égard était improbable. Le simple fait d'y penser, si intime fût-il, le rendait coupable, coupable d'espérer, coupable de rester près d'elle, impuissant qu'il était face à la gravité de la maladie à laquelle elle succombait minute après minute, heure après heure, jour après jour.

Aux côtés de ce commandant amoureux, autant que responsable du fleuron de la flotte interstellaire, l'équipage s'activait de plus en plus, pris par le stress et le même sentiment d'impuissance. Pierre et Marina faisaient d'incessantes incursions sur la planète si mystérieuse avec sa couleur attirante, qui semblait tout droit sortie d'un rêve. Son apparence Féérique cachait plus d'éléments hostiles que Li n'en n'avait jamais répertoriés sur d'autres planètes. De jour en jour, les découvertes que l'équipage faisait devenaient de plus en plus surprenantes et aussi inquiétantes. La présence, entre autres, d'oiseaux marins au vol lent et comme menaçants, dont certains ressemblaient à des mouettes et d'autres à des canards, fut repérée sans qu'il y ait la moindre trace d'eau ni même d'humidité. Le sentiment d'être observé et épié était omniprésent. Au cours d'une exploration, Marina avait pu observer un grand nombre de lueurs pâles se déplaçant toujours par paire, telle une centaine d'yeux les fixant. Les lueurs s'étaient approchées de la visiteuse et l'avaient entourée, se penchant comme pour l'examiner. Cela

fit dire à Marina que ces lueurs étaient des particules vivantes. Gordon décida d'espacer les voyages d'exploration sur la planète.

Au bout de huit jours interminables, leurs tentatives de soin étaient restées vaines, de même que les appels lancés en direction de la Terre. Plus de communication, compte-tenu de la distance ! Malgré les matières de toutes sortes qu'ils avaient rapportées et que Pierre Sandoval avait analysées et testées, ils n'avaient toujours pas trouvé le moindre élément capable de soigner la coupure de Marie. Une seule certitude, cependant : l'entaille que Marie s'était faite à l'intérieur de la main, en descendant de la navette, était à l'origine de l'infection. La belle Eurasienne était devenue méconnaissable, plus livide que jamais. Des boursouflures s'étaient formées sur son visage et l'ensemble de son corps. Ses yeux d'un marron clair si séduisants avaient perdu leur couleur. Seule la pupille demeurait noire, le reste était blanc. Ses cheveux étaient presque tous tombés. La membrane qui s'était formée devenait de plus en plus imposante et avait même gagné les coins de la bouche. Son nez avait littéralement fondu. Il ne restait plus à la jeune femme que des entailles à la place des narines. Désormais tous les os de son corps étaient apparents. Les membres de l'équipage n'avaient jamais observé une telle maladie au cours de leurs voyages interstellaires. Le cas de Marie était un cas extraordinaire. « Une nouvelle maladie galactique ? » se demandait Pierre.

Gordon ne supportait plus de voir sa raison d'être, sa fille mise à part, se battre entre la vie et la mort. Il fit de nouveau multiplier les recherches sur la planète que maintenant il haïssait. Lorsqu'il était seul auprès de Marie, il se penchait au-dessus d'elle, la regardait dormir. Il avait même osé déposer un baiser sur son front brûlant. Au cours de ses veilles, il pensait à sa fille, dont il était sans nouvelle, allongée sur son lit d'hôpital en attendant que son héroïque père revienne avec

la substance miracle. Mais ce que Marine ignorait c'est que son père, si héroïque fût-il, tournait en orbite autour d'une planète à rechercher quelque chose dont il ignorait tout. François songeait qu'il cherchait une sorte de potion magique comme dans un de ces contes de Fées qu'il lisait toujours à sa fille avant qu'elle s'endorme.

Le commandant fit le point sur la situation : elle était tragique et c'était le comble de l'absurde. Une mystérieuse maladie avait atteint un membre de l'équipage du *Martin Luther King*, de ce vaisseau spatial qui devait aller chercher un remède pour sauver des millions de Terriens d'une autre maladie tout aussi mystérieuse. Comme les autres astronautes, la radio-navigatrice était indispensable à cette mission qui risquait de prendre fin à cause de cette maladie et de plus il aimait Marie. Elle devait guérir !

Soudain, une voix, celle de Marina Bent Omar, retentit dans la radio de l'astronef : « Commandant, vite sur la planète ! ». Puis plus rien. François Gordon monta rapidement dans la navette de secours. Guidé par les espèces d'ultrasons qu'émettait l'autre navette, il arriva très vite auprès de ses compagnons. Et la scène qu'il vit, lui, l'homme aux cent voyages intersidéraux, le sidéra.

Marina Bent Omar était face à une créature quasi humaine. Fine comme une liane, elle ressemblait à une femme ; son visage était verdâtre, ou peut-être bleuâtre, très mince. Le bas de son dos se terminait par une longue queue féline. Gordon se souvint d'un D.V.D du début du 21^{ème} siècle qu'il avait étudié en cours d'histoire de la culture : elle ressemblait à la princesse des Omaticayas. A ses pieds une meute d'animaux : des hybrides de chiens à tête de chats-huants, le corps couvert de plumes mais aussi de poils. Leurs gueules en forme de bec s'ouvraient sur des petits crocs acérés. Ils hululaient à la mort. La créature les calma d'un seul coup et fit

signe à Marina de se rapprocher et aux autres de rester à leur place.

Les astronautes purent suivre la conversation grâce à la traduction simultanée de Marina qui précisera plus tard que la langue était très proche de celle d'un peuple mongol où elle avait séjourné.

L'extraterrestre déclara se nommer Tanyela ; elle les avait vus depuis le premier jour sur la planète et les avait épiés grâce à ces lueurs pâles qui les entouraient parfois lors de leurs explorations. Elle n'avait pas voulu révéler sa présence car les considérait comme des intrus et même pire comme des ennemis ; elle avait même eu l'intention, à un moment, de les faire prisonniers. Mais, intriguée par leurs nombreuses expéditions pacifiques, elle avait désiré entrer en contact avec eux.

Marina parla des recherches effectuées : elles étaient destinées à sauver une terrienne prénommée Marie. L'air de Tanyéla se radoucit aussitôt. « Y avait-il une compréhension universelle de l'entraide face à la maladie et à la mort ? » s'interrogea Marina. L'extraterrestre montra aux Terriens un point, relativement éloigné, qui faisait penser à un énorme nuage et les invita à la suivre. Bien que très déterminé et très courageux, l'équipage n'avait jamais osé explorer cette partie de la planète, de peur d'y perdre la navette. Gordon fit signe à ses compagnons d'obtempérer à ce que voulait Tanyéla. Pourquoi répondre à cette invitation ne serait-ce pas leur dernière chance après tout ?

D'un geste de la main Tanyela intima l'ordre à ses animaux de se disperser : ils firent trembler le sol en partant. Et le cheminement fut silencieux. Le groupe parvint alors dans une contrée faite d'îles de verdure flottantes reliées par des arbres énormes. Ils arrivèrent dans une grotte où se trouvaient

d'innombrables fioles, fumantes pour la plupart, et de plantes appartenant à la nature luxuriante environnante. L'extraterrestre dit que cette grotte était le lieu de soins de son peuple. Les Terriens furent rassurés. Pierre, qui avait fait connaître ses qualités de médecin, s'approcha de Tanyela. Ils semblèrent se sourire et se penchèrent sur ce qui pouvait être des médicaments. Aussitôt, Gordon demanda à transporter Marie jusqu'à la grotte. Il partit, accompagné des chiens/chats huants à l'oreille desquels Tanyela avait murmuré. « Ces animaux sont la plus belle conquête des extraterrestres, après le cheval des Terriens, bien sûr », plaisanta intérieurement Li Taï Tsung qui, par ailleurs, imperturbablement n'avait pas cessé d'enregistrer tout ce qu'il avait vu de cette étrange contrée.

Gordon revint avec Marie dont l'état avait encore empiré. Pierre et Tanyela examinèrent la malade puis s'entretenirent longuement par l'intermédiaire des traductions de Marina, manipulant des fioles, prenant des plantes, versant différents liquides dans un récipient de roche épaisse. Une fois l'opération terminée, ils se relevèrent et se sourirent de nouveau. Triomphe de la science et d'un amour naissant réunis ? En tout cas, Marina fut un peu jalouse ! Tanyela fit absorber la chaude boisson colorée à Marie.

Très rapidement, les boursoufflures et la membrane disparurent, la chair se reconstitua sur les os. Marie retrouva sa beauté initiale. Tous avaient les larmes aux yeux, même Tanyela qui se distinguait par des larmes dorées. L'expédition interstellaire pouvait continuer. Li Taï Tsung put faire cette fois un jeu de mots à voix haute : « Mieux vaut Avatar que jamais ». Tous éclatèrent de rire ; même Tanyela, qui ne pouvait pas comprendre, participait à l'euphorie.

Ils étaient soulagés et heureux. Alors que Gordon s'apprêtait à s'adresser à Tanyela, la belle extra-terrestre avait disparu.

N'était-ce qu'une apparition ? Avait-elle vraiment existé cette créature, présente à point nommé pour les sauver, eux, Marie et peut-être des millions de Terriens ? L'équipage, maintenant de nouveau au complet, se résolut à poursuivre sa mission car ses membres n'oubliaient pas que la Terre entière comptait sur eux.

Pierre Sandoval avait ramené divers échantillons de plantes à bord de l'aéronef ; il lui fallait, maintenant, les étudier. Sur les six ramenés de la planète, quatre se révélèrent sans intérêt. Il plaça le cinquième dans un extracteur pour en prélever le jus qu'il fit couler dans un tube à essai. La composition chimique lui sembla fort intéressante. Il en mélangea un peu avec du sang de rhésus O, donc compatible avec tout individu, qu'il avait en stock puis le mit au contact avec une culture du virus terrestre, le fameux D2B2, objet de leurs recherches, dans l'incubateur de son laboratoire.

Le lendemain, lorsqu'il contrôla sa culture, il constata au microscope électronique que tous les virus avaient été détruits. Il tenait donc le remède miracle pour les terriens. Mais d'autres problèmes surgissaient en même temps : la plante serait-elle cultivable sur terre ? Sinon, Tanyela accepterait-elle que les terriens l'exploitent sur sa planète ? Et où Tanyela se trouvait-elle ? Que de problèmes, que de soucis.

Pierre Sandoval décida de chasser ces problèmes qui l'empêchaient d'avancer. Il reprit l'échantillon et se dit qu'il devait l'examiner de plus près afin de voir si la plante était cultivable sur Terre. Comme elle avait la forme d'un I, il décida de l'appeler *Ibraliium* puis entama ses recherches. Au bout de quelque temps, il fit appeler le commandant.

Gordon rassembla son équipe pour tenir conseil. La table autour de laquelle ils étaient réunis faisait penser à celle des chevaliers du roi Arthur. L'architecte du *Martin Luther King* l'avait voulu ainsi : les astronautes n'étaient-ils pas les lointains héritiers de ce roi légendaire et de ses compagnons ? Tous avaient l'air grave : ils connaissaient parfaitement la raison pour laquelle ils étaient réunis. Tout d'abord, Gordon interrogea Pierre Sandoval. Le médecin confirma d'un ton solennel que ses recherches avaient abouti : son médicament pouvait sauver les Terriens et il avait conservé quelques pousses de la plante miracle dans des bocaux appropriés.

Après s'être assuré de la fiabilité absolue du remède, Gordon laissa chacun avancer ses arguments. Li se dit favorable à un retour sur Terre : la route vers leur planète natale leur était connue et comportait peu de dangers. Marie penchait elle aussi vers cette solution :

« Non seulement le voyage sera plus sûr mais, sur Terre, chercheurs, médecins et matériel seront immédiatement disponibles.

Encore faudrait-il que l'on arrive à revenir sur Terre ! », intervint Marina. Son ton sarcastique surprit. Mais il était destiné à mieux imposer son point de vue. Pierre, de sa voix calme, apaisa la tension déjà sensible.

« Il n'est pas sûr que la plante miracle supporte le voyage, ni qu'elle soit cultivable sur Terre, même si l'on recrée des conditions propices. Si la plante meurt, tout est à refaire. »

Le commandant trancha :

« Nous prendrons la solution du moindre risque. Retournons sur la planète et retrouvons Tanyela pour qu'elle et son peuple nous apportent leur aide. »

Le commandant sentit que tous, même Li, l'approuvaient.

Mais, quelques heures plus tard, Pierre Sandoval vint voir le commandant.

« Ce végétal n'est pas cultivable sur Terre, dit-il.

– Expliquez-moi pourquoi, dit le commandant, désappointé.

– Alors, voilà. Cette plante n'est pas cultivable sur Terre car un élément lui est nécessaire : il lui faut de l'acide astringent, un corps capable de libérer les ions hydrogène, impossible à fixer dans l'humus. Il faut donc la faire se reproduire sur cette planète ou découvrir un autre moyen de la faire proliférer. Ah, au fait, je l'ai nommée *Ibraliium* ».

A cette nouvelle, Gordon réunit tout l'équipage et dit :

« Maintenant, il ne nous reste plus qu'à aller à la recherche de Tanyela. Elle seule pourra nous aider à trouver une solution pour savoir comment et surtout où cultiver cette extraordinaire plante. Nous allons former deux équipes : l'une d'entre elles restera là pour surveiller le *Martin Luther King*. Elle sera composée de Pierre, Marie, qui doit se reposer et de moi-même car je ne puis abandonner mon vaisseau. La seconde partira en reconnaissance. Elle sera chargée de retrouver

Tanyela. Marina et Li, vous êtes investis de cette mission. Allez et faites pour le mieux. »

Il tourna les talons et repartit surveiller le tableau de bord tandis que Marie se rendait dans sa chambre et que Pierre retournait au laboratoire.

De leur côté, Marina et Li enfilèrent leur scaphandre, prirent la navette et descendirent sur l'étrange planète. Ils prirent la direction de l'endroit de leur rencontre avec Tanyela. Au bout de quelques kilomètres de marche, ils entendirent un bruit bizarre ; on aurait dit un bruit sec et violent comparable à celui du tonnerre. Regardant autour de lui, Gordon vit, à sa plus grande surprise, une grosse sphère de couleur bleue. Il comprit qu'il s'agissait d'un œuf lorsque ce dernier éclot devant leurs yeux. De la fumée s'en échappa ; ils purent distinguer une étrange silhouette qui grogna et se jeta sur eux. Ses dents étaient longues comme des lames de poignards, ses griffes acérées comme celles d'un tigre. De la bave dégoulinait de sa bouche. C'était épouvantable.

Li esquiva la première attaque du monstre. Il sortit son arme laser, une arme nouvelle génération projetant des rayons mortels ; son utilisation était très dangereuse. Marina partit se cacher dans les hautes herbes. Li Tai Tsung s'éloigna du monstre et tira à plusieurs reprises sur la créature. Le monstre brûlait ; du crachat tout blanc sortit de sa bouche. Il tomba à terre et explosa ; un gaz putride sortit de la carcasse. Le gaz s'approchait dangereusement et lorsqu'il toucha la main de Li, celui-ci poussa un hurlement. Sa main était brûlée et des cloques se formaient. Le gaz était empoisonné ! Les deux explorateurs coururent, le nuage empoisonné derrière eux. Marina, qui allait la moins vite, commençait à avoir peur. Puis le gaz se dissipa. Ils étaient vivants mais Li souffrait. Marina le pansa avec le contenu de sa trousse de secours. Remis de leurs émotions, ils reprirent leur quête.

Au bout de deux longues heures de marche, comme ils contournaient un tertre couvert de cratères roses, ils trouvèrent une maison très originale et singulière, une maison qui ne ressemblait à aucune autre. Elle avait la forme d'un énorme chapeau de sorcière. Li décida de s'en approcher quand il en vit plusieurs autres de forme identique. Il en déduisit qu'il avait découvert un village mais ce dernier paraissait calme, trop calme et paisible. A première vue, il semblait inhabité. Plus ils avançaient, plus leur inquiétude grandissait. Ils se sentaient épiés par une présence étrangère. Quelqu'un les suivrait-il ? Ils accélérèrent le pas afin de quitter ce lieu inhospitalier mais furent aussitôt assaillis par de curieuses lueurs. Tout éblouis, ils se mirent à paniquer et se demandèrent quelles étaient ces lumières de toutes les couleurs.

« C'est bon, j'ai bien peur que ce soit la fin pour nous, s'écria Li.

– Non ! Non ! Nous n'allons pas nous laisser abattre, reprit Marina avec assurance.

– Oui, oui. Tu as raison. Il ne faut pas baisser les bras ».

Puis les lumières s'estompèrent comme par magie. Ils reprirent ensuite leur route, tous les sens en alerte.

Peu de temps après, ils aperçurent, au loin, des dômes translucides. Des créatures au visage verdâtre à la queue fine vauquaient tranquillement à leurs occupations. Ils comprirent qu'ils étaient à proximité du village recherché. Ils avancèrent, puis franchirent une porte de cristal aux reflets rosés. Une créature leur fit signe : c'était Tanyela. Ils avaient réussi ! Elle les aborda. Ils lui demandèrent les raisons de sa fuite. Elle leur confia avoir reçu un message télépathique de ses congénères. Une chimère allait naître incessamment et elle risquait d'attaquer le village. L'aide de tous les habitants du village était par conséquent nécessaire. Elle s'était alors téléportée pour se joindre aux combattants afin de repousser le monstre. « Nous l'avons vu et terrassé. » dit Marina.

Puis Li exposa l'objet de leur mission. Tanyela leur avoua ne pas pouvoir être en mesure de leur être utile car seul le chef du village pouvait leur apporter une réponse. Ils s'empressèrent de demander à leur amie de les conduire auprès de ce dernier.

Ils furent alors accompagnés devant lui ; ils lui exposèrent leur problème et présentèrent leur requête. Le chef du village réfléchit un instant puis annonça : (traduction de Marina)

« Il faudrait que vous sauviez quelques-uns des nôtres, partis à la découverte des Chewbaccas, un autre peuple vivant sur notre planète, un peuple d'opresseurs. Il est composé de créatures noires hautes de trois mètres, des humanoïdes qui transforment leurs victimes en esclaves. Nous devons délivrer nos prisonniers, sans quoi ils vont être attachés et demeurer esclaves tout le restant de leur vie. Nous avons envoyé un groupe de soldats chargé d'espionner les Chewbaccas qui détiennent certains des nôtres. Or, les membres de cette mission ne sont pas revenus ; je m'inquiète pour eux. En échange de votre aide, je vous permettrai d'exploiter la plante sur notre territoire. »

Pendant ce temps, Marie Nelson, une fois remise, essayait de réparer la radio endommagée. En observant celle-ci de plus près, elle vit un fil débranché de l'antenne principale. Elle le rebrancha immédiatement. Alors qu'elle finissait sa tâche, elle entendit un appel. Elle augmenta le son afin de mieux l'entendre. C'étaient Li et Marina qui venaient rendre compte de leur mission à Gordon.

« Je vous le passe tout de suite. » dit Marie.

Gordon arriva vers la radio en courant. Il fut rapidement informé du déroulement des divers événements et du souhait du chef du village de Tanyela. Il donna son accord pour une approche discrète et prudente des Chewbaccas et voir ce qui pourrait être fait. Puis il éprouva le besoin de s'asseoir dans son fauteuil pour se remettre de ses émotions. Il regarda au

loin pour voir si ses compagnons rentraient ; la ligne d'horizon demeurait obstinément vide. Comme il laissait errer son regard sur le tableau de bord, il vit un voyant rouge clignoter. Que se passait-il ? A peine avait-il rejoint son poste qu'il entendit Marie sur le haut-parleur :

« Un appareil non identifié se dirige vers nous...Aucun message de sa part pour l'instant.

– Mettez immédiatement en place le bouclier d'énergie anti-agression ! »

Quelque chose percuta le flanc gauche de l'appareil, une deuxième secousse fit trembler tout le vaisseau, une dizaine d'explosions suivirent, de plus en plus violentes. Après un silence quelque peu angoissant, une voix nasillarde mais puissante retentit dans la radio de bord :

« Nous venons de Kepler-197-h, celle que vous surnommez Superflemming. Nous savons qui vous êtes et ce que vous faites. Votre mission s'arrête là. »

Des éclairs, des sortes de guirlandes multicolores, zébrèrent l'espace. D'innombrables crépitements se firent entendre sur la carlingue. Au milieu de ce bruit infernal, Marie hurla :

« Nous avons un nouveau message ...

– De qui ? demanda Gordon

– De la Terre. On nous demande où nous sommes et ce que nous faisons.

– Ils n'ont que ça à faire ? » vociféra Gordon.

En tout cas, le contact avec la Terre était rétabli. Le commandant reprit rapidement son calme et demanda à Marie de faire analyser les voix ennemies par le Laboratoire des Langues Intergalactiques. La réponse de la Terre arriva assez vite. Les voix étaient celles de Terriens mais pas de n'importe lesquels. Il s'agissait de celles de trois chercheurs envoyés en mission deux ans auparavant. On avait perdu leur trace dans l'espace ; mais, ils venaient de faire reparler d'eux ou plutôt de se faire entendre. La Terre avait voulu prévenir l'équipage

mais n'avait pas pu le faire jusqu'alors, en raison de l'interruption des communications. Ces hommes s'étaient associés à certains habitants de Kepler-197-h. Pris d'un orgueil démesuré et d'une folie despotique, ils s'étaient emparés du pouvoir. Ils refusaient de sauver la Terre. Ils voulaient être les maîtres de l'Univers et donc souhaitaient éliminer les Terriens.

L'avenir de toute la Terre, et pas seulement l'avenir des millions de malades atteints du mal incurable, dépendait de Gordon et de son équipage. Il fallait gagner contre ces savants fous acoquinés à des dictateurs de l'Espace. C'était sûr, maintenant, Tanyéla et sa planète étaient l'unique recours pour sauver la Terre du virus mortel.

Après avoir attaqué avec un armement classique, l'ennemi attaquait maintenant avec des super lasers. La coque du vaisseau, malgré le bouclier, surchauffait ; la température de l'habitacle devenait dangereuse. Gordon fit circuler du fluide frigorigène sur l'ensemble des parois. Le *Martin Luther King* n'avait pas d'armes d'attaque, mais il avait d'immenses moyens techniques de défense et la ruse. Le commandant déclencha l'opération " leurre ". Le vaisseau projeta dans l'espace sa propre image holographique, tout en se dissimulant sous une sorte de cape d'invisibilité immatérielle. L'aéronef des tyrans-fous tomba dans le panneau et se précipita sur ce mirage. Le *Martin Luther King* n'eut plus qu'à le suivre. Gordon ordonna de se positionner juste à l'arrière de l'adversaire. Il fallait, maintenant, neutraliser ces déments. Pierre Sandoval se porta volontaire ; il revêtit son scaphandre et sortit dans le vide puis, par un sas de secours, pénétra dans le vaisseau venu de Kepler-197-h.

Une fois dans le vaisseau, Pierre Sandoval s'attacha à détruire tous les instruments de surveillance, puis il déboucha dans une entrée au fond d'un couloir. Là, il entendit quelqu'un venir, se glissa jusqu'à l'extrémité d'un gros tube d'aération et accéda dans une grande salle remplie d'appareils scientifiques. Intrigué, il s'en approcha, les regarda et se demanda à quoi ils pouvaient servir. Il y avait sur des étagères de drôles d'objets ressemblant à des armes, contenant un étrange fluide bleu ; dans d'autres, des sabres laser très colorés avec des numéros comme "051". Mais surtout, en scrutant plus loin, il remarqua, au fond de la grande salle, une sorte d'aquarium gigantesque à l'intérieur duquel baignait un arbre miniature aux feuilles rouges.

Apparemment, personne ne s'était aperçu de son intrusion. Pourquoi pouvait-on entrer si facilement dans cet astronef surarmé du XXIV^{ème} siècle comme dans un paisible moulin du XIX^{ème} ? La réponse viendra peut-être plus tard. En tout cas, Pierre eut tout le temps d'observer les lieux. Depuis le *Martin Luther King*, Gordon et Marie pouvaient tout voir et entendre grâce à une micro-caméra. L'intérieur du vaisseau avait l'air vieux et défraîchi. Le décor avait même un côté rétro. Une belle édition de *De la Terre à la Lune* de Jules Verne côtoyait une maquette de vaisseau faite dans une matière semblable à de l'aluminium, qui trônait sur une tablette. On aurait dit une œuvre d'art à la gloire de la conquête spatiale des années

1960. Pierre sourit malgré la situation : il pensait à la couverture de la bande dessinée de Tintin représentant une fusée blanche et rouge. Il y avait même une photo du cosmonaute Gagarine qui faisait pendant à celle de l'astronaute Armstrong. Pierre trouvait de plus en plus étrange le contraste entre ces objets d'antiquité et, en général, cet intérieur vieillot dont certains éléments avaient été rafistolés, et les armes modernes qui avaient été utilisées contre le *Martin Luther King*.

Une chose particulièrement incompréhensible était la présence de revues papier anciennes datant des années 2000. Il y en avait partout. Des piles et des piles. Juste devant une porte coulissante, une série de documents étaient bien mise en évidence. Pierre alluma l'holoprojecteur et un titre s'afficha : « Dégénérescence des Terriens ». Les images étaient classées chronologiquement, des temps les plus reculés à l'époque la plus récente. Elles illustraient toutes des catastrophes monstrueuses : massacres d'animaux par centaines, incendies de forêts tropicales, inondations de pays entiers, manifestations de dizaines de milliers de personnes, guerres sur tous les points du globe.

Soudain, des lasers rouges apparurent. Il entendit autour de lui de petits gémissements ressemblant à ceux d'animaux en cage. Il se sentait perdu et se posait des questions. Sa vue, brouillée par les lumières de laboratoire, revint à la normale et il put voir ce qui l'entourait : différents êtres et animaux en cage, de taille et de couleur différentes, tous l'air triste et désespéré.

L'un, petit de moins de quarante centimètres, pas plus à l'œil nu, était vert. Le petit être fragile poussait des hurlements de douleur, il tirait sur des chaînes qui le retenaient par les poignets. Pierre fut terrifié par ce spectacle. Certains extraterrestres tentaient de tordre les barreaux et tiraient sur

leurs cordes. N'y parvenant pas, ils recevaient immédiatement une violente décharge électrique qui les faisait s'écrouler au sol. Soudain, le jeune homme, effrayé, sentit que les êtres autour de lui cessaient de bouger, de crier et de s'agiter. A présent, il n'y avait plus aucun bruit. Il entendit soudainement des pas qui se rapprochaient.

Une voix grave se fit entendre : « Impressionnant, n'est-ce pas ? » Pierre sursauta et fit volte-face ; il se retrouva nez à nez avec un homme de soixante-dix ans environ, échevelé comme Einstein, mais avec un front moins haut. Le médecin se précipita sur lui et le neutralisa en douceur avec une clé de bras. L'homme, qui semblait redouter l'agression physique, n'opposa aucune résistance et reprit :

« Impressionnant ! Impressionnant comme l'homme peut être dévastateur. Vous pouvez vous rendre compte de l'étendue des dégâts commis sur la Terre ; cela explique notre action. »

L'homme, toujours prisonnier de la clef au bras, voulut poursuivre :

« Notre mission est de... »

Pierre le coupa net :

« Vous avez été envoyés en mission pour aider les humains, pas pour les détruire ! ».

Le septuagénaire ricana :

« Comme le Gouvernement de la Terre est risible ! Est-ce que vous avez déjà entendu dire qu'un responsable politique a été touché par ce virus qui en ce moment réduit l'humanité à néant ? ».

L'inconnu n'attendit pas la réponse de Pierre et continua :

« Il y a bien trop d'êtres humains sur Terre. Le Gouvernement ne peut pas continuer à entretenir indéfiniment tout le monde sans mettre la terre en danger de mort. Ils ont créé eux-mêmes cette pandémie et ont organisé votre expédition destinée à la recherche d'un remède pour calmer les foules ! »

Et, à des centaines de milliers de kilomètres de sa planète, le médecin du *Martin Luther King* entendit cette phrase terrifiante :

« LES RESPONSABLES DE LA TERRE ARRÊTERONT EUX-MEMES LE VIRUS QUAND IL Y AURA SUFFISAMMENT DE MORTS ! »

Pierre resta bouche-bée quelques instants, mais il était bien décidé à ne pas se laisser influencer par un de ses congénères qui avait tout d'un fou.

« D'où sortez-vous de pareilles accusations ?

– Comment je le sais ? hurla l'homme. Tout simplement parce que c'est moi qui ai inventé ce virus sans pour autant connaître son usage futur. Lorsque le virus s'est répandu, par accident à ce qu'on a prétendu, j'ai immédiatement créé un antidote. Et, le jour même, on nous a envoyés en mission spatiale, trois de mes collègues et moi-même. Puis, bizarrement, les moteurs de notre astronef sont tombés en panne alors que nous nous trouvions au-dessus de la planète Kepler-197-h où nous avons été obligés de nous poser. On voulait juste se débarrasser de nous, alors qu'on savait où nous nous trouvions puisque nous avons pu lancer un SOS.

– Mais alors, pourquoi les hauts responsables de la Terre ont-ils lancé une expédition précisément sur Kepler, avec le meilleur vaisseau spatial et ce qu'ils disent être le meilleur équipage ? » interrogea Pierre.

« Rien de plus simple à expliquer. Pour éviter tout risque, et pour donner le change à la population, les dirigeants de la Terre vous ont envoyé chercher un soi-disant remède qu'ils possèdent déjà. Ils estimaient qu'on n'entendrait plus parler ni de vous ni de nous, et que leur bonne foi serait sauvée. Ensuite, en auraient tout bénéficié en sortant l'anti-virus.

– Mais comment expliquer votre alliance avec des créatures de Kepler qui veulent anéantir la Terre ?

– Mensonge et encore mensonge, dit l'homme. La Terre raconte que nous sommes fous et que nous avons soif de

pouvoir. C'est faux ! Nous sommes des scientifiques qui avons découvert des vérités que le Gouvernement ne veut pas voir révélées. Vous avez vu les documents sur la dégénérescence des Terriens ? Vous avez pu voir les objets d'antiquité illustrant tous l'espoir d'un renouveau et d'un monde meilleur.

– Mais que voulez-vous faire ? » dit Pierre qui, en bon expert psychiatre, sentait monter une excitation de plus en plus forte chez le savant.

L'homme eut un rictus, ses yeux se révoltèrent, son élocution se fit saccadée : « Nous voulons sauver la Terre de son déclin ! Nous voulons être maîtres du destin des Terriens ! »

Après cette déclaration enflammée, l'homme de Kepler, l'ex-futur sauveur des Terriens s'effondra : c'était devenu une sorte de marionnette pitoyable. Il s'était comme vidé de son énergie avec ce discours de folie et il se mit à sangloter. Alors apparurent ses trois compagnons. Ils avaient tout vu et tout entendu. Sachant tous leurs espoirs perdus, ils se rendaient ; mais ils déclarèrent qu'ils venaient de faire sauter l'entrepôt d'antidotes qu'ils avaient constitué jusqu'alors sur Kepler-197-h. Pierre Sandoval demanda une navette au commandant Gordon et les quatre savants fous, les quatre pathétiques ex-futurs dictateurs, furent amenés dans le *Martin Luther King* et placés dans des chambres sécurisées où des robots médicalisés les prirent en charge.

Ensuite, tous les êtres et animaux prisonniers furent transférés dans le grand vaisseau. Libérés de leurs liens, ils furent toutefois maintenus provisoirement dans des cages, par sécurité. Ils seraient relâchés sur la planète lors d'un prochain transfert avec la navette.

Pendant ce temps, Li Taï Tsung et sa camarade portaient à la recherche des compatriotes de Tanyela disparus. En chemin, Marina commença à s'inquiéter : un silence de plomb s'était abattu. Elle entendit un cri, puis, un hurlement : celui d'une

chimère. Ils se mirent à courir et, devant eux, se dressait un œuf énorme de presque un mètre de haut. Ils se trouvaient en plein milieu d'un nid de chimères ! Nos deux héros, ne perdant pas leur sang-froid, coururent à travers les hautes herbes afin d'échapper aux dangereux animaux. Grâce à leur combinaison leur permettant de passer inaperçus, ils purent poursuivre leur route, sains et saufs.

Ils marchèrent prudemment dans une nuit épaisse car ils ne voyaient rien à plus d'un mètre. Au bout d'une heure de marche épuisante, Marina tomba accidentellement dans un gros trou. Elle se mit à gémir car elle s'était blessée à la jambe. Li prit une liane accrochée à un arbre ; il put ainsi sortir sa collègue de sa prison et mettre fin à son calvaire. Elle avait une vilaine entaille. Li lui fit un pansement de fortune avec sa trousse de secours. Malgré sa blessure, la jeune femme insista pour continuer de l'accompagner.

De plus en plus inquiets, ils continuèrent leur route. En suivant un petit chemin, ils aperçurent un ruisseau qui leur barrait le chemin. Li s'approcha prudemment du cours d'eau. Il appela sa coéquipière, et, dès qu'elle fut à ses côtés, lui dit qu'il avait cru voir quelque chose bouger dans le fond. Intrigués, Marina et Li se penchèrent et virent que l'eau était infestée de bestioles ressemblant à d'énormes sangsues. Ils réussirent à traverser grâce au tronc d'un arbre tombé en travers et, finalement, ils parvinrent dans une grotte.

« Li, crois-tu que l'on peut faire confiance au peuple de Tanyela ? Es-tu sûr qu'ils ne nous envoient pas directement dans la gueule du loup ?

– Je ne vois pas pourquoi. S'ils avaient voulu nous faire du mal, il y a longtemps qu'ils l'auraient fait. Souviens-toi de l'aide précieuse apportée par Tanyela pour sauver Marie. » répondit Li toujours aussi confiant.

Marina était sceptique. Elle comprenait bien leur langue mais certains mots lui échappaient encore et l'incertitude la rendait nerveuse, d'autant plus que sa blessure lui lançait des ondes douloureuses.

Ils avançaient à travers une espèce de brousse aux couleurs étranges. Ils suivaient les indications données par le chef de la tribu de Tanyela. Au bout d'une matinée de marche, ils arrivèrent à ce qui ressemblait à un campement plus qu'à un village. Les deux Terriens se rapprochèrent encore du village. Marina et Li décidèrent d'observer le camp pour repérer éventuellement les prisonniers. De l'autre côté des cahutes, il y avait d'immenses prés à l'herbe verte et grasse, qui contrastaient énormément avec le village sale et boueux. Dans ces prés paissaient des créatures qui ressemblaient à des moutons, mais dont la laine était presque transparente.

Marina et Li contactèrent alors le commandant Gordon et firent le point avec lui. Au bout d'une heure, Marina prévint Li que quelque chose venait du fond des prés. Un grand nombre de congénères de Tanyela entrèrent dans le pré. Chacun avait une sorte de tondeuse et commençait à tondre les moutons. Mais dès que leurs mains touchaient la soyeuse toison des animaux, elles se couvraient de sang. Marina et Li comprirent très vite que le fil qui composait l'espèce de fourrure de ces animaux était dur et coupant. Tout cela se passait sous le regard impassible des gardes Chewbaccas. C'était horrible. Alors que Marina allait se précipiter vers le pré, tête baissée, Li la retint par le bras et lui montra du doigt un Chewbacca pas loin de leur cachette. Marina étouffa un cri et resta à sa place. Li lui exposa son plan.

A la nuit tombée, alors que les prisonniers avaient quitté le pré et regagné leur prison, Marina entra dans le village, se mit à crier et attira les habitants maudits qui coururent derrière elle. Dix Chewbaccas, pressés, arrivaient presque à son niveau.

« Je m'en occupe » dit Li, d'une voix menaçante, et il fonça sur les Chewbaccas tirant sur eux avec son laser pour anéantir les monstres.

L'arme se révéla redoutable puisqu'elle décima les Chewbaccas. Ils s'écroulèrent dans un bain de liquide qui leur servait de sang, glauque, verdâtre, gluant et pestilentiel. Marina eut un haut-le-cœur en voyant, dans la pénombre, le liquide visqueux sortir des corps des Chewbaccas. Choquée, elle s'écria : « Mais c'est horrible ! ». Li la prit par l'épaule et la calma en déposant un délicat baiser sur ses beaux cheveux noirs tressés en petites nattes serrées.

Les deux Terriens délivrèrent les compagnons de Tanyela et revinrent au village, auprès du vieux chef, où ils furent fêtés comme des héros. Li avait apporté la tête découpée d'un Chewbacca, ce qui augmenta encore la joie du vieillard et des villageois.

6

Les Terriens avaient accompli leur mission. En délivrant les villageois prisonniers et en repoussant définitivement toute menace des Chewbaccas, ils avaient répondu à ce qu'attendait le peuple de Tanyela. Le contrat passé avec le vieillard était rempli.

Après la victoire de Li Tai Tsung et de Marina Bent Omar, le chef du peuple de Tanyela convia ses nouveaux héros à une fête. Marina appela François Gordon par radio :

« Nous sommes dans le village de Tanyela. Une fête est organisée, en l'honneur des personnes sauvées des griffes des Chewbaccas. Li a même rapporté une tête de Chewbacca, que les habitants du village de Tanyela considèrent comme un trophée. Venez nous rejoindre, car nous sommes tous invités à fêter l'évènement ».

Le reste de l'équipage arriva bientôt. Le chef du village les rejoignit et les conduisit à la fête. Les habitants du village de Tanyela se rejoignirent et entamèrent un hymne extraterrestre que Marina traduisit. Ce chant ressemblait étrangement à la Marseillaise terrienne :

« Albon genblants det lsa patry lse jvousr det gmoirse ait arviré ! cvortre nroums det lsa tyramnise, l'aitandert senglent ait leuvai ! l'aitendert senglent ait leuvai ! ... ».

Après ce joli hymne extraterrestre, ils se réunirent sur la place

du village et les internautes furent traités comme de véritables héros. Chacun avait apporté des cadeaux somptueux pour Li et Marina. Après leur avoir posé nombre de questions, le peuple les salua et les mena jusqu'à une longue table rose où se trouvaient de nombreux plats très bizarres. Tous mangèrent de bon cœur ces mets plus délicieux les uns que les autres puis ils dansèrent autour de ce qui leur sembla être un feu, au son d'espèces de tambours roses en peau de léopanthère, un animal très recherché sur la planète pour sa rareté. Selon toute apparence, le peuple s'était levé tôt le matin pour préparer tous ces plats et honorer ses hôtes.

A la fin des festivités, le vieux chef se leva. Il était drapé d'un ample manteau blanc dont le tissu faisait penser à du lin, et serrait dans sa main droite une longue palme verte. Il déclara solennellement que la plante qui sauverait la Terre pouvait être cultivée sur sa planète. Mais il termina son discours en disant qu'un problème se posait : comment, avec les moyens dont ils disposaient, pouvoir obtenir une récolte de l'antidote très rapidement et dans des quantités considérables ?

- « Mais ils connaissent tout du remède, s'écria Li.
- Qui ça " ils " ? demanda Marina.
- Eh bien ! les savants fous, répondit Li.
- N'oublie pas que dans " savants fous " il y a " fous ", le refroidit Marina.
- Oui, mais il y a aussi " savants " ! rétorqua Li.

Gordon qui avait tout entendu bondit de joie : Li avait raison. Les tests qu'ils avaient fait passer aux savants n'étaient pas si mauvais. Il fallait tenter cette chance, cette dernière chance peut-être. Il fallait essayer que ces scientifiques qu'on croyait complètement déséquilibrés collaborent avec la Terre.

Or, pendant que le village de Tanyela était en train de fêter l'événement à sa juste mesure, plus loin, un des Chewbaccas que Li croyait mort s'était relevé et avait décidé de prendre sa

revanche. Alors que les habitants riaient, dansaient, mangeaient, jouaient, ils ignoraient qu'un énorme danger allait s'abattre sur eux.

Le Chewbacca arriva vers l'entrée du village et élimina les deux gardes qui la surveillaient. Alertés par le bruit, les habitants commencèrent à avoir peur. Quand ils virent le Chewbacca arriver vers eux, ils se mirent à courir dans tous les sens. Le Chewbacca menaça la foule de son arme. Gordon, sorti de nulle part avec son Ump-45 laser, une arme redoutable, visa la tête du colosse et tira. Le Chewbacca tomba raide mort sur le sol.

A présent, la tranquillité était revenue et la menace écartée, mais la scène de violence avait rappelé l'équipage à ses devoirs. Celui-ci se détermina à prendre congé de ce peuple si reconnaissant. Le chef du village leur remit les bulbes de plante, leur recommanda de bien s'occuper de ceux-ci, de les arroser deux fois par jour afin qu'ils soient plus performants. Il ajouta que leur degré de maturité pouvait, en outre, leur permettre de résister sur Terre.

Tout de suite Gordon répondit :

« Il ne faut pas vous inquiéter. Pierre va s'occuper d'eux avec grand soin. Au fait, j'ai une question à vous poser. Comment ces plantes se sont-elles retrouvées sur votre planète ?

– Je n'en sais rien, avoua le chef, sinon, je vous en aurais déjà parlé, à vous ainsi qu'à l'équipage ».

Tout l'équipage s'apprêtait à partir de la planète quand, soudain, Tanyela arriva avec un sachet à la main. Celui-ci était en tissu écologique fabriqué à l'aide de plantes ressemblant à des pissenlits. Tanyela, le fameux sachet en main, s'adressa précipitamment aux membres de l'équipage :

« Ne partez-pas ! J'ai quelque chose à vous remettre !

– Qu'est-ce que c'est ? demanda Gordon.

- C'est un petit sachet contenant quelque chose de très précieux.
- Cette réponse ne nous apporte pas plus d'informations, répliqua Gordon intrigué.
- Ce sachet contient de l'engrais pouvant servir à accélérer la pousse des bulbes que vous allez ramener sur Terre ».

L'engrais était d'une couleur jaune assez foncée. Il était composé d'un grand nombre de micro-graines appelées sur la planète « *Granulus bulbus* ». Il avait une odeur désagréable qui ressemblait à celle d'un œuf ayant dépassé la date de péremption d'au moins un mois. Après l'observation minutieuse de l'engrais, Pierre Sandoval dit :

« Je n'ai jamais vu cet engrais auparavant ; celui-ci doit être d'une rareté impressionnante.

- On le trouve sur notre planète et nulle part ailleurs, lui répondit Tanyela.
- Merci beaucoup pour ce don qui a une valeur inestimable ».

Après les remerciements, sans tarder, le commandant, Marie et Pierre se dirigèrent vers les chambres sécurisées où étaient incarcérés les quatre savants. Mais quelle ne fut pas leur surprise : la cellule était vide ! Ils ne pouvaient pas être sortis du vaisseau puisqu'ils n'avaient pas d'équipement spécialisé. Gordon ordonna cependant de verrouiller toutes les sorties. Ils cherchèrent dans les moindres recoins de l'astronef : personne. Aussi surprenant que cela puisse paraître, ils avaient réussi à se cacher. Chose vraiment improbable.

Marie eut soudainement l'idée de revenir dans les cellules. Elle jeta un regard vers le haut et appela immédiatement ses deux autres compagnons. D'un mouvement de tête, elle leur indiqua le plafond. Les trois astronautes utilisèrent leurs lasers paralysants et ramenèrent les fugitifs au sol avec de simples cordes adhésives. En fait, les prisonniers avaient désactivé leurs semelles aimantées et étaient ensuite restés collés au

plafond. Ils avaient sans doute espéré un moment propice pour sortir et voler des équipements permettant de rejoindre leur vaisseau, pourtant à moitié détruit.

Les quatre savants furent amenés dans l'immense cabine-bureau. Le commandant fixa le chef droit dans les yeux et ne perdit pas de temps.

« Nous allons négocier.

– Négocier quoi au juste ? Notre vie ? De toute façon, dès notre arrivée, enfin si nous arrivons, le gouvernement nous fera disparaître, mes collègues et moi.

– Il ne s'agit pas de cela, dit Gordon. Voici le deal : vous nous aidez à fabriquer le remède avec les habitants de la planète de Tanyela et nous vous déposons ensuite sur une planète paisible où vous coulerez des jours heureux loin de vos maudits semblables. »

Les quatre savants se concertèrent. Le conciliabule fut rapide.

« Nous acceptons cette collaboration par amour pour l'Humanité », déclara le chef sans ironie aucune. Puis, il poursuivit avec gravité :

« Ecoutez une dernière fois ce qui est non pas notre vérité, mais la vérité. Le gouvernement des Etats-Unis de la Terre était incompetent pour faire face à la présence de trente-six milliards d'habitants. Deux possibilités s'offraient à lui : la première était de déboursier des sommes exorbitantes pour envoyer la majeure partie de la population sur une autre planète, la seconde, celle qu'il a choisie, était d'exterminer un très grand nombre d'habitants.

– En lâchant un virus meurtrier sur la planète, compléta Gordon.

– Oui. Et, pour plus de crédibilité et donner le change, en organisant notre expédition sur Kepler. »

Gordon, Pierre et Marie montrèrent des signes d'énervement. Assurément, son délire le reprenait. C'est alors que le chef

des savants sortit de sa poche un objet minuscule qu'il dirigea vers le grand écran de la cabine ; c'était un visio-mémo. Il l'actionna. Une petite vidéo montrait le Président du Gouvernement et trois des plus hauts responsables de la Terre. On entendait distinctement le Président, apparemment sans état d'âme, prendre la décision d'exterminer une grande partie de la population terrienne. L'écran s'éteignit. Le chef des savants dit :

« Oui, je me méfiais depuis quelque temps et j'ai mis le gouvernement suprême sur écoute. »

Que dire de la stupéfaction des astronautes ? Dire qu'elle était à son comble serait un cliché et, qui plus est, un cliché ridiculement faible. Ainsi ces savants avaient raison : l'assassinat de milliards d'êtres humains décidé en secret par quelques-uns se perpétrait sur la Terre. Gordon, Marie et Pierre étaient encore sous le choc de la révélation quand tous les haut-parleurs de bord se mirent à hurler. C'était justement la Terre qui appelait :

« A l'attention du *Martin Luther King*, bonjour. La situation est alarmante sur la planète bleue. Nous attendons désespérément. La pandémie a atteint un niveau très élevé. La contamination gagne de plus en plus de personnels soignants. La politique de mise en quarantaine a été renforcée ; une personne atteinte du plus petit symptôme est immédiatement mise à l'écart.

Commandant Gordon, nous sommes désolés de vous informer que votre fille est atteinte au dernier stade. Il ne nous reste qu'un tout petit espoir.

– Nous faisons tout pour revenir le plus rapidement possible avec le remède que nous allons élaborer sur la planète de Tanyela. » répondit Gordon.

Marie et Pierre regardaient Gordon avec pitié. Celui-ci hurla :

« Je ne veux pas de votre pitié. Cela ne doit pas interférer dans notre mission. »

Cependant, Gordon ne put retenir une larme et dit d'une voix qu'il voulait assurée :

« Allons sauver les Terriens et ma fille. »

Marie lui saisit la main. Il regarda son amie, lui sourit et la pressa doucement contre lui. Enfin ! Un peu de réconfort et sûrement de l'amour à bord du *Martin Luther King*.

Tout à coup, des piaillements assourdissants se firent entendre au fond de l'astronef. Pourquoi ces bruits qui ressemblaient à des crissements ?

« Avons-nous heurté quelque chose », s'inquiéta immédiatement Gordon.

Les instruments de bord ne signalaient rien de particulier.

Pierre courut jusqu'à l'endroit d'où provenait ce vacarme. Et c'est dans un éclat de rire qu'il appela ses amis. Les cinq petits extra-terrestres et la quinzaine d'animaux pris sur le vaisseau venu de Kepler s'étaient libérés et s'agitaient dans tous les sens en couinant à qui mieux mieux. En un temps record, les trois astronautes attrapèrent les petits êtres, les nettoyèrent et leur donnèrent un breuvage calmant. Ils étaient tellement petits et paraissaient si fragiles que les astronautes craignaient de leur faire du mal. Soignés par les hommes, ils avaient perdu leur air triste et désespéré. La couleur des animaux était passée du rouge au vert. Pierre fit une étrange découverte. En voulant remettre un animal dans sa cage, il remarqua qu'au niveau de son estomac une inscription était tatouée. Il s'agissait d'une espèce de tatouage tel qu'on avait commencé à en mettre au vingtième siècle aux animaux domestiques sur la Terre. Il prévint tout de suite ses deux compagnons. Sans tarder, il se plongea dans la lecture d'un répertoire qui décrivait, vidéo à l'appui, les innombrables espèces animales de l'univers. Quelques minutes plus tard, il avait trouvé.

L'animal en question était un grimou, un mammifère omnivore qui pouvait atteindre la taille maximale de cinquante centimètres et qui avait la particularité de changer de couleur selon son humeur. Il vivait sur une planète nommée Eclair. Ils étaient appréciés comme d'aimables animaux de compagnie mais aussi pour leur qualité de jardinier en raison de leurs pattes antérieures et museau puissants. La planète Eclair était effectivement une planète magnifique essentiellement couverte de fleurs et d'arbres fruitiers tels que des manguiers, des agaves, des bananiers. Sur une des vidéos, à côté d'un grimou se trouvait justement un extra-terrestre du genre de ceux qui étaient dans les cages. Ceux-ci d'ailleurs dormaient calmement sous l'effet du sédatif.

Il était évidemment impossible, en raison de l'extrême urgence de la situation, de ramener les petits extra-terrestres et les animaux sur Eclair ni de les laisser seuls et sans soin dans le vaisseau. Gordon, Marie et Pierre chargèrent rapidement les cages dans la navette et partirent avec les quatre savants sur la planète de Tanyela.

C'est alors que commença une époque, une époque extraordinaire, jamais connue dans l'univers ni jamais racontée dans un roman même par l'auteur le plus imaginatif. En effet, on vit travailler ensemble dans un esprit de solidarité universelle des êtres que tout opposait : les uns, les habitants de la planète de Tanyela, qui refusaient tout progrès et menaient une existence fondée uniquement sur l'agriculture de subsistance, les autres, ceux qu'on avait considérés comme de savants fous, qui par leurs études et leur expérience avaient atteint le plus haut niveau de savoir. De plus, ils étaient aidés d'astronautes expérimentés et d'une intelligence vive mais aussi des grimous, ces petits animaux jardiniers, qui allaient être bien utiles pour cultiver la plante miracle.

Voici comment s'organisait la journée destinée à la culture de la plante qui sauverait les Terriens. Chaque matin, le vieillard, ce vieux sage, réunissait les « travailleurs ». Il rappelait son opposition radicale à toute avancée technologique. En effet, pour lui et pour le peuple de Tanyela, tout progrès technique était source de violence et de jalousie entre les êtres. La planète avait connu un développement technologique sans précédent et la possession de biens matériels avait entraîné des guerres fratricides. Tous devaient donc uniquement se préoccuper du salut de la Terre. Toute autre recherche était strictement interdite.

Après ce discours quotidien, les habitants valides de la planète de Tanyela, Gordon et ses compagnons, les savants fous ainsi que les grimious se rendaient sur différents îlots. Ils creusaient des petites tranchées de trente centimètres de profondeur environ – et là, l'aide des grimious était très efficace – dans lesquelles ils déposaient des bulbes de la plante, qu'ils recouvraient ensuite d'une sorte de terreau bien spécifique trouvé au pied de grands arbres, mélangé avec l'engrais spécial donné par Tanyela. Tous les soirs, chaque équipe faisait un compte rendu. Des liens très profonds unissaient désormais les créatures de Tanyela et les Terriens.

La plante poussa très vite et dès qu'elle fut au plus haut de sa croissance, elle fut séchée et réduite en poudre. Les savants, avec Pierre Sandoval et Tanyela, mélangeaient des minéraux propres à la planète, qu'on avait broyés et dosés. Le produit ainsi obtenu fut conditionné dans de grands sacs de matière végétale. En deux semaines, on avait préparé cinquante tonnes de remède, de quoi sauver la Terre. Les sacs furent transportés dans le *Martin Luther King* qui pouvait aisément supporter cette charge.

Le jour du départ pour la Terre arriva. Ce furent des adieux émouvants. Toute l'équipe était très triste. Personne ne se

retourna de peur de trahir ses sentiments. L'équipage partit la tristesse au cœur car l'au revoir ne s'était pas fait sans déchirement. Mais Tanyela faisait partie du voyage ; elle était l'ambassadrice de sa planète et elle était d'autant plus ravie de sa mission qu'elle accompagnait son cher Pierre. Ils retournèrent donc à leur vaisseau pour revenir sur Terre afin de rapporter les plantes miraculeuses qui sauveraient la planète et ses millions de terriens malades.

Il ne restait plus qu'à éliminer les quatre hauts dirigeants de la Terre dénoncés par les savants fous pour être responsables du génocide. Un ultime combat allait s'engager.

Avant le départ, les savants fous procédèrent à quelques modifications du *Martin Luther King* en démontant le moteur. Un de ces savants remplaça une partie du mécanisme par un élément de leur vaisseau. Intrigué, Gordon le questionna :

« Quel type de moteur est-ce ?

– C'est un moteur Nickel-Q de type 4. Il est dix fois plus performant que le vôtre s'il est réglé correctement. Ainsi, grâce à lui, nous pourrons nous rendre plus facilement et rapidement à destination. »

Quand ils eurent terminé les améliorations du vaisseau, le commandant Gordon ordonna de mettre en marche les moteurs principaux. Le *Martin Luther King* s'arracha sans encombre de l'atmosphère de la planète de Tanyela dont il était devenu une sorte de simple satellite pendant toutes ces aventures. L'astronef redevint un puissant vaisseau, un puissant vaisseau qui transportait une cargaison précieuse entre toutes. Ensuite, le *Martin Luther King* se déplaça sans un bruit. Ils entamèrent alors le chemin du retour, passèrent dans le trou de ver et reprirent la même voie qu'à l'aller.

La traversée fut superbe. Des constellations inconnues brillaient de mille feux mais une poursuite contre la montre commençait et ils n'avaient guère le cœur à admirer la profonde nuit céleste. En effet, ils avaient reçu une communication urgente de la Terre. La fille de Gordon était au plus mal.

Fier de la mission accomplie, l'équipage voulait que tout le monde connaisse la réussite de l'expédition. Alors Marina adressa un message de victoire à l'univers entier dans toutes les langues qu'elle connaissait, y compris dans les dialectes africains et asiatiques même s'ils n'étaient quasiment plus pratiqués. Marie Nelson, toujours aussi belle et savante, et Li Tai Tsung, toujours aussi calme et vif d'esprit, étudiaient les cartes et calculaient la route sans difficulté. Tanyela les rejoignit. Ils expliquèrent l'itinéraire intergalactique à l'extra-terrestre. Elle était éblouie par la découverte du monde sidéral qui s'offrait à elle car elle n'avait jamais quitté sa planète faite d'îlots floconneux plantés d'arbres géants. La jolie étrangère vint ensuite auprès de son Terrien adoré. Pierre Sandoval surveillait sans relâche l'état de la cargaison de poudre issue de la plante miraculeuse, et en particulier le degré d'hygrométrie parce qu'il redoutait soit la dessiccation complète, soit le pourrissement.

Les sentiments de l'équipage étaient partagés. Tantôt c'était l'allégresse éprouvée à l'idée de pouvoir sauver d'innombrables Terriens, tantôt ils ressentaient une véritable angoisse en imaginant les conditions de vie, ou plutôt de survie, de la Terre. Le commandant avait demandé à chacun d'échafauder un plan pour leur

arrivée sur la planète. Une réunion devait bientôt se tenir pour élaborer un dessein en commun.

François Gordon s'était retiré seul dans l'arrière-salle du vaisseau. Il laissait aller ses pensées. Il essayait tant bien que mal de se rappeler le début de la propagation du virus puis les dégradations de toutes sortes qui avaient suivi. Pris par l'effroi, il en venait parfois à rêver que tout était faux, qu'il faisait un horrible cauchemar. En tout cas, le commandant se forçait à oublier qu'il était père. Il tendait tous ses efforts pour effacer l'image de Sophie, sa fille chérie, mortellement atteinte. C'est à cette condition qu'il pouvait rester lucide.

Il ne cessait de s'interroger. Comment de hauts responsables avaient-ils pu trahir la cause de l'humanité ? La folie des hommes avaient fait bien des ravages dans le passé. Mais, dans les circonstances extrêmes qu'ils vivaient, comment éviter un soulèvement mondial d'hommes, de femmes et d'enfants apprenant que la mort de leurs parents, leurs proches, leurs amis était due à la tromperie inhumaine de quelques-uns de leurs semblables.

Le capitaine et son équipage durent toutefois encore s'arrêter autour d'une planète proche afin de préparer le *Martin Luther King* à son arrivée sur la planète Terre. Il fallait régler les propulseurs pour que ceux-ci s'arrêtassent juste avant que le vaisseau ne rentre dans la haute atmosphère de la planète bleue. C'est du moins ce que les scientifiques avancèrent. Allaient-ils y parvenir à temps ? Il y avait urgence. Il fallait sauver la Terre !

Gordon fut tiré brusquement de ses pensées par les sons stridents de l'alarme prévenant de leur arrivée dans l'atmosphère terrestre. Le commandant se dirigea vers la salle de contrôle où les autres membres de l'équipage et les savants dits fous s'étaient regroupés. Depuis ce poste, on avait une vue magnifique sur notre belle Terre.

« Elle est toujours bien bleue comme une orange, dit Marina.

– Oui, pourvu qu'on ne la retrouve pas mise en quartiers avec tous ses pépins. » osa Li Tai Tsung.

Soudain, des lumières d'un rouge agressif se mirent à clignoter sur le tableau de bord. Marie, affolée, ne savait que faire. Gordon prit les commandes. Un message venant de la Terre résonna dans toute l'enceinte du vaisseau :

« Veuillez faire demi-tour. Votre vaisseau est considéré comme un ennemi. Il sera détruit d'ici à cinq minutes. »

Ainsi, malgré le message de victoire lancé par Marina, les responsables, non seulement persévéraient mais avaient encore la mainmise sur les équipements stratégiques. Ce message avait sidéré l'équipage. Mais un savant, ex-fou savant, intervint et demanda à Gordon de lui laisser l'initiative. Le commandant, pour la première fois au cours du long et dangereux voyage du *Martin Luther King*, était désemparé : il accepta. Ignorant les appels de plus en plus pressants et menaçants de la Terre, le savant poussa l'énorme astronave jusqu'à sa vitesse maximale.

Tout à coup, plus aucun moteur ne fonctionna. Le vaisseau était comme bercé dans l'espace.

« Nous sommes dans ce que j'appelle la zone blanche, déclara le savant. C'est un endroit où aucun radar, aucun capteur quel qu'il soit ne peut nous repérer. Mes calculs étaient donc justes. J'ai découvert cette zone où tout est comme effacé, il y a peu. Dire qu'il a fallu attendre le vingt-quatrième siècle pour trouver un phénomène si simple aussi près de notre planète. Nous sommes à l'abri de toute attaque de la Terre, car ils ignorent totalement où nous nous trouvons. »

Le commandant, rassuré, retrouva ses esprits. Désormais, il ne pouvait plus tenir une réunion pour demander aux membres de l'équipage d'exposer les plans qu'il avait exigés d'eux. Il fallait agir vite. Il prit la parole :

« Notre seule chance de réussir sans une guerre civile, c'est de neutraliser les responsables dès notre arrivée. »

Pierre Sandoval tenta d'intervenir :

« Oui, mais il ne faut pas oublier qu'ils seront escortés. »

François Gordon le fit taire immédiatement. Le temps pressait. Il ne pouvait y avoir de discussion. Le commandant dit simplement pour renforcer la cohésion et l'adhésion du groupe :

« Voulez-vous que la vérité soit connue de tous ? »

Tous répondirent par l'affirmative, d'une seule voix. C'était la première fois que Gordon imposait ainsi son avis, sans délibération aucune avec ses compagnons. Mais la situation, des plus critiques, rendait nécessaire cette manière de faire. Il imposa donc son plan et répartit les tâches à effectuer après l'atterrissage.

François Gordon fit rester le vaisseau dans la zone d'invisibilité pendant trois heures. Le temps pour chacun

de bien assimiler son rôle, de se préparer psychologiquement, mais aussi d'inquiéter l'ennemi par la disparition complète de l'astronef. Puis le commandant Gordon ordonna de piquer droit.

L'effet de surprise voulu par Gordon fut total. Quand les radars révélèrent la présence du Martin Luther King aussi près de la Terre, il était trop tard. Tous les Terriens, savaient que l'astronef tant attendu n'était qu'à une heure de route et qu'il n'y avait plus aucun danger : à une si faible distance, la Terre pouvait le secourir sans difficulté. Il était devenu impossible pour les dirigeants de provoquer un accident, et encore moins de détruire le vaisseau par des missiles.

Prenant conscience de la position de force de leurs adversaires, les dirigeants estimèrent que la ruse était préférable et mirent en place leur plan B. Le chef des traîtres s'adressa à François Gordon :

« Commandant, les systèmes de détection des voyages intersidéraux se sont enrayés. Notre tour de contrôle a commis une grave erreur d'interprétation. Votre vaisseau a été mal identifié. Nous vous attendons. Bienvenue aux sauveurs. »

La réaction des ennemis était exactement celle qu'attendait François Gordon. Le commandant regarda l'ordinateur de bord : ils devaient atterrir dans cinquante trois minutes et vingt secondes.

« Quand je suis parti, pensa Gordon, j'étais un serviteur fidèle du Gouvernement et maintenant, voici que je suis en train de comploter pour sa chute. »

L'équipage finit d'apprêter le vaisseau et repartit confiant vers sa destination finale. Le *Martin Luther King* atterrit sur l'immense astroport qui avait été réaménagé vingt ans auparavant aux abords de la ville, en Guyane, à Kourou, sur l'un des emplacements destinés aux arrivées des aéronefs en provenance de l'espace.. Le commandant ordonna que tous montent dans la même navette sortie du grand vaisseau. La tension était à son comble.

Gordon fut le premier à descendre, immédiatement suivi de ses trois compagnons. Tanyela et les savants, eux, étaient restés à bord. Les astronautes saluèrent de la main l'assemblée de dirigeants, ainsi que les centaines de journalistes et les milliers d'admirateurs venus les accueillir. De nombreux journalistes représentant tous les pays les entouraient de partout. Tout le monde leur demanda s'ils étaient en possession du vaccin qui éradiquerait la maladie. Gordon brandit une éprouvette devant les médias. Ils furent acclamés par tout le monde présent sur la piste.

Puis, fou d'angoisse, il fendit la foule pour se rendre à l'hôpital international de Paris. Celui-ci était spécialisé dans les épidémies importantes. Il appela un chauffeur d'Éclair V8, une voiture volante capable d'atteindre plusieurs fois la vitesse du son et d'atterrir sur n'importe quel terrain et même sur l'eau. Celle-ci arriva à peine une minute après la demande de Gordon et se posa juste devant lui. Il y monta et remercia le chauffeur de sa rapidité. Un peu plus d'une heure après, il se trouvait dans la capitale française, juste devant l'hôpital en question. Celui-ci était gigantesque et composé de

nombreuses infrastructures spécialisées dans un domaine précis. A peine Gordon eut-il posé le pied sur le sol qu'un médecin, informé de sa venue, vint le chercher. Il le conduisit à la chambre de sa fille. Les couloirs étaient immenses. Il y avait des issues de secours de couleur rouge à chaque recoin et des ascenseurs en aluminium tous les vingt mètres.

Sur place, les médecins s'empressaient car une vie était en jeu ! Ils inoculèrent le vaccin promptement et attendirent. Devant la porte de la chambre, Gordon faisait les cents pas. Quand on le lui en donna l'autorisation, il respira profondément et entra d'un pas décidé. Sa fille était allongée sur un lit spécial, avec de petites barrières latérales pour éviter qu'elle ne tombe en cas de perte de connaissance. Elle adressa un sourire à son père quand elle l'aperçut, mais ne pouvait pas parler à cause de la fatigue due à sa maladie. Une infirmière s'adressa pour elle à Gordon :

« Ne vous inquiétez pas, votre fille ira beaucoup mieux d'ici une heure environ ; ce sont les tests médicaux qui nous l'ont appris.

– Ah bon ? fit Gordon sans trop y croire.

– Oui, le vaccin que vous avez ramené de l'espace semble faire effet. Soyez pleinement rassuré. »

Gordon, encore sous le choc de cette nouvelle extraordinaire et incroyable lui répondit :

« Merci pour cette information, c'est le plus beau cadeau que l'on pouvait me faire le jour de mon anniversaire.

– Alors, joyeux anniversaire. » lui souhaita l'infirmière.

Après cette bonne nouvelle, Gordon s'empressa d'aller retrouver ses amis. Il fut à leurs côtés très rapidement grâce à l'Eclair V8.

Pendant ce temps, le reste de l'équipage s'était empressé de monter dans un hélicoptère qui l'avait emmené dans un grand port où de nombreux porte-conteneurs avaient été déposés dans d'immenses cargos en direction de la France. Plusieurs amiraux de la marine leur expliquèrent que les cargaisons étaient très attendues : les plantes antidotes seraient emportées dans de grands jardins internationaux ainsi qu'en France afin d'y être cultivées grâce à leurs engrais spéciaux puis conservées. Ensuite, l'équipe s'était dirigée vers une piste où des avions transportaient les vaccins en direction des plus grands hôpitaux de la planète. Là-bas étaient hospitalisés et soignés les patients les plus souffrants.

Peu de temps après, les membres de l'équipage s'étaient rendus dans l'un de ces hôpitaux. Sur place, des infirmières les avaient dirigés vers une chambre où reposaient un vieil homme ainsi qu'une petite fille. Ils étaient inconscients. Leur visage était bleuâtre et ils respiraient bruyamment. Ils n'avaient plus de cheveux. Tous avaient serré les poings de colère. Ils avaient sous les yeux deux pauvres victimes de la folie humaine. Il fallait agir et demander réparation aux coupables !

C'est pourquoi, lorsque toute l'équipe eut retrouvé son commandant, elle s'empressa d'organiser une grande conférence de presse afin de porter au grand jour toute l'affaire. Ils invitèrent un grand nombre de personnes parmi les plus influentes de la planète. A cette occasion, Gordon prit la parole :

« Mesdames et messieurs, si nous sommes ici aujourd'hui, c'est pour vous faire part d'une terrible

nouvelle. Une épidémie a tué un grand nombre d'individus et les membres du Gouvernement mondial en sont responsables. »

La foule en colère cria :

« C'est un scandale ! Pourquoi de telles accusations ?

– J'ai des témoins ! J'ai rencontré des scientifiques qui m'ont dévoilé toute l'affaire. Si vous ne me croyez pas, regardez ! »

François Gordon murmura dans son mini-micro.

Aussitôt Tanyela sortit. Son apparition créa la surprise. Les quatre savants en profitèrent immédiatement pour s'extraire de la navette. Pierre Sandoval, un costaud entre tous, et l'athlétique Marina les aidèrent à accéder à l'estrade qui avait été dressée pour l'occasion. Le plus vieux des savants, surmontant son essoufflement, fit cette déclaration des plus audibles :

« Salut à tous les habitants de la Terre. Vous devez vous souvenir de nous. Si nous avons tout fait pour survivre, c'est pour vous faire cette révélation. »

Il brandit alors le visio-mémo et tous durent se rendre à l'évidence. La vidéo accusatrice était déjà diffusée dans le monde entier. Désormais des milliards d'êtres humains connaissaient la vérité.

Gordon appela alors les forces spéciales qu'il avait fait venir en secret, en prévision. Elles se précipitèrent vers les hommes du gouvernement pour les interpellier mais les militaires passaient au travers ! C'étaient des hologrammes ! En vérité, les traîtres avaient anticipé et s'étaient déjà mis en retrait. Ils étaient en train de tenter de s'échapper ! Pourtant, les forces spéciales les poursuivirent et parvinrent à les maîtriser. Leur tentative d'évasion était un échec !

Mais, au moment où ils allaient menotter le Président, un garde s'interposa et élimina un petit groupe de soldats. Gordon, devant ce massacre, n'hésita pas une seconde, se jeta sur le garde du corps qui lâcha son arme aussitôt. Le brave commandant voulut le frapper du poing mais le garde riposta et lui assena un terrible coup de pied. Coups de poings et coups de pieds s'enchaînaient quand, tout à coup, Gordon saisit la jambe du garde et la lui brisa. L'assaillant tomba à terre, il ne pouvait plus se relever. Gordon en profita pour l'assommer d'un coup de pied. Il avait gagné le combat !

Le président, surpris, voyant sa défaite, profita de ce moment d'inattention générale pour assener un coup de poing à Gordon puis il s'éloigna du commandant, assommé. Le traître tenait en main une sorte de télécommande. Il s'adressa au peuple :

« Cette télécommande dirige des bombes nucléaires. Si vous avancez, je vais déclencher la manette pour tout faire exploser. »

Il y eut une grande panique quand le président commença à faire mine d'appuyer sur la fameuse manette.

Gordon, de son côté, était revenu à lui. Il s'empara du pistolet laser du garde qu'il avait assommé et tira. Le faisceau laser frappa la télécommande et la détruisit. La menace avait disparu et le danger était totalement écarté. Le Président fut fait prisonnier. Le chef des soldats prit l'initiative de mettre les meurtriers dans une navette. Pour ce militaire, dont tous les membres de la famille étaient morts du virus, la justice ne pouvait qu'être expéditive. Le véhicule avait fait à peine trois kilomètres

dans l'espace qu'il appuya sur une télécommande : la navette à bord de laquelle se trouvaient les plus grands meurtriers de l'Histoire de l'humanité se désintégra dans une gerbe de matériaux divers et de corps déchiquetés.

Une semaine après, seulement, les dirigeants qui étaient restés honnêtes se réunirent pour élaborer une Constitution instituant un gouvernement plus démocratique. Ils firent bénéficier tous les centres hospitaliers d'aides très importantes et réorganisèrent les secours sur l'ensemble du globe. La population avait repris confiance.

Lorsqu'on apprit comportement héroïque de Gordon, on décida de célébrer le héros. A cette occasion, des représentants du peuple de Tanyela arrivèrent sur un grand vaisseau pour lui rendre hommage. Lors de la cérémonie, un inoubliable discours fut prononcé par les plus hautes autorités :

« François Gordon, tu es notre plus grand héros ! Tu es un homme très courageux car tu t'es porté volontaire pour affronter des missions très dangereuses afin de maintenir la paix dans le monde et dans tout l'Univers. Tu es à la fois un ami et un confident en qui on peut avoir une entière confiance. De plus, tu es un père exemplaire. Tu comptes énormément pour nous ».

A ces mots, toutes les personnes présentes dans la salle se mirent à applaudir à tout rompre.

L'équipage, de son côté, fut sacré « Meilleur équipage de la Terre » (M.E.T.) par les premiers ministres restants. On remercia chaleureusement Tanyela, qui en pleura de

joie ; d'énormes larmes dorées coulèrent le long de son beau visage.

On décida ensuite de juger et de condamner les autres responsables de ce désastre. Le procès fut long parce que les coupables ne voulaient pas reconnaître leurs actes. Ils furent condamnés à vie aux travaux forcés. Ils furent contraints de récolter éternellement les plantes cultivées sur la planète de Tanyela.

Un conservateur de musée s'avança vers l'équipage et déclara :

« Le directeur de la NASA m'a dit que le splendide *Martin Luther King* serait exposé au fameux musée de l'aviation de Paris pour permettre aux habitants des diverses nations de découvrir le vaisseau qui a permis de sauver la Terre d'un terrible virus. »

Puis tous se séparèrent. Les savants, reconvertis, se mirent à travailler sur un bouclier électromagnétique au voile protecteur pour filtrer toute bactérie ou autre virus mortel qui protégerait les planètes.

Peu après leur odyssee, tout l'équipage du *Martin Luther King* fut convié pour donner une interview lors d'un journal télévisé français. Ils se rendirent donc à Paris pour répondre aux questions de la journaliste responsable du sujet. A peine fut-elle arrivée devant le bâtiment que Marina commença à ressentir le trac car elle ne savait pas quelles allaient être les questions posées. Un homme les accompagna jusqu'au plateau de télévision. Il était immense et tout vert afin de pouvoir

incruster les images, une toute dernière technique, de part et d'autre de la pièce.

Il était 20h00. La présentatrice entra et on entendit alors :
« Ca tourne ...action ! »

La présentatrice prit alors la parole :

« Bonjour et bienvenue sur le 20 heures de France TV+ du 20 juin 2363. Ce soir, je suis en compagnie d'une équipe soudée qui a permis de sauver l'Humanité. »

Elle commença à poser aux héros de nombreuses questions auxquelles l'équipage répondit aisément. Après une heure de questions-réponses, la présentatrice déclara :

« Eh bien, merci à toute l'équipe d'être venue aujourd'hui et encore bravo à vous pour votre courage exceptionnel. Nous espérons qu'une prochaine mission aura lieu bientôt !

– Au revoir ! » répondit en chœur l'équipage.

Le journal terminé, la présentatrice leur demanda des autographes puis prononça cette phrase qui resta marquée dans toute l'histoire universelle :

« Sans vous, peut-être que l'on n'aurait pas pu présenter ce journal télévisé ce soir car tout le monde serait déjà mort. Vous avez sauvé l'Humanité. Merci au *Martin Luther King* et à la Mission Ganymède ! Vous allez demeurer dans la mémoire de l'Univers. »

Une année plus tard, d'innombrables fêtes furent organisées sur notre planète. Et la plus éclatante fut celle qu'un Terrien, à travers le temps, nous a racontée :

« Les lampions brillaient le long de l'allée qui aboutissait à une immense place magnifiquement décorée. Des milliers de personnes étaient là, avec des journalistes

venus du monde entier, dans cette région aux limites de la Bourgogne et de la Franche-Comté, pour les mariages de Marie et François et de Tanyela et Pierre. On baignait dans une espèce de sentiment de plénitude. L'honneur revint logiquement à Tanyela d'ouvrir la fête. L'extra-terrestre qui, aidée de Marina, avait appris le terrien, langue la plus répandue sur notre planète, fit un bref discours. Elle remercia de l'accueil qu'on lui avait fait mais surtout elle se dit comblée d'avoir contribué à la sauvegarde de la Terre. Selon elle, la mort de l'Humanité aurait été une énorme perte pour l'Univers. Les paroles de cette belle étrangère émurent la Terre entière, d'autant qu'elle disait souhaiter une entraide des peuples de toutes les galaxies.

Tanyela rejoignit Pierre. Un grand silence se fit. Puis tout le monde se tourna vers la grande allée. Marie apparut, vêtue d'une robe tout en dentelles comme on n'en avait jamais vu et pour cause : c'était les tisserands du peuple de Tanyela qui l'avaient créée. Ces artisans avaient le pouvoir de sentir l'amour naissant et avaient fabriqué, à cette occasion, une robe en laine de mouton originaire de leur planète. Ils l'avaient tissé pour la rendre douce mais aussi aérienne comme de la dentelle. On était loin du tranchant de cette toison qui servait à débroussailler tout chez les Chewbaccas ! Marie n'avait pas attaché ses longs cheveux bruns mais elle les avait lâchés sur ses épaules. Un trait d'eye-liner soulignait la courbe de ses yeux noisette qui pétillaient de bonheur. Quant à Gordon, il avait revêtu son sobre costume de commandant.

Les deux couples marchèrent ensemble et passèrent sous une arche de fleurs. Un tonnerre d'applaudissements arriva en vagues sur les héros. Maris et femmes

se passèrent au doigt un anneau d'or sur lequel était gravé « *Traveller for ever* ». Un air composé par les plus grands musiciens du monde entier retentit. »

Notre témoin à travers le temps conclut en disant que le reste de la fête fut aussi éblouissant que son début et n'oublia pas de signaler qu'on venait de célébrer en ces instants le premier mariage trans-sidéral.

Depuis, beaucoup de temps s'est écoulé...

L'antidote rapporté par l'équipage héroïque eut un effet bénéfique très rapide. La planète pouvait continuer à vivre, mais plus tout à fait comme avant...Elle était marquée par une expérience indélébile. Chaque Terrien disait : « Plus jamais ça ! »

Marie et Gordon ont commencé une nouvelle vie.

Tanyela et Pierre vivent sur Terre ; de nouvelles missions les attendent...

Le *Martin Luther King* est désormais exposé au musée.

Remerciements

Nous adressons nos remerciements les plus sincères et chaleureux à nos jeunes écrivains qui ont su, tout au long de ces huit mois d'écriture, nous émerveiller, souvent, et nous étonner, presque toujours.

Nous avons vu, mois après mois, les progrès accomplis, tant au niveau des idées que de l'écriture : vocabulaire de plus en plus choisi, descriptions des personnages et des sites intelligemment détaillées, imagination complexe et suivie, situations diversifiées, énigmes bien déroulées, etc. Tout cela, au fil des jours, a contribué à former ces sept histoires dans lesquelles chacun de nos jeunes écrivains a mis le meilleur de lui-même.

Au départ de l'aventure du *Roman des Collèges*, en septembre 2009, certains pensaient : « Quelle folie de vouloir faire écrire un roman à des élèves qui n'ont, pour seule culture, que la télévision et les jeux vidéo et, pour seule orthographe, celle des SMS ! » Pourtant, nous y croyions fermement, et notre foi en l'autre a eu raison de toutes les critiques.

Les treize enseignants de lettres volontaires nous ont suivis avec enthousiasme dans cette cinquième démarche créatrice. Leur courage et leur ténacité n'ont pas failli, même si le travail qui leur était demandé, à cette occasion, était hors du commun par rapport au programme officiel. Tous ont tenu le choc jusqu'au bout, avec sérénité, tant pendant les cours qu'en dehors. Comment résister à la volonté farouche d'élèves de voir aboutir un projet inhabituel, leur projet ? La pluridisciplinarité a été de règle dans certains établissements : professeurs documentalistes responsables de CDI, professeurs d'arts plastiques, de langues, d'histoire-géographie, responsables et accompagnants des élèves en

Remerciements

intégration,... se sont joints au mouvement ; certains « écrivains en herbe » ont même bénéficié de l'aide et des compétences d'autres personnels : infirmière, surveillant, cuisinier... Merci à Mmes et MM. *Tiphaine Duret, Anne-Claire Gauthier, Sylvie Laplace* et *Bernard Hennequi*, professeurs documentalistes, *Agnès Duflanc-Lehmann, Pierre Mathey, Marie-Thérèse Médard, Christophe Pellerin* et *Géraldine Migniot*, professeurs d'arts plastiques, *Laure Beylard*, professeure d'allemand, *Cantor Trancard*, professeur d'éducation musicale, *Isabelle Laurin, Cindy Martin, Sandra Lutz* et *Aurélie Mullot-Thiébaud*, assistantes de vie scolaire, *Véronique Baranska*, infirmière scolaire, et *Jonathan Biguet*, assistant d'éducation....

Un grand merci à vous qui avez participé avec nous à ce merveilleux projet. Vous avez entre les mains le résultat concret de notre travail collectif. Montrez-le ; racontez-en l'histoire et les péripéties. Soyez en fiers comme nous le sommes. Encore bravo à tous !

Toutefois, rien n'aurait pu se dérouler dans la sérénité globale nécessaire sans l'accord de la hiérarchie, partie prenante permanente et partenaires actifs. Il nous appartient, ici, de saluer et remercier, M. *Pascal Descharmes*, Principal du collège Montmorency de Bourbonne-les-Bains, M. *David Fauvernier*, Principal du collège Edouard Herriot de Chenôve, Mmes *Christiane de la Grange* et *Catherine Thevenard*, respectivement Principale et Principale-adjointe du collège Camille Claudel de Chevigny-Saint-Sauveur, M. *Christophe Salahub*, Principal du collège Henri Dunant de Dijon, M. *Jean-Claude Nicolardot* et Mme *Colette Bertrand*, respectivement Principal et Principale-adjointe du collège Gaston Roupnel de Dijon, MM. *Vincent Chapellier* et *François Pinard*, respectivement Directeur Général et Directeur du Lycée professionnel Saint Joseph de Dijon, M. *Xavier Revel*, Directeur du collège Saint Joseph - Sainte Ursule de Dijon,

Remerciements

M. *Hugues des Boscs*, Directeur du collège Saint Michel de Dijon, M. *Laurent Bertrand* et Mme *Anne Leclercq-Bachelet*, respectivement Principal et Principale-adjointe du collège Roland Dorgelès de Longvic, MM. *Jean-François Rousseau* et *Daniel de Moliner* respectivement Principal et Principal-adjoint du Collège Marcel Aymé de Marsannay-la-Côte.

Nos remerciements, également, à M. *Jérôme Destaing*, IPR de Lettres, chargé des actions éducatives lecture-écriture, pour son soutien institutionnel à notre dispositif.

Notre ami dessinateur Laurent Battistini nous a, à nouveau, fait bénéficier de son talent, en créant l'illustration de couverture à partir de quelques détails suggérés. Merci, Laurent, pour ta fidélité à notre aventure.

Le Bien Public, organe de presse régionale écrite, a porté régulièrement à la connaissance de ses lecteurs notre projet et l'activité de nos écrivains, par l'intermédiaire de ses correspondants, et principalement *Emmanuel Clémence*. Il nous a consacré de nombreux longs articles, agrémentés de photos couleurs collectives de nos collégiens. Le Journal de la Haute-Marne a également mis en valeur les collégiens de son département. Il s'agit là, pour nous, d'une reconnaissance citoyenne que nous apprécions à son juste prix.

Et puisque nous parlons de prix, il convient de remercier nos partenaires, sans lesquels une association comme la nôtre ne saurait mener à bien un objectif si ambitieux.

La Fondation SNCF nous a offert une bourse majeure, au titre de son Mécénat Régional et du 6^{ème} appel à projet de la direction nationale. Un très sincère merci à M. *Bernard Raquin*, Manager correspondant Fondation SNCF Région Bourgogne Franche-Comté, *Marianne Eshet*, Déléguée générale Fondation SNCF, *Delphine Roux*, Responsable du

Remerciements

programme « prévenir l'illettrisme », *Emmanuel Cox*, Responsable de l'action régionale, *Dominique Devin*, Directeur régional et à tous les membres du jury.

Le Gouvernement a également soutenu notre aventure d'écriture, en inscrivant une subvention conséquente, au budget du Ministère de la Culture et de la Communication. Un chaleureux merci à *Mme Kheira Bouziane*, Députée de la Côte d'Or, qui a sollicité ce soutien.

Le Crédit Mutuel est à nos côtés pour la troisième année et nous a attribué plusieurs subventions par l'intermédiaire de différentes caisses.

Les deux caisses locales du Crédit Mutuel de Dijon Colombière-Longvic et de Chevigny-St-Sauveur-Quétigny ont contribué à la réalisation de ce projet. Merci renouvelé à MM. *Sébastien Gérard* et *Christian Loffron*, *Philippe Decquart* et *Claude-René Broutard*, Directeurs et Présidents des Conseils d'Administration et aux administrateurs de ces caisses. La caisse régionale du Crédit Mutuel a également apporté sa pierre à l'édifice.

Merci également au Crédit Mutuel Enseignant, à M. *Frédéric Lanoir*, Directeur, et aux administrateurs, particulièrement à M. *Michel Conon* qui a assuré le lien.

L'addition de ces sommes offertes à *Mots et Plume* a largement permis de publier ce livre et d'en offrir un exemplaire à chacun des participants.

Une association, grande ou moyenne, ne saurait non plus fonctionner au quotidien, hors projets spécifiques, sans le soutien matériel de la municipalité où elle œuvre.



La Municipalité de Longvic ne fait pas défaut. Outre une subvention annuelle de fonctionnement, elle met régulièrement à

Remerciements

notre disposition une salle de réunion, ainsi que l'Espace Jean Bouhey pour la Biennale de l'Écrit ; et les différents services de la ville (culturel, technique, ...) sont toujours prêts à apporter leur aide pour nos diverses activités.

Rien n'aurait pu se faire, non plus, sans la participation active de nos douze fidèles membres du comité de lecture et de suivi : *Elodie Balzer, Isabelle Carillon, Patricia Dardailhon, Françoise Dulong-Lauraine, Nicole Francin, Annie et Jean-Louis Gervais, Christiane Gutierrez, Odile Larme, Corinne Mathey, Marie-Françoise et Philippe Thouvenin*. Pendant les six sessions d'écriture, ils ont pris sur leur temps pour lire et décortiquer les chapitres successifs qui ont été soumis à leur contrôle. Leurs critiques constructives et les notations fournies ont été un atout sérieux et un appui indispensable, lorsqu'il s'est agi pour nous, à chaque fin de séquence, de retenir les meilleures parties de chacun des textes et de les fusionner. Eux aussi attendaient, tout comme nous, avec impatience, l'arrivée des nouveaux écrits, pour s'en emparer et découvrir ce que l'imagination de nos écrivains avait concocté.

Et qui sait, chers « écrivains en herbe », ce que l'avenir nous réserve ? Nous aurons peut-être le plaisir de vous côtoyer, les uns ou les autres, d'ici quelques années, dans un salon du livre où vous présenterez et dédicacerez vos propres ouvrages ? Ce serait, pour nous, une bien belle satisfaction. Le relai serait transmis.

Longvic, le 15 mai 2014

Alain Hartelaub et Alain Mignot,
Ecrivains, Fondateurs de *Mots et Plume*,
Pilotes du *Roman des Collèges*.



12, Rue Camille Desmoulins
21600 LONGVIC

www.editions-le-herisson.fr



association d'auteurs et écrivains

www.mots-et-plume.fr



Achévé d'imprimer en mai 2014 par

COPYMÉDIA  **IMPRIM'VERT®**
Imprimeur de livres sur internet depuis 1995

CS 20023 – 33693 MERIGNAC CEDEX

www.copy-media.net



Dépôt légal juin 2014

ISBN : 979-10-90347-32-8

